



















471  
20.972

# Le Petit Jehan de Saintré





Antoine de La Sale



# e Petit Jehan de Saintré

Texte nouveau publié d'après le manuscrit de  
l'Auteur avec des Variantes et une Introduction  
par Pierre Champion et Fernand Desonay



Éditions du Trianon à Paris

MCMXXVI





A

VOUS, TRESEXCELLENT & trespuissant prince, monseigneur Jehan d'Aniou, duc de Calabre & de Lorraine, marchiz & marquis du Pont, & mon trefredoubté seigneur. Après mes treshumbles & trefobeissantes recommandacions, pour obeir a vos prieres, qui me sont entiers commandemens, me suis delicté a vous faire quatre beaux traictiez en deux livres, pour les porter plus aïsiement ; dont ce premier parlera des amours de une dame des belles Cousines de France, sans aultre nom ne furnom nommer, & du trefvaillant chevalier le sire de Saintré.

Le deuxieme sera des trefloyalles amours et trespitueuses fins de messire Flouridan, chevallier, & de la trefbelle & bonne damoiselle Eluyde, desquelz le livre, dont l'ystoire est translattee de lattin en françoiz, ne les nomme point, fors que l'ystoire ; ainssy que de mot a mot s'enssieu.

Et la troizime hystoire sera une adicion que j'ay traicte des Cronicques de Flandres, qui est trefbelle chose a veoir.





## ET PREMIEREMENT l'ystoire de madicte dame des belles Cousines et de Saintré.



U TEMPS DU ROY Jehan de France, filz aîné du roy Phlipe de Vallois, estoit en sa court le seigneur de Pouilly en Thouraine, qui en son hostel avoit ung tresdebonnaire & gracieux jofvencel nommé Jehan, & aîné filz au seigneur de Saintré, aussy en Thouraine. Lequel jofvencel, par sa debonnaireté, vint en grace au roy, & tellement qu'il le vult avoir ; & car il estoit encores bien jofne, le ordonna a estre son paige, seullement après lui chevauchier, & le surplus servir en salle, comme ses aultres paiges enfans d'onneur. Lequel Jehan de Saintré, sur tous les aultres paiges enfans d'onneur, servoit ung chascun a table, ça & la, tresdilligamment, & assez plus que nul des aultres ; & especialment les dames, en tous les plaisirs & services que elles luy commandoient, a son pouvoir. Du surplus, selon son aage de XIII ans, estoit treshabille & hardy valleton, fust pour chevauchier ung bien rigoureux courfier, fust a chanter ou a danffer, a jouer a la palme, a courir, a saillir, & a

tous aultres effais & esbas que il veoit aux hommes faire, a tout se vouloit joyeusement employer, combien que la personne estoit & fust tousiours linge & menu ; mais son cœur estoit entre les aultres tout fer & achier. Par lesquelles habillitez, douceurs, courtoisies et debonnairetez estoit sy tresamé & loé du roy, de la royne, des seigneurs, des dames & de tous, tant que chascun disoit et jugoit que vrayement il feroit bien ung des renommez gentilz hommes de France, se il vivoit. Et vrayement ainssy fust il ; car, a son trespassement de ce monde, il fut tenu des chevaliers le plus vaillant, ainssy que d'une partie de ses fais cy après l'istoire fera mencion.

### L'Acteur



N cellui temps, en la court de la royne Bonne de Bouesme, femme dudit roy Jehan, avoit une assez josne dame vefve, qui des Belles Cousines estoit ; mais de son nom & seignourie l'ystoire s'en taist, a cause de ce que après pourrez veoir. Laquelle dame, oncques puis le trespas de feu monseigneur son mary, pour quelque occasion que ce fust, ou pour sembler aux vrayes vefves de jadiz, dont les hystoires rommaines, qui sont les suppellatives, font tant de glorieuse mencion, def-



quelles je me passe pour abregier & venir a mon propos de ceste dame, que oncques puis qu'elle fust vefve, a mary ne se voutl acompaignier. Me semble, de prime face, que ensievir vouloit les anciennes vefves de jadiz, si comme les histoires disent; c'est assavoir que les Rommains avoient une trefloable coustume de trefgrandement loer & honnorer les femmes vefves, celles qui après le trespas de leurs premiers maris, jamais plus ne se vouloient remarier; ains pour la trefgrant et loyale amour que elles leur portoient, vouloient garder honnesté & entiere chasteté.

*Et de ce dist l'Appostre en sa premiere Epiltre ad Thimoteum etc., et ou V<sup>e</sup> chappitre :* Honneure les vefves.

Elles ne font pas droictes vefves, qui ne se remarient pour ce qu'elles ne troeuvent a qui; c'est assavoir: a l'empire de leur delit, ou aussi a leur prouffit, ou pour aucune aultre cause; & ne le font pour amour de Dieu, ne pour l'amour qu'elles avoient a leurs premiers maris, comme les aultres qui ne se vouloient acompaignier a pires ne a meilleurs... Si comme dit Virgilles, ou quart livre de Ennee; lequel Ennee tant ama Dido, que il en moroit; mais Dido de l'amour ne tenoit compte; car tant avoit amé &

encores amoit son mary tout mort, qu'elle ne le po-  
voit oblier; & a Anne, sa seur, quant elle lui parloit  
de marier, lui dist ces paroles qui l'ensievent :

*« Ille meos primius, qui me junxit, amores abstulit;  
ille habeat secum, servetque sepulcro ».*

Duquel vers la sentence est telle : « Celui qui premier  
me joignist a lui, lasse my! il emporta mes vraies amours,  
lequel je vueil qu'il les ait tousiours, et qu'il les garde  
en son sepulcre avecques luy ». Les Rommains, ainſy  
que ilz honnouroient de couronnes ceulz qui faisoient  
les grans vaillances d'armes, si comme celui qui passoit  
premier le fossé ou le pallis de l'ost aux ennemis  
estoit couronné de la couronne valere, & celui qui  
premier montoit sur le eschelle & sur les murs, a  
l'affault d'une cité ou chastel ou ville, estoit couronné  
de la couronne murale, & ainſy des aultres vaillances  
pareillement avoient ilz couſtume; et ſemblablement  
couronnoient ilz treſſolempnellement les femmes vefves  
qui pour l'amour et honneur de leurs premiers maris  
ne ſe vouloient plus marier et vouloient honneſtement  
garder leurs chaſtetez, de la couronne de chaſteté em-  
prinſe, qui estoient trop plus honnourees que les aultres  
veſves n'estoient. *Et ſur ce diſt ſaint Jherosme, au ſecond  
livre, parlant a Juviniſ de celles veſves, et met exemple  
de pluſieurs qui ne vouldrent nulx ſecondz avoir maris.*

Si comme de Marcia, qui estoit fille de Cathon, qui sans cesser estoit en dueil de son mary; ses amis, en la resconfortant, lui demandoient: « Las! et quant cesseront voz dueilz? »; et elle leur respondit que ilz cesseront le tresbenoit et derrain jour de sa vie.

Encore recite d'une aultre nommee Lucia, qui jour et nuit ne cessoit de plourer et regretter son bon mary mort; et son pere, pour la de son deuil jecter, luy parla d'un aultre nouvel mary.

« Hellas! », dist-elle, « sire, pour Dieu, ne m'en parlez plus ». Et quant son pere la blasmoit de ainssy josne vefve demourer; auquel, pour conclusion, lui respondit: « Sire, j'ayme tant cestui, que je n'en porroye jamaiz nul autre tant soit peu amer; et se, par ma desordonnee simpleffe, je en prendoye ung qui me fust bon, jamaiz mon cœur, pour doubte de le perdre, joye ne porroit avoir; et s'il m'estoit fier ne rigoureux, certes ma douloureuse vie fineroit briefvement ». Dont par ainssy vult en cet estat toute sa vie demourer.

Et maintz beaulx aultres exemples met ledit benoit saint, desquelz je me delaisse, car la les porra veoir, qui voudra.

Entre lesquelx exemples de mariaige, il en met ung aultre qui est ryable *ou IIII xx et XVI<sup>e</sup> de son Epistre.*

C'est d'une femme, a Romme, qui ne fust pas de ces tresparfaictes vefves; car elle espoufa XXII maris; dont advint que par adventure se trouva ung homme de la ville, qui avoit espouse XX femmes; desquelz, a grans rys et feste, le mariaige s'en fist; dont le peuple de Romme en eust grant foullas et joye, desirans veoir lequel de eulx deux surmonteroit. Sy advint que la femme morust premier. Alors vindrent tous les gallans de Romme, qui lui baillerent en sa main une branche de lorier, en signe de sa victoire sur celle qui avoit desconfffit XXII maris. Et sur son chief, en signe de grant joye, lui misrent I chappel de rame vert, et ainssy le menerent par la ville a tambours et a busines en le compaignant, criant par tout: « Vive! vive Palmo! qui a desconfffit la femme aux XXII maris! » Et cy donrray fin a ces exemples, pour revenir a l'istoire de Madame et du petit Saintre.

### L'Acteur



ESTE DAME, comme dit est, ayant emprins, pour quelque occasion que fust, de jamaiz plus ne soy marier, et non obstant ce, elle ayant son cœur en diverses pensees, entre lesquelles par maintes fois s'appensa que vrayement elle voullait en ce monde faire d'aucun



vous tres excellent  
et trespuissant  
prince, mon sei-  
gneur Jehan.

Amour, duc de  
Calabre et de

Lozanne, marquis et myrquis  
du pont et mon tresredoubte  
seigneur apres mes tres humble  
et tresobeyssante recomman-  
dation pour ceoir a voz per-

vous faire deux beaux trait-  
tez en deux liures pour les por-  
ter plus aisiement dont ce  
premier traite de vne dame  
des sears cousines de France  
sans autre nom ne surnom  
nommer Et du tresvaillant  
cheualier le duc de Samt  
Le deuouisme sera des  
treslouable amour et tres  
pitieuse fine de messire fion





jofne chevalier ou efquier ung homme renommé ; et en celle penfee s'arresta totalement. Sy regarda par pluifeurs jours, ça et la, les bonnes meurs et condicions de tous les jofnes gentilz hommes & enfans de la court, pour en choisir ung le plus a fon gré ; mais a la parfin fur le petit Saintré fe arresta.

Sy advint que elle, pour veoir fon maintien & fon parler, pluifeurs fois, publicquement, de pluifeurs choses l'araisonna ; dont, tant plus a lui elle parloit, & tant plus lui venoit a plaifir. Mais d'aulture chose que d'amours touchaft, ne s'en ofoit ou ne vouloit defcouvrir. Sy advint, ainfy que fortune et amours le eurent permis, Madame venoit en fa chambre, qui fur jour la royne avoit mis a dormir ; & en passant fur les galleries avec fes efquiers, dames et damoifelles, qui après elle venoient, trouva le petit Saintré la, qui regardoit bas en la court les joueurs de palme jouer. Et quant il vit les efquiers de Madame passer, incontinent, faifant fa reverence, a genouz se mift. Mais quant Madame le vift, fut bien aife ; et, en passant oultre, lui dift : « Saintré, que faictes vous cy ? Eft-ce la contenance d'un efquier de bien, que de non convoier les dames ? Or ça, maiftres, paffez & vous mettez devant ! » Alors le petit Saintré, tout honteux, le viz de honte tout enflammé, soy enclinant, avec

les aultres davant se mist. Et quant Madame le vit devant, alors, s'en allant, tout en riant a ses femmes, leur dist : « Mais que soyons a la chambre! nous rirons! ». Lors dist dame Jehanne : « Madame, de quoy? » « De quoy? », dist Madame, « Vous verrez tantost la bataille du petit Saintré et de moy ». « Hellas! Madame », dist dame Katherine, « et que a il fait? il est sy bon filz ». Et endementiers que ces parolles estoient, Madame en sa chambre entra. Alors dist a tous ses gens : « Allez vous ent entre vous hommes, & nous laissez icy ». A ces parolles, chacun failli dehors; et le petit Saintré, a genoulz, prent congié. Et quant Madame le vist a genoulz, elle lui dist : « Vous, demourrez, maistre; vous n'estes pas au compte des hommes de bien; je vueil cy parler a vous ». Alors la porte fut close; Madame, assise sur les piez du petit lit, le fist entre elle & ses femmes venir; & lors prist la foy, & de lui dire de toutes ses demandes la verité. Mais le povre jofvencel, qui ne penssoit pas ad ce ou Madame vouloit venir, sy lui promist; & en ce faisant penssoit : « Las! & que ay je fait? ne que sera ce cy? » Et en ces penssemens, Madame, en souffriant a ses femmes, lui dist : « Or ça, maistre, ça, par la foy que j'ay de vous, dittes moy tout premier combien il y a que ne veistes vostre dame

par amours ». Et quant il oy parler de dame par amours, comme cellui qui oncques ne l'avoit empenffé, les yeulx larmoiant, le ceur fremist & le viz pallist, par sy qu'il ne sceust ung seul mot parler.

Alors Madame lui dist : « Et que est ce cy, maistre ? & que vult dire ceste façon ? » Les aultres dames, qui en tour lui ryoient, lui dirent : « Et, Saintré, mon ami, pourquoy ne dittes vous a Madame puis quant vostre dame ne veistes ? ce n'est pas grant demande ». Et tant le presserent, qu'il dist : « Madame, je n'en ay point ». « N'en avez point ? » dist Madame. « Et qui seroit la bien heureuse cun tel amy aroit ? Poeut bien estre que n'en avez point l'ottroy ! Mais de celle que plus vous amez et vouldriez que fust vostre dame, puis quant ne la veistes vous ? »

Le petit Saintré, qui encores, comme dit est, n'avoit senti ne gousté des amoureux desirs nullement, dont par ce avoit perdu toute contenance, fors de entortellier le pendant de sa chainture en tour ses dois, sans mot parler fut longuement. Et quant Madame voist qu'il ne respondoit riens, lui dist : « Et beau sire, quel contenance est la vostre ? Ne direz vous mot ? Se je vous demande puis quant ne veistes celle que plus desirez a estre scien, je ne vous fais nul tort ». Alors, dame Jehanne, dame Kathe-

rine, Yfabel et les autres, qui de ce toutes rioient, en eurent pitié. Lors dirent a Madame : « Il n'est pas ores pourveu de vous faire telle responce; mais se il vous plaist ceste fois lui pardonner, il la vous fera demain ». « Demain ? », dist Madame : « Ains qu'il se parte de cy, je le vueil favoir ! » Alors toutes lui dirent, l'une : « mon filz », l'autre : « mon amy », et l'autre : « petit Saintré, dittes seurement a Madame puis quant ne veistes vostre dame, ou autrement vous estes son prisonnier ».

Et quant il fut bien d'elles tout assailly, alors il dit : « Que voulez vous que je vous dye, quant je n'en ay point ? et se je l'eusse, je le diroye voullentiers ». « Dittes sans plus », dirent, « de celle que plus vous amez ». « De celle que plus j'ayme ? c'est ma dame ma mere, et après est ma sereur Jacqueline. »

Alors Madame lui dist : « Sire Joynet, je n'entendz point de vostre mere ne de vostre sereur; car l'amour de mere, de sereur et de parens est toute differente a celle de dame par amours; mais je demande de celles qui riens ne vous font ». « De celles qui riens ne me font ? », dist il : « sur ma foy, Madame, je n'en ayme nulle ».

Alors Madame lui dist : « N'en amez vous nulle ? A ! failli gentil homme ! Et dittes vous que n'en

amez nulle? Ad ce cop congnoiz je bien que jamais ne vauldrez riens. Et, failli cœur que vous estes! dont sont venues les grans vaillances, les grans emprinses & les chevalereux fais de Lancelot, de Gauvain, de Tristram, de Guron le courtois & des aultres preux de la Table Ronde, aussi de Ponthus et de tant d'aultres sy trefvaillans chevaliers & escuiers de ce royaume & aultres sans nombre, que je bien nommeroye se je avoye temps, sy non pour le service d'amours acquerir & eulx entretenir en la grace de leurs tres desirees dames; dont j'en congnoiz aucuns, qui pour estre vrais amoureux, et de bien servir lealment leurs dames, sont venus en sy hault honneur, que a tousiours mais en fera nouvelle; & se ilz ne le eussent esté, de eulx ne seroit plus de compte que d'un simple compaignon. Et vous, sire, dictes doncques que vous n'avez dame, ne desirastes oncques de l'avoir? Et puis que ainssy est, comme le plus failli des aultres, vous en allez! »

Lesquelles parolles par Madame dittes en soufriant, les dames congurent bien que, combien que fussent vrayes, que n'estoient que pour farfer. Et quant le povre Saintré entent de Madame son tres crueulx congié, laz! ne pensa pas mains que de estre mort ou a tous jours mais deshonneuré; lors se prist a trefaigrement plourer.

Alors dame Jehanne, dame Katherine, Yfabel et les autres damoiselles en eurent grant pitié. Lors, en riant, toutes a genoulz devant Madame se misrent, priant que pour celle fois luy vaulsist pardonner, en promettant pour lui que demain il aroit choisy et fait dame pour servir. « Nennil ! » dist Madame, « vous vous abusez que ung cuer failli feist jamais tant de bien ! » « Et sy fera, Madame », dirent elles. « Qu'en dictes vous, sire ? », dist Madame : « Vous dormez ! Seroit en vous jamais tant de bien, comme elles dient ? »

Alors le povre desconfffit prist cuer et dist : « Oyl, Madame, puis qu'il vous plaist ». « Et ainssy le me promectez ? » « Oil, Madame, sur ma foy ! » « Or doncques », dist Madame, « Vous en allez, et faictes, comment qu'il soit, que demain, a l'eure du jour d'uy, vous soyez aux galleries, ou je vous trouveray ; ou aultrement tenez vous pour salué ! » Alors le povre desprisonné prend a genoulx de Madame congié, et puis des aultres ; lors s'en vait. Et au congié d'elles, luy dirent : « Souviengne vous de la promesse ; car nous sommes pleiges pour vous ! »

Et quant il fut hors de la chambre, lors commencha tant qu'il poeut a fouir, comme se il fust de cinquante loupz chassiez. Madame et ses aultres dames, qui sur jour dormir devoient, ne cessèrent

toute jour de rire et raisonner du grant effroy qu'il avoit eu en son logis; et tant en rirent que vespres sonnerent, & sans dormir les convint lever.

Et quant il eust les autres enfans, ses compaignons, trouvez, Dieu scet se il leur compta ses aventureuses nouvelles! Lors de la grant joye d'estre eschappé, peu a peu sa promesse oublia, fors de tant que, quant il veoit Madame et ses aultres femmes, que comme l'ennemy il fuyoyt; dont elles s'en rioient par grant delit. Mais une des fois, au disner, les deux dames estans a table le veoient ça et la par les tables servir toutes les aultres dames et damoiselles, comme il avoit a coustume, fors que elles seulement. Sy le firent a elles venir, puis lui dirent: « Et, beau sire Saintré, a quel jeu vous avons nous perdu? Vous nous foulliez servir comme les aultres; et ores nous fuyés ». « Mes dames », dist il, baissant les yeulz de honte, « sauf vostre grace... ». Et en disant ce, il s'en partist. Alors commença le ris de l'une a l'autre moult longuement.

Madame, qui estoit assise au bas bout de la table du roy et de la royne, de adventure voit devant elles le petit Saintré, & vist aussi comment elles rioient après lui. Sy leur demanda, après ce que les tables furent levees, que le petit Saintré leur avoit dit, de quoy elles rioient tant.

Lors lui dirent comment il servoit toutes les dames,



fors que elles ; et ce que, a leurs demandes, et il passant oultre, leur avoit dit : « Or, laissez moy faire », dist Madame. « Mais que Madame soit couchié ! encores en rirons nous plus ! »

Et quant vint au vin de congié prendre, Madame, qui vit le petit Saintré portant une tasse & servir, le fist a foy venir, & lui dist : « Saintré, allez vous ent aux galleries, et la me attendez, comment qu'il soit : car je vous vueil envoyer en la ville moy faire ung plaisir ; et vous serez bien mon amy ». Le petit Saintré, qui oyft Madame sy doucement parler, fut bien content, & pensa qu'elle eust toute sa promesse mise en oubly ; sy lui dist : « Madame, trefvoulentiers ».

Alors le roy se retraist, et aussi fist laroyne. Lors le petit Saintré aux galleries f'en va. Sy ne tarda guaires que le roy se mist a dormir, & que Madame revient en sa chambre, ou elle trouva le petit Saintré, comme elle lui avoit dit ; lors lui dist : « Allez devant avec les aultres ».

Et quant elle fut en sa chambre, assize sur les piez du petit lit, dist a tous ses escuiers et aultres qu'ilz s'en allassent hors. Alors appella le petit Saintré, et lui dist : « Or, sires, vous ay je cy. Ou est vostre foy, que par deux foys me promeistes, et par quatre jours vous fuyez de moy ? Quelle vengeance et quelle pugnicion doit

on prendre d'un homme qui a menty sa foy ? »  
A ces dures et sy cruelles parolles, ne pensa pas moins  
que d'estre mort. Lors, tout a cop, a genoulz et a  
mains jointes se mist, requerant a Madame mercy,  
disant que vraiment il avait eu grandement a faire.

Madame, qui derriere lui veoit ses femmes rire  
et s'en tenoit le plus que pouoit, sy lui dist : « Or,  
bien, fiers, prenons qu'il soit ce que vous dittes; en  
ces quatre jours avez vous dame choisie ? » Et quant  
il oyt parler de dame choisie, il ne pris pas plus sa  
vie que sa mort. Lors commencerent ses yeulx a plourer,  
son viz a pallir et a tressuer, comme celluy qui avoit  
ja tout ce oublié; sy ne seust plus faire que dire, ne  
comment foy excuser.

Lors Madame, qui le vit en tel parti, en souffrant,  
a ses femmes dist : « Que direz vous d'un failly  
escuier, qui par deux fois a donné sa foy a une dame,  
comme vous savez, et pour sy peu de chose il la failly ?  
quelle pugnicion doit il avoir ? Et a vous, dame  
Jehanne, je en demande tout premier ».

Et quant le povre gentil homme se oist ainssy  
de Madame reprochier, il ne se cuida pas moins,  
ad ce cop, que estre perdu, et a toujours mais  
deshonneur. Lors a jointes mains, estant tousdiz  
a genoulz, requiert de rechief a Madame pour Dieu

mercy; puis se viroit envers les aultres, qui toutes priaissent pour luy. Madame, qui de tout ce estoit trefayse, & tant plus quant le veoit sy humble & innocent l'amoit trop mieulz, penssant que se elle pouvoit par bonne façon en son service l'acquérir, que elle le metteroit bien a son ploy; & neantmoins vult elle a dame Jehanne et aux aultres sa demande entretenir. Dame Jehanne, esmeue de toute pitié, ne prenant pas garde, non faisoient nulles des aultres, la ou Madame vouloit faillir, lui dist : « Hellas! Madame, se il a failly de sa promesse, vous avez oy son excuse pour les grans affaires qu'il a eux, dont vous en requiert, a genoulz et a mains jointes, sy treshumblement mercy; et aussy faisons nous toutes pour luy ». « Et vous, dame Katerine, qu'en dictes vous ? » « Hellas! Madame, je n'en sçay que dire, fors que il s'en repent, et le trouverez ainssy, sy vous requier pour luy mercy ». « Et vous, Ysabel, qui estes la plus aînée, qu'en dictes vous ? » « Madame, j'en diz comme les aultres; & tant plus, vous savez, que le povre prisonnier vous confessa loyaulment qu'il n'avoit point de dame advisée pour servir; dont je le croy mieulx que aultrement. Madame, pardonnez moy, que il a bien a pensser le cuer d'un nouvel amant deliberé de loyalement servir, comme le scien est, de

bien choisir, et foy du tout asservir aux entiers commandemens de sa dame, s'il n'est d'amours tresgrandement amy. Mais, sur ma foy, Madame, je croy que oncques amours il ne vit, ne parla a lui; Et n'est il pas vray », dist Ysabel, « mon filz ? » « Par ma foy, Ysabel ma mere, ouy que oncques je ne parlay a luy, ne le vey ! » « Or, regardez doncques, Madame ce povre qui oncques ne le vist, ne le congnoust, ne parla a luy; comment puet il avoir sy tost choisy dame ? car ceulz qui ja en ont esté acoinctés, doubtant le reffus, y font des penssemens assez. Et pour ce, Madame, je diz que vraiment, pour ceste fois il luy doit estre pardonné. » « Et qu'en dictes vous, Marguerite, Aelipz, et vous aultres femmes ? Je vueil que chascune en ait son dit ». Alors toutes ensemble se arresterent a l'opinion de Ysabel, comme la plus ancienne, et qui plus avoit veu et oy.

### Madame



R », dist Madame, « j'ay oy de toutes voz oppinions, qui, au regard de la foy mentie et du pardon, estes toutes a ung. Et quant a moy, pour l'amour de vous toutes, pour ceste fois je lui pardon; mais, d'une chose vous avise qu'il a failly, en tant qu'il devoit

avoir dame choisie et ne l'a point ». « Ha! Madame », dirent elles en riant, « et que sy! » Et que non! », dist Madame. « Et », dirent elles, « cuidiez vous, Madame, qu'il ait mis IIII jours, fors que pour choisir bien celle que il voudra servir? » « Et que non! », dist Madame. « Et que sy! », dirent elles, « nous nous en faisons fortes pour luy! » Lors elles lui dirent : « N'est il pas vray, mon filz? » Le povre, tout esbahy et ainſy gehiné d'elles, force luy fut de dire oyl. Et quant il ot dit oyl, lors Madame luy dist : « Or, estes vous homme de bien. Mais que ainſy soit! Or, nous dictes qui elle est; et vous ferez bien mon ami ». A ces parolles, force lui fust de en nommer une; dont ses yeulx commencherent a plourer, et sa vive face a coulleur changier, comme a celui qui oncques ne l'avoit empris. Alors Madame a ses femmes dist : « Et ne le vous disoye je pas bien qu'il n'a dist ce fors pour eschapper? » « Hellas! », dirent elles toutes, « Saintré, dictes le a Madame seurement; et vous, Madame, tirez le a part: si le vous dira; cuidiez vous que ung vray amant doit ainſy publier le nom de sa dame, qu'il aime tant? » Alors Madame lui dist : « Or, vous tirez doncques ça », Et puis lui dist : « Or ça, Saintré, mon ami, icy n'a que vous et moy qui nous puiſt

oïr ; or, le me dictes seurement ». Et quant le povre Saintré voïst que aultrement ne peut eschapper, lui dist : « Hellas ! Madame, il me soit pardonné ! Et puïst que tant le vouldes savoir... » En pensant de laquelle il diroit, ainssy que nature desire et attrait les cœurs a son semblable, se appenssa de nommer une jofne fille de la court, en l'aage de dix ans. Lors dist il : « Madame, c'est Matheline de Courcy ». Et quant Madame oyt nommer Matheline de Courcy, pensa bien que amours d'enffance et ygnorance y ouvroit. Neantmoins, plus que par avant, fist un grant effroy en son logis, et lui dist : « Ores voy je bien que vrayement vous estes un treffailli escuier de avoir choïsy Matheline a servir. Je ne dy pas que Matheline ne soit trefbelle fille et de bon lieu, et meilleur, fires, que a vous n'appartient. Mais quel bien, quel prouffit, quel honneur, quel subcide, quel avantage, quel confort, quel ayde et quel conseil pour vous mettre sus et faire ung vaillant homme ? Quelz sont les biens que vous povez avoir de Matheline, qui n'est encores que ung enffant ? Vous, fire, devez choisir dame qui soit de hault et noble sang, saïge, et qui ait de quoy vous aidier et mettre surement a vos besoingz ; et celle tant servir et lealment amer, pour quelque payne que en ayez a souffrir, qu'elle



congnoisse bien la parfaite amour, que sans deshonneur vous lui portez. Et ne creiez que, se ainssy est, que, au long aller, qui qu'elle soit, se elle ne est sur toutes la plus cruelle, ce que oncques je ne oys, que elle ne ait congnoissance, pitié, mercy et misericorde de vous, ou que elle ne vous en sache trefbon gré ; Et par ainssy vous devendrez homme de bien. Aultrement, je ne donne de vous, ne de voz fais, une pomme. Ainssy que sur ce dist le Maistre en sa balade, qui dist ainssy :

#### Le Maistre

C'est tout que d'amer loyaulment ;  
En ung tout seul lieu c'est assez.  
Quiconques le fait aultrement,  
Il est de bien faire lassez  
Et tous ses beaux fais sont passez :  
Car ung coeur, qui par tout s'espart  
Et requiert dames de tous leiz,  
En doit avoir petite part.

Se part en a, c'est meschamment,  
Et vient de lieux mal renommez ;  
Ne se puet faire aultrement.  
Et puis, quant il s'y est boutez

Et s'est après bien advisez,  
Dieux scet se il congnoist lors a part,  
Comment des riches bien cellez  
En doit avoir petite part.

Celle part ne vault pas granment,  
Quant pluiseurs s'y sont ahurtez;  
N'amours n'acorde nullement  
Que telles gens soient amez,  
Ains soient par tout diffamez :  
Car ung cœur, qui par tout s'espart  
Et requiert dames de tous lez,  
En doit avoir petite part.

### La Dame



ENCORES sur ce propos vous dy je plus :  
que cil qui entend a loyamment une telle  
dame servir, je dis que il peult estre saulvé  
en ame et en corps ; Et veez cy la raison  
comment. Au regard de l'ame, nous devons favoir  
que qui se garde de pechier mortellement, qu'il est  
saulvez ; car les aultres pechiez venielz par vraie con-  
fession sont estains et adnullez a bien peu de peni-  
tance. Dont, pour soy garder de pechier mortellement,  
se il ayme ainssi qu'il s'ensieut, il est saulvez.

Et premier, au regard du pechié d'orgueil, l'amant, pour acquerir la tresdesiree grace de la dame, se efforcera de estre doulz, humbles, courtois et gracieux, adfin que nul deshonneurste parler ne puiſt estre dit de luy; en ensievant le dit du ſaige Tulez de Mileſie, qui dit ainſſy :

« *Sy tibi copia, ſy ſapiencia formaque detur; ſola ſuperbia deſtruit omnia, ſy comitetur* ».

C'eſt a dire, mon ami : « Se tu as habondance de richesses, ſe tu as ſageſſe, ſe tu as nobleſſe et toute perfection de corps, le ſeul orgueil, ſe il eſt en toy, deſtruict toutes tes vertus ». Et ad ce propos dit Socrates :

« *Quantumcumque bonus fueris, eſſendo ſuperbus, Totum depravat, te ſola ſuperbia dampnat* ».

C'eſt a dire mon ami : « Combien que tu ſoyes bon, ſe tu es orgueilleux, tout eſt gaſté : ton ſeul orgueil te dampne ». Et ad ce propos encores diſt Trimides, le philoſophe :

« *Ut non inſleris, memor eſto quod morieris; unde benis cerne, quo vadis, te quoque ſperne.* »

« Adfin que tu ne ſoies orgueilleux, ramembre toy que tu morras, regarde dont tu viens, & ou tu vas; & ſi te deſpiteras ». Et tant d'autres auctoritez, que tres-longue choſe ſeroit a l'eſcripre, deſquelles ad preſent je





me vueil delaisfier, pour venir a mon propos : que ung vray amoureux, tel que je dy, les enffievrra toutes, pour acquerir la tresdesiree grace de fa tresbelle dame ; dont par ainsy banira cetresdesplaisant et abhominable pechié d'orgueil, et toutes ses circonstances, & se acompaignera de la tresdoulce vertu de humilité ; dont par ainsy il fera de ce pechié quicte & sauvé.

### La Dame



T quant au deuxiesme pechiet, qui est de ire, certes oncques vray amoureux ne fust yreux. J'ay bien oy que aucunes desplaisances amours leur ont donné, pour les essaier ; mais ce ne estoient pas ires, se ilz n'estoient ferus d'aulture mal que d'amours. Et, pour ce, mon ami, que ce pechié est a Dieu desplaisant, sy est il a l'onneur et au corps de celui qui le est. Et pour ce vueilles le fuir a ton pover, & enffievir le dist du philozophe qui dist :

« *Tristitiam mentis caveas plusquam mala dentis ; seniciem fugias, nunquam piger ad bona fias* ».

C'est a dire, mon ami : « Fuy tristesse de penssee plus que le mal des dens ; aussy fuy paresse, pour passer la dolleur de ton cœur, & fais tousiours bien ».



Et sur ce propos dit Pittacus de Miffelene :

« *Effugias iram, ne pestem det tibi diram : juris delira, nuctrix est scismatis ira.* »

C'est a dire, mon ami : « Fuy couroux & ire, adfin qu'ilz ne te baillent pas leur cruelle pestillence : car ce sont les voyes qui font fourvoier du droit, & sont nourrices de tous scismes & divisions ». Et a ce propos dist l'Euvangille :

« *Non odias aliquem, sed eum potius tibi placat ; quisquis odit fratrem, censetur ob hoc homicida* ». »

C'est a dire, mon ami : que ne portes a nul ire, ne haynne, mais que vous paciffiez a chascun ; car quiconques het son prochain, il est homicide, comme dist l'Euvangille. Et ad ce propos dist Saint Augustin, en une de ses Epiltres : que tout ainssy comme le malvais vin gaste & corrompt le vaissel ou il est, se il y demeure longuement, tout ainssy ire gaste & corrompt les cœurs ou elle se tient. Et ad ce propos se accorde l'Apostre qui dist :

« *Sol non occidat super iracundiam vestram* ». »

C'est a dire, mon ami, que le soleil ne se doit pas esconffier sur vostre couroux ne ire. Et encores ad ce propos dit Cathon :

« *Impedit ira animum, ne possit cernere verum* ». »

C'est a dire, mon ami, que ire & couroux empes-

chent & aveuglent le coraige de la personne en telle façon que elle ne poeut regarder ad ce qui est vray.

Et pour ce, mon ami, que le vray amoureux, tel que je dy, est tousiours & doit estre joyeux, esperant que, par bien et loyalment servir, que en amours & en sa tresdesiree dame il trouvera toute mercy. Et par ainssy il chante, danffe & est joyeux, en ensievant le dit de Salmon, qui en la fin de son derrain livre, conclust et dist :

« *Bene vivere et letari* ».

C'est a dire : « Bien vivre, et joyeusement ». Mais ce bien vivre ne se entend pas seulement pour manger bonnes viandes, boire bons vins, dormir longues matinees et en bons litz, & le surplus vivre en tous deliz ; mais s'entend : vivre premier bien avec Dieu, foy maintenir honnestement, veritablement, & en ce joyeusement. Dont par ainssy je dis que tous vrais amoureux, que, pour acquerir la tresdesiree grace de leurs tresbelles dames, fuyent a tout pouvoir ce tresdesplaisant a Dieu et au monde pechiet de ire, & se acompaignent de celle tresamoureuse vertu de pacience ; dont par ainssy font de ce tresdesplaisant et envieux pechié de ire quictes et saulvez.

## La Dame.



T quant au III<sup>e</sup> pechiet, qui est de envie, ce vray amoureux, tel que je dy, jamais sur homme ne fera envieux ; car se il venoit en congnoissance de sa dame, il la perderoit vrayement. Car oncques dame d'onneur ne peut amer homme envieux, se ne fust sur les bonnes vertus, pour en estre le meilleur : comme a l'esglise le plus devot, a table le plus honnestement, en compaignie de dames le plus gracieux et plaissant, es armes armigeres et es armes courtoises le plus vaillant ; et de ce avoir envie pour faire le mieulz, et non aultrement. Et ad ce propos dist Senecques :

*« Quid auro melius ? jaspis. Quid jaspide ? sensus. Quid sensu ? racio. Quid racione ? modus. Omnibus adde modum : modus est pulcherrima virtus ».*

C'est a dire, mon ami : « Quel chose est meilleur que l'or ? jaspe. Quel chose est meilleur que iaspe ? le sens. Quel chose est meilleur que sens ? raison. Quel chose est meilleur que raison ? maniere : car maniere est la couronne de toutes les vertus ». Et encores ad ce propos dist le philozophe :

*« Filius ancille morosus plus valet ille quam regis natus, sy non sit moriginatus ».*

C'est a dire, mon ami, que le filz de la chambriere bien moriginé vault assez plus que le filz du roy qui est mal condicioné. Et encores ad ce propos, pour entretenir les bonnes meurs, mon ami, je vous recorde le dit du saige Solon d'Athenes, qui dist ainssy : « *Per vinum miser, per talos et mulieres; hec tria sy fequeris, semper egenus eris* ».

C'est a dire, mon ami, que par vin, par jeu de dez, et compaignie de femmes folles, se les hantez, serez tousiours povres, meschant et maleureux, et hais de toutes bonnes gens.

Et encores de ce vil pechié de envie dist Plato : « *Invidiam fugere studeas et amore carere, que reddit siccum corpus, faciens cor iniquum* » « Estudie toy a fuir envie ; car envie est sans amour, et seiche le corps, et fait le cœur inique et malvais ». Et pour ce, mon ami, fuyez tous vices et toutes gens vicieux ; car amours et dames d'honneur le commandent a tous vrais amoureux, en enffievant le dit du philozophe qui dit :

« *Malo mori fame quam nomen perdere fame* ».

C'est a dire, mon ami : « J'ayme mieux morir de fain que perdre le non de bonne renommee ». Dont, pour conclure, mon ami, souviengne vous de ce dit cy, qu'il dist : « J'ay plus chier morir de fain que vouloir perdre ma bonne renommee ». Et encores au

propos de ce dit du philozophe, le faige Thilon de la Cedemonnye dist :

« *Nobilis es genere, debes nobilis magis esse; nobilitas morum plus est quam progenitorum; nobilitas generis mortem superare nequibit* ».

C'est a dire mon ami: « Se tu es noble de lingné, tu dois estre plus nobles de vertus; car la noblesse des bonnes meurs vault trop mieulx que la noblesse des parens; et ne puet sa noblesse, tant soit elle grande ne puissant, surmonter la mort ». Doncques, par estre ce vray amoureux que je dis, vous eschievrez ce tresdes-honneſte pechié d'envie, et vous acompaignerez de celle tresglorieuse vertu de charité, qui est fille de Dieu, et qu'il nous a tant recommandé, comme dit est; ferez net, quicte et faulvé, au regard de ce pechié.

### La Dame.



T quant au III<sup>me</sup> pechiet, qui est avarice, certainement avarice ne vraies amours ne puent logier en ung cœur enssemble. Et se l'avair par quelque cause est amoureux, n'est point a croire que ce ne soit de meschant & vile chose, pour ne avoir cause de riens despendre. Mais le vray et loyal amoureux ne contendra que, a

toute largeffe, honorablement servir fa dame et amours, par foy tenir bien abillié, bien monté, & toutes fes gens, felon fon estat. Et qui plus en fait qu'il ne poeut, il en fera fol & mal content; car amours & dames d'onheur ne ayment nulz amoureux prodigues, ne telz gens; mais ayment ceulx qui, felon leur estat, se gouvernent honnestement; c'est assavoir: par eulx monstrier en armes, en tournoiz, en joustes et en toutes nobles assemblees, honnestement a leur povoir, sans folz despens, et qui de leurs biens donnent pour Dieu aux plus necessiteux lieux, en ensievant l'Evangile de Nostre Seigneur, ou il dist :

« *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* ». *Mathei, V<sup>o</sup> capitulo.*

C'est a dire, mon ami : « Bien sont eureux ceulx qui sont misericors, quoniam il ensievront misericorde ». Et ainssy que dist Periandus de Corinthe :

« *Ut sis preclarus, non sis cupidus nec avarus; vix ut ulli carus cupidus cunctis fit avarus* ».

C'est a dire mon amy : « Affin que tu soies trefcler, ne soies pas convoiteux, ne avoir, et eussies ja bien des richesses assés; car homme de telle condition ne puet estre de nulluy amé, ains est hais de tous ». Et ad ce s'accorde le philozophe qui dist ainssy :

« *Furtum, rappina, fenus, fraudem, simoniam, causat*

*avaritia, ludum, periuria, bella; radix cunctorum fit nempe cupido malorum ».*

C'est a dire, mon ami, que avarice est cause de larrechin, de rappine, de usure, de fraude, de symonnie, de barart, de pariuremens, de batailles, & en conclusion, de tous les maulx. Et ad ce se accorde Bias de Prienne, qui dist ainssy :

*« Plus flet perdendo cupidus quam gaudet habendo; et) magis est servus, cum plus sibi crescit acervus ».*

C'est a dire, mon ami : « Le convoyteux plus pleure en perdant qu'il ne se esiouyft en ayant, & plus a amassé, & plus est serf et chetif ». Et sur ce dist Saint Augustin : que le cuer de l'avaricieux est semblable a enffer; car enffer ne scet tant engloutir de ames, qu'il die : « C'est assez ! » Et ainssy est il de l'avaricieux ; car se tous les trefors du monde estoient en son pouvoir, jamais ne diroit : « C'est assez ! »

Et ad cest propos dit l'Escripture : « *Infaciabilis oculus cupidi in partem iniquitatis non faciabitur* ». *Ecclesiastici, XIII<sup>e</sup> capitulo.*

C'est a dire, mon ami : « L'oeul du convoyteux est infaciable ; il ne fera point faulé en partie de iniquité ».

Et tant d'aultres auctoritez, mon ami, se trouveroient treflongues a dire, que pour le deppartir me fault laisser. Dont par ce le vray amoureux, tel que je dy, pour

acquérir la tresdesiree grace de sa tresbelle dame, toutes les acomplist, & laisse ce tresdesplaisant pechié d'avarice, & se acompaigne avecques celle tresdoulce & tresamiable vertu de largesse, qui est amie de Dieu et honnouree du monde; et par ainssy il est saulvé.

### La Dame



T quant au cinquiesme pechié, qui est de paresse, certes, mon ami, oncques vray amoureux ne fust paresseux; car les tresdoux et amoureux penssers qu'il a, jour et nuit, pour acquérir la tresdesiree grace de sa tresbelle dame, ne le porroit consentir. Car, soit pour chanter, soit pour dansser, sur tous les aultres il est le plus dilligent & le plus joyeux, lever matin, dire ses heures, oir sa messe devottement, aller a la chasse ou au gibier, la ou les pouacres d'amours sont a dormir; & lors fuit se pechié, et ensieut le dit du philozophe Epicturus, qui dist ainssy :

« *Ocia, vina, dapes caveas, ne sit tibi labes; Vix homo fit castus requiescens et bene pastus* ».

C'est a dire, mon ami : « Eschieve oyseuse, superfluité de vins, de viandes, adfin qu'en luxure tu ne soies soullié; car la personne oyseuse et bien repeue a grant paine puet garder chasteté ». Et encores



de ce meschant pechié de paresse dist saint Bernard :

« *Vidi stultos se excusantes sub fortuna; vix autem dilligenciam cum in fortunio sociabis; sed minus infortunium a pigracia separabis* ».

C'est a dire, mon ami : « J'ay veu aucuns folz eulx excuser sur fortune; a payne trouverés que ung dilligent puiſt eſtre infortuné; mais touſiours verrés que de paresse et de infortune feront touſdz acompaigniez ».

Et ad ce propos dist encores saint Bernard :

« *Revidere que ſua ſunt, quomodo ſunt, ſumma prudentia eſt* ».

C'eſt a dire, mon amy, que revoir ſes choſes, quelles & comment ſont, ſouveraine prudence eſt. Et ne diſt pas ſeulement : veoir ſes choſes, mais revoir; & ce revoir ſ'entend que nul ne les puet trop veoir. Et ad ce propos diſt encores Atheus, le poette, ou ildist :

« *Ocia ſunt juvenium menty plerumque venenum; eſt juvenum pauſa vixiorum maxima cauſa* ».

C'eſt a dire, mon ami, que oyſeuſetez ſont trefſouvent le verin de la penſſee des joſnes gens; car le repos des joſnes eſt l'eſpeciale cauſe des vices. Et ad ce propos diſt Senecques :

« *Accidiam linque, que dat mala tedia vite; tedia virtutis fuge, nam ſunt dampna ſalutis* ».

C'eſt a dire, mon ami : « Laiſſe paresse, laquelle

donne a la vie malvais ennuy, et fuy les ennemis des choses vertueuses ». Et pour ce, mon ami, que les vrais amoureux, telz que je diz, sont par telles vertus faulvez, habandonnent ce trefvil & malleueux pechié de [pareffe], pour eulz acompaignier avec la trefresplendissant vertu de dilligence, vous prie que soiez de ceulx; & lors serez de ce trefmalleueux pechié de pareffe faulvé et quictes.

### La Dame



T quant au VI<sup>me</sup> pechié, qui est de goulle ou de gloutonnie, certes le vray amoureux n'en a tant soit peu. Car ce qu'il mengue & boit n'est seulement que pour vivre, ainssy que le philozophe dist : que l'en doit seulement mengier & boire pour vivre, & non pas vivre pour boire & pour mengier, comme les gens pourceaulx font. Et sur ce le saige Tales de Millefnes dist :

« *Pone gulle frenum, ne sumas inde venenum ; nam male digestus cibus exta sepe molestus* ».

C'est a dire, mon ami : « Metz le fraing en ta bouche, adfin que par elle tu ne prendes le venin ; car habondance de viandes mal digerees sont au corps trefnuisables verins ». Et encores sur ce dist le saige Solon d'Athenes :

« *Ne confonderis, nunquam vino replearis; vili diceris, nisi vino te modereris* ».

C'est a dire, mon ami : « Tu ne foyes jamais raemply de vin, adfin que tu ne puisses estre confondu, car tu seras repputé a villain, se tu ne fais attemprance de toy au vin, & du vin a toy ». Encores sur ce propos de gueule dist saint Gregoire, es Moralles, que, quant le vice de gloutonnye prend a feignourir la personne, elle pert tout le bien qu'elle a [jamais fait], & quand le ventre n'est retraits par ordre de abstinence, toutes les vertus font en luy noyees. Et sur ce dist Saint Pol :

« *Quorum finis interitus, quorum Deus venter est; et gloria in confusione eorum, qui terrena sapiunt* ». *Ad Philipenses, III<sup>e</sup> capitulo.*

C'est a dire, mon ami, que la fin de ceulz, qui assaveurent les choses terriennes, est la mort; desquelz aussi font de leur ventre leur Dieu; & ceste leur gloire seront d'armes, d'onneurs & de corps leur confusions. Sy vous prie que ne soiez pas de ceulz, ains ensievez le dit de Avicenes, pour eschiever tout ce, qui dist ainssy :

« *Sic semper comedas, ut surgas esuriendo; sic etiam sumas moderate vina bibendo* ».

C'est a dire, mon ami : « Mengue tousjours en

telle maniere que, quant tu te leveras de la table, ton appetit ne soit pas saoul, & aussy ton boire soit prins attemprement ». Dont par ainssi vous viverez par cours de nature tref longuement, & ferez en la grace de Dieu, au regard de ce pechié, aussi d'amours & de vostre dame; & par ainssy aurez laissié ce trefvillain & deshonnest pechié de goulle, & vous acompaignerez avec la trefdoulce vertu de abstinence, fleur de toutes les vertus, et lors ferez de ce pechié quictes et saulvez. Et si vous donrray fin au saulvement des vrais et loyaux amoureux, touchant le VI<sup>e</sup> pechié mortel, qui est de goulle.

### La Dame



T quant au VII<sup>e</sup> pechié, qui est de luxure, vrayement, mon ami, ce pechié est au cuer du vray amant bien estaint. Car tant sont grandes les doubtes que sa dame ne en prende desplaisir, que ung seul desonnest penser n'en est en luy. Dont par ainssy il ensieut le dit de Saint Augustin, qui dist ainssy :

« *Luxuriam fugito, ne vili nomine fias ; carni non credas, ne Cristum crimine ledas* ».

C'est a dire, mon ami : « Fuis luxure, ad ce que tu ne soies broullié en deshonnest renomnee, ne

aussi croire point ta char, affin que par pechié tu ne blesse Jhesus Crist ». Et a ce propos encores se accorde Saint Pierre, le Apostre, en sa premiere Epistre, ou il dist :

« *Obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis, que militant adversus animam* ». *Prima Petri, II<sup>o</sup> capitulo.*

C'est a dire, mon ami : « Je vous prie, comme estrangier et pellerin, que vous vous abstenez des deliz carnelz, car ilz battaillent jour et nuit a l'encontre de l'ame ». Et ad ce propos dist encores le philozophe :

« *Sex perdunt vere homines in muliere: animam, ingenium, mores, vim, lumina, voces* ».

C'est a dire, mon ami, que l'omme qui hante les folles femmes pert six choses : dont la premiere est qu'il pert l'ame, la II<sup>e</sup> l'engin, la III<sup>e</sup> ses bonnes meurs, la IIII<sup>e</sup> sa force, la V<sup>e</sup> sa clarté, & la VI<sup>e</sup> sa voix.

Et pour ce, mon amy, fuiez ce pechié & toutes ses circonstances, ainssi comme dist Cassidoire, sur le Psaultier : que vanité fist l'angele devenir dyable, & au premier home donna la mort, & le wida de la beneureté qui lui estoit octroyee, & que vanité est nourrice de tous maulz, la fontaine de tous vices & la voye de iniquité, qui met l'omme hors de la grace de Dieu.

Et ad ce propos dist David, en son psaultier, en parlant a Dieu :

« *Odisti observantes vanitates, supervacue* ». *Psalmus XXX°*.

C'est a dire, mon ami : « Tu mon seul Dieu, as hey & hez tous ceulx qui gardent vanitez ». Et tant de aultres auctoritez ont escript les sains docteurs de sainte Esglise, & et que plus, les philozophes, les poettes & aultres faiges payens, qui encores n'avoient senti, par vraie congnoissance, la tressainte et trefamoureuse grace de nostre vray Dieu, le saint Esperit, qui ont ce pechié tant blasmé, que les escriptures en feroient treflongues a reciter ; desquelles je me vueil passer, pour ensievir le surplus, fors seulement du dit que Boece sur ce dist :

« *Luxuria est ardor in accessu, fector in recessu, brevis delectacio corporis, et anime destruccio* ».

C'est a dire, mon ami, que luxure est ardeur a l'assembler, pullentise au deppartir, brieve delectacion du corps, & de l'ame destruction. Et pour ce, mon ami, que c'est pechié est sy tresdeshonneur, le vray amoureux, comme j'ay dit, pour doubte que sa dame ne en prende desplaisir, pour acquerir sa grace, a tout pover le fuit. Et se, par vive contrainte de amours, aucunement il y encheoit, tant tant et sy trestant sont les trefangoisseuses paines et dangiers, par les grans perilz qui s'en poevent

enffievir, que les trefangoiffeux cuers des loyaux amans ont a souffrir, que ce ne leur doit point estre compté a pechié mortel : et se aucun pechié y a, vrayement il doit bien estre estaint par leſdictes paynes, que ilz en ont tant a souffrir. Dont par ainſſy je puis bien dire que le vray amoureux, tel que je dy, de ce mortel pechié, & de tous les aultres, eſt quicte, franc & ſaulvé.

### La Dame



T quant au ſaulvement du corps, que j'ay dit que le vray amoureux tel puet estre ſaulvé en ame et en corps, après le ſaulvement des ſept pechiez mortelz, qui touchent a l'ame, je vous diray le ſaulvement du corps : & par pluifeurs façons, dont le premier eſt ſur le fait d'amours.

Ce vray et loyal amoureux, qui eſt gentil homme, ſain & net de ſens & de corps, et qui, jour et nuit, tent a l'amoureuſe queſte & grace de ſa trefbelle dame, & par les façons contraires aux ſept pechiez mortelz, ſi comme j'ay dit : laquelle dame d'onneur ſera bien la non pareille des aultres — je appelle toutes dames, car toutes ſont dames en amours —: prenons qu'elle n'ait jamais vouldenté d'amer lui, ne aultre, par amours : ſy veullent nature, droit, amours & raiſon que elle l'en doit trop mieulz

amer, prifier et honnorer: Et tellement, que de son bien, de son honneur et de tout son avancement elle en sera joyeuse, Et, par contraire, dollente de son des-plaisir, quelconques dame qu'elle soit. Et lui, pour quelque gentil homme qu'il soit, tel que j'ay dit, de ses biens a son besoing ne lui fauldra jamais: ou elle, autrement, de nature seroit villaine, ingratte Et digne de estre banye de toutes gens de bien, Et puis gectee au tresgrant et puant abisme du pechié de ingratitude, en ame Et en corps: combien que jamais n'en oy parler de nulle qui telle fust. Et par ainssy le vray amoureux, qui est saulvé en ame, se puet ainssy faulver en corps.

### La Dame



T quant au surplus, touchant l'aulture saulvement du corps, le vray amoureux gentil homme, qui n'est point ordonné ne disposé aux estudes des tresprudentes et saintes sciences de theologie, des decrez, des loys, ne aultres estudes de sciences, fors que a la tresnoble et illustre science et mestier des armes: auquel, pour acquerir honneur Et la tresdesiderée grace de sa tresbelle dame, quant il y est, ce est cellui qui se monstre et qui se presente le premier, et fait tant, que entre les aultres il est nouvelle de lui. Et quant il est a la messe, c'est le



plus devot: a table, le plus honneste: en compaignie de seigneurs et de dames, le plus avenant: de ses oreilles, nul villain escouter: de ses yeulz, ung faulz regarder: de sa bouche, ung deshonneste parler: de ses mains, nul faulx serment ne atouchier: de ses piez, en nul deshonneste lieu aller. Que vous diroy je? Il fur tous sera le mieulx condicionné, & en fais d'armes, a son pover, le mieulx et le plus nouvellement armé, monté et habillié: & pour l'amour de sa dame, fera armes a cheval et a pié, & jasoit que on porroit dire que ses armes sont faiz de vanité, qui sont par l'Esglise deffendues, ainssy que aux decrez est escript, qui dient ainssi, comme j'ay oy recorder: et premier, ou decret quy dist:

« *Et alibi non temptabis Dominum Deum tuum* »: car on vult savoir se Dieu aidera cellui qui a bon droit.

*Item: « Predestinaciones »: vicesima tertia: questione quarta: ou experience et droit ne permet. Ce fait ncores vueil prouver que c'est pour tempter Dieu: car les clers dient que demander chose contre nature est pour miracle ou pour tempter Dieu.*

Et puis: « *De purgatione Wulgary* »; *per totum; in capitulo: « Consulisti »; secunda; questione quinta.*

*Item: capitulo: « Predestinaciones »; vicesima tertia: questione quarta.*

*Et notatur in capitulo: « Gloriosus de veneracione sanctorum »; libro sexto.*

*Item: Codice: « Ut nemo in propria causa sua jus sibi dicat »; per totum. Codice: « De gladiatoribuz tollendix »; lege una; libro XI<sup>o</sup>.*

Et des aultres decrez fans nombre, deffendans tous gaiges de bataille, & ces armes que je dis.

Mais [par] les empereurs, les rois & les aultres princes terriens, selon leurs droiz & leurs coustumes de seignouries temporelles, telles batailles font ordonnees et maintenues, en cas que la chose le requiere. Et de ceste question fut ung grant debat entre le saint pere pappe Urbain, V<sup>e</sup> en cellui nom, & le bon roy Jehan de France, de ung gaige de bataille que il tint de deux chevaliers, l'ung françoiz, et l'autre angloiz, a Ville Noeufve d'Avignon. Et combien que le pappe voulfist garder les drois des decrez, commanda et fist mettre cedulles par toutes les portes des esglises, que personne, sur paine d'excommenication ne allast veoir ceste bataille. Et non pour tant le trescrestien roy, pour garder ses privileges royaulz, ne s'en vout point detenir, et vout user des loys des princes temporelz, qui dient ainssy :

*Lege: « De pa. » et ejus parapho: « Sy quis homines „.*

*Eadem lege: « Et una re. »; parapho: « Sy quis alium ».*  
*Lege lombarda que incipit: « Sy quis »; parapho ultimo.*  
*Lege lombarda: « De const. 3<sup>a</sup> lege similiter; parapho ultimo.*

*In lombarda: « De homicidio », lege: « Si quem ».*

*In lombarda: « De parici. », lege ultima.*

*In lombarda: « De homicidio », lege: « Liber homo ».*

*In lombarda: « De fur. », lege: « Sy quis alium ».*

*In lombarda: « De adulterio », lege tercia.*

Et maintes aultres sur ce fait de batailles par querelle, les loys qui se dient lombardes, les permettent grandement & en pluiseurs façons. Toutefois, au jour d'uy, elles sont moult deffendues par l'ordonnance du trescrestien roy, le bon roy Phelippe, desquelles au jour d'uy nous usons: c'est assavoir, par IIII choses seullement, & pour nulle plus. La premiere cause est qu'il soit chose nottoire, certaine et evidente, que le malefice soit advenu; & ce signifie la clause, ou il apperra evidamment homicide, traison ou aultre vraysemblable malefice par evidente suspicion. La seconde cause est que le cas soit tel, que mort naturelle s'en doye ensievir; excepté cas de larrecin, a quoy gaige ne chiet point; & ce signifie la clause par quoy payne de mort en doit ensievir. La

tierce cause est que nul ne puet estre pugny autrement que par voye de gaige; et ce signifie la clause de murdre ou de trayson reposte : sy que cellui qui l'auroit faicte ne se porroit deffendre que par son corps. La III<sup>me</sup> est que cellui que on vult appeller soit diffamé du fait, par indices ou presumpcions semblables a verité; et ce signifie la clause des indices.

Mais, jasoit que ses gaiges de batailles soient ainssy deffendus et réservés pour les clauses que l'Esglise et decrez ont ordonné : les ungs pour les pechiez de tempter Dieu, et les aultres de vanitez; le vray amoureux, retournant a mon propos, ne le fait pour nul de ces deux pechiez, fors seulement pour acréistre son honneur, et sans querelle ne le preiudice de nulluy. Car je respons pour lui que, a l'entrer des armes, il ne vouldroit le mal ne deshonneur de cellui a qui il les feroit, autant que le scien; et de ce en doit requerir Dieu en ayde et en tesmoing, dont en tant qu'il touche a lui, et que Dieu le vueille mieulz oir, il voist confez et repentans pour les perilz qui s'en puent enslievir. Des sermens que ilz font, et des serimonies je me passe, pour abregier. Mais quant le vray amoureux part de son pavillon, tout armé, comme il doit estre, garny de sa pavesine et de tous ses bastons, que sur luy il doit porter, lors fait le grant signe de la

croix, puis baïsse sa banerolle. Et lors on lui baille en sa destre main sa lance ou son espee de giet, pour offendre et foy deffendre, au mieulz qu'il puet. Et la est affiz sur l'escabel, ou sur ses piez, jusques a l'appel ou dit du juge, ou mareschal du champ. Alors ce vray et loyal amoureux desmarche et se part hardiement et fierement, samblant qu'il doye tout mengier, et fait ainssi sur sa garde ces premiers cops mesureement et attemprement; ainsi que dist Valerius Maximus, en son VI<sup>e</sup> livre, ou il dist que c'est grant blasme au duc de la bataille, ou combateur, de dire : « Je ne cuidois pas qu'il feist ainssi » ; car, entre toutes les choses qui se concludent et fenissent par fer, comme font les batailles, qui sont les plus perilleuses : car nul, pour les amender, ne les puet reffaire deux fois; & semblablement des fais de guerre, qui se doivent conclure, puis conduire par bon et meur et sain conseil. Et ad ce conferme Vegesse, en son premier livre de l'Art de Chevalerie, ou il dist :

« Ceulz qui errent en toutes choses sans raison, tout se puet amender, fors que es erreurs des desordonnees guerres et batailles, ausquelz n'est nul qui s'y puiست opposer ; car la paine incontinent ensieut son meffait ». Et pour ce, mon amy, le faige, vray et loyal amoureux est & doit estre, en tous ses fais et diz, ordonné et

mesuré; & ce sont ceulz qui communement, ja soit qu'ilz ne soient de corps ou de gens d'armes les plus fors ou puissans, occhient souvent les batailles & soubzmettent les armigeres guerres & les corps, en ensflievant le dit du faige qui dist, comme est dit :

« *Malo mori fame, quam nomen perdere fame* ».

C'est a dire, mon ami : « J'ayme trop mieulz morir de fain, que perdre bonne renommee ». Et encores ce parfait amoureux a tous ceulz qui bien lui ont fait ou feroient, fust en conseillier, en chastoy, ou en dons, il ensflieut tous les jours le dit de Aristotes, qui dist :

« *Diis, parentibus et doctoribus non possumus reddere equivallens* ».

C'est a dire, mon ami, que aux dieux, aux parens — est entendu que a Dieu, aux peres, meres & aultres de son sang — & amis de doctrine, jamais ne porroient rendre l'equivalent des biens qu'ilz nous ont fais.

### La Dame encores



RES, mon amy, je vous ay remonstré & dit beaucoup de choses. Sy prie a Dieu que tout, ou la plus grant partie, vous doint bien avoir oy & retenu. Qu'en dictes vous? Vostre cuer se sent il assez, par temps

advenir, puissant de ce faire? Or, m'en dictes vostre intencion ».

### L'Acteur



T quant Madame ot ses parolles ainssi finees, Saintré, que comme enffant & tout esprins de tant de belles doctrines, ne respondoit riens. Lors elle lui dist : « Et, beau sire, qu'en dictes vous? Ariez vous cuer de faire ainssi? » Alors le povre conjuré, en levant ses yeulx sur elle, en basse voix lui dist : « Oil bien, Madame, voullentiers ». « Feriez, mon amy? » « Madame, oil, de bon cuer. Mais qui est la dame, telle que vous dictes, qui voudroit mon service, & amer ung tel que je suis? » « Et pour quoy non? » dist Madame : « N'estes vous pas gentil homme? N'estes vous pas beau josne filz? Ne avez vous yeulz pour regarder, oreilles pour oir, bouche & langue pour parler? bras & mains pour servir? jambes & piez pour aller? cuer & corps pour acomplir & loyaument vous employer a ce que elle vous voudroit commander? » « Madame, sy ay ».

« Et doncques », dist elle, « pourquoy ne vous aventurez vous? Cuidiez vous que, pour quelque bien qui soit en vous, il soit dame qui ayme tant soit peu son honneur que de la servir elle vous doye

prier? Combien que aucunes sont tant contraintes par amours, que force leur est de monstrier doulcement le bon vouloir que elles ont; & par ce donnent façon de proceder. Et doncques pour quoy ne vous aventurez vous? Car tant plus fera la dame de bien, ja soit que elle honnestement se delivre de vous, sy vous en prisera elle mieulx ».

#### Saintré



ADAME, j'aroye aussi chier morir, que de moy offrir & estre reffusé, & puis estre mocqué & farsé, ainsi comme aultres sont, que j'ay oy. Et pour ce, Madame, me vault mieulx estre tel que je suis ». Et quant Madame l'oist ainsi parler, & par raison, & qu'il n'entend pas ou elle vueult venir, lors ne se puet tenir de son cuer descouvrir, & lui dist :

#### La Dame



R ça, comme bon crestien & gentil homme que vous estes, vous me promettez sur Dieu, sur vostre foy de crestien, & sur vostre honneur, cy n'a que vous & moy qui nous puisse oir; c'est assavoir : que de chose que je vous dye, a personne qui puisse vivre ne morir, par



quelque façon que ce soit, vous ne direz, descouvrirez, ne ferez savoir ce que je vous diray presentement ne autre foiz; & que ainssy, de vostre main a la mienne, le me promettez? » « Oil », dist il, « Madame, sur ma foy! »

### La Dame



LORS Madame lui dist : « Or ça, Saintré, se j'estoie celle que vous ay dit, & vous vaulsiffe, pour moy loyalment servir, vous faire des biens & a grant honneur parvenir, me voudriez vous obeir? »

### L'Acteur



E petit Saintré, qui en service de seule dame d'armours oncques n'avoit eu pensfee, ne sçot que dire, fors foy agenouillier, & dist : « Madame, je feroie tout ce que me voudriez commander ». « Et ainssy de votre main en la moyne vostre foy me promectez? » « Oil, par ma foy & par ma loyaulté, Madame, ainssy je le vous le promès, & feray tout ce que me voudrez commander ». « Or, vous levez, & entendez bien mes parolles & les retenez.

## La Dame



**T**OUT premier, je vueil & commande que, sur toutes choses, vous amez Dieu de tout vostre cœur, selon ses commandemens & de sainte Eglise, au mieulx que porrez et faurez.

Encores vueil & vous commande que, après Dieu, vous amez et servez la benoicte vierge Marie, sur toutes aultres choses, le mieulx que porrez et faurez.

Encores vueil et vous commande que amez & vous recommandez a la trefbenoicte vraye croix, sur laquelle, pour nous saulver, Nostre Seigneur fut mort et passionné; qui est nostre vray signe et deffence a l'encontre de tous noz ennemis & malvais esperilz.

Encores vueil et vous commande que, tous les jours, de quelque « Pater noster », ou aultre oroïson, vous servez, & vous recommandez a vostre bon angele, auquel Nostre Seigneur a donné la commande et garde de vostre ame & de vous : qu'il vous conduise, garde et deffende, se par vous n'est, & qu'il soit a vostre vie et a vostre mort.

Encores vueil & vous commande que ayez saint Michiel, saint Gabriel, ou aucun aultre angele, sains ou saintes de paradiz, en vostre cœur, a tous les jours, affin

qu'ilz soient envers Nostre Seigneur & Nostre Dame vos advocas, procureurs & ambassadeurs; ainssy que ont communement en la court des roys et aultres grans seigneurs, ceulx qui ne les puent veoir, ne a eulx parler.

Encores vueil et vous commande que les dix commandemens de la Loy, a vostre pouvoir, vous accomplissiez et gardez. C'est assavoir :

Premierement, tu ne aoureras nulles ydolles, ne nulz faulz dieux.

Tu ne jureras point le nom de Dieu en vain.

Tu garderas les dimences et festes commandees.

Tu honnoureras pere et mere.

Tu ne feras point homicide.

Tu ne feras point adultere.

Tu ne feras point larrechin.

Tu ne feras point faulz tesmoingnaige.

Tu ne desireras la femme de ton prochain.

Et sy ne convoicteras point l'autrui.

### La Dame



ENCORES vueil et vous commande que totalement vous creiez les XII articles de la Foy, qui sont vertus theologiennes, meres au bon esprit; ainsi que dist Casfidoire, en l'exposicion du « Credo » : que foy est

la lumiere de l'ame, la porte de paradiz, la fenestre de vie et le fondement de salut pardurable; car sans foy ne puet nul a Dieu plaire. Et ad ce propos dfit Saint Pierre, l'Apostre :

« *Sine fide est impossibile placere Deo* ». XI<sup>e</sup> capitulo.

C'est a dire, mon ami, que sans avoir foy, il est impossible que nul puiſt plaire a Dieu. Dont les six articles regardent la divinite de Dieu le Pere, & les aultres six la humanite de Jhesus Crist; lesquelz six appartenans a la divinite de Dieu le Pere sont telz : premier,

Croire en Dieu le Pere tout puissant, createur du ciel et de la terre.

Croire en son vray filz et homme Jhesus Crist, nostre vray sauveur.

Croire en Dieu le saint Esperit, vray zel et amour de Dieu le Pere a Dieu le Filz, et de Dieu le Filz a Dieu le Pere.

Croire en la saincte Esglise et a ses commandemens.

Croire en la communion des sains, en la remission des pechiez.

Croire en la generale resurrection de la chair et de la vie pardurable.

Et les fix appartenans a l'umanité de Jhesus Crist font telz :

Croire que la seconde personne de la Trinité, c'est assavoir que Jhesus, le filz de Dieu le Pere, fut conceu du Saint Esperit et nez de la Vierge Marie.

Croire qu'il fut cruciffiez, mort, ensevely, deffoubz Ponce Pillate.

Croire que, incontinent qu'il fut mort, il descendi aux inferz pour delivrer les sains prophetes et justes personnes, qui la estoient.

Croire que, au tiers jour, il reffuscita, par sa propre puissance, de mort a vie.

Croire que XL jours après qu'il fut reffuscité, il monta es cieulz, en corps gloriffié, et que la sciet a la dextre de Dieu le Pere.

Croire que il vendra jugier les vifz et les mors au tres espoventable jour du grant jugement.

Encores vueil et vous commande que es sept dons du Saint Esperit vous devez croire et obeir; c'est assavoir: le don de paour; le don de pitié; le don de science; le don de force; le don de conseil; le don d'entendement; le don de sapience.

Encores vueil et vous commande que les huit beatitudes veuillez ensievir et croire; et premier: povreté d'esperit; debonnaire de cœur; pleurs de voz

pechiez et des aultres; desir de execucion de vraye justice; estre en cœur piteux & misericors; avoir purté d'esperit; paix a chascun; et estre patient.

### La Dame



ENCORES vueil et vous commande que les sept vertus principales soient en vous; dont les trois sont divines, et les quatre sont morales. Dont les trois divines sont : Foy, Esperance, Charité; et les quatre morales sont : Prudence, Attemprance, Force et Justice.

Encores vueil et vous commande que es quatre douaires du corps vous vous delictez; c'est assavoir : en clarté, en subtilité, en agillité, en passibillité.

Encores vueil et vous commande que les sept œuvres de misericorde esperituelles soient tousiours en vous; c'est assavoir : les ingnorans enseigner; les deffaillans corriger; les errans et desvoiez adreshier; les vices d'aultrui celler; les iniures supporter; les desconffortez consoler; et pour tous les pecheurs prier.

Encores vueil et vous commande que les aultres sept œuvres de misericorde corporelles vous accomplissiez, et tout premier : repaistre les affamez; abeu-

vrer ceulx qui ont soif; herbergier les povres; vestir les nuds; visiter les malades; rachetter les prisonniers; ensevelir les mors.

Et fur ce dist saint Gregoire, en l'Epistre « Aue Poncian » : « Je ne suis point souvenant avoir leu, ne oy parler, que nul soit mort de male mort, qui ait voullentiers acomply les œuvres de misericorde; car misericorde a tant de intercesseurs, qu'il est impossible que les prieres de pluiseurs ne soient exaucees ».

Et ad ce propos dist Nostre Seigneur en l'Evangile :

« *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* ». Mathei, V<sup>o</sup> capitulo.

C'est a dire, mon ami : « Bien sont eureux seulx qui sont misericors, car il en sievront misericorde ».

Encores vueil et vous commande que fermement vous creiez es sept sacremens de l'Esglise; c'est assavoir:

au saint baptesme; en la sainte confirmacion; en la vraye penitance; au tressaint sacrement de l'autel; aux saintes ordres; au saint ordre de mariaige; et en la sainte onction.

Encores vueil et vous commande que, a tout vostre pouvoir, vous gardez de cheoir en nul des sept pechiez mortelz; et premier : de orgueil; de envie; de avarice; de paresse; de gloutonnie; de yre; et de luxure.

## La Dame



T encores vueil et vous commande que bien vous gardez de encheoir ne tumber, pour chose quy vous adviengne, en nul des sept pechiez contre le Saint Esperit; c'est assavoir: de desesperacion; de presumption; de impugner verité; de endurcir en pechié; de envie fraternelle; de lesion de charité; et de desesperacion finale de penitance.

Encores vueil et vous commande que les sermons et les services de sainte Eglise, quant vous povez, les oez. Et, pour abregier, tout ce que sainte Eglise vult et commande, quoy que nul dye, vous obeissiez.

Encores vueil et vous commande que, a l'entree et ou milieu de karesme, a Pasques, a la Penthecouste, aux cinq festes de Nostre Dame, a la Toussains, et au Noel, vous confessez; et que querez bon medechin de l'ame, ainssy que querriez pour la garison du corps.

Encores vueil et vous commande que, pour quelconques compaignie de roy, de royne, de seigneurs et de dames que vous soyez, soit par champs, par villes, par maisons, quant vous verrez les ymaiges de Nostre Seigneur, de Nostre Dame, en quelque façon qu'ilz



soient, aussy de la croix, des anges, des sains & des saintes, ausquelz ayez vostre devocion, que, pour honte du parler ne du pensser des gens, vous ne laissiez a oster vostre chapperon, chappel ou barrette de sur vostre chief, se vous l'y avez; & sy non, que de vostre cœur les saluez. Et le semblable soit il des povres qui vous requerront aumosne, se vous povez; & sy non, que en vostre cœur au mains vous en dueilliez, & en appelez Dieu a tesmoing. Et de ce faire, par la honte des gens, vous laissez, vous pechiez mortellement, tout ainssy que faisiez par vaine gloire & vanité du monde.

#### La Dame encores



**ENCORES** vueil & vous commande que, quant vous ferez grant et que sieurrez les trefnables fais d'armes, comme les hommes de bien font, qui sont es batailles par mer, par terre, corps a corps ou en compagnies, en rencontres, en mynnes, en faillies, en eschielles, en barrieres, en escarmuches ou aultrement, vous n'oubliez pas ceste tressainte beneïçon, que Nostre Seigneur dist a Moyse pour le dire a Aron, son frere, qui estoit grant prestre de la Loy, pour beneïtre les filz d'Israel; si comme dist la Bible, ou livre des Nombres & au XIII<sup>e</sup> chappiltre, ou il dist :

*« Benedicat tibi Dominus et custodiat te. Ostendat faciem suam tibi Dominus et misereatur tui. Convertat Dominus vultum suum ad te et det tibi pacem ».*

Car ceste beneïçon, partant de la vraye bouche de Nostre Seigneur, me semble estre plus loable & plus prouffitable que nulle que je faiche. Et pour ce la vous recommande au lever & au couchier de vostre lit. Mais il me semble que vous, en la disant en ceste façon, beneïrez les aultres, & non pas vous. Pour ce me semble que, en faisant sur vous le signe de la croix, devez dire; c'est assavoir :

*« Benedicat michi Dominus et custodiat me.*

*Ostendat faciem suam mihi Dominus et misereatur mei.*

*Convertat Dominus vultum suum ad me et det michi pacem ».*

Et puis faictes ce que devez faire lyement; car ja mal ne vous en pourra venir. Laquelle beneïchon Monseigneur Saint François dist a Frere Leon, son compaignon, tempté de aucune diabollique temptacion, laquelle oncques puis ne lui vint.

## La Dame



ENCORES vueil & vous commande que, quant vous ferez grant et yrez aux fais des armes et aux batailles, et quant vous ferez seigneur de vos ennemis & que ferez tempte de vengeance ou de cruelle challeur, qu'il vous souviengne des parolles que Dieu dist ou premier livre de la Bible, in Deutronoum :

« *Quicumque fuderit sanguinem humanum fondetur et) sanguis illius* ».

Encores dit il en sa Passion :

« *Qui gladio percussit gladio peribit* ».

C'est a dire, mon amy : « Qui de couteau tue de couteau fera tué ».

Encores dit il a David :

« *Non edificabis michy domum, quia vir sanguinum es* ».

C'est a dire, mon amy :

Encores dist il par la bouche de David : « *Virum sanguinum et) dolosum non dimidiabunt dies suos* ».

C'est a dire, mon ami : « Les hommes de sang ne verront ja la fin de leur aage ».

Encores dist il la meismes : « *Virum sanguinum et) dolosum abhominabitur Dominus* ». C'est a dire, mon

amy, que l'omme a sang & mallicieux est abhominable a Nostre Seigneur.

Encores dist il par la bouche de David : « *Sy occideris, Deus, peccatores, viri sanguinum declinate a me* ». C'est a dire, mon amy : « Se tu tues les peicheurs de Dieu, le sang des hommes se declinera a moy ».

Et tant d'autres pitiez & misericordes nous a il commandees & monstrees en sa propre personne; dont toutes les escriptures en sont plaines, que trop seroit longue chose au plus grant clerc les voulloir toutes reciter. Et pour ce, mon ami, tant de ce trefinhumain pechié, comme de tous les autres, vueil & vous commande que vous gardez a tout pouvoir de offendre Dieu, Nostre Dame & la court de paradiz, & prendre exemple aux trefbelles parolles de Senecques, qui estoit païen, qui dist ainssy :

« *Sy scirem deos ignoscituros &) homines ignoraturos, non tamen dignarer peccare propter vilitatem ipsius peccati* ».

C'est a dire, mon ami : « Se je favoye les dieux ne avoir point de congnoissance & que tous les hommes fussent ygnorans, sy ne daingneroye je pechier pour la grant vilté que est de pechier ». Or advisez doncques, mon ami, de cestui Senecques, qui estoit payen, & tant abhominioit les vices de pechier; donc-

ques bien les devons nous abhominer, qui sommes par vray baptesme en la tressainte foy de Jhesus Crist. Lesquelles choses vueil & vous commande que faictes vostre povoir d'acomplir.

### La Dame encores



T quant au surplus qui touche vostre personne, je vueil & vous commande que, tous les matins, quant vous levez, & tous les soirs, quant vous vous coucherez, vous vous seignez en faisant le signe de la croix bien parfaitement, & qu'elle ne soit ne par tors ne par bihais, ainssi que ja vous ay dit & ces dyabolicques caractes sont; & a Dieu, a Nostre Dame, a la vraye croix, a vostre bon angele & a tous voz sains & saintes advocas vous recommandez; & assez matin vous levez & habilliez le plus joyeusement & honnestement que vous porrez & sans grant bruit. Et quant serez en vostre pourpoint bien lachiez, & voz chausses bien nectes & bien tendues, & voz sollers bien nectoiez & bien lassiez, lors vous pingniez vos mains & vostre face bien lavez, puis nectoiez vos ongles & se il est besoing, les rongniez; & lors vous saignies & faictes vostre robe bien coeullir. Et quant serez tout habillié, a l'issir de vostre

chambre, faictes le signe de la croix, & a Nostre Seigneur, a Nostre Dame, a vostre bon angele & a tous sains & saintes vous recommandez, & faictes le dit de Saint Augustin, qui dist : « Primo querite regnum Dei ». C'est que, avant nulle euvre quelconques soit, a l'esglise vous en allez, & prenez de l'eau benoicte; puis a la messe, se la trouvez. Et sy non, devant la figure et ramembrance de Nostre Seigneur a genoulz vous mettez, et aussi a Nostre Dame, & a jointes mains, sans regarder ça ne là, faictes leurs voz prieres & oroisons, non pas a eulx, mes pour l'amour de celluy qui est es cieulx, de tout vostre cuer, tant que porrez. Et puis a la chambre de parement vous en allez; & là, avec les aultres chevaliers & escuiers, attendez tant que Monseigneur le roy & Madame la royne ou l'un d'eulx voient la messe oir; & ainssy les convoiez. Et se vous ne avez oy messe, lors a genoulz vous mettez &, sans nulle part regarder, fors que adviser que ne soyez devant quelque seigneur ou dame, chevalier ou escuier, que par honneur voist devant vous. Et aussi ne vous mettez pas au nombre des varlez; car de tous estas le moyen est le meilleur; ainssy que dist le phillosophe en ses Etiques, ou il dist :

« *Virtus consistit in medio* ». C'est a dire, mon amy,

que la vertu cosiste es choses moyennes. Et le verssifieur sur ce dit : « *Medium tenuere beati* ». C'est a dire, mon amy, que les gens qui ne cherchent monter trop hault & sont contens de raison, ilz sont benoys. Et la honnestement & de bon cœur oyant vostre messe, dictes voz heures; & puis Monseigneur & Madame honnestement reconvoiez; & se vous avez fain ou soif, allez seurement desjeuner & legierement, attendant le disner; mais que ce ne soit par gloutonnie de boire ou de mengier, fors seulement ainssi que j'ay ja dit que le philllosophe dist : que l'en doist seulement mengier & boire pour vivre, & non pas vivre pour boire & pour mengier, ainssi que les gens pourceux font. Et est bien vray le commun dit des maistres : que la geulle tue plus de gens que les cousteaux ne font.

Et encore vous deffens que ne soyez noyseux, menteur, ne rapporteur de choses mal dictes, dont nul mal s'en puist enssievir.

Ainssi que sur telz gens *Cassidoire* dist ou livre des loenges Saint Pol, & comme ja vous ay dit : que la condicion de mauvaisté est telle, que d'elle meismes, ou elle n'a nulz contredisans, s'y dechiet elle & se publie a l'apparant de tous; mais au contraire est la condicion de verité; car elle est sy trefestable & sy ferme que, tant

plus a contrediseurs, de tant se eslieve elle plus & croist. Et ad ce propos dist la sainte Escripiture :

« *Super omnia veritas* ». *Secundum Esdre, III<sup>o</sup> capitulo*. C'est a dire, que verité est sur toutes choses. Et pour ce, mon ami, soyez tousiours ferme & veritable, & fuyez la compaignie des bourdeurs & des rymoreux, car trop perilleuses gens sont.

Aussy que soyez loyal de bouche & des mains, & servir chascun a vostre pouvoir sans desservir & sans nul service reprochier. Syeuez la compaignie des bons; oez & retenez leurs parlers. Soyez humble & courtoiz, ou que venrrez, sans vous vanter ne trop parler, ne aussi estre muet. Car le proverbe dist que, pour trop parler & estre mus, puet on bien estre pour fol tenus. Gardez vous bien que dame ou damoiselle ne soit blasmee pour vous, ne quelque aultre femme, quelle que soit. Et se vous vous trouvez en compaignie que l'en en parle deshonnestement, monstrez par vostre gracieux parler qu'il vous en desplaist, & vous en partez.



## La Dame encores



ENCORES vueil & vous commande que des povres foyez piteux, & ne diffamez aultrui povreté, & selon vostre puissance, de voz biens leur deppartez. Et vous souviengne du dit de Albertus, quy dist :

*« Non tua claudatur ad voce pauperis auris ».*

C'est a dire, mon amy : « Que tes oreilles ne foyent pas closes a la voix des povres gens ».

Encores vueil & vous commande que, se Dieux vous avoit par les dons de fortune en aucum hault estat monté, que bien vous gardez de non oublier les tresglorieuses & pardurables richesses des cieulz pour celles de ceste tenebreuse & transitoire vie. Ainsfi que sur ce vous avons ja dit sur le dit du verssiffieur, qui dist ainsy :

*« Quando dives moritur, in tres partes dividitur : caro datur vermibus, peccuniam parentibus, animam demonibus, nisi Deus miseretur ».*

C'est a dire, mon ami, que, quant le riche fera mort, lui & ses biens en trois seront partis : & premier, la char sera donnee aux vers ; son or, son argent & ses bagues, & tout ce qu'il a, a ses parens ; & son ame, a tous les dyables, se Dieu, de sa grace, n'en a

mercy. Et ad ce propos, mon amy, souviengne vous de ce trefbel dit de Aristote, qui dist ainſy :

*« Vir bone, que curas rex ville et) rex perituras, nil proffituras, dampno quandoque futuras; nemo diu manſſit in crimine, ſed cito tranſſit : et) brevis atque levis in mundo gloria que vis ».*

C'eſt a dire, mon amy, que Ariſtotes en generale doctrine diſt :

« O tu, homme, qui par aventureuſe force te efforce de monter es haulz eſtas de gloire et de richesses, prens garde que par tes meſmes forces tu ne ſoyes trefbuchiez en bas; car oncques nulle efforceuſe haulteſſe ne fuſt ſans grant peril; et quant tout eſt fait, et qui pis eſt, il fault morir ».

### La Dame encores



ENCORES vueil et vous commande, pour vous encores recorder, que en voſtre grant proſperité il vous ſouviengne du dit de Senecque, en ſon VI<sup>e</sup> livre des Benefices et) ou XXI<sup>e</sup> chappiltre, ou il diſt de ceulx qui ſont levez es haulz eſtas, qui n'ont de riens plus grant beſoing, fors que on leur dye verité. Et ſur ce enſieut ſa ſentence ſur les envies et grans debas, qui ſont

es cours aux grans feigneurs, a qui leur porra mieulz complaire & plus soubtillement flatter.

*Et de ce est escript en Politiques, au tiers livre et) au IX<sup>e</sup> chappiltre, que le flatteur est ennemi de toute verité, & que il fiche ainssy que ung clou en l'œul droit de son feigneur, quant il l'escoute; dont les feigneurs sont aveuglez; par quoy ilz en perdent l'amour de Dieu, honneur & le congnoissance de eulx meismes; dont ne scevent les pluiseurs quelles choses prendre, ne quelles laissier; & cuident estre bien loez de ce dont ilz sont trefort blasmez, & blasmez de ce dont ilz feroient fort loez; & tout ce n'est que par faulte que on ne leur dist la verité. Et pour ce, mon ami, entre toutes les choses que je vous ay dictes & diray, vous gardez, eschievez & fuyez la tresperilleuse compaignie de ces flatteurs dont, se vous avez estat & de quoy, en trouverez assez. Lesquelles choses je vous ay dictes pour estre un tresami de Dieu & ung des hommes renommez de ce royaume, voire du monde de ceulx du jour d'uy. Et par ainssy ne porrez faillir que, en les sievant au service de vostre dame & d'amours, ne soyez vrayement faulvez, non seulement au corps, mais en l'ame & au corps. Et vous souffisse pour ceste fois. Et quant je verray que ainssi vous vous gouvernerez, ou au moins de toutes ces choses*

au mieulz que vos porrez, & alors je vous ameray, feray des biens, & serez mon ami vraiment. Et qu'en dictes vous de cecy? Avez vous cuer de moy obeir?»

Alors le petit Saintré a genoulz se mist, puis dist : « Madame, de tout ce je vous remercy, & le feray bien, se Dieu plaist. »

#### La Dame



EREZ ? », dist Madame, « & je verray que vous ferez. Or faictes bonne chiere, comment qu'il soit, & de chose que je vous dye ad present ne vous souffriez ; ne aussi vueil je que point vous en riez, affin que mes femmes ne se apperchoivent de noz voullentez ; mais devant elles faictes ainssi l'esbahy, comme faies par avant ; & attendez moy cy, car je revenray tost ».

#### L'Acteur



LORS Madame d'estre assise se lieva, & tout hault a ses femmes dist : « Et que cuidiez vous de ce faulz garçon ? Le ay je bien longuement confessé ; il n'est en ma puissance que j'aye peu savoir qui sa dame est ». Lors, comme par couroux, lui dist : « Allez vous ent, garçon, car jamais ne vauldrez rien ! » Et a l'entrer de sa garderobe elle se tourna, & , comme par couroux,

tout a cop lui dist : « Attendez moy, maistre, attendez ! car je vueil encores compter a vous ». Lors tout asseuré, comme elle lui avoit dit faisant ung peu l'esbahy, il se arresta. Sy ne tarda guaires que Madame revint ; puis l'appella, & dist sy hault, que toutes le povoient bien oir : « Or ça, maistre, ça, porray je savoir qui vostre dame est ? Et se je le adevinoye, par vostre foy, le me diriez vous ? Est ce point telle, telle, ne telle ? » « Madame, nennil ». « Telle, telle, ne telle ? » « Madame, nennil ». « Ho ! », dist Yfabel, « Madame, ores sommes nous desobligees ; car nous vous estions tenues pour lui, que a ceste fois il aroit choisy dame, & vous veez que ce n'est nulle de celles que avez nommees ; doncques fault il dire que il en a une. Et puis que ainssy est, tirez le appart ; & se il est tel qu'il doit, il la vous dira, & sera quictes de sa foy ». Et lors Madame, tout en riant & par maniere de farse, tout a part le tira, & puis coyement lui dist :

### La Dame



ON ami, je vous donne ceste boursette, telle qu'elle est, & XII escus qui sont dedens. Sy vueil que les coulleurs dont elle est faicte & les lectres entrelasseez, d'ores en avant, pour l'amour de moy vous portez ; &

des XII escus, vous les emploierez en ung pourpoint de damas ou de saptin cramoisy, & deux paires de fines chausses, les unes de fine escarlatte, & les aultres de fine brunette de Saint Lo, qui seront toutes brodees au long & par dehors des coulleurs & devise que la bourse est; & sy en aurez IIII paires de draps linges & IIII queuvrechiez bien deliez, des sollers & des pattins, qui soient bien fais; & que je vous voye bien joly dimence prochain. Et se de cecy vous vous gouvernez bien & gentement, bien brief, au plaisir de Dieu, je vous feray mieulx ».

#### L'Acteur



E petit Saintré, comme josne enfant plain de honte & innocent, vault la bourse reffuser, disant : « Madame, je vous en remercie; ne vous desplaïse, je n'en prendray riens, car je ne le vous ay pas deservy ».

#### La Dame



ESSERVY ? », dist Madame : « bien say que ne le me avez pas servy; mais vous le me servirez, se Dieux plaist. Sy vueil & vous commande que la prenez ». Et en disant ce, cellement & coyement, en sa manche, d'un

atour envelloupee la luy mist, puis luy dist : « Or vous en allez & penssez de bien faire, que j'aye bonnes nouvelles de vous ; & a Dieu soyez ! Mais ne revenez plus a la gallerie jusques ad ce que vous soyez habillié. Et pour le present aultre chose ne vous dy, fors que je prie a Dieu que toutes ou la plus grant partie des choses que vous ay dictes, puissent estre en vous ». Alors Madame a haulte voix, feignant estre corrossée, luy dist : « Or, vous en allés, sires failly de cuer & de penssee ! pour ceste foiz allés ! allez ! Mais encores n'estes vous pas quictes ! une aultre fois nous conterons a vous ! »

#### L'Acteur



T quant il fut hors de la chambre & heust pris son piteux congié, elle dist a ses femmes en riant : « Je croy que nous perdons bien nostre temps, & qu'il n'a point encores tant de sens, que il entende d'avoir dame, ne que il penssast oncques d'estre amoureux ; mais au moins nous en avons ris, & encores ryons ». Alors Madame se fait desvestir sa robe & se met a dormir ; & aussy font toutes, dont a pluiseurs ce long parler de Madame a Saintré leur ennuya longuement. Et cy me tairay aucum peu de Madame & de ses femmes, pour revenir au petit Saintré.

## L'Acteur encores.



E petit Saintré, quant il fut bien loing de la chambre, se tira a ung costé & regarda de ça & de la se nul le veoit. Lors tira la boursfette de sa manche, & la desvelloppa. Et quant il la veit sy belle, & les XII escus dedens, n'est pas a doubter se il en fust content. Lors commença en son cuer la joye telle, qu'il ne pensoit pas estre mains riche que le roy. Mais, pour donner fin aux commandemens de Madame, & pour estre dimanche ainssi joly, fist en son cuer maintz petis joyeux pensemens. Lors s'en va a Perrin de Solle, qui tailleur du roy estoit, & lui dist : « Perrin, mon ami, pour combien aroye je, dimenche prochain, ung pourpoint pour moy, tout fait, qui fust de damas bien cramoisy? » Perrin, qui l'avisa petit, prist sa mesure, puis lui dist : « Avez vous de l'argent? » « Oïl, Perrin; mais qu'il ne me fust trop chier ! » Et alors Perrin, pour ce qu'il estoit a tous sy gracieux, lui dist : « Mon filz Saintré, sur ma foy, je ne puis a moins de VI escus; mais il fera du plus fin ». Adont Saintré, comme josne & voullentieux, met main a la bourse, & lui bailla les VI escus. Et quant ot son pourpoint païé, lors s'en va a Jehan de



Busse, qui de chausses servoit le roi, & fist marchié que ces deux paires de chausses lui cousteroient, l'une par l'autre, deux escus; lesquelz, pour estre mieulz servy, paya tantost. Puis vint a François de Nantes, brodeur du roy, & lui monstra la bourse pour broder, ainssy que Madame a devisé; dont le marchiet fut a deux escus. Et par ainssy ne luy en resta plus que deux. Lors s'en vait a une bourgoise de Paris, a qui le seigneur de Saintré, son pere, l'avoit pluiseurs fois recommandé, & lui dist: « Marie de Lifle, ma bonne mere, aroye je bien deux paires de fins draps linges pour ung escut? » « Mon filz », dist elle, « je ne sçay; avez vous cest ecu? » « Ouil ». « Bien! », dist Marie. « Or, ma mere, veez le cy; & faictes que dimence j'en puisse porter les ungs ». Lors de son sain tira la bourse, ainssy enveloppee, & lui monstra les deux escus. « Et, mon filz », dist elle, « & qui les vous a donnez? » « Ma mere », dist il, « Madame ma mere m'en a XII envoiez; sy vous prie que l'un soit employé en linges, et l'autre avec la bourssette me soit gardé ». Et quant Marie vist la belle bourssette, sy en fut moult aise pour l'amour de lui, & dist: « Dieu doint bonne vie a Madame, qui ainssy pense de son bon filz! » Puis lui dist: « Et ou sont les aultres dix escus? » « Ma mere », dist il, « ilz

font ja emploiez ». « Ellas! mon filz », dist elle, « je croy que les ayez perdus, ou tresmal emploiez! » « Ma mere », dist il, « non ay vraiment: & dimenche vous le verrez ». Et ainssy passa toute celle sepmaine jusques au dimenche matin, que a la chambre de Jacques Martel, premier escuier d'escuierie du roy, ou le petit Saintré & les aultres paiges du roy dormoient, vindrent Perrin de Solle, tailleur, Jehan de Busse, chauffeteur, François de Nantes, brodeur, & Guillaume Soldam, cordouanier, tous du roy, qui tous porterent, l'un le pourpoint, l'autre les chausses brodees, sollers & patins, tous a ung cop. Et quant Jacques Martel sceust qu'ilz estoient a la porte de sa chambre assemblez, leur fist ouvrir l'uis. Lors tous ensemble furent entrés, & il vist porter prepoint, chausses d'escarlatte brodees, sollers & patins; leur demanda & pour qui ce estoit. « Nostre maistre », dirent ilz en riant, « c'est pour nostre maistre, le petit Saintré: nous sommes tous a lui ». Alors Jacques se tourna vers le petit Saintré, & en riant lui dist: « Je croy, Saintré, que vous avez a voz receveurs compté! » « Nostre maistre », dist il, c'est Madame ma mere qui a doncques compté; car elle me a envoyé de l'argent pour moy esbanoier & pour mes neccessitez; & me semble que d'argent n'ay je mie gramment que faire,

fors pour moy honnestement habillier ». « Et vrayement », dist l'escuier, « je vous amoye bien par avant; mais ores vous ayme je assez mieulz ». Lors se tourna vers les aultres gentilz hommes paiges, & leur dist : « A ! tresmalvais garçons, vous ne feriez a piece ainssy ! Ains les yriez plus tost despendre en jeu de dez, par cabarès, par tavernes & en aultres desonnestés, que faire ainssy ! Sy vous en ay je bien battus pour en estre chastiez ! » Et lors il dist aux maîtres : « Or, fus ! habilliez le moy tost, & le me faictes bien jolys ». Et quant il fut du tout habillié & vestu, le petit Saintré, qui desia les avoit tous paiez, donna aux compaignons la moitié du derrain escu, & l'autre moitié aux varlès de l'escuier, qui ja assez plus que nul des aultres paiges l'amoient, pour ce que il leur donnoit de ses despouilles vouldentiers. Et quant l'escuier & tous furent habilliez, apres luy s'en vont a la messe, puis a la chambre de parement attendre le roy ; mais ce n'estoit pas sans grans envies & sans grans raisonnemens, que les aultres paiges sur luy avoient. Et quant le roy saillit de sa chambre, & voit le petit Saintré ainsi habillié, lors se prist a rire, & demanda a l'escuier dont ce venoit, qu'il estoit ainssi jolis. « Sire », dist il, « je fus, le matin, tresmerveilleié, quant Perrin de Solle, Jehan de Buffe, François de Nantes, Guil-

laume Soldam & leurs varlez vindrent en ma chambre luy porter ses habillemens; je cuiday bien estre prins ». Lors le roy & tous les seigneurs, qui avec luy venoient, le commencerent fort a loer; puis dist le roy : « Je vourroye qu'il eust plus III ou IIII de mes ans : il feroit mon varlet trenchant. » Et a ces parolles le roy entra en la chappelle, & la royne qui venoit après lui. Et quant les messes furent dictes, au retourner qu'ilz firent, Madame vist le petit Saintré ung pou loings, ainssi gracieusement habillié. Lors en allant, se avancha, & dist a la royne : « Hee! Madame, veez ce petit garçon Saintré, comment il est jolis! » « A! », dist la royne, « Belle Cousine, vous dictes vérité : et vraiment il le fait bon veoir. » Lors entrèrent en la salle pour disner. Madame, a qui ses yeulx ne cessoient que de le regarder, pour plus couvertement le veoir & povoir a lui parler, appella des aultres dames, & leur dist : « Voullons nous veoir quelz devises en ses chausses porte ce petit Saintré? Et n'a pas Dieu bon temps », dist elle, « quant telz gens vuellent devises porter & contrefaire l'oureux! » « Hee! Madame, il li part de bonne vollenté! » Lors dist l'une : « Hé! pour Dieu, Madame, voyons que c'est! » Et l'autre : « Madame, desparthons nous en! » Alors Madame & elles vers

une fenestre se trairent, puis le firent a elles venir. Sy lui dist Madame, tout ainssi que se elle n'en sceust riens : « Ça, maistre, ça ! nous voullons savoir & veoir quelle devise est ceste que vous en vos chausses portez ». Alors le petit Saintré, qui a genoulz estoit, se fist aucunement prier. « Certes », dirent elles, « nous le verrons ; & faisons tost, car le roy vult dîner ». Alors l'une prend le bras, l'autre prend l'espaule, & les aultres parmi le corps, tant que sur piez le font lever. Lors Madame & toutes les aultres, & pluiseurs qui n'y furent pas appelees, ces devises veirent, dont il en fust de tous & de toutes trefloë ; mais du grant plaisir que Madame en prist, son cuer & son corps en furent tous rassaziés. Et quant les tables furent levees & les graces dictes, pour abregier, lors les menestrelz commencerent a corner, & les cuers joyeulz commencerent a dansser & puis a chanter, tant que le roy, pour foy retraire, demanda les espices & vin de congié. Et endementiers que ilz danssoient, & le petit Saintré les yeulx de Madame ne cessoient de regarder, tant danssoit & chantoit bien. Lors elle s'appenssa que elle vouloit plus a loisir voir sa devise & a luy parler ; car tant plus elle le regardoit, & tant plus il lui plaisoit ; que en la cour n'avoit cellui ne celle qui ne le jugast une fois

homme de bien. Dont, endementiers qu'il portoit la tasse au vin de congié, Madame en passant luy dist : « Faictes comme l'autre jour, petit Saintré ». Laquelle parolle il entendit bien. Sy ne tarda gaires que le roy se retraist, & que la royne a dormir se mist. Lors Madame s'en vint en sa chambre; sy trouva le petit Saintré aux galleries, comme elle lui avoit dit; sy lui dist, comme demie esbahie: « Hee! maistre jolis, estes vous cy? Marchez devant! Vous estes fuy cinq ou six jours; il faut compter a vous. » Puis retourna a ses femmes, et leur dist: « Il nous fault veoir ces devises de ce garçon; & farons, se nous poons, dont il les a, & que ce est; je ne puis croire qu'il ait le sens ne l'entendement de estre amoureux ». Et en devisant ces choses elle fut en sa chambre. Lors donna a tous congié, fors que a luy; puis fist clorre la porte. Et la, ou milieu de toutes, vault Madame bien ses devises regarder, puis luy dist: « Hee! maistre, maistre vous dictes que n'avez point de dame, et vous faictes sy le joly! » « Madame », dist il, « c'est Dieu, mercy! & Madame ma mere qui m'ont fait ainssy joly ». « Et comment », dist Madame, « Vous a elle fait sy joly, elle qui est en Thoraine, & croy que jamais ne fust icy? » « Madame », dist il, « douze escus, qu'elle m'a envoyez en une belle bour-

fette d'or & de foye, me ont fait ainssy joly ». « Et vraiment ? », dist Madame. « Il nous fault veoir celle boursfette, & savoir ou sont ces XII escus allez ; & se ilz ne sont bien emploiez, je lui escripray, & que elle ne vous en envoie plus ». Lors le petit Saintré traist du sain la boursfette, enveloppee de ung fin petit cœuvrechief ; & Madame, qui bien asseuree estoit que nulle de ses femmes ne la congnoisteroit, prend la boursfette, & devant toutes la regarde, comme se jamais vueue oncques plus ne l'eust ; & puis regarda les devises des chausses, & vist que tout estoit ung. Lors lui dist ; « Or ça, maistre, tout premier, que vous cousta ce pourpoint ? » « Madame, tout ainssy fait, j'en ay païé a Perrin de Solles six escus ». « Et les chausses ? », dist Madame, « qui les a faictes, & que vous ont elles cousté ? » « Madame », dist il, « ces chausses d'escarlatte, & unes aultres de fine brunette de Saint Lo, me ont cousté deux escus a Jehan de Busse ; & la brodure de ces chausses m'a cousté a François de Nantes aultres deux escus ». « Or, fires, ce sont X escus. Et que avez vous fait des aultres deux ? » « Madame, de l'un, avec III solz, je en ay eu deux paires de fins draps linges, & de vingt solz, j'en ay eu troiz paires de sollers, trois paires de pattins, & le surplus donné le vin aux compaignons des mail-

tres ouvriers & aux varlez de nostre maistre l'escuier ». Madame, qui de tout ce fust bien aise, & voist que sa gracieuseté devers les maistres ouvriers luy a aidé, aussy sa largesse bien employee, dist en riant a ses femmes : « Il en a le moictié cabassé ! » « Par ma foy, Madame », dist il, « fauf vostre grace, il ne m'en est demouré denier ». Alors dist Madame : « Ad ce cop saray je qui est vostre dame ! Or venez ça parler a moy ». « Hé ! Madame », dirent elles, « & par Dieu ! vous lui donnez trop a souffrir pour favoir de lui tant de choses ». « Ne vous chault ! » dist Madame, « tirez vous toutes arriere ! car je le vueil favoir ». Et quant toutes furent bien arriere, Madame luy dist : « Or ça, mon ami, jusques cy je suis bien contente de vous. Penssez tousiours de bien faire ; car vous n'en vauldrez que mieulz. Entre toutes choses vous commande que, tant soit il vostre amy, qu'il saiche riens de noz fais ». « Non fera il, Madame ; car, par ma foy, je ameroye trop mieulx mourir ! » « Or ça, mon ami, je vueil que vous ayez II aultres robes, dont l'une sera de fine brunette de Saint Lo, & ceste sera fourree de martres ; & l'autre sera d'un fin gris de Monstieviller, qui sera doublé d'un fin blanchet, a tous les jours, fors quant chevaucherez après Monseigneur le roy. Et sy arez deux



chapperons, l'un d'escarlatte & l'autre noir. Et sy aurez encores ung pourpoint de saptin bleu & deux aultres paires de fines chausses, queuvrechiefz, chemises, sollers, pattins, aguillettes, lassez, & aultres choses necessaires. Auffy, de foiz a foiz, jouer a la paulme, avoir des arcz & des fleiches, qui sont gieux honnestes, & dont les corps par raison en vallent mieulx. Et pour ce faire & vous entretenir, je vous donrray soixante escus; & verray comment vous vous gouvernerez. Et, car vous n'avez encores nul vostre varlet, pour ce vueil que a Gillet de Corps, qui est bon & loyal serviteur de l'escuier, vous donnez tous les mois VIII solz de pencion, & qu'il prende bien garde a vos robes, chausses & habillemens. Et cy bien & honnestement vous gouvernez, vous aurez collier, chaynne, sainture de Behaigne, robe de damas et aultres biens assez; mais que soyez loyal, secret & homme de bien ». « Madame », dist il, « sy feray je, se Dieu plaist ». « Or, mon ami, entendez a moy : de quelconques menasses & parolles rigoreuses, que davant mes femmes ne ailleurs je vous die, ne vous esmayez de riens ». « Non ferai », dist il, « Madame, puis qu'il vous plaist. » Alors Madame, & comme de lui tresmal contente, davant ces femmes le tanssa, puis en sa garde-robe entra, ouvrist l'escring, & en une bourslette de

foye mect soixante escus dedens; lors revient & l'appella : « Ça maistre, ça, estes vous encore advisé ? & ne vous ferez vous point de moy ? Et se a moy ne le voulez dire, dictes le a dame Jehanne, ou a dame Katherine, ou a Ysabel, ou a qui mieulx vous plaira ! » Et que vous diroye je, Madame, quant je n'en ay point ? » « Et vous portez devises & lectres entrelassées, fire morveux que vous estes ! & faictes le amoureux ! » « Madame, sur ma foy, je vous ay dit celle que j'ayme plus en ce monde, & qui me fait porter ces devises ». « A ! maistre, maistre, vous nous cuidez abuser que soit vostre mere ; je croy bien que vous amez vostre mere, & que c'est celle qui vous entretient ; mais ce n'est pas celle par qui vous portez ceste devise. Or ça, venez a moy ; je me suis appensée d'une aultre que je n'ay point nommé ». Lors le appella a part, & lui dist : « Tenez cette bourslette ; gardez bien que ne la perdez : il y a LX escus dedens ! Or verray je bien comment vous gouvernerez. Et sy vueil que ne venez plus aux galleries a l'eure que je y dois passer, ne que trop souvent devant moi vous arrestez ; mais quant vous me verrez que d'une espingle je furgeray mes dens, ce sera signe que je vouldray parler a vous ; & lors froterez vostre droit hueil, & par ce congnoistray que me entenderez, & a celle fois y vendrez. Or

avez vous bien entendu ce que je vous ay dit? »  
« Oil, Madame, trefbien! » « Or penſſez doncques de bien faire; ſi vous ameray. Et quant je verray que bien vous gouvernerez, alors je vous retenrray pour mon amy, & vous feray trefbien joly ». « Madame », diſt il, « ſy feray je, ſe Dieu plaift ». « Or, vous en allez : je vueil dormir. Et de choſe que je vous tanſſe devant les gens, comme vous ay dit, ne vous eſbahiffiez. »

#### Encores l'Acteur



ORS Madame, comme par couroux, lui diſt: « Allez vous ent, garçon, allez! car jamaiz ne vauldrez riens. » « Hellas! Madame », dirent elles toutes, « que ce ne ſoit pas le grant congié! Et pour ce, Saintré, il vous vaulſiſt mieulz a Madame dire la verité. » Saintré, qui de Madame avoit ſa leichon, faingnant de eſtre couroucé, ſe agenouilla, & ſans dire mot prend congié. Alors toutes ſe prennent a rire des grans affaulx que Madame lui faiſoit, diſans: « Hellas! ores l'avons nous perdu, & ne aurons plus de luy noſtre deduit! » Mais elles ne ſavoient pas les doulces convenences de Madame & de luy. « Taiſſiez vous! », diſt Madame, « encores n'eſt il pas quictes: le bon du jeu ne fait

que venir ! » « Hellasse ! my dollente ! », dist Ysabel, « se povre enfant est bien davant nous jehiné ! » Et a tant me tairay cy ung peu a parler des ris & des jeux que Madame & ses femmes en faisoient ; & viens a parler comment il emploia ces soixante escus.

### L'Acteur



QUANT le petit Saintre fut parti de Madame, il s'en alla tantost compter son tresor. Et quant il vit celle monjoye d'escus en sa main, il fut sy trefravay, qu'il ne favoit que faire ne pencer. Toute celle journee fut en penssement, ou il les pourroit mussier ; car a l'escuier ne a aultre ne les ozeroit baillier en garde, pour ce que Madame ly avoit trefexpressément deffendu que nul n'en sceust riens. Sy s'appenssa qu'il les musseroit en ses prussiettes jusques au landemain pour les employer ; & ainssy le fist. Celle nuit lui fut sy longue, que oncques sy longue ne vist. Adont, au plus matin qu'il fut levé & oy sa messe, il s'en alla a Perrin de Solle, tailleur du roy, & lui fist faire les troiz robes que Madame avoit ordonné, qui furent aussi fourrees ; desquelles il en vesti l'une le dimenche ensievant, & le preppoint de damas bleu ; car pour acomplir tout il trouva argent assez, & encores assez de demorant.

## L'Acteur

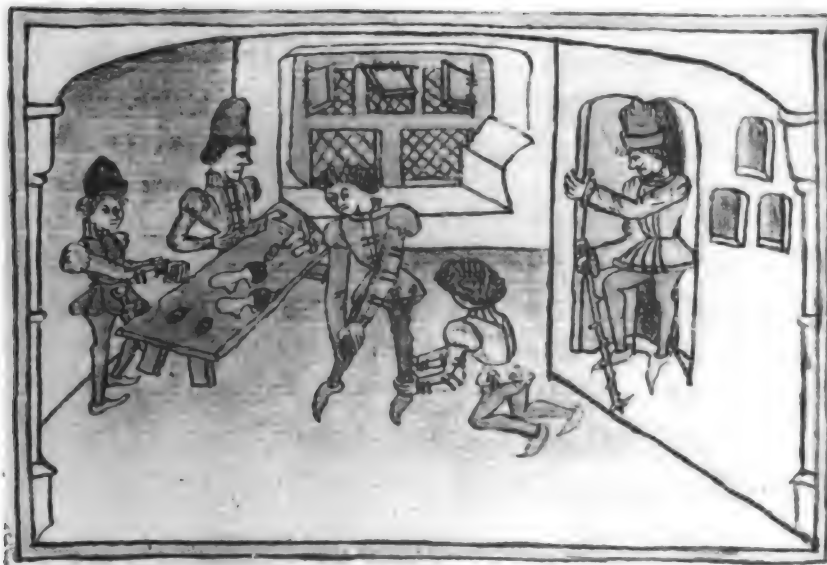


T quant Madame vist le petit Saintré vestu de sa robe noire fourree de martres & son pourpoint de damas bleu, plus que elle n'avoit dit fut tresjoyeuse. Lors en le guignoiant fist son espingle leur signal, auquel il respondit. Et quant Madame en sa chambre retourna, le trouva es galleries; & de sy long qu'elle le vist, dist a ses femmes: « Veez la nostre esbattement: il nous fault compter a lui. » Et quant il l'apperceust, fist semblant de soy desvoier & prendre aultre chemin. Lors Madame le fist appeller, puis lui dist: « A! maistre, maistre, est ce la façon de fuir les dames? Vous n'y faictes riens. Or marchiez devant! » Et quant Madame fut en sa chambre, donna congïe a toutes ses gens, fors que a Jehan de Souffy, escuier de la royne, & Thiebault de Rouffy, son escuier, les deux qui meilleures bouches avoient pour francement parler tout ce que ne porroyent celler; & leur dist: « Je vous ay cy retenus pour rire avec nous. » Alors Madame au petit Saintré commença a dire: « Or ça, maistre, ça, par tant de fois que nous toutes vous avons prié de nous dire qui vostre dame par amours est, & oncques pour prieres, pour requestes, pour menasses ne pour

iniures, ne l'avons peu favior; & puis que ainssy est, que de nulle de nous tant ne vous estes voullu fier, au moins dictes le a Jehan de Souffly & a Thiebault de Roucy, ou a l'un d'eulz, qui sont bien voz amis ». « Et, Madame », dist Jehan de Souffly, « pourquoy le diroit il plus tost a nous qu'il ne l'a voullu dire a vous ? » Le petit Saintré, qui ja estoit tout assureé & congnoissoit bien les parolles de Madame, faingnant estre esbahy, ne disoit mot. Et quant Madame vist qu'il se taisoit, dist a Jehan & a Thiebault: « Ce maistre cy, que vous veez porter robe de martres, pourpoint de foye, chausses brodees, & sy jolis, nous vult faire entendre qu'il n'a point de dame, et, que pis est, n'est point amoureux! Et, par ma foy, quant j'ay bien regardé, elle seroit bien en vous assenee d'avoir ung tel amoureux! » Et a ces parolles se monstra trefrigoreuse contre luy, & puis lui dist: « Or fire, vous qui estes encores ung paige, combien que soiez de bon hostel dont vous sont venus ceste robe de martres & ce prepoint ? » « Madame », dist il, « oyl, puis qu'il plaist a Madame ma mere, qui vult que je foye ainssy, & le m'a mandé. » « Et combien vous a elle envoyé ? » « Soixante escus, Madame. » « Soixante escus ? » dist Madame « Vous en avez la moictié cabassé. » « Non ay, par ma foy, Madame. » « Et ceste robe,

cest chapperon, ce pourpoint & ces chausses vous coustent elles LX escus ? je le vueil savoir. » « Nennil, Madame je en ay, avec tout ce que me veez, une aultre robe de fin bleu fourree de fins aigneaux de Rommenie, & une aultre robe de fin gris de Montiviller doublé de fin blanchet, deux chapperons, deux paires de fines chausses, dont les unes sont de graine ; & quatre escus de demourant. » « Et qui a esté vostre conducteur a faire tant de choses ? » « Madame, nul, fors Perrin de Solle & moy. » « Perrin de Solle ? » dist Madame « Je sçay bien qu'il est preudomme ; & a voz affaires l'a bien monsté ; car vostre argent est a mon advis bien employé. Et ne me deistes vous derrainement que elle vous avoit envoyé X ou XII escus, de quoy vous fustes sy jolis ? » « Madame, oyl. » « Et Dieux vous gard telle mere & vueille que luy soyez bon filz ! Or ça, allez vous en tous ; car il nous fault dormir. »

A ces parolles tous partirent. Et en allant Jehan de Souffly & Thiebault de Roucy loerent fort le petit Saintré, & luy dirent que les rigoureuses parolles de Madame ne presist pas en desplaisir. Et d'autre part se plaignoyent de Madame, qui ainſy rigoreusement, a qui riens ne touchoit, volloit savoir tout. « Voire », dist il, « & qui prenderoit plaisir a tant de malgracieuses parolles qu'elle me dist, pour ce que ne luy dis qui







est ma dame, & a ses femmes aussi, & ne me vult point croire que je n'en ay ne vueil avoir nulle? Et, par ma foy, se je le avoye, jamais ne leur diroie, tant me ont elles ennuyé! » Et lors ilz commencerent a rire; & fur ce fust leur deppartir; que puis a Madame & a toutes ilz le dirent, dont entre elles en fut grant ris. Sy ne tarda gaires que les parolles de Madame & de elles toutes avec la petit Saintré par eulz en pluiseurs lieux furent semees, tout ainly que Madame penssoit, & de aultres choses, se ilz l'eussent sceu; dont en fust bien ris. Et par ainssy demoura ceste loyale amour secreete, jusques ad ce que fortune, par sa variableté, leur vult le dos tourner, ainssy que après s'enssieu.

### L'Acteur



ESTE amour ainssy loyalle & secrecte dura XVI ans; entre lesquelz, quant Madame vouloit parler au petit Saintré, pour le faire plus secretement, elle lui dist: « Mon ami, il n'y a que faire de entrer en la danffe; mais la façon est de en faillir a honneur. Pour ce que assez de fois vous ay fait venir icy de la gallerie, & jassoit que vous dictes que vostre mere vous a ainssy fait jollis, touteffois pluiseurs des gens puent pensser beaucoup de choses, & n'en fault que une pour en

deviner & publier tout. Et pour ce me fuis appenslee que je ne vous vueil plus trouver en la gallerie; mais quant je vouldray parler a vous, ou vous a moy, nous ferons nos deux signaulx, ainſy que eſt dit. Et lors vous vendrez, & ouvrez l'uis de mon preau, quant vous verrez que je m'en feray par nuit en ma chambre retournee; & veez en cy la clef. Et la parlerons & deviserons enſemble a noz plaiſirs. »

#### L'Acteur encores



T quant vint au III<sup>e</sup> an de leurs amours, que il fut en ſon XVI<sup>e</sup> an, Madame ſe appenſa que il eſtoit ja aſſez grand pour eſtre hors de paige; car il ſavoit bien trenchier & ſeroit bon pour eſtre varlet trenchant du roy ou de la royne, qui pourroit. Lors ſ'appenſſa comment elle mieulz le porroit faire, & diſt en ſoy meſmes: « Se tu le diſ a l'eſcuier qui a de lui la charge, a cauſe des XII eſcus & puis des aultres choſes, il porroit penſſer que de toy vendroient: ſe tu le diſ a tel ſeigneur, a tel ou a tel encores, aucun d'eulz porroient penſſer la cauſe; & touteſſois fault il qu'il lui ſoit aidie & qu'il ne ſoit plus paige. » Sy ſe conclud que elle meſmes, de par lui, en ſuppleroit la royne, qui en fiſt la requête au roy. Lors elle fiſt le ſignal de l'eſpingle, auquel le petit Saintré reſpondit.

## L'Acteur



T quant ilz furent au preau ensemble, elle en le trefamoureusement baifant lui dist :  
« Mon trefloyal desir, vous estes en l'aaige de XVI ans, et d'ores en avant estes trop grand pour estre paige. Me suis appenssee que, pour vous mettre plus avant, je feray a Madame la royne, de par vous, priere que Monseigneur le roy vous en boute hors, et que soyiez de l'un ou de l'autre leur varlet trenchant ; car, a la premiere fois qu'il vous vist sy jollis, il dist en riant qu'il voudroit que eussiez quatre ou cinq de ses ans, qu'il vous ordonneroit a trenchier devant luy. Par quoy je vous advertis que, se Madame vous en parloit par quelque façon que ce fust, affin que je ne fusse pas menssongiere, que trefhumblement vous l'en remerciez. »

## L'Acteur encores



Eces parolles le petit Saintré fust trefjoyeulz, et trefhumblement en remercia Madame, qui, après ces parolles, en le tres doucement baifant, lui donna congié. Lors Saintré se part, et après lui Madame tout coyement ferma la porte, puis s'en alla dormir.

## L'Acteur



ADAME, qui de avancier son treshumble servant jour et nuit ne cessoit, le matin, au lever de la royne, lui dist en riant : « Madame, il fault que je me acquicte ce que j'ay par pluiseurs jours oublié : c'est de vous faire une requeste de par un josne, treshonteux escuier, qui tant est craintif, qu'il ne la vous oze faire. » « Et qui est il ? » dist la royne. « Madame, c'est le petit Saintré. » « Et que vult il ? » « Madame, il dist qu'il a honte de estre plus paige, et qu'il a ja XVI ans ou XVII ; que il vous pleust faire la requeste a Monseigneur le roy, qu'il soit son varlet tramchant ; et il escripra a son pere et a sa mere, qui lui aideront de chevaulz et de le mettre en point. » « Et en verité », dist la royne, « sa requeste est raisonnable et honnesté ; sy le ferons trefvoullentiers, car je scay que Monseigneur l'ayme bien ; et si est tresgracieux josne filz ; et ay espoir, belle dame, que il sera une fois treshomme de bien. » Laquelle requeste par la royne ne tarda gaires que fut faicte au roy. Le roy, qui par ses gracieuseté et par les bons rappors qu'il en avoit, sy l'accorda trefvoullentiers. Dont, pour ne mettre la chose plus en delay, aussy tost que la royne vist le maistre

d'hostel devant le roy, elle l'en fist souvenant. Alors le roy commanda que le petit Saintré le serveist de varlet trenchant, & qu'il commençast ad ce disner, & eust III chevaulz & deux varlez delivrez. Le maistre d'hostel, qui congnut le bon vouloir du roy & la requeste de la royne, & vist le petit Saintré entre les aultres gentilz hommes, si l'appella, & puis lui dist : « Petit Saintré, mon ami, comment est vostre nom ? » « Monfeigneur le maistre d'hostel », dist il, « j'ay en nom Jehan. » « Jehan », dist il, « d'ores en avant vous ne ferez plus paige ; le roy vous a a son varlet trenchant ordonné, a troiz chevaulz delivrez & deux varlez. Et pour ce, mon filz, se vous feistes oncques bien, faictes tousiours mieulz ; car, par la relacion de voz gracieux services, sans desservir nulluy, le roy vous ayme. Sy n'en soyez pas orgueilleux, car j'espère qu'il vous fera tousiours mieulz. Tenez vos mains & voz ongles nectes, & le surplus de vostre corps au mieulz que porrez ; car, entre toutes les offices de servir seigneur a table, le vostre le requiert. » Et tous ceulz de la salle, qui ces parolles oient, & de l'avancement du petit Saintré furent tous bien joyeux. Et pour ce est tresbelle & prouffitabile chose a tous jônes escuiers de servir sans desservir, de estre doulz, humbles & paciens, pour acquerir la grace de Dieu & puis

de toutes gens, ainssy que dist le proverbe commun :  
« Qui bien & mal ne puet souffrir, a grant honneur  
ne puet venir. »

### L'Acteur



LORS Jehan de Saintré, comme humble, doulz & gracieux, incontinent davant le roy a genoulx se gecta & remercia du grant honneur qu'il luy faisoit. Le roy, comme seigneur faige, doulz & debonnaire, luy dist: « Saintré, faictes bien seullement, car nous le vous congnoistrans ». Alors Jehan de Saintré se vira au maistre d'osté, & la, present le roy & tous, le remerssia des bons enseignemens qu'il luy disoit; & n'eust pas honte, comme plusieurs aroyent, de le remerssier publiquement. Et lors se part et vait a la royne, qui en sa chambre estoit; lors publiquement, sans faire nul semblant a Madame, devant tous ceulx & celles qui la estoient, a genoulz treshumblement la remercia. Et la royne lui dist: « Saintré, les services & gracieusetez que avez fais a tous, especialment aux dames, ont avancié vos jours a vous faire saillir de paige & devenir escuier de Monseigneur & de nous. Et pour ce, mon ami, pensez tousiours de bien faire & de complaire a chascun; car ung venra qui paiera pour tous. » Alors les tables furent

dreschees, & le maistre d'ostel pour disner la vint querir; Madame, se monstrant ignorante de toutes ces choses, avec les aultres dames & damoiselles, qui de Saintré tous bien disoient, ne dist plus fors que: « En verité il a esté & est bon valleton. »

### L'Acteur



QUANT le roy & la royne furent affiz, & Madame au bas bout de la table, le maistre d'ostel print sur le chenevas du pain la serviette, & sur le espaulle de Jehan de Saintré la mist. Lors il commença a faire son office de varlet trenchant, & sy gracieusement, que au roy, a la royne & a tous pleust tresgrandement. Madame, qui au bas bout de la table seoit, le regardoit de fois a aultre tresmoult souvent; & puis penssoit que vrayement il convenoit qu'il eust ces troiz chevaulz, qui lui estoient ordonnez, & ses deux varlez. Lors prist l'espingle de sa poitrine, & en façon de curer ses dens fist son signal, & par tant de fois, que Jehan de Saintré l'aperceust; & au plus honnestement qu'il peust, de son signal respondy.



## L'Acteur



T quant le soir fust venus, il ouvry le preau, & la actendy Madame, qui ne tarda pas longuement. Alors la chiere fut entre eulx telle, qu'il n'est celui ne celle qui pensser le peust, se amours ne leur heust fait savoir. Puis lui dist : « Mon seul ami & ma tresdoulce penssee, car longuement ne povez estre cy, baisiez moy par vrayes amours. Et tenez cy en ceste boursfette cent & soixante escuz, que je vous donne pour acheter ung gent & frisque & fringant cheval de compaignon, qui soit bien vif & faillant, quoy qu'il vous couste, jusques a IIII<sup>xx</sup> escus ; & ung aultre de bonne taille, pour vostre chevauchier a tous les jours, jusques a XX escus ; & ung aultre cheval double, pour porter vostre malle & ung varlet, de XXX escus : & sont cent XXX escus. Des XXX escus que resteront, tous semblables vous en ferez faire de beaulz hernoiz de drap, & vestirez vous & voz gens serviteurs de vostre livree, quant chevaucherez. Et du demourant vous servirez, tant qu'ilz dureront ; & quant ilz fauldront, faictes nostre signal sans plus ». Et a ces parolles dist : « Adieu, mon amy ! adieu, tout mon espoir & tout mon bien ! » « Et adieu, Madame ! adieu, mon tresor ! adieu,

celle qui me puet plus commander, & que je doy & vueil plus obeir ! » Et a ces parolles ilz s'en vont.

### L'Acteur



EHAN de Saintré pour celle nuit s'en va couchier en la chambre de l'escuier, qui lui dist : « Mon filz Saintré, j'ay grant regret que nous laissiez ; mais je suis tresjoyeux de vostre bien ». Et puis dist aux aultres paiges du roy, qui entour Saintré estoient : « Or advisez, mes enfans, n'est ce belle chose que faire de bien et de estre humble, doulz, paisible & a chascun gracieux ? Veez cy vostre compaignon, qui, pour estre tel, a acquis la grace du roy, de la royne & de tous. Et vous, qui estes noiseux, joueurs de cartes & de dez, et syevez gens deshonnestes, tavernes & cabarez, ne pour batre que on vous en face, ne vous en puis chastier ; dont par ainssy, combien que de bons lieux vous estes, tant plus croissiez, si ne vous enmendés, & plus meschans ferez ». Et en disant ces parolles, tous furent despouilliez, & s'en vont couchier.

## L'Acteur



Le petit Saintré, qui n'osoit descouvrir l'embuche de ces cent et soixante escus, en ses prussiettes celle nuit les fist dormir, de paour qu'ilz ne lui fussent robez (Dieu sçait si celle nuit luy fut longue!) pour les chevaulx acheter. Mais quant le jour fust venus, et qu'il fut prest et habilliet, après qu'il ot oy sa messe, incontinent s'en vait a celle bourgoise Marie de Lisle, que j'ay dit, et lui dist : « Marie, ma trefbonne mere, nouvelles vous dy ». « Quoi, mon filz ? » « Le roy, de sa grace, m'a osté de paige et me fist hier trenchier devant lui, et m'a mis en l'ordonnance de troiz chevaulz et de deux varlez ; et puis tout secretement, par ung de sa chambre, m'a fait donner C et LX escus, pour moy monter et habillier, moy et mes varlez, et que je me tiengne bien en point ; moy deffendant que nul ne le saiche, pour l'envye que on porroit avoir. Sy vous pry, ma trefbonne mere, que nulle personne du monde n'en puist riens savoir, et le me gardés ». « Ha ! mon beau filz », dist Marie, « que loez en soit Dieux ! Ores ne le dictes vous a personne ; car, pour moy, jamais n'en fera parlé. Et comment le ferez vous ? Il fault que ayez homme qui se congnoisse bien en chevaulz,

Et qui vous adresse a avoir bons serviteurs ». « Ma mie et ma mere, je me suis appensé de le escrire a Monseigneur, que il m'en envoie ung ou deux ; et au regard des chevaulz, nostre maistre le escuier m'y aidera trefvoullentiers, et des aultres assez, quant je les vouldray prier ; mais je ne m'en vueil pas trop hastier pour la souspeçon des gens ». Que vous diroye ? Ains qu'il fust ung mois acomply, il eut varlez et fust bien monté, et luy et ces varlès bien abillies. Lors, plus que oncques mais, le roy l'ama et le tint chier ; si fist la royne tant, qu'il leva bruit. Et quant Madame apperceut la bonne chiere que le roy luy faisoit, print son espingle et en fist le signal par tant de fois que Saintré l'aperceut, et lors lui respondit. Et quant ilz furent au preau le soir ensemble, Madame lui dist : « Mon ami et mon cœur, je apperçoy que Monseigneur et Madame ausy, la Dieu mercy ! vous ont bien en gré. Il nous fault pensser que vous vous y puissiez bien entretenir ; laquelle chose est en court trefforte par le faulx parler des envieux, se n'est pour acquerir amis, les plus prouchains de entour eulx : les ungs par dons et les aultres par promesses, que on ne puet supplier a tout ; lesquelles a temps et a lieu se doivent accomplir : a l'un le cheval ou haquenee, et a l'autre la robe. Car les dons et les promesses quant on peult acom-

plies, les honneurs & les bonnes chieres, fellonc les gens qui font, anlassent, lient & emprisonnent les cuers des gens tellement, que tous sont sciens. Et aux officiers les robes de livree, affin que tous soient pour vous; a Madame la royne, aucune fois la belle haguenee, aultre fois le beau cheval pour sa lictiere ou pour son chariot; aux aultres dames, selon ce qu'elles font : aux unes, les beaux atours, aux aultres, les saintures d'argent bien dorees, aux unes, fins tissus feullement & aux aultres, les belles ferrures, aux unes, les gracieux dyamans & rubis & aux aultres, les verges d'or gentement esmaillees; & es basses damoiselles, bourfes, gandz, lassez & espingles, selon ce qu'elles font. Et par ainssy, au regard de vostre largeesse, honneur, grace et amour de chascun seront avec vous. Et se vous me demandez dont vous doit venir tant de choses, je vous respons : tant que me servirez lealment, je vous furniray de tout. Et quant vous serez aucunement du corps plus puissant, alors vueil que entreprenez quelxques gracieuses armes, dont porterez l'emprinse que je vous donrray; & par ce venrrez encores plus hault en l'amour et grace de Monseigneur et de Madame, aussy de tous. Et pour commencer a ces choses, veez cy en ceste bourse trois cens escus, dont les cent seront pour une bonne haguenee ou

pour ung bon cheval, que premier donrez a Madame; et la remercierez de l'onneur que Monseigneur vous a fait a sa requeste. Et les aultres cent escus, pour faire livree de robes a leurs varlez de chambre, toutes d'un drap d'une coulleur et a noz devises; et, pour plus de familiarité, vous en porterez une a ceste feste de Toussains. Et quant serez a la feste de Noel, vous avez fait pour tous les aultres officiers, a chascun sa robe de nostre meismes devise et d'aultre coulleur de drap. Et les aultres cent escus seront pour acheter aux dames, damoiselles et aultres, tout ce que vous ay dit, pour les estriner ad ce premier jour de l'an; aussy des robes, que donrez aux roys d'armes et heraulx, trompettes et menestrelz. Et sur ce, car plus ne povons estre ensemble, mon cœur, mon bien et mon trefloyal servant, baïsiez moy et a Dieu foyez ».

### L'Acteur



JEHAN de Saintré, qui veoit et connoist les grans biens et les honneurs que Madame lui fait et luy pourchasse, ainssi josne que il est, a genoulx trefhumblement l'en remercia, disant : « A! ma trefredoubtee dame, la plus parfaicte en tous biens et en toutes honneurs qui au monde soit, las! et comment vous porray je jamais

servir a la millesme partie de ce que a vous suis tenu? Mais, ma trefvraye dame, j'en feray ce que porray; et Dieu, qui scet mon vray pensser et mon desir, me acquictera du surplus. » Alors Madame le fist lever, puis le baïsa et: « A Dieu foyez! »

### L'Acteur



T quant landemain fust venus, après la messe oye, Jehan de Saintré ne cessa, qu'il eust les palleffreniers et les mareschaux du roy et de la royne. Sy les fist en sa chambre bien desjuner, puis leur dist: « Je voudroie bien employer IIII<sup>xx</sup> ou cent escus pour une belle et bonne haguenee: qui la pourroit trouver? » Alors envoierent querir des plus souffissans et feables coreatiers de chevaulz, et se infourmerent des plus belles haquenees qui fussent a Paris, que ilz allerent veoir; et en acheterent une, dont il meisme fist son present a la royne, et tout a part lui dist: « Ma souveraine dame, tant et sy trefhumblement que je sçay et puis, vous remercie des biens et des honneurs que le roy, a vostre requeste, et vous aussi, m'avez tant fais. Et en souvenance de ces choses, se il vous plaist venir ung peu a la fenestre, Madame, vous verrez une petite haquenee que je vous presente, en vous suppliant que la prenés en gré; car

a petit mercier, petit panier. » La royne tresdoulcement se excusa; mais a la parfin elle vint veoir la haguenee aux fenestres, qui moult belle & bonne estoit, couverte d'un parement de foye aux coulleurs & devises de la royne; dont elle fust trescontente, & lui trefloé de toutes & de tous. Et quant il se fut departis, lors commença la royne a dire tous les biens de luy; dont Madame, qui assez froidement en parloit, combien que son coeur, pour les biens qu'elles en disoient toutes, se resioissoit. Et quant la feste du Noel fut venue, tous les varlez de chambre, & puis les officiers, roys d'armes, heraulx, trompettes & menestrelz, comme dit est, furent tous vestus, et que les dames eurent leurs estrines; & Madame choisy la scienne, qui fut le mendre de tous les rubiz. Lors, par toute la court & le royaume sa largeesse flourissoit, combien que ce ne fust pas sans grans envies, ainssy que par toutes les cours de coustume est. Toutefois les bons le looient, & tant, que le roy & la royne le orent plus en grace que jamais n'avoit esté. Et en ceste façon se gouverna tant, que de jour en jour le roy l'amoit plus. Sy obtint du roy maintes graces & acquist mains bons amis. Ne pour semblant que le roy feist, ne pour grace que il obtinst, oncques d'orgueil ne crust ung doyt; ains se efforçoit de complaire a



ceulx qui estoient ses annemis couvers. Et ainssy demoura en ceste ordonnance l'espace de trois ou quatre ans. Madame, qui veoit et savoit toutes ces choses, ne tarda gaires que vault parler a luy; lors fist son signal de l'espingle, auquel il respondyt. Et quant ilz furent au preau ensemble, elle lui dist: « Mon seul ami, la Dieu mercy!, il n'est roy, royne, duc, seigneur, dame ne damoiselle, jusques aux plus petis, que chascun ne se efforce a dire bien de vous, a cause que avez esté & que estes humbles & gracieux; & ores par voz largesse vostre renommee flourist. Sy vous prie et recorde que, sans nulle folle ne prodigue despence, qui redonde trop plus a honte que a honneur, a dommaige que a prouffit, largesse bien employee vous soit recommandee; car elle porte en soy telles vertus: & premier, elle couronne l'ame de gloire pardurable, elle se garde en l'amour de chascun & s'y acquiert nouveaulx amis; elle flourist en bonne renommee, elle estaint des coeurs les ires, elle porte toute feureté, car elle fait des ennemis amis. Et pour ce, mon ami, je la vous recommande. Et se, par la plaisir de Dieu, fortune venoit en vostre ayde, emploiez vostre temps, soit en conquestes d'armes, soit en services de seigneurs ou en estre fervy. Que vostre desir soit de acquerir l'amour de Dieu & de pluiseurs amis; & ne vous fiez pas tant





en l'amour de Fortune, se elle vous a ja de ses biens transitoires departys, que ne ayez esgard au dit de Alanus in *Anti Claidiano*, ou il dist:

*Tempore felici,  
Multi numerantur amici:  
Cum fortuna perit,  
Nullus amicus erit.*

C'est a dire, mon ami, que, au temps que Fortune est amye de quelque homme & que elle l'a mis en aucum estat, alors il trouvera de faulx amis sans nombre; mais quant elle luy tourne le dos, il n'en trouvera ung seul. Et pour ce est pire que fol, qui a elle se fye.

### La Dame



NCORES vueil & vous prie que vostre plaisir soit a souvent lire belles histoires, especialement les autentiques & merveillex fais que les Rommains firent sur tous ceulz de la monarchie du monde: lisez Titus Livius & Orose.

Se voulez savoir des XII Cefaires ou Cefariens: lisez Suetonius.

Et se voulez savoir des fais de Katerine & de conspiracion ou coniuracion: lisez Salustius.

Et se voulez savoir de la tressiere guerre de Jules Cesar & de Pompee, aussy de la souveraine bataille qui fust de leurs povers en Thesaille, ou ledit Pompee fut desconfit: lisez Lucain.

Et se voulez savoir des roys d'Egypte: lisez Mathastrius.

Et se voulez savoir des Troyens: lisez Daires Phirifius.

Et se voulez savoir de Tholomee: lisez Polibius.

Et se voulez savoir de la diversité des langues: lisez Arnobius.

Et se voulez savoir des Juifz & de la destruction de Jherusalem: lisez Josephus.

Et se voulez savoir des histoires d'Auffricque: lisez Victor. Mais Pompeyus Trogus, selon que Vallerius escript, est celui qui a plus escript de son temps en fus; car il parle ainssy que du commencement de toutes les regions, & de la situacion des terres.

### La Dame.



T cy vous donrray fin des anciennes histoires, ausquelles vous prie & commande que vueilliez prendre plaisir a escouter & a lire que, pour asoubtillier vostre esperit en toutes nobles & illustres œuvres, ne pourrez mieulz

vostre temps employer ; ainssy que le vercifficateur dist :

« *Ut ver dat florem,  
Flos fructum, fructus odorem ;  
Sicut studium mores,  
Mos sensus, sensus honorem.* »

C'est a dire, mon ami : « Comme le prinptemps donne la fleur, comme la fleur donne le fruit, & comme le fruit donne l'oudour ; ainssy l'estude donne les meurs, & les meurs donnent les sens, & les sens donnent les honneurs. Doncques par ainssy lire, escouter & retenir les nobles histoires, exemples & ensseignemens, pourrez acquerir la perdurable joye de paradiz, honneur en armes, honneur en sens & honneur en richesses, & vivre honnorablement & lyement. Et quand vostre seigneur ou aucuns aultres feablement vous requerront de conseil, enssievez le dit de Claudien le poette, quant il enorta honnourer l'empereur, en son II<sup>me</sup> livre, quant il lui dist :

« *Te patrem civemque geras ; tu consule cunctis,  
Non tibi ; nec tua removeant sed publica vota.* »

C'est a dire :

« Comme pere & amy te portes ;  
Des bons consaulz tu les confortes ;  
A toy seullement ne t'applicque ;  
Ayme Dieu & le bien publicque. »

Car ainssy firent les bons Rommains, & par ce dominerent ilz toute la monarchie du monde; & donnerent loys, desquelles encores nous usons. Et sur ce Saint Augustin, au III<sup>me</sup> livre de la Cité de Dieu & ou XII<sup>e</sup> chappiltre, recite une des auctoritez de Saluste, recordant les parolles de Cathon, qui dist : « Les choses qui firent noz Rommains sy trespuissans furent sans, industrie & vray conseil en noz cours & assemblees de consaulz. » Et pour ce, mon amy, je les vous recommande, affin que le conseil de vostre seigneur & de tous aultres, qui se fieront en vous, soit loyalement gardé & tenu secret; car ad ce pent largement de vostre honneur & de ceulx qui autrement le font.

Ores, mon ami, je vous ay assez dit pour ceste fois; sy prie a Dieu que tout, ou la plusgrant partie, vous doinst bien accomplir. »

#### L'Acteur



T quant Madame ot ses parolles finees, Jehan de Saintré se mist a genoulz. Lors tres humblement la remercia, & dist : « Ma tresredoubtee dame, celle qui me puet plus commander que tout le surplus du monde, sy tres humblement que je sçay & puis vous remercie. »

Alors elle, pour l'eure tarde, le baïsa, & puis luy dist :  
« Allez vous en : je sçay bien que voulez dire ; & laissez le surplus faire a moy. »

#### L'Acteur



ANDEMAIN, aussi tost que le jour apparust, Saintré se leva ; & , après la messe dicte, au plus tost qu'il peust, s'en va le premier a la chambre de parement.

Et ne tarda gaires que les aultres chevaliers & escuiers y vindrent. Lors le roy va a la messe, & vit Saintré sy bien & genttement habillié ; vit le sire d'Ivry & lui dist : « Je seray bien trompé se Saintré n'est une fois bon homme. Mais dont luy vient ce dont il est ainssi habillié ? » « Sire », dist le seigneur d'Ivry, « j'ay entendu que Madame sa mere le pourvoit ainssi ; & croy bien que ce est du voulloir son pere, qui lui en donne l'onneur. »

#### L'Acteur.



Le roy se teust a ceste fois & penssa en ly meismes qu'il le voullait aidier. Et quant il fut revenu en sa chambre, manda querir son tresorier, & ordonna que Saintré eust V<sup>c</sup> escus. Et la royne, quant elle le sceut, luy



en fist donner III<sup>c</sup> & une piece de damas. Et fust Saintré tellement en la grace du roy & de la royne, qu'il n'y avoit nul escuier qui le fust tant; & tout ce, par le bon conseil & moyen de Madame, qui par l'espace de sept ans, l'avoit amé. Et quant il fut en l'aage de XX a XXI an, ouquel temps le roy lui fist beaucoup de biens; des aultres fois que Madame vult parler a lui je m'en passe, car trop feroit long le reciter.

L'Acteur encores.



T quant Saintré fut en l'aage que j'ay dit, Madame, a qui tous ses esperilz tendoient de le faire homme de bien & renommé, se appensla que vraiment il avoit coeur & corps assez pour faire parler de luy. Et quant ilz furent tous enssemble, après leurs amoureux devisers, a chiere treflye Madame lui dist: « Mon vray amy, mon cuer & ma trefjoyeuse penslee, puis que a Dieu plaist que estes tant en grace de Monseigneur le roy & de Madame la royne, & aussi de tout le surplus, je me suis appenslee que vous estes desoresmais assez homme pour faire en armes nommees quelque bien, affin qu'il soit, en ce royaume & dehors, quelques nouvelles de vous. Et pour ce faire, ad ce prouchain & premier jour de may, je vueil que, pour l'amour de moy, vous portez

ung braccellet d'or esmaillié a noz devises, bordé de VI bons dyamans, de VI bons rubis & de VI bonnes & grosses perles, chascune de quatre a cinq caratz, qui sont cy dedens enveloppees en une boursfette en ce fachel, ouquel sont encores deux mil escus d'or pour vous mettre en point; et du surplus de vostre despence, de aller, de demourer & du retourner, ne vous esmaiez; car je tenrray façon que Monseigneur, Madame & Messeigneurs mes beaux oncles de Aniou, de Berry & de Bourgongne, & aultres seigneurs de nostre sang, chascun vous aydera; & se ores ne le faisoient, mon seul ami, ne vous en souffriez, tant que dix mille escus porront durer! »

### L'Acteur



T quant Saintré entend les tresgrans biens, les honneurs & la tresgrant amour que Madame luy porte, comme ravy de joye, a perdu le parler. Toutefois a genoulx se mist &, tout le mieulz qu'il puet, la remercia. Madame, qui congnoist la façon de son parler, luy dist: « Mon ami, je, qui vous ay pour moy servir sur tous aultres choisy, vous prie encores que ne vous souffriez, fors que de estre lyez & joyeux, & par tout faire bonne chiere; car d'or, d'argent & de bagues, pour vous mettre bien

en point ad ce vostre commencement, je vous forniray assez. Et quant vostre bracetlet sera parfait, la nuit de ce premier jour de may, qui sera briefvement, vous venrrez icy a moy, & je le mecteray en vostre bras la premiere fois. Et le jour ensievant, vous le porterez par l'espace d'un an, se en cellui temps vous n'avez trouvé aucun chevalier ou escuier de nom & d'armes, sans reproche, que, pour acomplir vostre emprinse, a cheval & a pié, le vous ait osté, par convenent de le vous rendre, jusques ad ce que par les armes a piet qu'il fera a vous, s'il l'a du meilleur, il le ait gaignié. Lesquelles armes seront : & premier, de coultre a cheval, l'un contre l'autre, en hernoiz & seelles de guerre, tant que l'un ait premier bien rompu trois lances ; c'est assavoir : demi pié au deffoubz de la douille du fer, & ung pié au devant de la rondelle. Et celly qui premier les aura bien rompues, son compaignon, tout a cheval, present le juge, luy donrra ung dyamant, lyé en or, du pris de III<sup>C</sup> escus ou au dessus, pour donner a sa trefbelle dame. Et le jour ensievant, se Dieux ait gardé voz corps de loyal esfoyne, ou aultrement le VIII<sup>e</sup> jour après, a l'heure ordonnee par le juge, tous deux combatterez a piet l'un contre l'autre de voz deux haches d'armes seullement ; lesquelles vous delivrerez, tant que l'un ou l'autre soit porté a terre, ou des deux mains perdu son

baston. Et se, au departir de cestes armes, vostre compaignon ait le meilleur, je vueil & ordonne que, la present, lui donnrrez vostre dit bracetlet. Et se Dieu vous donne le meilleur, il fera quicte pour vous rendre vostre hache, la present, & puis, pour tout ce jour, son hernois, quant il fera defarmé.

### La Dame



T, car, mon ami, vous estes josne de aaige, & sy ne estes pas des plus grans, ne puissans de corps, mais pour ce ne devez nulz doubter; car souvent est advenu que le plus foible a desconfit le plus fort, &, en bataille, le mains de nombre de assez a desconfit le plus grant, quant ilz sont bien avec Dieu; car ad ce mestier les gens combattent, & Dieu donne la victoire a qui luy plaist. Et pour ce, vous de tout vostre cœur, requerez le conseil, la force & l'ayde de lui; sy ne pourrez mal finir. Et se fortune vous estoit contraire, ce que j'espore en Dieu que non, ne vous en souffiez; car ja pour ce mon bon vouloir vers vous ne se changera, ains vous en ameray trop mieulx; car, selon les drois de honneur & d'armes, vous en serez plus a prifier. Et pour ce, vous ne povez que bien faire, quelque chose que vous faciez; mais que Dieu garde vostre corps de esloyne! comme

il fera, se de bon cœur, a lui vous recommandez. Et aroye trop plus chier que eussiez a faire a ung homme renommé, que a ung josne comme vous. Et pour ceste cause, ains qu'ilz vous voient, je los & vueil que, avant vostre partement, ung moiz, vous envoieez ung roy d'armes ou herault a la court: premier du roy de Aragon, puis a celle du roy de Navarre, qui sont des Espaignes les premiers, puis a celle du roy de Castelle, & puis du roy de Portingal, qui sont les quatre roys crestiens, presenter les lectres de voz armes; se vraiment il n'ait trouvé, a l'une des premieres cours, aucun chevallier ou escuier, comme dit est, qui ait emprins de vous deslivrer; duquel, sur vostre chemin, il vous rapportera sa lectre et son seelle. Et se Dieu, comme j'espore, est du tout ou en partie pour vous, mon ami & mon cuer, vous ferez l'escuyer renommé. Et Dieu scet comment Monseigneur & Madame la royne & chascun vous amera & prîsera! & celle seule penssee est souffisante a desconfire ung jayant. Et pour ce, mon amy, pensez d'estre vaillant, & a Dieu requerer vostre conseil & vostre ayde; sy ne porrez faillir. Et a ces parolles, il nous fault deppartir; plus ne vous en diz maintenant. »

## L'Acteur



LORS Saintré a genoulz se met et dist :  
« Ma trefredoubtee dame, ma deesse et  
mon seul bien, sy treshumblement que  
je sçay et puis, de tout vous remercie;  
et quant aux armes que me ordonnez, Dieu avant,  
Nostre Dame et Monseigneur Saint Michiel l'angele,  
oncques de chose, après vostre grace, je ne fus sy  
content; car vous orrez, au plaisir de Dieu, nouvelles  
telles, que vous et mes seigneurs, tous serez contents. »

Alors prend congiet d'elle, et par un tresamoureux  
baïsier, X, XV et XX rendus; et « A Dieu soyez ! »

## L'Acteur encores



AINTRÉ sur ce nouvel penssment fut  
toute celle nuit. Et quant le jour fust  
venus, et qu'il ot sa messe oye, lors fist  
a soy venir Gillebert Lorin, orfevre du  
roy, qui renommee de pseudomme avoit, et a part  
lui dist: « Gillebert, mon ami, je vouldroye ung bra-  
cellet d'or esmaillié de mes coulleurs et a ma devise,  
et bordé aux deux lez de VI dyamans, VI rubis et  
VI perles, que veez cy. » Lors les montra a Gillebert,  
qui moult lui pleurent. Et, pour abregier, en briefz

jours le bracclet fut fait. Et quant Saintré fut en la presence de Madame, il frota son droit œul, pour leur signe que entre eulz estoit, auquel Madame de son esplinge respondit. Et quant ilz furent ce soir au preau pour deviser, Saintré lui monstra le bracclet a la clarté de la lune ; mais bien veoir ne se pouoit. Madame lui dist : « Je le verray a la torche, et aussi demain ; puis le vous renderay au soir, quant nous revendrons cy ensemble, & a noz plaisirs deviser. » Et lors Madame lui donna congîé, ainssy que de coustume avoit.

#### L'Acteur



T quant Madame ot landemain veu ce trefbel & trefriche bracclet, fust tresjoieuse. Lors a Saintré fist son signal auquel Saintré promptement respondit. Et quant ilz furent ensemble, Madame luy dist : « Mon ami, veez cy votre bracclet, lequel me semble tant bel, que a paines le pourroit estre plus. Sy me suis appenssee, a l'asseoir des tables, que demain, qui sera la veille du premier jour de may, vous donrrez ung trefbel soupper a pluiseurs seigneurs, chevaliers, dames & damoiselles de la court & aultres, auquel je ne vueil point estre, combien que vous m'y convierez. Et lors, que pour publier vostre emprinse plus honnorablement, par roy

d'armes ou herault vous ferez crier : que la dame ou damoiselle, chevalier ou escuier, qui aux danffes d'icelle feste seront les mieulx chantans, la dame ou damoiselle aura de vous ung bel dyamant, et le chevalier ou escuier aura ung bel ruby ; et semblablement donrrez a la dame ou damoiselle, chevalier ou escuier mieulx danffant. Et, après les danffes & chanffons dictez, vous aurez tout prest le bel & gracieux banquet, qui sera d'entremetz & d'aultres nouvelles viandes assez, auquel vous ferez porter le paon ; & lors les seigneurs, les dames & les damoiselles, les chevaliers & escuiers feront leurs veux ; & quant ilz les auront tous fais, alors vous vouerez aux dames & au paon, a vostre dame faicte ou a faire, que ce premier jour de may, qui sera demain, vous mecterez ung bracellet d'or, tel qu'il sera, en vostre bras fenestre, par l'espace d'un an, se dedans cellui an, vous n'ayez trouvé chevalier ou escuier de nom & d'armes, sans reproche, & le surplus comme dit est, retenu sur toutes choses le voulloir et plaisir du roy. Et quant vous aurez tout fait et acompaignié les dames, portez avecques vous vostre bracellet ou sain, affin que, ce soir, je vous le mecte pour la premiere fois. » « Madame », dist Saintré, « le vray Dieu, qui rend tous les biens fais, le vous vueille rendre, & me doinst grace de le vous servir, ainssy que mon cuer &



ma penssee ne ont aultre desir ! » Et, a ces parolles, Madame, a l'ufance acoustumee, luy donna congié.

### L'Acteur



E jour enslievant, qui fut le derrain jour d'apvril, aussy tost qu'il fut jour, Saintré de avoir queux et viandes de diverses façons; et, pour abregier, fist le soupper et le bancquet, comme Madame avoit dit. Puis convia seigneurs, dames et damoiselles, chevaliers, escuiers, bourgoiz, bourgeois de Paris et aultres a planté. Et quant le soupper, le bancquet, les danffes et les veux furent tous fais, et Saintré, avecques les aultres, ot convoyé les dames de la court, et que le roy et la royne orent prins leur vin de congié, et tous furent departis; Saintré, comme Madame avoit ordonné, s'en alla au preau. Sy ne tarda gaires que Madame y vint. Et lors elle, pour la premiere fois, le bracellet en son bras fenestre, en le baissant, lui mist; et, pour ce que l'heure estoit tarde, ne y furent gaires qu'il les convint departir; mais, en lui mectant, lui dist: « Mon ami et mon vray desir, je prie a Dieu et a Nostre Dame que, en telle heure et en tel point le vous puisse je mectre, que a tout honneur en puissiez revenir. Et se ainssy est, je leur voue que, tous les vendredis et samediz, je ne porteray linge sur ma char

nue, par autant de vendrediz & samediz que ferez dehors. » « Ha! Madame », dist il, « & que vous ay je merité, ne que vous puis je meriter, que une telle dame face telz veux pour moy? » « Oil, mon ami », dist elle, « car vous estes tel que je vueil. Il me est advis que, le plus tost que pourrez, ayant le bon vouloir & congiet de Monseigneur, que vous envoieez voz lectres d'armes es IIII cours des IIII rois dessusdiz, par quelque herault ou poursievant qui vous aporte sur le chemin la responce. » Et a ces parolles, Madame luy donna congie. Et par ainssy, les cuers soupirans, les yeulz larmoians, l'un de l'autre se partit.

#### L'Acteur encores



E jour ensievant, qui fut le premier jour de may, Saintré fut tout de noeuf & ses gens bien habilliez, & met son bracetlet. Puis s'en va a la messe, que il fist dire du Saint Esperit; & la assembla tous ses amis, ainssy que Madame lui avoit dit. Lors tous de tresbon coeur le acompaignerent devers le roy, & furent plusieurs qui a le servir au voyage se offrirent. Et au faillir que le roy fist de sa chambre, ou ce jour estoient messeigneurs ses freres et aultres plusieurs de son sang, Saintré & tous ses amis a genoulx se misrent. Lors il

commença joyeusement a parler & dist: « Nostre souverain seigneur, il est de coustume a tous nobles hommes de croistre leurs honneurs par le tresnoble mestier des armes, & en plusieurs façons; don je, desirant comme l'un de ceulx, esperant le congié & licence de vostre bonne grace, & non aultrement, vouay hier soir, en mon petit banquet, presens mes tresredoubtez seigneurs & dames, damoiselles, chevaliers, escuiers, telz, telz & telz, & plusieurs aultres, que, cest matin, je porteroye en mon bras fenestre ung bracetlet d'or tel qu'il estoit, lequel veez cy, & le surplus par la façon que, se vostre bon plaisir est, pourrez cy veoir en cest escript. » Lors le roy prinst celle lectre d'armes & publiquement commanda le lire devant luy; puis a la responce fust longuement, pensant aux armes fortes & a l'aage de Saintré, par la grant amour que a lui avoit. Et quant il vist la longue responsse du roy, doubta moult le reffus; lors lui dist: « Hee! fires, pour la premiere requeste de armes que oncques je vous feis, pour Dieu vueilliez la moy accorder! » Alors mes seigneurs ses freres et tous ceulx qui la estoient, veans sa tresgrande & bonne voullenté, prièrent au roy pour lui, & tant tous lui supplierent, qu'il en fust content. Lors le roy s'en vait a sa messe. Et Saintré, après qu'il l'eust tres humblement remercié, voit a la royne, qui

venoit après. Sy se avança, et toute sa compaignie après. Lors a genoulx se font mis, puis luy dist : « Nostre souveraine dame, il a pleu au roy moy donner congïé de acomplir mon emprinse d'armes, dont veez cy le bracellet, a l'ayde de Dieu, de Nostre Dame & de Monseigneur Saint Michel l'angele, ainssi que en ceste lectre d'armes contient; sy vous supply, ma souveraine dame, que ainssi soit vostre bon plaisir. » « Et, mon ami », dist la royne, « & vouldes vous ja faire armes? qui le vous a conseillié? » « Madame », dist il, « Dieu & honneur le me ont conseillié. » « Et puis que ilz le vous ont conseillié, je leur prie & supplie que ilz vous en facent joyeux. » Eé! Madame », dirent pluiseurs, « faictes lire les lectres pour en veoir la façon. » « Non ferons, tant que de la messe revendrons. » A ces parolles s'avança Madame, qui de tref bon oeul le regardoit, & aussi toutes les aultres, pour oir ce qu'il disoit. Alors la royne lui dist : « Saintré, de ce que Monseigneur est content, je le doy bien estre; sy prie a Dieu, a Nostre Dame et a monseigneur Saint Jullien, puis que ainssy est, qu'il vous en doint toute joye, & telle que desirez. » Lors la royne s'en va a la messe. Au revenir que elle en fait, elle demanda la lectre d'armes, & la vould oir; puis dist : « Hellas! & ce josne homme, qui n'est encores que ung enffant, comment a il eu cuer

de entreprendre telles armes? Il fault dire que partent de trefgrant & bon vouloir, & se Dieu le ramaint en bon point, il me semble qu'il ne voudra faire aultre chose, puis que sy josne s'y va bouter. » Et a ces parolles la royne s'en va a table pour disner.

### L'Acteur



T quant les tables furent ostees, le roy, la royne, les dames & tous vont aux hours pour veoir les joustes, qui se vouloient commencer. Lors vint Saintré, lui & son destrier houffez d'un damas blanc, tout brodé a fleurs de « ne me oubliez mie ». Et lors commença la joust de ceulz de dehors a ceulz dedens, desquelx, pour abregier, le compte se passe; & aussi de ceulx qui a celle joust furent, fors de Saintré, qui rompy des lances, bouta ung par terre jus de la selle de son destrier, et deux avec leurs destriers, & tant dura en son heaulme, qu'il fut, de tous les josteurs, le premier & le derrain de sur les rens. Se Madame estoit aise, il ne le fault point demander; & en verité, aussi estoient le roy, la royne, tous & toutes de la court, eulx donnans merveille de son eureulx joster. Et, pour la premiere fois, eust de ceulx de dehors ung trefbel dyamant qu'il donna a Madame.

## L'Acteur



E jour enslievant, encores vint il sur les joustes, houffé, lui & son destrier, d'un aultre nouvel parement, tout de sapin vert, a fleur de pensees. Que vous diroye ? Encores fist il sy bien, que chascun s'en esmerveilleoit ; mais, pour l'emprinse que il devoit faire, le roy, doubtant aucum meschief, l'en fist retraire ; & par ainssy, durant ces joustes, ne jousta plus.

## L'Acteur encores



T quant les premieres festes furent passees, Saintré ne cessa de querir puissans destriers, & aussi requerir chevaliers, escuiers, ses parens & amis, roys d'armes, heraulx, trompettes, menestrelz & deux tambourins, & de faire robes, orphaveries, harnois, paremens, plumeaux, & aultres choses a lui necessaires, pour briefvement faire son voyaige & accomplir ses armes. Et quant il fut du tout bien en point, il fist a Madame son signal. Et quant il fut le soir au preau, lors il compta tout ce qu'il avoit fait : & comment il avoit trois chevaliers, tel, tel et tel, a XIII chevaulz ; IX escuiers a XXIII chevaulz ; un chappellain a II chevaulz ; le roy d'armes

d'Anjou a deux chevaulz; Thouraine & Lufignien, les heraulx, a IIII chevaulx; IIII trompettes a VI chevaulx; deux tambourins a deux chevaulx; & quatre tresbeaux & puiffans destriers, que quatre beaulx petits paiges chevaucheront tout le pas, conduitz par deux varlez a cheval, qui les conduiront & en pensseront; deux queux a troiz chevaulx; ung fourrier, ung mareschal & ung armurier a quatre chevaulz; VIII sommiers: IIII pour moy & IIII pour ma compagnie; & douze aultres gens a cheval, pour ma chambre & servir; & tel a III chevaulx, pour maistre d'ostel; somme toute: IIII<sup>xx</sup> IX chevaulx, qui tous seront vestus de voz coulleurs & de vostre devise. » Lequel nombre de gens & de chevaulx il dist tout coyement, ainsy que s'il lui semblaist trop grant nombre, pour en ordonner a son plaisir.

### L'Acteur



**L**T quant Madame, qui de l'oir estoit tresjoyeuse, lui sembla que il l'eust dit crainement, doubtant de trouver la despence, lors elle lui dist: « Mon ami, il me semble que avez fait sy bien que on ne pourroit mieulx. Et quant au regard de la despense, je ne vueil que vous en souffriez; car je espoir que Monseigneur, Madame & mes seigneurs mes beaux oncles, especialement,

vous y aideront; & se bien ilz ne le faisoient, pour vostre despenſe d'un an, vrayement, mon ami, vostre honneur ne se laissera pas. Et, mon ami, de quoi ſont voz paremens? » « Madame, je en ay trois, qui ſont aſſez riches, dont l'un eſt de damas cramoify trefrichement brochié d'argent, qui eſt bordé de martres ſebelines; & ſ'en ay ung aultre de ſapin bleu, loſengié de orphaverie a nos lectres branlans, qui ſera bordé de lettiſſes; & ſy en ay ung autre de damas noir, dont l'ouvrage eſt tout pourſillé de fil d'argent, & le champ tout emply de houpettes couchees de plumes d'oſtruiſſe, verdes, vyolettes et grifes, a voz coulleurs, bordé de houpettes blanches d'oſtruiſſe, mouchettees de houpettes noires, ainſſy que ermines; & ſur ceſtui je entens faire mes armes a cheval, retenu vostre bon plaifir; leſquelx chaſcum dit qu'ilz ſont riches, & le fait tref-beau veoir. Et ſy en ay ung aultre, & ma cotte d'armes tout ſemblable, ſur lequel je venrray ſur les liſſes, pour faire mes armes a pié, qui eſt de ſapin cramoify, tout ſemé de branlans d'or, eſmaillié de rouge cler; a une grant bende de ſapin blanc, toute ſemee de branlans d'argent a trois lambiaux de ſapin jaune, tous ſemez de branlans de fin or luiſant, qui ſeront mes armes. » « Et, mon ami, je vous prie que vous les blaſonnez aultrement. » « Madame, mes armes ſont de gueules,



a une bende d'argent, a IIII lambeaux d'or. » « Hé ! Dieu », dist Madame, « et que ce est belle chose ! En verité, je les verroye volentiers, se ne fust la doubte du parler des gens; mais je trouveray bien honnestement la façon; car je le diray par bonne façon a Madame, qui vous en priera. » « Or bien », dist Saintré, « Madame, d'ores en avant je suis tout prest, quant seroit vostre bon plaisir; car il me semble que le plus tost est le meilleur. Je pensse que ores Lifegniem le herault soit la, & se, par aventure, pour moy delivrer, je le devroye sur le chemin trouver. » Lors priendrent le jour du partir au XV<sup>e</sup> jour du prochain juillet. Et a ces parolles l'un de l'autre, a tresgrans souspirs & tresamoureux baisiers, se deppartirent.

### L'Acteur



ANDEMAIN au matin, a l'atourner de la royne, Madame ne ot pas mis en oubly le veue de veoir ses beaulx paremens; sy dist a la royne tout bellement: « Madame, j'ay oy que ce josne filz Saintré a fait faire tresbeaulx paremens a merveilles; vraiment, je ne le puis croire. Toutefois, Madame, se c'est vostre bon plaisir que vous les veez, & entre nous femmes, sens plus — car j'entens qu'il les tient bien cerrés — & quant vous

l'en prierés, il le fera trefvoullentiers. » « Dictes vous, Belle Cousine, qu'ilz sont sy beaulx ? » « Madame, assez plus beaux, selon ce que on dist, que je ne vous faroye dire ! » « Alors », dist la royne, « se nous ne sommes esconditte, nous les verrons. » « Madame », dist elle, « pour ce qu'il les tient si celes, dictes lui qu'il face venir ses quatre destriers cy bas en la petite court, et face porter les paremens couvers, lesquels feront la mis dessus ; et vous ferez les portes clorre et bien garder. » « Ha ! par ma foy », dist la royne, « vous dictes trefbien ; fouvenez le moy, quant le verrez. » Et ces parolles sines, la royne va a la messe ; et, en la chambre de parement, vit Saintré, qui la estoit. Lors Madame s'avança, et dist bellement a la royne : « Madame, veez la Saintré. » Lors la royne appella Guillaume de Lurs, son huissier d'armes, et fit appeller Saintré : « Saintré », dist la royne, « se Dieux vous doint joie de la chose que plus desirez, nous vous prions que puissons veoir voz paremens d'armes sur voz destriers, que on dist qu'ilz sont sy beaulx. » « Et, Madame », dist il, « faulve l'honneur des diseurs, ce ne sont, Madame, fors paremens de simples compaignons : ce seroit a moy honte que veissiez si povre chose ! » « Eè ! beau sire, telz qu'ilz sont, nous vous prions que les veons en ceste basse court après disner ;

Et nous ferons clorre et bien garder les portes ; et, pour le faire plus ceement, se vous voulez, faictes porter voz paremens couvers par voz gens ; et puis faictes venir tous voz destriers ; et puis, quant seront couvers, faictes nous secretement appeller » « Madame », dist Saintré, « puis que ainssy vous plaist, voz prieres me sont entiers commandemens, »

### L'Acteur



**PRES** que le roy et la royne orent dîné, et que toutes les tables furent levees, Saintré manda querir ses paremens ; et puis, destrier après aultre, les fist tous quatre venir ; les portes furent closes, ainssy que ordonné estoit ; et puis les paremens mis sur les destriers.

Alors Saintré s'en vait a la royne, ainssy qu'elle avoit dit. Lors la royne, hastee de Madame et du desir qu'elle en avoit, ne se pot tenir, que au roy ne deist la venue des destriers couvers. « Et comment ! » dist le roy, « sont ilz sy beaux ? » « Monseigneur, vous les verrez, s'il vous plaist. » « Oil, vrayement ! » dist le roy, « laissons venir le vin de congié. » « A ! Monseigneur », dist la royne, « que gaires de gens ne y soient ! » Après le vin de congié, le roy et la royne se partent ; et, de de sur les galleries, veirent les destriers

couvers, qui leur semblerent tresriches & tresbeaulx. Lors toutes dames & damoiselles en commencerent a loer Saintré, & faire veulx & prieres, que Dieux le vaulsiſt a grant honneur retourner. Et quant le roy se vout retrainre, appella Saintré; & en devisant de plusieurs choses, il fut entré en sa chambre, puis s'en va en sa garderobe; & ne tarda gaires que, par Jean de Suffle, son varlet de chambre, lui envoya, en trois ſachez, trois mil escus, pour employer aux affaires de ses armes. Et quant la royne entend que le roy lui a donné troiz mil escus, elle en fust tresjoieuse. Lors appella Madame, & lui dist: « Belle Cousine, je suis tresjoieuse de ce que Monseigneur a donné troiz mille escus a Saintré, pour employer en son voyage; vrayement, a mains de mille ne lui en puis je donner; & je vous prie que en donnez deux ou troiz cens. » « A! Madame », dist Madame a la royne, « vous tailliez larges corroyes d'altrui cuyr! » Et ad ce faire se fist moult prier. Et quant Messeigneurs de Anjou, de Berry & de Bourgogne sceurent ce que le roy & la royne lui avoient donné, chascun d'eulz lui en donna mille. Ainsy furent VII<sup>m</sup>, qu'il eust, sans les aultres dons, que plusieurs aultres seigneurs luy firent. Et, en verité, il ne enquist, ne fist enquerir oncques denier, dont il fut assez plus prisé; & disont on: « Ne devons nous bien aidier a

ung tel josne escuier, qui n'est encores que ung enfant, et de la bonté de son cœur entreprend tant de vaillance? En verité, il se doit bien amer! »

### L'Acteur



T quant le terme de son partir aproucha, huit ou dix jours avant, Saintré, a tout ses trois chevaliers, ses nœuf escuiers, roys d'armes, heraulx, et tout le surplus de ses gens, lui et eulz tous vestus de robes a sa devise, acompaignié de plusieurs aultres seigneurs, chevaliers et escuiers, ses amis, vindrent tous a genoulx devant le roy, presens Messseigneurs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, ses freres. Et lors Saintré treshumblement lui dist: « Nostre souverain seigneur, il a pleu a vostre grace estre content que je portasse l'emprinse de ce braccellet, pour acomplir les armes a cheval et a piet, que vous veistes par escript. Sy vous viens treshumblement supplier que vostre bon plaisir soit moy donner congié tel, que, le XV<sup>e</sup> jour de ce mois de juillet, messeigneurs mes freres et mes amis, qui sont cy presens et que de leurs courtoisies me vuellent acompaignier, puissions, a l'ayde de Dieu, de Nostre Dame et de Monseigneur Saint Michiel l'angele, partir. »

## L'Acteur



E roy, qui ja comme dit est, avoit donné la le congié, dist: « Et comment ! Saintré, estes vous ja prest ? » « Sire », dist il, « oyl. » Lors lui dist: « Saintré, vous estes noble homme; en vostre hostel a eu de vaillans gens; Dieu vous doinst grace de les sembler, comme j'espoir que sy ferez; car vous encommenciez bien josne. Et ne vous souffriez, quelque chose que de vous adviengne; car vous ne estes d'armes que ung escollier; sy ay espoir en Dieu que, par temps, vous en ferez maistre. Mais d'une chose vous recorde: en quelque façon d'armes que vous ferez, que vous gagniez ou perdez honnestement & lyement ». Et lors le roy fust content de son partement, dont Saintré treshumblement & joyeusement l'en mercia. Et lors le roy se part; & Saintré, aussy treshumblement, remercia mesdiz seigneurs des dons qu'ilz luy avoient fais.

## L'Acteur encores



T quant les X, les XII & les XIII<sup>e</sup> jours du mois furent venus, Madame, pour les tresgrans & angoisseux regrez que elle avoit en lui, tous les jours faisoit son signal de l'espingle, auquel il respondoit. Et quant ilz

estoyent au preau ensemble, dont, pour leur trefbrief partement, estoient maintz durs fouspirs & maintes larmes gectees, lors Madame lui dist: « Mon seul bien, & tout quancque je puis dire, Monseigneur le roy vous a donné trois mille escus, Madame mille, Messeigneurs beaux oncles chascun mille, qui font sept mille, sans le surplus des aultres seigneurs. Et pour ce que on ne scet des adventures, je vous en donrray trois mille, que du mains seront dix mille; desquelz, sans trop grans excez de prodigues despences, pourrez maintenir bonne despence assez longuement. D'une chose je vous prie que, a la fin de vostre messe, chascun jour, vous estant a genoulx, vostre prestre, après ce qu'il aura donné la generalle benoïsson, que il vous donne la benoïsson que Nostre Sire dist a Moyse de sa propre bouche, sy comme contient en la Bible; ainssy que devant vous ay dit, que pour la vous ramentevoir encores diz:

« *Benedicat tibi Dominus & custodiat te.*

*Ostendat faciem suam tibi, & misereatur tui.*

*Convertat Dominus vultum suum ad te, & det tibi pacem ».*

Laquelle beneïçon encores vous prie que, sur le point de desmarchier pour faire voz armes, soit a piet, soit a cheval, vous meismes de bon cœur, en faisant le signe de la croix, faictes en disant:

« *Benedicat michi Dominus et custodiat me.*

*Ostendat mihi faciem suam Dominus et misereatur mei.*

*Convertat Dominus vultum suum a me, et det mihi pacem ».*

Et lors partez seurement, et faictez vertueusement ce que devez faire ; car par ainssy ne porrez faire chose, gaigne ou perte, que tout ne vous soit a honneur, et en adviengne ce que porra ; car jamais ne vous faulray ». Et a ces parolles la source des larmes de son cœur saillirent de ses yeulx tellement que la langue cessa pour leur donner paix.

### L'Acteur



T quant Saintré qui ja, par les tresgrans biens et honneurs que Madame lui avoit tant faiz, a laquelle il se tenoit sur tous les amans du monde le plus cerfz, et tant plus, quant tous les jours, de bien en mieulx, renouveloient les biens, les honneurs et les tresnobles et chevaleureux recordz que elle lui faisoit, a tresgrant destresse de son cœur lui dist : « Hé ! ma treshaute et souveraine deesse sans per, vous qui me devriez resconforter du tresdesplaisant dueil que mon cœur a, a cause du deppartir de vous, qui estes mon seul desir,



mon seul plaisir & mon souverain bien ; & je voy ores que vostre dueil, allié du mien, ont tant assailli & combatu mon cuer, que ilz l'ont vaincu & navré a mort ; & par ainssy je m'en vois ailleurs morir ; &, Madame, a Dieu foyez ! » Et a ces parolles il tourna ses espaulles pour foy partir.

### L'Acteur encores



ADAME, a qui le ruissel de ses larmes estoit presque widié, oyant les parolles de Saintré, par ung trefmervilleux souppir meslé de sa parolle, luy dist : « Hee ! mon amy, revenez se vous voulez ; vous savez que nous, femmes, avons les cœurs tendres & piteux aux choses qui font par nous amees. Sy ne vous soit en desplaisir ; car je suis toute resconfortee, esperant que Dieux vous ramainra a tresgrant joye. Or, mon trefloyal ami, or, mon bien, or, ma penssee, o trefor de ma vie et de ma mort, faictes bonne chiere, & allez joyeusement ; car, sur ma foy, pour l'amour de vous, je me tenray joieuse & lye. Et de voz nouvelles, gardez bien que ne m'escripvez, autant que avez ma vie chiere ; mais bien a plain a Madame en escripvez ; & de la, sans nul dangier, j'en saray tout a plain. Et sur ce, mon ami, nous fault baisier. » Et la furent donnez

baissiers et baissiers rendus, sans compte et sans mesure, tous accompaigniez de piteux souspirs. Et tant furent en ce tresdoloureux plaisir et en celle tresdesconffortee joye, que la mynuit sonna, dont furent tous esbahis. Et alors convint que le trespollereux deppartir se feist. Et au prendre le congié, Madame, le baissant, en l'un de ses dois ung trespel et riche dyamant ly mist; et « A Dieu foyez! »

### L'Acteur



E matin ensievant, XV<sup>me</sup> jour de juillet, que le terme estoit du partir, après la messe oye, et que le prebtre eust a Saintré donné la beneisson, Saintré, a toute sa compaignie, vestus de sa livree, vindrent prendre congié du roy, qui lui dist: « Saintré, Dieux vous doinst bien aller, bien besongnier, et a vostre grant honneur retourner! D'une chose vous ay prié et prie, qu'il vous souviengne de gaignier ou perdre honnestement. » « Sire », dist il, « au plaisir de Dieu, vous n'en orrez aultrement. » Lors le roy ly toucha la main. Et puis il s'en vait a la royne, qui lui dist: « Hé! Saintré, puis qu'il fault que vous en allez, nous toutes prions Dieu qu'il vous doinst pris d'armes et joye de voz amours ». « Madame », dist il, « du pris d'armes, il en soit a

vostre bon plaisir; mais mes amours sont a servir le roy, & vous aussy. » Et a ces parolles il prist congïé d'elle; puis de Madame, assez briefment, fors que en soupirant elle lui dist: « J'ay ja prins congïé de vous. » Puis va aux aultres dames & damoiselles, auxquelles, a chascune, donna une vergette d'or, toutes esmaillees a fleurs de « Souviengne vous de moy »; dont n'y avoit celle qui tenir se peust de plourer, tant l'avoient toutes amé et amoyent. Et quant la royne oyft le bruit de ces vergettes donnees, elle appella Saintré, & en ryant luy dist: « Et, beau sire Saintré, ne sommes nous pas, Belle Cousine & moy, dames comme les aultres? Que ne nous faictes vous de vostre livree? » « A! Madame », dist Saintré, « pour Dieu! qu'il me soit pardonné; car je ne avoye hardement ne cuïdoye que telles dames daingnassent porter de moy sy petite don ». « Sy ferons », dist la royne, « ce que ne ferions pas de tous ». Alors donna le choiz de toutes celles qu'il avoit, combien que toutes fussent pareilles; puis lui dirent: « Saintré, grant merciz! » Et a ces parolles Saintré reprend congiet. Et, a son partement, Madame ne se pot tenir de larmoier; alors elle, pour son excuse, dist a la royne: « Jamais, pour dueil ne pour regret que j'eusse, ne peusse d'eul lerne gecter, sy non quant je voy les aultres plourer ». « Et

en verité, Madame », dirent les aultres, « qui est le cuer de femme qui se porroit tenir de plourer a veoir cest enfant, qui vait en sy grant peril, & qui est nourri avecques nous, & que tans de plaisirs nous a faiz tous les jours ? »

### L'Acteur sur le partement de Saintré



T quant Saintré ot prins congié des dames a l'ostel, il va prendre congié de mesdiz seigneurs, qui de tresbonnes parolles chascun lui dist. Et lors s'en va a toute sa compaignie en son hostel dîner. Et endementiers qu'ilz disnoient, la royne lui envoya une piece d'ung trefsin drap d'argent ; Monseigneur d'Anjou lui envoya ung tresbel courfier tresbien en point ; & Monseigneur de Berry, ung grant mantel de VI<sup>c</sup> dos de fines martres sebellinez ; & Monseigneur de Bourgogne, cinquante mars de vaisselle. Et n'y ot celui de ceulx qui firent les presens, a qui il ne donnaist les cent escus, pour l'onneur & amour de la royne & des seigneurs. Et quant ilz orent tous dîné, & les chevaulz bridez et tous trouffez, la furent chevaliers & escuiers de la court du roy, de la royne & de mesdiz seigneurs, & pluiseurs aultres, au nombre de entour mille chevaulz, tous venus pour le convoier. Lors il fait partir, tous

les premiers, ses deux fourriers, ses queux et son chapelain, quatre trompettes portans les banyeres de ses armes, et puis ses troiz heraulx; et après ses trois chevaliers et IX escuiers, deux et deux, et tous leurs gens; après, vestus de sa livree, ses cinq sommiers, couvers de tappiz a ses armes, menez par deux varlez a piet, et puis ses tambourins; et après, ses quatre destriers, couvers de paremens de fin taffetas de Florence, gris, vert et violet, a grans lectres d'argent a sa devise, et sur leurs testes, chascun son tresbel chanffrain d'achier, bien garny de tresbelles plumes d'ostrisse faictes de broderie et bien emplies de branlans d'argent; et dessus les destriers, quatre tresgens paiges, vestus de sa devise, toutes les manches chargees de branlans d'argent, et sur leurs chiefz, chascun son tresbel chappel de plumes a ses couleurs; et après les destriers venoient les deux pallefreniers, et puis le mareschal. Après venoient pluiseurs tambourins; et après, les menestrelz, qui le venoient convoier; et après les menestrelz venoient les pourlievens, après, les heraulx des seigneurs, et puis du roy, et puis les roys d'armes royaulx; et après venoient tous les trompettes et clarons: premiers, ceulx des seigneurs, et puis ceulx du roy. Et après ces trompettes venoit il, vestu de sa devise comme ses paiges, les manches toutes de orphaverie branlans, et

sur son chief un semblable chappel de plumes, sur le trefbel courfier que Monseigneur d'Anjou lui avoit a son partement fait presenter; & venoit ou milieu de quatre seigneurs; deux devant & deux après; & puis, tous les aultres seigneurs, chevaliers, escuiers, comme ilz povoyent, & en ce tresgrant honneur, a son partement de la court, en la ville de Paris, une bonne lieue. Et, au departir, fist avec lui venir tous les roys d'armes, heraulx, poursievens, trompettes, menestrelz, tambourins, & aultres compaignons d'esbattement, soupper avec lui au Bourg de la Royne, ou pour celluy jour il se loga; lesquelx il tint bien aise; & au matin leur donna cinquante escus. Et a tant me tairay cy de son partement, & parleray de son chemin & de la venue de Lifignien, le poursievant.

#### L'Acteur



T quant Saintré fut en Avignon, pour la grant nouvelle de sa venue, le roy d'armes d'Anjou, qui le seelle de sa responce portoit, au faillir de la messe, a Saintré ledit seelle presenta. Et quant Saintré ot bien leu & advisé ledit seelle, devant chascun publicquement retourna incontinent a l'esglise remercier Dieu devottement; puis audit roy demanda publicquement toute la façon

de son deslivrement, & qui estoit celui qui emprins avoit le deslivrer. Lors dist Lifignem: « Je, premier, arrivay a Barcelonne, le III<sup>e</sup> jour de juing, assez tart; & celle nuit me repofay. Le bien matin, après la messe oye, je revins en mon logis, & vestis vostre cotte d'armes, ainſy que mon droit estoit, et mis la boytte, ou vostre letre d'armes estoit, en mon ſain; puis par le varlet de l'oſtel, me feis conduire au pallais du roy; et Dieux avant! Quant je fus a l'entree, je encontray ung trefbel de corps chevalier, et bien acompaignié, nommé meſſire Enguerrant de Cervillon; lequel, en paſſant, je humblement ſaluay. Et quant il me viſt, vostre cotte d'armes veſtue, ſoubitement il m'appella, diſant: « Herault que vous eſtes, au ſemblant de la cotte d'armes veſtue que vous portez, comment eſt vostre nom? » « Monſeigneur », diſ je, « mon nom d'office eſt: « roy d'armes d'Anjou, de Toroyne & du Mayne ». Alors il me diſt: « Roy d'armes, vous ſoyés le bien venu! Il me ſemble que venés en ceſte court du roy pour quelque fait d'armes. Et ſe ainſy eſt, je vous prie que le me deſclerés. » « Monſeigneur », diſ je, « il eſt vray que je ſuis envoyé de par ung noble & renommé eſcuyer du royaume de France, nommé Jehan de Saintré, lequel, au premier jour de ce der- rain mois de may, par veux fais, preſens pluifeurs

haultes & nobles dames et damoifelles, feigneurs, chevalliers & efcuers a grant nombre, prinst emprinse de porter en son bras fenestre ung tresriche bracetlet d'or & de pierres precieufes, & ce par l'espace d'un an, se premier il ne troëve aucun chevallier ou efcuier de nom & d'armes, sans reprouche, qui le voulsist delivrer des armes, a cheval et a pié, comme en ceste lecture contient, sy vrayement, que je lui porteray le feelle de celui qui le debvera deslivrer. Et pour ce faire, il vient en ce royaume, tout premier, en la court de ce tresnoble roy, ou il fera ung moiz entier, attendant sa deslivrance par un chevalier ou efcuier, tel que j'ay dit. Et ou cas qu'il ne le trouvera cy, il yra semblablement a la court du roy de Navarre, puis du roy de Castelle, & puis de Portingal, a chascune court demourer ung moiz, se il ne troëve, ainssy que j'ay dit. »

### Le Roy d'armes



RES, roy d'armes, je vous prie que ces lettres je puisse veoir, vous promettant, sur foy de noble chevalier, que, si elles sont armes honorable, que, au le bon plaisir de Dieu, de Monseigneur Saint George et de mon souverain seigneur le roy, que je seray celui que a mon pouvoir l'acompliray ». Et quant je le oys de si haulte



façon parler, beau de corps et tresbien encompaignié, ausſy ſa foy qu'il me promiſt, me ſembla ce que je queroye avoir trouvé. Lors de mon ſeing je pris voz lectres et les lui baillay; leſquelles a ſon plaſir leues, me diſt: « Roy d'armes, venez vous en avec moy. » Lors il retourna et parla a pluſieurs chevaliers et gens de la court, auſquelz montra voz lectres. Puis me rediſt: « Roy, venez a moy ». Lors me priſt par la main, et mena devers le roy, qui de ſa meſſe failloit. Alors lui, moy tenant par la main, nous agenouillaſmes, et tous les aultres ausſy; puis en ſon langaige diſt: « Seigneur, je faillant de ce voſtre pallais, par bonne adventure trouvay li roy d'armes d'Anjou, qui eſt cy preſent; et, a la cotte d'armes qu'il porte veſtue, je congneuz que, ſans cauſe de quelque fait d'armes ne la portoit, eſpecialment en la court d'un ſy trefhault prince que vous eſtes. Sy l'appellay, et demanday dont il venoit, et la cauſe pourquoy il portoit coſte d'armes veſtue en ceſte voſtre court, attendu que vous eſtes en paix avec tous les princes creſtiens. Sy me reſpondiſt, ainſſy que, ſe il vous plaïſt oyr, il vous dira. »

## Le Roy d'armes

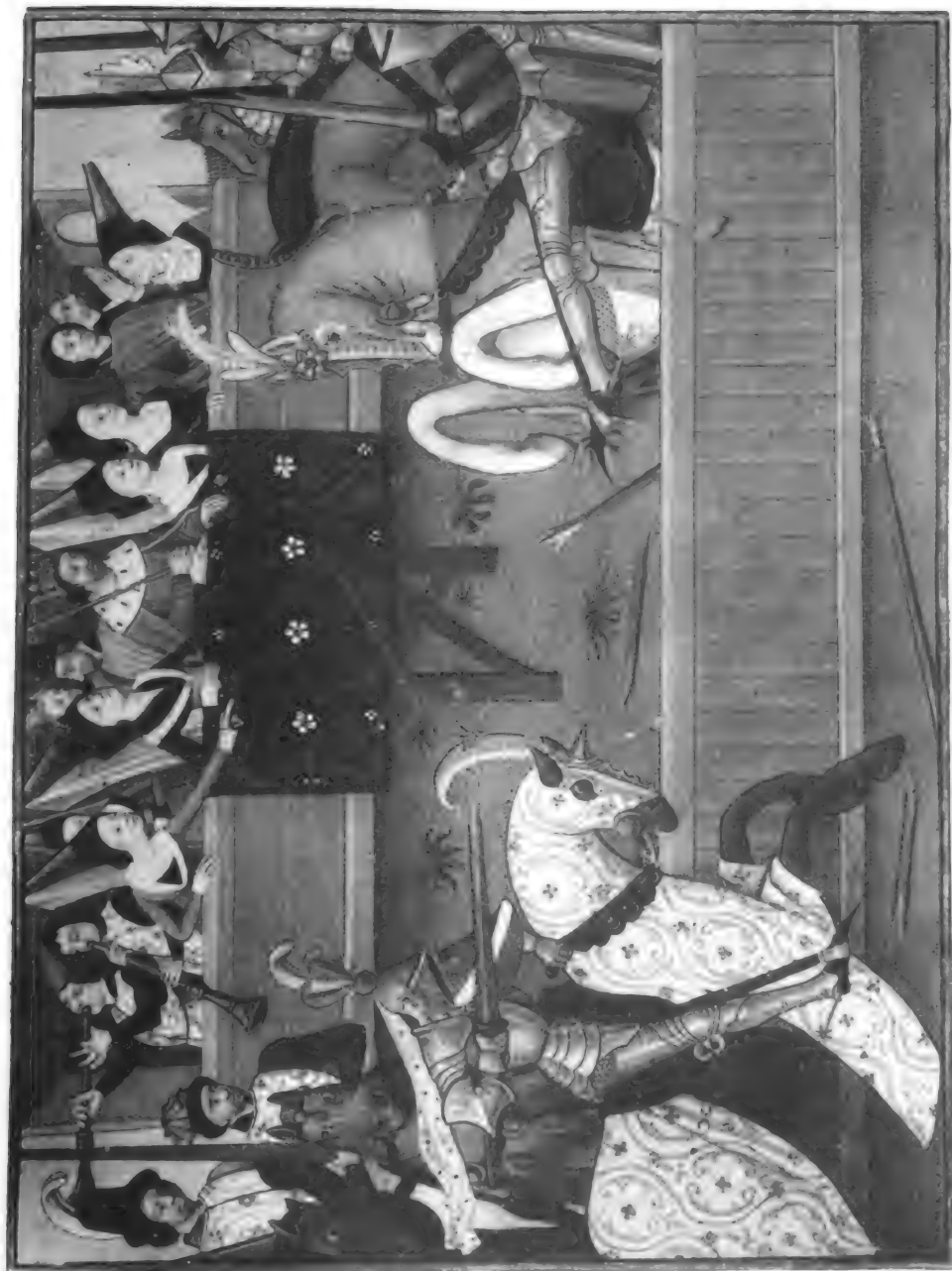


N disant ces parolles, le roy, qui tressfort me regardoit, me dist, en moy touchant la main, que je fusse le trespben venu. Puis me dist que je deisse ce que j'avoye dist a messire Enguerran de Cervillon. Alors je deis, de mot a mot, tout ce que je lui avoye dit. Pour abregier : « Et ou sont les lectres ? » dist le roy. « Seigneur », dist messire Enguerran, « veez les cy ». Lors le roy les fist lire. Et quant elles furent leustes, messire Enguerran lui dist : « Seigneur, et car lez trefnoblez privileges de honneur mondain requierent aux nobles cuers que, par le trefnoble mestier des armes, chascun, de bien en mieulz, a son povoir, se employe de acquerir la trefnoble grace d'onneur, soit en armes d'emprinse, ou soit en guerres guerroyables, et en toutes aultres honnestes facons, et pour ce que la grace de ceste adventure est premier adreschee a moy, jasoit ce que plusieurs aultres sont icy et en vostre court, assez meilleurs, plus puissans et plus souffisans que je ne suis ; touteffois, seigneur, pour l'eur de mon adventure, qui suis le premier, sy treshumblement que je say, que je doye et que je puis, vous requier et supplie que, se vous accordez ces armes parfaire a nulluy de vostre court, que ce soit a moy. »

## Le Roy d'armes



T quand le roy entend sa requeste, comme faige prince, avant qu'il feist responce, se tira a part et appella pluiseurs seigneur et aultres chevaliers et anciens escuiers de conseil, qui la estoient presens. A laquelle ne demoura gaires, qu'il le appella, et publiquement lui dist : « Messire Enguerran, nous avons oy vostre humble et honorable requeste ; laquelle, pour l'onneur et et amour de vous, aussy du noble escuier qui porte l'emprinse, nous le vous accordons, et donnons jour a voz armes, le XV<sup>e</sup> jour après sa venue, sy vraiment, que Dieu vous ait tous deux en bonne santé ! et par ainssy donrrez plaisir aux dames. » De laquelle tresgracieuse responce du roy, messire Enguerrant et tous ses amis treshumblement le remercierent ; et aussy feis je de par vous. Alors le roy se part et va disner. Et messire Enguerran me mena en son hostel, et envoya querir mes chevaulx et mener avecques les sciens ; puis avec lui trespben disner, et oster vostre cotte d'armes, et despouillier en pourpoint. Puis me donna une trespelle et riche robbe de vellu bleu figuré et trefrichement brochié d'or, et fourree de martres sebellines ; laquelle j'ay en ma mallette jcy. Et puis me fist tout ce jour





Et landemain sejourner, Et plus assez, se je eusse voullu.  
Et endementiers qu'il vous faisoit sa responce, les  
heraulx du roy me vindrent festoier et mener par la  
ville. Et quant mes lectres furent faictes, il me mena  
prendre congié du roy, qui me fist tresbonne chiere;  
Et, pour l'amour de nostre sire le roy, aussy de vous,  
me fist donner ung tabart de velloux figuré noir,  
fourré de martres febellines, et cent florins d'Arragon.  
Et au prendre congié, tresdoulcement me dist que, de  
sa part, vous saluasse. Desquelles vos armes, comme il  
m'a par pluiseurs fois esté dit, la royne et les dames  
et damoiselles, aussy chevaliers et escuiers, toute la cité  
et le pais en ont telle joye, que tout en bruit. Et au  
prendre congié de messire Enguerran, il me dist :  
« Roy, vous me recommanderez bien a mon frere,  
Jehan de Saintré, et luy direz, au plaisir de Dieu, je  
feray tout en point a la journee que le roy nous a  
donnee; et aussy me recommandez a toute sa com-  
paignie; et a Dieu soyez! » Et quant je fus pour  
monter a cheval, il m'envoia XL florins d'Arragon. »

## L'Acteur



T quant Saintré et toute sa compaignie oyrent le rapport et bonnes nouvelles, et sa trefbrieve deslivrance, la joye fut merueilleuse entre eulx. Laquelle nouvelle fut par tout publiee et portee au roy et a la royne; dont Madame le sceut, et aussi toute la court; et par le royaume espendue. Alors commencerent dames et damoiselles a jeusner, a faire veux et pellerinaiges et prieres pour l'amour de luy. Mais de ces bonnes nouvelles, Saintré, comme bon chrestien, et qui tenoit de Dieu ses honneurs et ses aydes, retourna arriere au moustier; et la, a genoulx, chief descouvert et a mains jointes, a Dieu et a Nostre Dame fait devottement ses prieres et oblacions; et puis s'en vont disner.

## L'Acteur de l'entree a Barcelonne



T endementiers que ces choses estoient, et que messire Enguerran se mectoit en point, ne tarda gaires que Saintré arriva en la ville de Perpignen. Alors au roy fust fait assavoir sa venue, son grant estat et la belle compaignie qu'il menoit. Lors le roy et tous se appensse-

rent que vraiment il devoit estre homme de bien ; et incontinent ordonna a Barcelonne treshonorablement son logis, lequel fut a ses fourriers livreé, deux jours avant sa venue. Et a l'entrer qu'il fist en la cité, messire Enguerran, qui ja plus d'une lieue fut au devant, trespben acompaigné, et plusieurs aultres seigneurs, chevaliers & escuiers, qui au devant de lui venoient, furent tres esmerveilliez de deux choses : l'une du trespben aage de Saintre ; et l'autre, de la trespbenne ordonnance, ou luy & ses gens venoient, tout ainssy que au partir de Paris. Et quant messire Enguerrant vist le trespben aage de Saintre, fut espris de avoir telles armes a faire a ung qui porroit estre son filz. Sy le regarda tres grandement par plusieurs fois, soy esmerveillant de la haulte emprinse d'un homme sy joyne, comme il estoit. Et quand ilz furent au logis, messire Enguerrant, honteulx des armes que avecques luy devoit faire, a part luy dist : « Jehan de Saintre, mon frere, vous estes ung joyne gentil homme, escuier, & je suis ung viel gentil homme, chevalier ; se vostre plaisir estoit me vouloir quictier du seelle de ma promesse, je, pour acomplir voz armes, vous donroye a compaignon mon propre nepveu, qui est forment de vostre aage, et chevalier comme je suis ; & je de ce vous en vouldroye bien prier. » Saintre, comme tres saiges et courtoiz,



de soy meismes fist sa responce, & dist: « Monseigneur messire Enguerran, il a pleu a Dieu & a ma bonne fortune que mon emprinse est premierement venue en voz mains; dont tant, comme je puis et say, humblement vous en remercie; & de vostre grace, comme chevalereux chevalier, m'avez voullu, et par vostre seelle promis de deslivrer. Et jasoit ce que Monseigneur vostre nepveu soit chevalier souffissant et digne de deslivrer le meilleur chevalier du royaume de France, touteffois, puis que mon adventure m'a a vous adressé, & pour ce a vous je me tiens et arreste, et vous prie que le me pardonnez. Et se par aucune occasion que je ne say ne puis pensser, de vostre promesse me defailiez, je me tenroye de mon veu pour treshonnestement et honnorablement quicte & deslivré. »

### L'Acteur



T quant messire Enguerrant oyt d'un sy tres josne homme son tres chevallereux parler, fut tout esmerveillié, et comprist en son cuer que il vouloit dire qu'il n'osoit, parquoy il se tendroit quicte de son veu; lors se deslibera de l'acomplir, et lui dist: « Saintré, mon frere, j'ay oy vostre trefillustre parler; ce que je vous ay promis par mon seelle, au plaisir de Dieu, de Nostre Dame & de

Monfeigneur Saint George, je vous acompliray au jour et heure que le feigneur roy nous a donné. Et pour plus toft donner fin a ces chofes et plus honnorablement, me femble que, au faillir des vefpres du roy, je vous venrray querir; vous ferez preft, & vendrez faire la reverence au roy & a la royne, qui vous verront trefvoullentiers; & la, present le roy, je vous deflieray de vofre bracetlet; puis demain le vous renderay, ainffy que en voz armes contient; car j'ay efpoir en Monfeigneur Saint George que Madame y aura bonne part. » Et fur ce il prent congié. Dont, pour prieres nulles, ne vault demourer au difner; mais, pour veoir fa contenance & fon maintieng, meffire Enguerrant fift demourer.

#### L'Acteur encores



LORS meffire Enguerrant va au roy lui compter fa merveilleufe bonté & gracieux parler; dont le roy, qui ja aucunement en avoit oy conter, l'en prifa trefgrandement, & eult grant defir de le voir; auffy la royne & toutes les dames de la court. Lequel, après vefpres, le fift venir. Meffire Enguerrant, trefbien acompaignié, le tenant par foubz le bras, tous agenoullez, le presenta au roy, ou la royne eftoit. Et quant le roy l'encom-

mença a veoir, deux ou troiz pas audevant s'avança, puis dist: « Bien viengne ce beau commencement d'escuier! » Lors le fist lever. Et quant ilz furent levez, messire Enguerrant le mena a la royne presenter, qui luy dist: « Jehan, vous soyez le tresbien venus! » Lors le prent et le fait lever. Messire Enguerran le maine devers les dames, et, jasoit qu'il ne fust de coustume, il les lui fist toutes baisier; car ainssy estoit il ordonné. Lors revindrent devers le roy, et tous deux a genoulx se mirent. Messire Enguerrant dist au roy: « Seigneur, vous avez veu la lectre de mon frere de Saintré sur le contenu de ses armes; et, de vostre grace, m'avez donné licence, jour et place, pour le deslivrer. Doncques, a vostre bon congié, voulez que je parface ce que en son veu contient: c'est, tout premier, le deslier du bracetlet, que en son bras fenestre il tient. » Alors le roy, comme saige prince, vult de bouche a bouche savoir a Saintré se il le confessoit; et la publicquement fist lirre sa lectre, et savoir se il le advouoit; puis lui dist: « Jehan de Saintré, portez vous ce brachelet d'emprinse par la façon qu'en vostre lectre contient? » « Sire, oil », dist Saintré. « Or doncques », dist le roy a messire Enguerrant, « je vous donne congié de le deslivrer. » Alors messire Enguerrant le bracetlet osta, et, osté qu'il fust, tout ce jour, par

ung tresbel cordon d'or & de foye a son col le porta, & puis, le matin, lui meismes ly rendit. Et, ce fait, vont vers la royne et les aultres dames, qui tresgrant honneur & bonne chere lui firent. Puis vont a la chambre de parement; et la jouerent a maintz jeux, tant que l'eure fust de soupper. Lors Saintré prinst congiet; et messire Enguerrant, avec plusieurs chevaliers & escuiers, retint au soupper. Dont tout ce soir, & plusieurs jours après, ne cessa le deviser de la beaulté et gracieuseté de Saintré & de tous les sciens. Et au III<sup>e</sup> jour, le roy vult que la royne le feist convier, & les gentilz hommes de sa compaignie, tous a disner; & après, les dansses & chanssons, ou Saintré, qui tresbien chantoit, & aucuns de sa compaignie, plurent tresgrandement au roy, a la royne et a tous. Et ainssy, par chascun jour, en celle court estoient festoiez. Et du surplus, pour abregier, le hystoire se taist, pour venir au fait.

#### L'Acteur sur la venue de Saintré sur les lisses

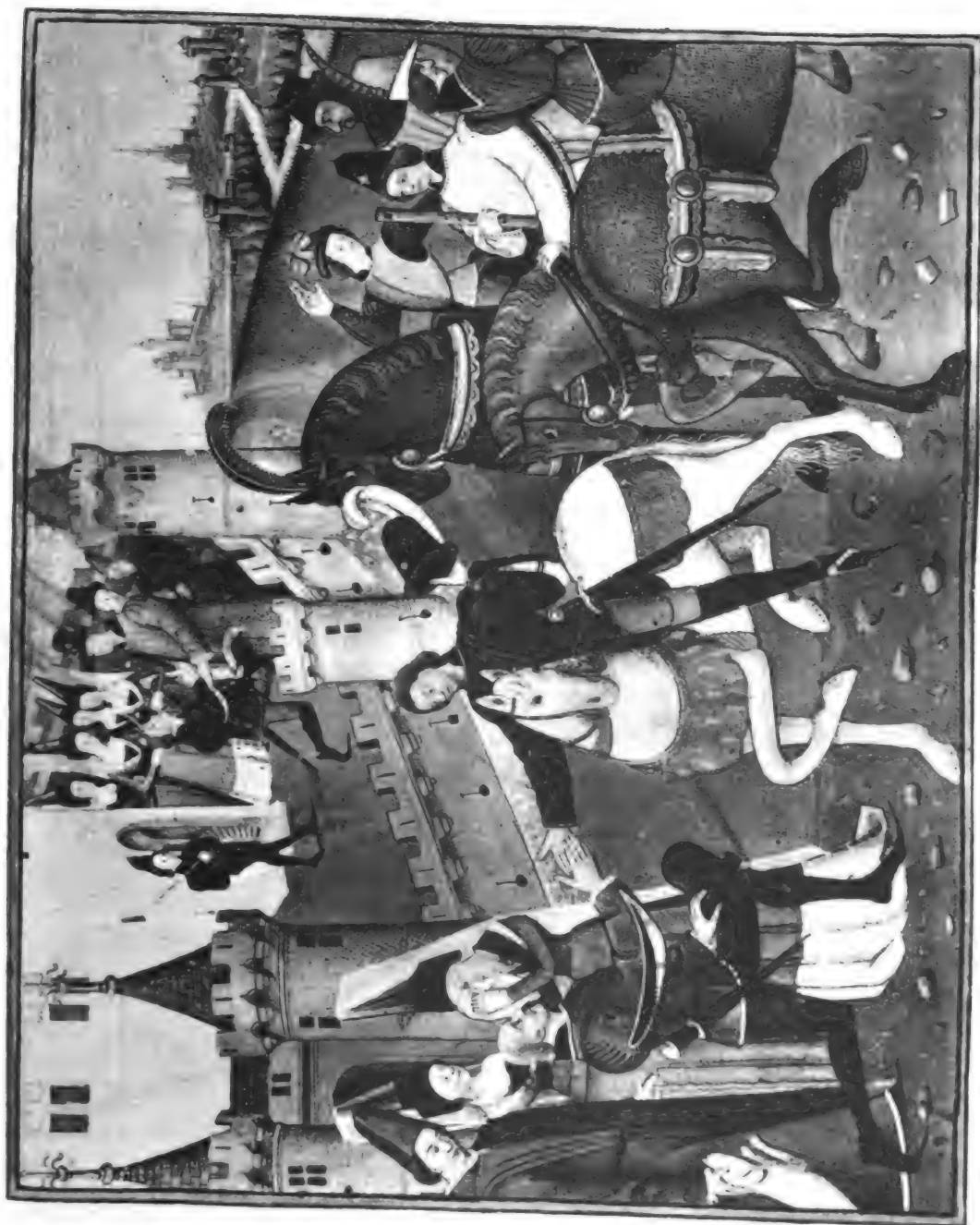


T quant le quinziesme jour de sa venue fut venu, jour ordonné de commencer leurs armes, ou quel jour tous furent habilliez & appareilliez; a cedit jour, sur l'eure de dix heures du matin, le roy, comme saige &

treſhonnorable prince, pour honnorer les eſtrangiers, envoya a Saintré, pour le compaignier, le conte de Cardonne, don Fedrich de Lune, meſſire Arnault de Pereillos & meſſire François de Moncade, quatre moult nobles ſeigneurs & chevaliers de ſa court, treſbien acompaigniez, pour le honnorer a aller ſur les rencz. Et, ce ordonné, le roy ſe part, & ſ'en va ſur ſon hourt, qui a l'un des coſtez des liſſes eſtoit, treſriche-ment tappiſſié de tous lez; &, avec lui, les princes, ſeigneurs & aultres chevaliers & eſcuiers de ſon conſeil, pluſieurs; &, a ſa fenestre main, la royne en ſon hourt, acompaignié de pluſieurs dames & damoiſelles de ſa court & du royaume, la venues pour ces armes veoir. Et quant le roy & la royne furent tous en leurs hours reſoſez, lors, par l'ordonnance du roy, les roys d'armes et heraulx porterent aux deux parties le commandement de faire leurz devoirs. Alors Saintré, qui ja eſtoit tout en point, comme le commenceur et entrepreneur de l'emprinſe, monte a cheval avecques toute ſa compaignie, et partit par la maniere qui ſ'enſſieut :

Et, premier, de ſon logis partirent ſes tabourins a cheval, avec tous les aultres qui eſtoient venus le con-voier, deux et deux.

Après les tambourins venoient ſes trois ſommiers, qui portoient les coffrez de ſon hernoiz, tous couvers





de tappiz a ses armes, fais de broderie, chacun conduit a main par ses varlez ; et après eux venoient a pié les deux armuriers.

Après les armuriers venoyent tous les pourssuivans, leurs cotes d'arme vestue de costé, deux et deux.

Après les pourssuivans venoyent les menstriers de Saintré.

Après les menstriers de Saintré venoient les menestriers du roy.

Après les menstriers du roy venoyent les trompettes d'Arragon.

Après les trompettes d'Arragon venoyent les heraulx d'Arragon.

Après les heraulx d'Arragon venoyent les heraulx françoiz.

Après les heraulx françoiz venoyent les deux roys d'armes d'Arragon et d'Anjou, trestous portans les cotes d'armes vestues de leurs seigneurs ; et ceulz de France, celles de Saintré moult richement brodees.

Après ces roys d'armes venoient ses quatre trompette et clarons ; et, après eulx, les chevaliers et escuiers, qui sur leurs cuisses portoient XII grosses lances, dont les VI estoient du tout armees et vestues de draps d'argent a ses coulleurs, fourrees de martres, et les aultres VI tresrichement pointes en semblable façon.



Après ces XII lances venoit sur ung tresbel courfier ledit don Bernard de Cardonne, qui sur sa cuisse portoit une lance, ou estoit un gonffollon de ung tressin velu cramoisý, endossé de meismes et bordé d'une trefriche frange d'or; et a chacun des leez du gonffollon estoient de tres richiez brodures, les quatre blasons des quatre principales lignes de Saintré.

Après le gonffollon venoit don Federich de Lune, sur ung trespuissant courfier, qui sur ung tronchon de lance, vestu et fourré comme les VI lances armées, sur lequel estoit son heaume, qui au dessus avoit une grant flour de chardon a quatre grans fueilles d'or, qui toutes couvroient le chief du heaume; et au pié de la flour pendoit une longue touaillette de Plaisance, voullant moult, richement frangée de fil d'or et de grosses perles, et le surplus semées de lectres d'or branllans.

Après le heaume venoit Saintré sur ung tresbel et fringant destrier, qui en son chief portoit ung chanfrain d'achier a trois grans plumes a façon de ostrisse, et a ses trois coulleurs trefrichement brodees; lui et son destrier houssez d'ung saptin cramoisý, tout semé a cuers d'ermires et bordé de grans franges d'argent copponnees de soye, a ses trois coulleurs; sur son chief, ung tresbel et frisqué chappel de plumes; et luy,

armé de ses avanbras, hernois de jambes et follerez, sans plus; et en sa main droicte, sa banerolle, ou estoient Nostre Dame et son enfant, de laquelle de pas a pas il se feignoit.

Et après lui venoient ses IIII paiges, abillez et montez sur IIII destriers couvers des paremens, et ainfin qu'ilz estoient a l'issue et departement en Paris, comme cy devant est dit.

Après Saintré venoit messire François de Moncade et messire Arnault de Pereillos, chascun sur son trefbel courfier, per a per. Et après eulx, tous les aultres chevaliers et escuiers a grant nombre, que, par l'ordonnance du roy, le estoient venus acompaignier. Et, a toute celle ordonnance et trefbelle compaignie, il vint descendre en sa grant loge, toute bien tendue, que le roy, aux deux entrees, hors des lisses, pour chascun avoit fait faire; et la descendit, et avecques lui ses quatre seigneurs conseilliers, et des sciens ceulz qu'il avoit ordonnez.

L'Acteur de la venue messires Enguerran es lisses.



T quant Saintré fut descendus, incontinent les roys d'armes, heraulx, pourlievens, trompettes et menestrelz, pour faire honneur et compaignie, furent a messire Enguerrant, lequel ausy trouverent tout en point, prestz

a monter. Et lors partirent, tout premier, les tambourins; & puis les menestrelz.

Après les menestrelz venoient pluiseurs feigneurs, chevaliers & escuiers, qui venus estoient pour le convoier.

Après les chevaliers & escuiers venoient ses quatre destriers cellez, & leurs celles couvertes des meismes drap d'or dont ilz estoient houffez. Dont le premier destrier, houffé d'un tresriche saptin bleu, figuré & brochié d'or, a grans ourlez de fin gris; le II<sup>e</sup> destrier estoit houffé d'un aultre saptin figuré bleu & brochié d'or, a grans bors de martres sebellines; & le III<sup>e</sup> destrier estoit houffé d'un aultre tresriche saptin figuré en coulleur de poupre, tout brochié d'or, qui estoient ses troiz coulleurs, & bordé d'ermes, conduis a main par trois varlez a piet.

Après les troiz destriers venoient XII chevaliers sur beaulx courriers, qui portoient aultres XII lances; dont les VI estoient, deux & deux, des troiz meismes draps d'or, & semblablement ourlees que estoient les paremens.

Après ces XII lances venoient les trompettes du roy; & après eulx, le roy d'armes d'Arragon, qui vestu avoit sa tresriche coste d'armes, & a son col portoit une moult luifante & legiere targe d'achier, ourlee par tiers des troiz

draps d'or; & a chascun des quatre quartiers de la targe, avoit ung blason de ses IIII lignies, dont il estoit yssu, &, ou milieu des IIII blasons, le scien.

Après le roy d'armes venoit le conte d'Orgel, qui, sur ung trefbel & puissant coursier, portoit sur ung tronchon de lance le demi heaume de messire Enguerant, sur lequel estoit un demi cerf d'or naissant, portant un collier ou estoient, par tiers, un trefbel rubys, un trefbel dyamant & ung trefbel ballay, chascun encloz entre deux moult grosses perles.

Après le demi heaume venoit messire Enguerrant, armé de toutes ses armes, excepté du chief, ouquel il portoit ung trefbel chappellet de diverses fleurs & feuilles, sur ung trefbel & puissant destrier; lui & son destrier houssez d'un trefriche veloux cromoisy figuré, tout brochié d'or sur or, bordez a grans bors d'ermes; &, en sa destre, ung tronsson de lance, sur lequel son bras se reposoit.

Après messire Enguerrant venoient le conte de Prades & le conte de Cardonne, ses conseillers; & puis les aultres seigneurs, chevaliers & escuiers sans nombre, venus pour le convoier. Et ainzy vint descendre en sa loge; & la fut armé de son demi heaume, & servy de ce qui lui failloit.

## L'Acteur sur les armes.



T quant tous deux furent venus, le roy incontinent fist mesurer leurs lanffes, qui devoient estre, de la pointe juscallareft, de XIII piés. Et quant furent mesurees, et a chescun party livrees, le roy manda a Saintré qu'il failist le premier; & ainssy fist il. Mais quant il fut a cheval, lui & son destrier, demanda sa banerolle, & en fist un grant signe de la croix, en disant sa dicte beneïsson que Madame luy avoit monsté, comme dit est. Et ainssy, soy seignant, de pas a pas entra dedens les liffes a son reng ordonné; & avec lui, ses quatre seigneurs, ses conseilliers, & ceulx a cheval & a pié, par semblable nombre, comme estoit ordonné. Et ainssy fist son tour d'aller & de venir tout le long de la toille, qui tendue estoit de fin drap vermeil; & tant de l'aller que du venir, quant il estoit devant les hours, ou le roy & la royne estoient, lors, tant bas qu'il pot, se enclina, en leur faisant sa reverence. Par laquelle le roy a ses gens dist: « Et vraiment, cest escuier, en tous ses fais & en tous diz, monstre bien qu'il est gentil, & qu'il est nourry en la court & en l'escolle de tout honneur. » La royne & toutes ses aultres dames ne le looient pas mains; car n'y avoit celle qui n'en deïst

bien, & l'autre mieulx. Dont la plus grant partie prioient a Dieu pour luy. Lors, pas a pas, se vait metre au bout de son reng; & la, prist sa lance sur sa cuisse, & tressifiquemen, d'aller & de retour, la courust juscau bout de son reng. Le roy, après, fait venir messire Enguerrant, que, pour abregier, tout ainſy que Saintré, vint faire. Et quant tous furent en leurs bous des rengz, le roy ordonna que ilz feissent ce que faire devoient.

L'Acteur sur la premiere jornee.



LORS Saintré, qui sa banerolle tenoit, recommença a faire son grant signe de la croix, & par troiz fois, sa beneichon dire. Alors, chascun, garny de sa lanſſe, sur sa quisse en son arrest la couchia, & tant que destriers peurent courre, l'un contre l'autre s'aprescha. Mais, a celle premiere courſſe, riens ne firent.

A la II<sup>e</sup> courſe, messire Enguerrant sa pointe clinſſa ſoubz la veue de Saintré; & Saintré atacha au bas du grant gardebras, & en brisant sa lance, ung peu ploya. Et, a ce rompre de sa lance, trompettes a deſroy commencerent a ſonner.

A la III<sup>e</sup> courſe, messire Enguerrant baiffa trop sa lance, qu'il rompit a l'archon; & Saintré le cerf de fur

son demi heaume emporta. Alors trompettes commencerent a sonner ; mais, car la lance n'estoit pas bien rompue, le roy commanda a cesser.

A la III<sup>e</sup> course, messire Enguerrant prist ou milieu de la piece, & rompist tresbien sa lance ; & Saintré le fiert au bas du demi heaume, & clinssa entre la piece & la rondelle de la lance ; sy entra le fer entre la main & le ganttellet, lequel lui emporta sans prendre a la char ; dont la main fut endormie, tellement que jusques au III<sup>e</sup> jour après, ne poeurent leurs armes parfaire. Et, au trespasser qu'il fist, sa lance rompist auprès de la douille, qui ne fut point comptee. Alors le roy fist lire les lectres qui portoient l'un attendre l'autre, par l'espasse de VIII jours ; & , par ce, il ordonna que chascun s'en allast par sa porte descendre en son ostel. Et ainssy chascun s'en retourna, tous armés fors que de leurs chiefz. Mais tant vult le roy plus honnourer Saintré, qu'il fist messire Enguerran, quoy c'on dist, faillir le premier, disant que la plasse estoit demoree a Saintré.

## L'Acteur.



t, quant ilz furent tous defarmez & aucunement reposez, & messire Enguerrant de sa main appareillié, le roy les manda querir pour soupper avec luy ; & fist Saintré seoir a sa destre, comme estrangier, & messire Enguerrant a senestre, comme subget & de l'ostel ; lequel portoit sa main lyee en escharpe. Et quant les tables furent ostees, le roy fist la royne avecques ses dames toutes venir. Et lors commencerent les dansses ; & la royne prist Saintré, les aultres dames & damoiselles prinrent aussi les aultres chevaliers & escuiers, qui estoient venus avec luy. La fut Saintré de tous & de toutes moult loé. Messire Enguerrant, de l'autre lees, tout son pouvoir honnouroit & festioit Saintré, qui fut ainssi festioé jusques ad ce que messire Engueran fut bien guary.

Et au III<sup>e</sup> jour, pour faire leurs armes, le roy ordonna qu'ilz fussent sur les rens, tout armez. Et tout ainssi que l'autre foiz venus estoient, ilz vindrent, & Saintré aussi fors que du chief tout armé, eulz & leurs destriers de nouveaulx paremens tous houffez.

Et quant ilz furent tous en point, le roy commanda qu'ilz feissent leur devoirs. Alors l'un contre l'autre, les lances arrestees, brocherent leurs destriers.



A ceste cinquiesme course, messire Enguerrant prist, joingnant la broche, au double grant gardebras; & Saintré, au piet du demi heaume; & tous deux rompirent bien leurs lances, & tellement, que les esclaves volèrent par l'air; dont leurs destriers furent en grant branle de cheoyr. Et alors, trompettes de sonner, & les crys du peuple tellement, que a paine se poeurent rapaisier. Et par ainssy chascun a rompu bien ses deux lances.

A la VI<sup>e</sup> course, messire Enguerrant prist encores ou milieu du grant gardebras; & Saintré, au bas de la baviere; et tous deux rompirent bien leurs lances. Et par ainssi chascun a bien rompu ses trois lances.

A la VII<sup>e</sup> course, au joindre des lances, le destrier de messire Enguerrant fenestra; & par ainssi ne firent riens.

A la VIII<sup>e</sup> course, quant ce destrier vist Saintré approuchier, tout a cop se tourna; & se Saintré ne eust a cop levé sa lance, il feroit par derriere messire Enguerrant; dont [par] le roy, la royne, seigneurs et dames, aussi par tout le peuple, fut grandement loé. Et lors messire Enguerrant se partist, & va en sa loge pour changier destrier. Et quant il fut venus, lors ilz coucherent leurs lances & brocherent leurs destriers tellement que l'un ne l'autre ne toucha.

A la IX<sup>e</sup> course, messire Enguerrant, pour la fureur de son destrier froiz, haulsa ung peu trop sa lance, & Saintré l'attaint au bas de la rondelle, & clinssa sur la piece, puis sur l'arrest, qui du tout se descloa; & au descloer, messire Enguerrant tressfort branla. Et par ainssy Saintré eust bien ses quatre lances rompues. Et messire Enguerrant convint soy retraire, pour aultre piece changer. Et quant il fut sur les reings retourné, & que chascun ot sa lance sur sa cuisse, lors brochent tant qu'ilz poeurent leurs destriers, & ne rencontrerent point.

A ceste X<sup>me</sup> course, fortune vault que tous deux croisierent leurs lances, & de la grant alure des destriers, l'un hurta a l'autre, que n'i heust haye, qui de drap vermeil estoit pendent a l'arde, tellement, que destrier de messire Enguerrant tumba, & celluy de Saintré fut espaulé. Alors Saintré descendit a terre, & sur ung ronchin monta, & en son logis, pour changer destrier, s'en alla; mais oncques, pour conseil de homme, ne se vault desheaumer. Et quant messire Enguerrant fut relevé & a son lez de la lisse retourné, ou il attendit Saintré.

A la XI<sup>e</sup> course, messire Enguerrant ung pou baissa sa lance, & arresta au bas des lames; & Saintré, a la rondelle, qu'il faulsa bien avant. Lors messire Enguerrant, a cause du ferir bas, ploya; & tous deux rom-

pirent bien leurs lances. Et par ainssi messire Enguerrant ot bien romppues IIII lances, & Saintré les sciennes cinq, dont les esclaves vollèrent en plusieurs pars du champ. Alors trompettes de sonner & voix du peuple crier tellement, que grant temps fut, avant que cesser. Et ad ce cop que les cinq lances de Saintré furent rompues, ainssy que en l'emprins contenoit, messire Enguerrant, qui ja bien voit que les V lances de Saintré sont rompues & que il en a l'onneur, requiert, requiert a Saintré la lance aux dames, dont il fust bien content. Et quant le roy entent que ilz vuellent courre la lance aux dames, lors envoya la joustes defendre, pour le peril des armes a pié. Et lors commenda que tous deux, ainssy qu'ilz estoient, vensissent devant luy. Et quant tous deux y furent, il commenda les desheumer; puis par son roy d'armes, qu'il avoit fait sur son hourt monter, leur fist dire les parolles qui s'enssievrent:

Le jugement de ces armes dit par le roy d'armes  
de Arragon.



ES deux seigneurs, qui estes cy presens sens en nommer aucun, le seigneur le roy a bien veu voz chevallereuses armes, sy tresbien faictes & accomplies par chascun, que nulz ou monde porroient mieulx; ainssy qu'elles

senffievent cy par escript. » Alors, presens tous, de courfle en course & de point en point toutes escriptes, les leust, & puis dist : « Et, car a vostre derraine course, par le noble escuier, Jehan de Saintré, vous estans de lances bien romppues per a per, par la cinquiesme que vous, noble escuyer Jehan de Saintré, avés trefbien rompue, & fin de vos armes a cheval, le seigneur roy vous en a juigé le pris. » Et alors messire Enguerrant se approcha de Saintré, pour soy acquictier du ruby. Mais quant Saintré le voit a lui venir, lors brocha son destrier, & tant qu'il post, s'avança a lui. Lors en soy fort le enclinant, lui toucha la main, & au mieulx qu'il poeust, l'acolla, puis lui dist : « Monseigneur & mon frere, tant & de sy trefbon cœur comme je puis, vous remercie du grant honneur que m'avez fait. » Alors messire Enguerrant, comme saige & gracieux chevalier, lui dist : « Et que dictes vous, mon frere ? Ce estes vous que je doy remercier de ce que me avez trefbien battu ! Sy prie a Dieu & a Monseigneur Saint George qu'il vous doinst de bien en mieulx perseverer ; & aussi a vostre trefbelle dame, qui le vous vueille meriter ; a laquelle humblement je me recommande, qui, en tesmoing de toutes ces parolles, je me acquicte vers elle de ce ruby, qu'elle vous a fait lealment gaygnier, luy priant qu'elle le vueille prendre

en gré. » Alors Saintré, foy enclinant, le trefbel rubys print, & humblement l'en remercia, & puis lui dist: « Or, Monseigneur mon frere, c'est par vous que je l'ay gaignié, qui vous estes saint. Mais, adfin que vostre tresdesiree dame ne perde son droit, je vous prie que, en moy humblement recommandant a elle, ce petit dyamant vous plaise lui donner. » Et quant messire Enguerrant vist ce trefbel & gros dyamant & la haulte courtoisie de Saintré, se tourna aux aultres seigneurs prouchains, & en son langage castelain leur dist: « Et vraiment cestui est bien la flour de tous les josnes gentilz hommes. » Puis dist a Saintré: « Certes, frere, je vous en remercy, de par ma seignoure & de par moy; & autant de gré vous en savons, que se je l'eusse prins & elle receu. Mais vous me pardonnez a ceste fois; car je ne le prenderay point; ains le donnerez a celle qui l'a bien gaignié. » Saintré moult l'en prie, & messire Enguerrant s'en deffend tant que le roy demanda que ce estoit. Et quant il le sceust, & aussy la royne, n'est point a demander se Saintré fut lors du roy, de la royne, des seigneurs, des dames, des chevaliers, des damoiselles, des escuiers & tout le commun, tresgrandement loé. Tuteffois le roy, veant les grans prieres de Saintré, manda a messire Enguerrant que le dyamant preist puis que sa cour-

toisie estoit tant qu'il ne le devoit point reffuser. Alors messire Enguerrant le prist. Et, ce fait, trompettes & menestrelz a desroy commencerent a sonner. Et le roy ordonna qu'ilz s'en allassent desarmer. Messire Enguerrant & Saintré, par leurs grandes courtoisies, vouldrent l'un l'autre convoyer. La furent les prieres tant; mais, en la fin, messire Enguerrant gaigna. Et pour plus moustrer sa courtoisie, vaulsist Saintré ou nom, a sa dextre, per a per, le fist aller. Et quant ilz furent au logis de Saintré, Saintré fist toute sa force de le reconvoier; & le eust bien fait, se les seigneurs de la court, tant d'un costé que d'autre, ne eussent Saintré a force retenu. Saintré pria moult les seigneurs, ses conseilliers & aultres, celle nuit de soupper avec lui; mais pour priere nulle, ne fust nul qui vaulsist demourer; ains le laisserent tous celle nuit reposer. Et ainssi fut de messire Enguerrant, pensant landemain aux armes a piet besongnier. Mais le roy, comme faige, doulz & gracieux seigneur, celle nuit considera la painne que cellui jour avoient prinse, & fist leurs armes pour ce jour delayer, pour chascun bien a son aise reposer.

## L'Acteur.



U II<sup>e</sup> jour après, jour des armes assigné, Saintré, avant que nulle chose feist, eust sa messe de Esperit oye, ou il se fist donner sadicte beneichon. Puis, par deux heraulx et ung varlet fist a messire Enguerrant porter ses deux haches couvertes, pour en prendre le choiz, ainssi que en son emprinse contenoit. Lesquelles haches, l'une choisie & prinse, les heraulx trouverent le roy d'armes d'Arragon, qui a Saintré, tout premier, venoit donner, de par le roy, l'eure a deux heures après midi, pour venir es lisses parfaire ses armes a pié. Auquel roy de armes Saintré remercia le roy tres humblement, puis lui donna un tresbel mantel de damas cramoisy, brochié d'argent & fourré de fines martres sebelines, pour la tresbonne nouvelle qu'il ly portoit. Lequel puis fist son rapport au roy.

## L'Acteur.



T quant une heure après midi fut sonnee, le roy & la royne, ainssi que dist est, furent montez en leurs hours. Lors il envoya aux parties qu'ilz venissent. Alors Saintré, comme le commenceur & non mie appellant,

car il ne le avoit neant plus requis que ung aultre, fut a cheval le premier, faisant de sa banerolle le vray signe de la croix, en disant sa dicte beneïsson ; et le surplus, par le façon qui s'enssieu.

#### L'Acteur encores.



T, premiers, les tambourins ; et après, les somniers, de son hernois couvers, comme dit est, et menez par leurs varlez ; et après les somniers, ses deux armuriers, a piet ; et après les deux amoieriers, ses quatre menestrelz, deux et deux. Après les quatre menestrelz venoient les poursievens, et puis, les heraulx des seigneurs du pais ; tous, heraulx et poursievens portans les cottes d'armes en la façon qu'il les devoient porter. Et après les heraulx venoient les chevaliers et escuiers françoiz de sa compagnie, tous vestus paraulx ; et après eulx venoient les roys d'armes et heraulx dudit roy, per a per a ceulx de France et a leur basse main. Et après ces heraulx venoient les trompettes et clarons de Saintré, et puis ceulx du roy. Et après les trompettes du roy venoit le conte de Prades qui, sur un trespuissant coursiers, portoit sa hache devant. Et, aux deux lez du conte, alloient Don Bernard de Cardonne et don Federich de Lune. Et après eulx venoit Saintré, tout defarmé, excepté de ses avant



bras, de ses hernois de jambes & des sollerez, sur son trefbel & puissant destrier, qui sur son chief portoit ung trefbel chappel, ou estoient trois belles plumes en façon d'ostresse, faictes de trefriche broderie, nervees de petis dyamans, rubis, balais & aultres pierreries, naissans d'un trefriche & trefbel afficquet, ou estoit ung trefgros dyamant, environné de troiz trefgros ballaiz & de troiz trefgrosses perles; lui & son destrier houffez d'un saptin cramoisy, tous couvers de branlans de fin or esmailliez de rouge cler a une grande bende de saptin blanc tout couvert de branlans d'argent esmailliez de blanc a trois lambeaux de fin or, qui estoient ses armes; & en sa dextre main portoit sa banerolle, ou Nostre Dame & son enfant estoit, de laquelle, de pas a pas, il se saignoit. Et après lui, per a per, venoient lesdiz messire Arnault de Perillos & messire François de Moncade. Et après, tous les chevalliers & escuiers, que le roy avait envoyé le convoyer, Et en cest estat il vint en sa tente descendre, qui assez près de la porte des lisses estoit, vers son costé. Et la fut armé de toutes ses armes, excepté du chief. Et quant messire Enguerant fut semblablement venu, & en sa tente descendu, lors le roy commanda a son roy d'armes faire appel. Alors Saintré, acompaignié des seigneurs & aultres, ses conseilliers, vint a la porte des lisses, tout a pié; &

la fut le mareschal du roy, qui lui demanda qui il estoit, & que il venoit la faire. Auquel humblement, en souffrant, il respondit : « Monseigneur le mareschal, je suis Jehan de Saintré, venu au jour & heure que le tresexcellent prince, le roy cy present, comme nostre vray juge compettent de monseigneur mon frere, messire Enguerrant de Cernillon & de moy, ainssy que il nous a ordonné, pour a pié parfaire les armes de mon emprinsé, ainsi que en mes lectres contient. » Alors, dictes ces parolles, le mareschal va au roy faire son rapport. Lors le roy commanda lui faire ouvrir les portes des lisses, pour soy retraire en son pavillon. Et quant les portes furent ouvertes, & Saintré desmarcha pour entrer dedens ; alors, de sa banerolle qu'il tenoit en sa droicte main, fist un tresgrant signe de la croix, puis la baïsa, & en son pavillon entra. Messire Enguerram que, pour abregier, en ceste propre façon entra ; mais quant tous deux furent en leurs pavillons, ne tarda gaires que le mareschal, acompagné des quatre gardes, l'un après l'autre, & premier a Saintré, commença ; & armé de toutes ses armes, & après lui ses ordonnez conseilliers, le mena & presenta au roy, qui en son hourt estoit. Dont, en allant, passa devant le hourt ou la royne & les aultres dames estoient ; lors, faisant sa reverence, Saintré sur ung genoul s'enclina. Lors veiffiez

dames a jointes mains prier Dieu qu'il le gardast de meschief. Lors devant le roy s'en va, auquel semblablement fist sa reverence a genoul. Et la tant fust, que incontinent vint messire Enguerrant. Lors Saintré envers luy fort s'enclina, ce que n'estoit point de coustume ; puis lui dist : « Monseigneur mon frere, sans prejudice de nulluy, je prie a Dieu qu'il vous doinst bien & honneur ». « Et a vous aussi, mon frere ! » dist messire Enguerrant. Lors tous deux devant le roy se mirent a genoulx. Lors le roy au mareschal commanda en prendre les sermens, pour abregier, que appartiennent au cas. Lors le mareschal les fist jurer sur les saintes Euvangilles que, sur la foy que ilz tenoient de Dieu, sur leurs vies & sur leurs honneurs, que ilz ne portoient ne savoient chose sur eulx, ne entendoient a porter ne porteroient, comme briefz, parolles, charmes, herbes, conjuracions, ne aultres dyabolicques operations de mal engin, parquoy l'un contre l'autre ne peussent offendre ne deffendre ; & sans nulles haynes, envies, ne maltallens, fors seulement pour acquerir honneur & bonne renommee, & les tresdesirees graces de leur tresbelles dames. Lesquelx sermens fais, chascun se leva, puis va en son pavillon ; mais, au lever que Saintré fist, sur son desmarchier il se tourna, & au roy de rechief fist sa reverence, & semblablement a

la royne & aux dames, comme avoit fait. Et lors se retraist en son pavillon, & aussi messire Enguerrant, pour leurs bachinez faire cramponner.

*Comment ilz faillent de leurs pavillons pour faire leurs armes.*



uant ilz furent tous deux en point, pour abregier tous les cris & deffences que a telz cas appartient, le roy commanda les faire faillir hors de leurs pavillons. Mais au faillir que Saintré fist, sa visiere levee, il baïsa sa banerolle, & en disant sa beneïçon que Madame lui avoit monstree, & faisant ung tresgrant signe de la croix ; puis la rebaisa, & la bailla a ung de ses conseilliers. Et, ce fait, baïssa sa visiere, et commença en son hernois haulcer ses bras & ses espaulles, puis sur ung genoul, & puis sur l'autre, ainssy proprement que se il fust en seul pourpoint, tenant sa hache en ses poings. Et quant tous deux furent hors de leurs pavillons, & leurs pavillons mis hors des lisses, lors, par commandement du roy, le mareschal, au milieu des lisses, commença a haulte voix crier : « Laïssiez les aller ! »

*Comment l'un contre l'autre desmarchent et combattent  
tres vaillamment*



Et quand le mareschal ot fait son cry, l'un contre l'autre desmarchent, que semblent deux lyons deschainez. Mais au desmarchier que Saintré fist, a haulte voix il s'escria : « A ma trefredoubtee dame a qui je suis ! » Et alors commencerent l'un sur l'autre a ferir. Messire Enguerrant, qui trefvaillant chevalier estoit, fort et puissant, et plus grant de personne que Saintré n'estoit, haulça sa hache, et le ferit tel cop, au dessus de la charniere, que tout le fist canceller ; et Saintré le atteint de l'estoc de sa hache au pertruis de la visiere, qu'il le fist ung grant pas en arriere desmarchier. Alors messire Enguerrant rehaulça sa hache, et de toute sa force descend son cop, ainssi que premier avoit fait ; mais Saintré qui le premier cop avait ja bien senttu, se couvrit de sa hache tellement, qu'il ne fut point touchié. Alors messire Enguerrant rehaulce sa hache pour le ferir ; mais Saintré, au deschargier que il faisoit, l'atteint du trenchant de sa hache sur les dois de sa main droicte, que n'y vallut la rondelle, que tous les dois ne lui effroissast et endormist. Messire Enguerrant estant chault, non sentant le meschief qu'il avoit, pensa

haulcer sa hache ; mais il ne peust. Alors que il sentit sa dolleur, & ne peust sa hache soustenir, comme chevalier hardy & preux, tint sa hache fort en sa main fenestre, ouvrant ses bras pour soy lyer avec Saintré. Mais quant Saintré aperceut sa vollenté, combien qu'il ne savoit pas le meschief, par poust d'estoc de sa hache ferir souvent, ne le laissoit approchier de lui. Et quant il se fut advisé, tout a cop adressa son cop sur la main fenestre qui la hache tenoit, que du poing la luy fist tomber. Et quant messire Enguerrant se vist sans hache, comme desespéré, tout a cop s'avança, & vient Saintré par le corps lyer, & Saintré, lui d'un bras ; car, de l'autre sa hache tenoit. Et quant le roy voit la hache de messire Enguerrant a terre, & leurs deux corps lyez, comme prince & juge droicturier, incontinent gecta sa verge & dit : « Ho ! ho ! » Alors par les gardes furent les combatteurs departis, A ces parolles, le roy par le mareschal les fist devant lui venir, & puis leur fist dire : « Vous, messire Enguerrant, & vous, Jehan de Saintré, le roy m'a commandé vous dire que tous deux avez sy haultement & vaillamment fait voz armes, voz devoirs & voz honneurs, qu'il ne est nulz qui peust avoir fait mieulx. Mais, selon le contenu de la lectre de voz armes, Jehan de Saintré, qui concluent combattre tant de voz haches. que l'un soit porté a

terre, ou sa hache perdue des deux mains ; dont, par le compris d'icelles, Jehan de Saintré, le seigneur roy, qui cy est, vous a jugié le pris ». Alors tous deux, qui a genoulz estoient, le roy commanda a lever, & les faire de leur bachinez defarmer. Et quant Saintré entend le jugement & sentence du roy, tant humblement qu'il sceust & peust, l'en remercia, disant : « A ! trefexcellent & puissant prince, de l'onneur qu'il vous a pleu moy faire, & de la sentence de noz armes que pour moy vous adjudiez, sy trefhumblement que scay & puis, vous en remercie. Mais, au regard du pris que me adjudiez, sy trefhumblement que puis, je vous supplie que, sur ce, vous plaïse trop mieulx y penffer, & bien adviser comment monseigneur mon frere, qui cy est, me a de sa hache bien festoyé ; & ce que j'en ay fait, sire, ne a esté que de aventure ; dont y devez bien penffer. » Desquelles parolles par Saintré dictes, furent tous les cœurs des escoutans tous esmerveilliez ; dont par ce les langues furent a tous & toutes deslyees, a qui le porroit mieulx loer. Et, quelque amour qu'ilz eussent a messire Enguerrant, tenir ne se poeurent, que ilz ne deïssent de Saintré, que vraiment il estoit bien la monjoye & le adresse de tout honneur & de humilité. Le roy en son hourt, & tous les seigneurs qui avec luy estoient, en furent trefesmerveilliez. La

royne, madame Allienor de Cardonne, femme dudit messire Enguerrant, & toutes les aultres princeffes, contesses, baronneffes & dames, qui au grant hourt de la royne estoient, se prinrent toutes a le tresgrandement loer. Et meismement, messire Enguerrant, aux aultres qui entour lui estoient, ne se poeut de tenir de dire : « Or, escoutez le trefnoble parler de cestui ! Ou est cellui, ne ou fut oncques, que d'un tel honneur se voulsist desarmer pour en armer son contraire parti ! »

Le roy, qui tant prenoit plaisir de dire & de oïr les loenges de Saintre, qui ne prenoit garde a luy, qui encores estoit a genoulx, soubitement lui commanda a lever, et puis lui dist : « Jehan de Saintre, ad ce que me requerez que je me avise, je vous respons que j'en suis tout advise ; & , a la fin que chascun congnoisse que la grace & honneur que Dieux vous a au jour d'uy donne, je la vous vueil garder ». Alors le roy ordonna que Messire Enguerrant courtoisement lui rendest sa hache, et du surplus feist son devoir, quant seroit desarme. Et lors messire Enguerrant se fait baillier sa hache, & de sa main bleschiee, au mieulx qu'il poeust, avec l'ayde de la senestre, sa hache courtoisement a Saintre rendist, disant : « Mon frere, je vous rends vostre hache, & du surplus me acquicteray, ainssy que en voz lectres d'armes contient, priant a Dieu & a monsei-



gneur saint George que, de bien en mieulx, vous accroisse en tous honneurs. » Et quant Saintré entend du roy son ordonnance, & le gracieux parler de messire Enguerrant, se fist bailler son bracerlet, que ung de ses gens tenoit. Lors, ayant receu sa hache, a messire Enguerrant s'enclina, & dist : « Monseigneur mon frere, puis que le bon plaisir du roy est tel, je le obeys ; mais vous, comme celui qui l'avez bien desservy, je me acquicte & vous donne mon bracerlet, que avez bien desservy, en vous de tref bon cœur priant que le prenez en gré. Messire Enguerrant & tous les aultres plus esmerveilliez de ceste chose que oncques n'avoient esté, messire Enguerrant lui dist : « A ! mon frere Jehan de Saintré, voz honneurs cesseront elles jamais ? De vostre bracerlet & de l'onneur que me faictes je vous remercie, tant comme je puis ; mais a vostre tref belle dame vous le retournerez en vérité ». Et a ces parolles le roy demanda quelz prieres ils faisoient. Le mareschal lui dist : « Seigneur, c'est Jehan de Saintré qui, a toute force, vult a messire Enguerrant donner son bracerlet, ainssi que se il avoit eu le pris ». « Le bracerlet ? » dist le roy. Lors se tourna vers les princes & aultres seigneurs qui avec luy estoient, & leur dist : « Et que dictes vous de l'onneur & de la vaillance d'un si josne escuier ? Oncques

tel ne veys, » « Et vraiment », dirent les aultres, « seigneur, non feismes nous ! Et, a la verité, bien semble qu'il est de noble lieu party, et qu'il a bien veu & apri en la tresnoble court, ou il est noulry ; & aussy le sont tous ceulz de sa compaignie ». Et finces ces parolles, incontinent le roy ordonna que son brachellet vaulsist garder. Et quant Saintré entend le roy, lors a genoulz luy dist : « A ! sire, pour Dieu mercy ! au mains foyez content que en aultre part je l'employe ». « En aultre part », dist le roy, « nous le accordons ; le brachellet est vostre : employer ou qu'il vous plaist le povez employer ; mais nous ne voudrions que l'en deist que ce fust par nous, ne par nostre jugement, que vous le eussiez donné ». « Sire », dist Saintré, « vostre bonne mercy ! » Lors appella le roy d'armes d'Anjou, Thoraine et Lifignien, les heraulx qui estoient venus avec lui, & au roy de d'armes donna le brachellet ; puis tous troiz les envoya a Madame Alienor de Cardonne, femme de messire Enguerrant, qui au hourt de la royne estoit : « Et lui direz que je me recommande humblement a elle, & comme a celle qui, par raison je doy penser & croire, que sur toutes c'est celle qui mieulx a desservy avoir ce brachellet ; laquelle je requier & prie que, de par ma tresfredoubtee dame qui le me donna, luy plaïse le prendre en gré,

tresdesplaisant que, pour l'onneur & amour, il n'est riche & tel que a elle se appartendroit ». La royne, madame Alienor, & les aultres princeesses & dames qui avec elles estoient, aussy le roy, qui en son hourt a dextre estoit, & tous les seigneurs de sa compaignie, n'est point a escrire se tous furent esmerveilliez. Lors madame Alienor au roy d'armes & heraulx respondit : « Roy d'armes, et vous aultres heraulx, mes amis, ce tresgracieux & vaillant escuier Jehan de Saintré je remercie ; mais, faulve sa grace, je ne suis pas celle qui ait ce bracellet deservy, comme il dist ; mais est bien celle par quy il a ce jour tant de grace & de honneur acquis. Et, pour ce, le luy reporterez, & lui direz que il me soit pardonné. » La royne, comme tresfaige & advisee dame, quand elle entend ceste responce, lui dist : « Et vrayement, Belle Cousine, vous ne devez pas cest honneur reffuser, & d'un sy trescomply gentil homme, comme cestui est ; sy vous prie que le prenez ». Lors madame Alienor le voulloir de la royne fist ; &, en son bras fenestre, la royne vult estre celle qui lui mist. Et quant le bracellet fut au brachs de madame Alienor mis, lors elle, du pendant de son collier ung tresbel & riche affichet print, d'une tresgrosse & fine perle de IIII a V caras, avironnee de trois tresgros dyamans & de troiz tresbeaux rubis, que au

roy d'armes elle bailla ; puis lui dist : « Vous, & vous, heraulx qui estes cy, donrez ceste petite bague a ce tresgracieux escuier Jehan de Saintré, en moy de tresbon cœur recommandant a lui ; & direz que, jasoit que son bracerlet appartenoit trop plus a sa tresbelle dame que a moy, touteffoiz, a sa requeste, je l'ay prins ; & car il me semble que sa tresbelle dame aucunement se doit sentir de l'onneur qu'il a ce jour acquis. Et pour ce vous prie que, de par moy, ce petit afficquet vous lui bailliez, luy priant que, en moy bien recommandant a elle, le lui vueille presenter. » Lesquelles parolles dictes, & bagues prises & donnees, quant le roy le sceut, il en fust trescontens. Lors commanda que tous deux fussent desarmés. Lors chascun de son leez se retrait, pour a cheval monter. Et quant Saintré fut a cheval monté, incontinent se traist vers messire Enguerrant, que pour la dolleur de sa main se faisoit aucun peu abillier ; et quant il aperceust Saintré, ly dist : « Ha ! frere, frere, vostre dame vous a elle commandé que vous servez de telz viandes les compaignons ? » « Ha ! monseigneur mon frere », dist Saintré, « mais la vostre vous a elle commandé de telz picaudes festoier ceulx qui se jouent avec vous ? » Et quant ilz furent a cheval montez, lors fut la grant priere entre eulz, qui, pour l'onneur l'un de l'autre, sauldrait le der-

rain. Le roy, qui entendoit que l'onneur fust a Saintré, incontinent manda que tous deulz saillissent per a per ; mais, pour ce que Saintré avoit le pris, vout qu'il allast a la dextre main ; & puis chascun, comme estoient venus, allast en son logis. Mais au departir furent les grans prieres ; car chascun vouloit acompaignier son compaignon. Et quant le roy voist leurs prieres, de rechief leur renvoya que ces grans honneurs cessassent, & que chascun preist son chemin. Lors chacun prend congié l'un de l'autre, & vont en leurs logis defarmer & reposer tout ce jour jusques a l'eure du soupper, que la royne les envoya querir. Dont, pour abregier, la furent de bons vins & de viandes, de mez & d'entremes, treslargement servis ; puis de chanssons, de danffes, & de morisques, de pluiseurs façons, moult joyeusement festoiez. Et a tant laisseray cy a parler des grans honneurs, des disners & des souppers que le roy, la royne, les aultres seigneurs & dames donnerent a Saintré, & Saintré a eulx ; & diray du congié que il prist, & des dons que des ungs aux aultres furent fais.

*Comment Saintré prend congié du roy, de la royne,  
& de tous les aultres de la court, & les dons que ilz  
se firent.*



PRÈS ce que Saintré eust ses armes faictes par la façon que avez oy, il demoura deux jours a Barcellonne, festoiant les uns les aultres. Et au III<sup>me</sup> jour, il prinst congié du roy, de la royne, des seigneurs, des dames & damoïselles de la court, aussy des aultres princes, princesses & aultres dames du país, la venus pour ces armes veoir ; dont l'en tenoit assez plus de compte que l'en ne fait au jour d'uy. Et vouldrent le roy & la royne que, ad ce congié, la coustume du país fust rompue, en tant que touchoit les personnes de Saintré & des chevaliers & escuiers de sa compaignie : c'est assavoir, que trestous fussent des dames baïsiez. Et, premier, la royne vault commencer, qui baisa Saintré, premier, & puis les chevaliers & escuiers de sa compaignie ; & ainssy firent toutes les aultres, ce que par la coustume du país oncques n'avoient fait, ne oncques puis ne firent, se n'est par grant especiallité d'affinité d'amis. Auquel congié prendre, hellas ! amours, qui ja avoit, d'un leez & de l'autre, aucunes de ses trespouces ardans estincelles leurs piteux cœurs alumez, que, ad ce

tresdur deppartir, tenir ne se peurent que l'yaue de leurs dollens cœurs ne descendeist par leurs yeulx aval leurs faces, quelques faintz samblans de riz que leurs bouches feissent. Et après son congié prins & son bagaige party, fist au roy presenter le plus bel & puissant de ses quatre destriers, couvert du plus riche parement qu'il eust, & ung tresbel & gent paige, son nepveu, moult genttement abillié, dessus. Et, de l'autre lez, a la royne fist presenter cent aulnes de la plus fine toille de atours, & aultres cent aulnes de la plus fine toille de Rains que a Paris il avoit peu finer, & unes tresbelles heures garnies de fines pierreries & de fin or. Et, semblablement, a toutes les dames & damoiselles de la court ensemble fist presenter aultres II<sup>c</sup> aulnes desdictes toilles, que a la royne avoit fait ; a la chambre du roy & de la royne, & aux officiers, par moictié, cent escus ; aux roys d'armes & heraulx d'Arragon & estrangers, excepté les sciens, aultres cent escus ; aux trompettes & tous menestrelz, cinquante escus ; a madame Alienor, une tresbelle blanche haguenee, seellee, & hernoiz tous couvers d'un tresriche velloux velluté & cramoisy, brochié a grans ouvraiges de fin or, tous frangiez d'or & copponnez de foyes a ses coulleurs. A messire Enguerrant envoya ung aultre de ses meilleurs destriers, seellé & couvert de l'un de ses aultres plus

riche paremens, avecques une trefbelle espee bien garnie de fin or. Et a chascun des aultres III seigneurs, ses conseillers, envoya ung trefbel coursier. Le roy, qui ja avoit ordonné que a son monter lui envoya ung trefbel & trespouissant coursier puillois & deux trefbeaux gennez de l'Andelosie, une trefbelle coulpe couverte & son eguyere d'or, trente mars de tasses bien dorees & cinquante mars de vaisselle de cuisine blanche ; a ses III chevaliers, une piece de velloux cramoisy ; & aux IX escuiers, troiz pieces de damas cramoisy ; a ses heraulx, trompettes & menestrelz, II<sup>c</sup> flourins d'Arragon, &, au surplus, cent florins. La royne lui envoya ung trefriche drap de velloux en poulpre cramoisy & brochié d'argent, comme a escuier, deux pieces de fin damas : l'une cramoisy & l'autre noir ; & aux troiz chevaliers de sa compagnie, a chascun sa piece de saptin figuré, bleu ; & a tous ses neuf escuiers, a chascun sa pieche de saptin plain & bleu. Madame Alienor lui envoya une trefbelle chayenne de quatre mars d'or.

Messire Enguerrant lui envoya ung trefbiau coursier d'Espagne & ung trefbel gennet de l'Andelosie ; & sur chascun ung paige more, trefbien habillié a la morisque ; & une piece de damas cramoisy, brochié d'argent. Le conte de Cardonne lui envoya cinquante mars en vaisselle d'argent. Don Federich de Lune lui envoya XII trefbelles



Et grosses arbaletes de achier Et XII bringantines, dont les quatre estoient couvertes de velloux plain, brochié d'or, Et garnies d'or ; les autres III, de velloux bleu ; Et les aultres III, de diverses coulleurs de damas, toutes garnies d'argent doré. Messire Arnault de Perillos lui donna ung More noir, trefrichement abillié, sur ung trefbel Et puissant gennet, armez Et habilliez tous a la morisque. Et messire François de Moncade, deux trefbeaulx hernoiz tous complez : l'un d'armes Et l'autre de joustes, trefrichement garnis, Et une trefbelle espee garnie d'or, tout esmaillié de blanc ; Et encores ung Turch, sa femme et leurs deux enfans, trefgrans ouvriers de fil d'or Et de foyes, que puis Saintré donna a la royne, qui trefgrant joye en fist. Des aultres dames Et damoiselles de la court, ne y ot celle qui ne luy donnaist chemises brodees d'or Et de foyes, arcandolles, bourses Et gandz brodez, tous a la façon du pais, musc, oysellez de Chippre, Et tant d'aultres odoriffiques odeurs, que treflongue chose seroit a vouloir tout reciter. Tant estoit le regret d'elles a lui Et aux siens, que a painnes pourroit on plus. Que vous diroye je ? Ce fut le gentil homme, Et aussy ses compaignons, que, par avant ne après, je aye leu, veu, ne oy dire, que a sy grant grace Et loenge de tous en soit jamaiz partys.

*Comment Saintré, acompaigniez de tous les seigneurs,  
se part de Barcelonne, pour en France retourner.*

**E**T quant Saintré fut pour monter a cheval, prins congiet de son hoste & de pluseurs, pour partir. La furent les contes de Prades, d'Orgel, de Cardonne, & les aultres seigneurs que j'ay dit, & aultres chevaliers & escuiers que j'ay dit, jusques au nombre de mil a XII<sup>c</sup> chevaulx, pour le convoier. Et, oultre ce, le roy les fist tous deffrayer, en tant que son royaume dura, par ung maistre d'ostel & clerck de la chambre aux deniers. Et, a tant laisseray cy a parler des honneurs fais a Saintré, des offres, & des congies prins ; & parleray de sa venue devers le roy, des veux & des voyaiges que Madame, pour l'amour de luy, a faiz.

*Comment Saintré & ses compaignons viennent a la court, de la bonne chière que le roy, la royne, Madame & les aultres dames, et tous, leur font.*

**Q**UANT Saintré fut a son logis, le soir qu'il fut partiz de Barcelonne, pour plus honnestement faire savoir a Madame le contenu de ses armes, son retour & son fait, se appenssa que, s'il mandoit au roy aucun de ses

heraulx, que on porroit penſſer que ce ſeroit en glorifiant ſa bonne nouvelle ; dont au cœur de gens on porroit eſtre repris. Et, pour ce, ſ'appenſſa que il le diroit a meſſire Pierre de Pruilly, duquel il moult ſe fioit. Lequel luy diſt que, vraiment, plus honneſte ſeroit que par ung aultre le feiſt, & non par nulz de ſes heraulx, jaſoit que ſoit leurs offices ; & encores que a roy, a royne, ne quelzconques aultres, il eſcript : « maiz ſe vous vouldes que j'envoye Guillaume, mon couſin, comme de moy ; & eſcripray au roy, a la royne & aux dames, l'honneur que avez eue ; & auſſi Guillaume, qui eſt aſſez entendant, comptera tout ; & je bien, a la verité, lui formeray ». Et ainſſi fut fait.

Et quant le roy, la royne, & eſpecialement Madame, & les aultres de la court le ſceurent, la joye fuſt tout par tout, que pluſieurs jours a paines parloit on d'aultre choſe, tredeſirans de ſon retour. Madame, que de puis ſon partement a payne ceſſoit elle que jour & nuit ne fuſt en prieres & oroifons, faiſant tous les vendredis & ſamedis ſon promis veu de non porter ſur ſa char nue de ſon corps aucun linge juſques a ſa venue, comme diſt eſt. Mais quant elle ſceut puis la nouvelle que, a la court d'Arragon, il ſeroit delivré par ung chevalier qui ja en avoit l'octroy du roy, acruſt ſon veu que, tous les mercredis, ſeroit dire

messes, & aumosnes jusques a la despence de dix escus, & oultre, plus, de faire pelerinaiges secretement par la ville ; ad ce elle se penoit moult souvent. especialment au terme, qu'elle savoit, des armes. Dont endementiers qu'elle estoit en prieres, Guillaume de Pruilly, envoyé par messire Pierre, arriva, qui apporta la nouvelle, telle que j'ay dit. Et quant Madame feust celle sy tresdesiree nouvelle, que Yfabel tout acourant lui porta, lors Madame, de ce bien adcertenee, incontinent en son cœur, levant les yeulx au ciel, Nostre Sires remercia ; puis s'en reva en sa chambre, & lors, a nudz genoulz & a mains jointes, tout a par foy, Nostre Sires derechief remercia. Que vous diroye je ? Tant estoit sa joye grande, d'un costé, que a paynes tenoit sa contenance ; & de l'autre lez, le desir de le veoir sy grant, que, jour & nuit, reposer ne pavoit, & tel que a peu n'effa  oit le plaisir que de son bien il avoit. Et a tant laisseray cy a parler de la grant joye qu'elle avoit. convertie en tresdures dolleurs, par l'ardant desir de le veoir ; & diray de sa venue devers le roy, & du grant honneur & bonnes chieres qui lui furent faiz.

*Comment Saintré, par ses journees, est venus devers le roy ; l'honneur et les bonnes chieres qui luy furent faictes, et le cueur de ma dame gary.*



**E**T quant Saintré et sa compaignie eurent tant chevauchié par leurs journees qu'ilz furent a deux lieues de Paris, ilz trouverent maintz barons, chevaliers, escuiers bourgoiz, et aultres de la court et de la ville de Paris, tous venus a l'encontre pour le honnourer et acompaignier, tant estoit amé et bien vullu de tous. Lors fut la joye des ungs aux aultres, que c'estoit ung grant plaisir. Et quant il eust au roy, puis a la royne, faictes ses reverences, qui tresgrant joye lui firent, lors va a Madame, qui de joye avoit tant, que a paines favoit foy maintenir ; combien que, comme saige dame que elle estoit, sa tresentiere joye elle celloit. Puis va aux aultres dames, qui tresgrant joye lui firent, lesquelles ayant toutes baïsees, lors, pour sa venue, la royne commanda a danffer. Et endementiers que les danffes estoient, Madame, qui avec la royne feoit, lui dist : « Hé ! Madame, Saintré, comme vous avez oy, a en Arragon assez danffé ; aussy est il las. Pour Dieu ! faictes le appeller, et le faictes seoir cy bas avec nous, et lui demandez des estas et façons des dames d'Ar-

ragon. » « En vérité » dist la royne, « Belle Cousine, vous dictes bien ». Lors la royne fist Saintré appeller, & encores troiz aultres dames ; lors dist a Saintré : « Saintré, mon ami, nous voullons que vous reposez ». Puis dist aux aultres troiz dames : « Seez vous toutes, & la plus courtoise le servira de la queue de sa robe ». Madame, pour le veoir viz a viz, ne vault pas estre la plus courtoise, mais en fist le four. Lors la royne, premier, araisonna Saintré de sa venue a la court d'Arragon, de la chiere que le roy, la royne, les seigneurs, especialment les dames, lui firent ; puis de ses armes, tant a cheval comme a piet, des beaultez, des maintiens & des habillemens des dames. Desquelles choses, premier, Saintré, touchant ses armes, s'en passa legierement, & ce qu'il en dist fut plus a l'honneur de messire Enguerrant que au sien ; mais du surplus, loa les dames en toutes façons tresgrandement, & aussi fist il le roy & tous les seigneurs, dont trop loer ne s'en pouoit. Et a tant laisseray cy a parler des loenges & honneurs qu'il se looit ; & diray de la tresparfaicte joye & bonne chiere que Madame lui fist, & comment elle repaissoit ses yeulx, de foiz a aultre, quant elle oïoit.

## L'Acteur.



A dame, endementiers que ainssy devioient, comme se riens n'y penslast, regardoit a dextre & a fenestre, puis ça puis la, & puis tout a cop son tresdoulz regard sur luy flechissoit ; & en ce faisant, elle prinst de son atour une espingle, puis commença a furgier ses dents, ainssy que son signal estoit. Et quant Saintré aperchoist de Madame son signal, incontinent lui respondit, par froter ung peu son œul droit. Et ainssy, a tresjoyeuses destresses de leurs cœurs, passerent cest treslong & annuyeulx jour, & jusques a la nuit & heure entre eulx ordonnee, que ilz se trouverent au jardin ; & lors commencerent l'un l'autre a festoier, ou furent maintz baisiers donnez, & maintz baisiers rendus. La furent leurs joyes, la furent leurs desirs, & la furent leurs cœurs de tous leurs maulx garis ; ausquelx delis ilz furent, depuis les XI heures jusques a deux heures après myenuit, que force leur fut l'un de l'autre departir. Et atant laisseray cy a parler de leurs parfaictes joyes, & diray de l'avancement de Saintré & de la compaignie du premier dit Bourciquault.

Cy parle comment Saintré fut chambellam du roy, & des alliances de lui & de Meingre, escuier, dit Boucicault.



E roy, qui ja tant amoit Saintré, ainssy que avez oy, l'amour de lui peu a peu creust tant que, en peu de temps, il le ordonna dormir en sa chambre, & puis son premier chambellain. Saintré, qui ja bien avoit retenu les doctrines de Madame, quant elle, en son enfance, l'adressoit a estre vertueulx & bien moriginé, recordant le dit de Albertus, qui disoit :

*« Non tua claudatur ad vocem pauperibus auris, etc. » ;*

& encores du tref bel ver que Aristotes dist ainssy :

*« Vir bone, que curas rex ville, rex periturus,*

*Nil proffiturus dampno, quandoque futuras.*

*Nemo diu manssit in crimine, sed cito transsit :*

*Est brevis atque levis in mundo gloria que vix » ;*

et pluiseurs aultres enseignemens touchans ceulx qui sont eslevez es haulx estas. Et, pour ce, oncques pour estat qu'il eust ne honneur que le roy lui feist, oncques son cœur n'en orguillist, ne ses main-tiens furent plus grans ; ains a ung chascun plus doulz, plus amiables & plus courtoiz se monstroient tous les jours. En cellui temps estoit en la court ung



jofne efquier trefgracieulx, de la duchié de Thouraine, qui nommez estoit le Meingre, qui, par esbattement fut nommé Bourcicault, grant pere des Bourcicaulx qui font au jour d'uy, trefsaiges, soubtilz & trefadvenans efquiers, & qui assez avant en la grace du roy estoit.

Cellui Bourcicault, voyant Saintré qui tant estoit en la grace du roy & sy avant, plus que des aultres, s'en accoincta. Saintré, qui jofnes estoit, le voyant sy homme de bien, aussy pour l'amour du pais, trefvoullentiers s'en acoincta ; & tellement se acompaignerent et amerent que oncques deux freres ne peussent mieulx. Par laquelle amour d'eulx, le roy, qui ja bien amoit Bourcicault, fut content, & ordonna qu'il couchast avec Saintré en la couchette : c'est assavoir, quant il ne couchoit avec la royne. Que vous diroye je ? Ces deux efquiers se amerent tant, que oncques deux freres ne se amerent plus ; & furent, l'un a l'autre, sy loyaulx & sy certains, que oncques une seule faulte ne fut sur nulz de eulx. Et quant l'un d'eulx alloit dehors pour ses affaires, ou pour emprinse ou voyage d'armes, comme ilz faisoient souvent, l'un ou l'autre gardoit la place tellement, que nul n'y peust entrer. Et jasoit que Bourcicault fust puis trefvaillant chevalier, oultre plus estoit il plus soubtil & attempré que Saintré n'estoit ; mais, au fait des armes, ce dist que Sain-

tré estoit tenu le plus avant. Et, pour ce, les roys d'armes & heraulx en firent ung commun proverbe, qui dist ainssy :

« Quant vient en ung assault,  
Mieulx vault Saintré que Bourcicault ;  
Mais quant vient en ung traictié,  
Mieulx vault Bourcicault que Saintré »,

c'est assavoir, l'un pour les armes, & l'autre pour le conseil. Dont par ainssy, tant que ilz enssemble vesquirent, leur amour & leur estat dura. Et a tant laifera cy a parler de eulx ; & diray des aultres nouvelles armes que Saintré fist a l'encontre du seigneur de Loyssellench, baron de Poullenne, qui porte d'argent a ung boeuf ramppant de geulles, corné & onglé de fable ; lesquelles armes furent a Paris devant le roy, la royne, Madame, & les aultres seigneurs & dame sans nombre.

*Comment Madame ordonna a Saintré de oster l'emprinse que le seigneur de Loiffenlench portoit.*



L'AN après que les armes de Saintré a l'encontre de messire Enguerrant furent accomplies, le seigneur de Loyssellench, baron de Poullayne, grant, fort & trespuissant chevalier que, pour acquérir honneur & la tresdesiree

grace de sa tresbelle dame, tresbien acompaignié de IIII barons, aussy de Poullayne : c'est assavoir, le sire d'Endach, qui porte de geulles a ung faultoir persé de sinople; le seigneur de Nulz, qui porte d'or a une teste de boeuf de sable; le seigneur de Morge, qui porte d'argent a trois testes de sable; & le seigneur de Terg, qui porte d'or a une croix de geulles vuidee; que tous quatre, faictes ces armes, alloient de compaignie a Saint Jacques. Lequel seigneur de Loissellench portoit, pour emprinse d'armes a cheval & a piet, deux cercles d'or: l'un au dessus du coude du bras senestre, & l'autre au dessus du coudupié, tous deux enchayennez d'une assez longue chayenne d'or, & ce par l'espace de cinq ans, se, entre deux, il ne trouvoit chevalier ou escuier de nom & d'armes, sans reprouche, qui le delivrast des armes qui s'enssient. Par lesquelles, plus tost & plus honnorablement accomplir, se appenssa venir en la tresnoble court de France, ou tous nobles & chevaleureux hommes estoient treshonorez & bien receuz; aussy pour avoir la congnoissance & acoinctance de eulx. Lors par Brunsuich, le herault qui avec lui estoit, fist lire sa lectre d'armes & desclairer du langage poullain en françoiz que, pour abregier, disoit ainssy: Que celui qui le deslivrera & luy feront tenus de courre a cheval, l'un contre l'autre, X coursses de lances

d'armes, de la mesure que le prince ordonneroit, & ce, en hernoiz & seelles de guerre, sans aultre avantage nul, sy vraiment que, entre les dix coursses, ne fussent, premier, trois lances bien & raisonnablement romppues, au dit du prince. Et se, a la fin desdictes dix coursses, ou troiz lances bien romppues, Dieux eust gardé les corps de loyal essonne, le II<sup>e</sup> jour après, ilz combatteroient a piet dix poulz de lances sans reprise; puis feront repris pour changier bastons: c'est assavoir, haches pareilles, desquelles ilz combatteront d'estoc, de mail ou de taille, ainssy que mieulx leur plaira, sans reprise, X aultres cops; & après la reprise, recombateront des pointes de leurs espees X aultres cops, & semblablement feront des dagues d'armes. Desquelles lances, a cheval & a piet, toutes garnies, aussy des aultres bastons dessusdiz, il sera tenu et vult que en la lisse il en donrra le choiz. Et s'il advenoit que, en faisant lesdictes armes, l'un d'eulz fust de aucune piece de son hernoiz defarmé, il sera tenu de en tel estat les acomplir, ou quicte pour soy acquictier de ce seul pris.

Et celluy a qui Dieux des cinq armes acomplies aura donné du meilleur, pour les armes a cheval, son compaignon sera tenuz luy donner ung dyamant, sur la place, du pris III<sup>c</sup> escus ou au dessus; & pour les poulz de lances a piet, ung rubis du meismes pris; & pour

les haches, une fine perle de IIII caras ou au dessus; et, des espes, ung ballays dudit pris; et des dagues, ung saphir dudit pris aussy. Et s'il advenoit, que Dieux deffende! que, en faisant lesdictes armes, a cheval ou a piet, l'ung d'eulz fust tellement essonnyé que, pour ce jour, parfaire ne se peust, ou qu'il fust hors de ses arçons, ou de ses piez portez a terre, ou fust de teste, de corps ou de bras tellement desarmez qu'il reffusast en cel estat parfaire les dictes armes, celles et cestes qui seroient faictes seroient tenues pour faictes. Et sera cellui tenu de paier tous les pris des armes a faire, comme se il les avoit, l'un après l'autre, tous perdus. Et, pour plus tost soy acquictier des pris qui seroient perdus, chascun de nous sera tenu, avant le commencer des armes, les mettre es mains du prince, pour en ordonner a son bon plaisir.

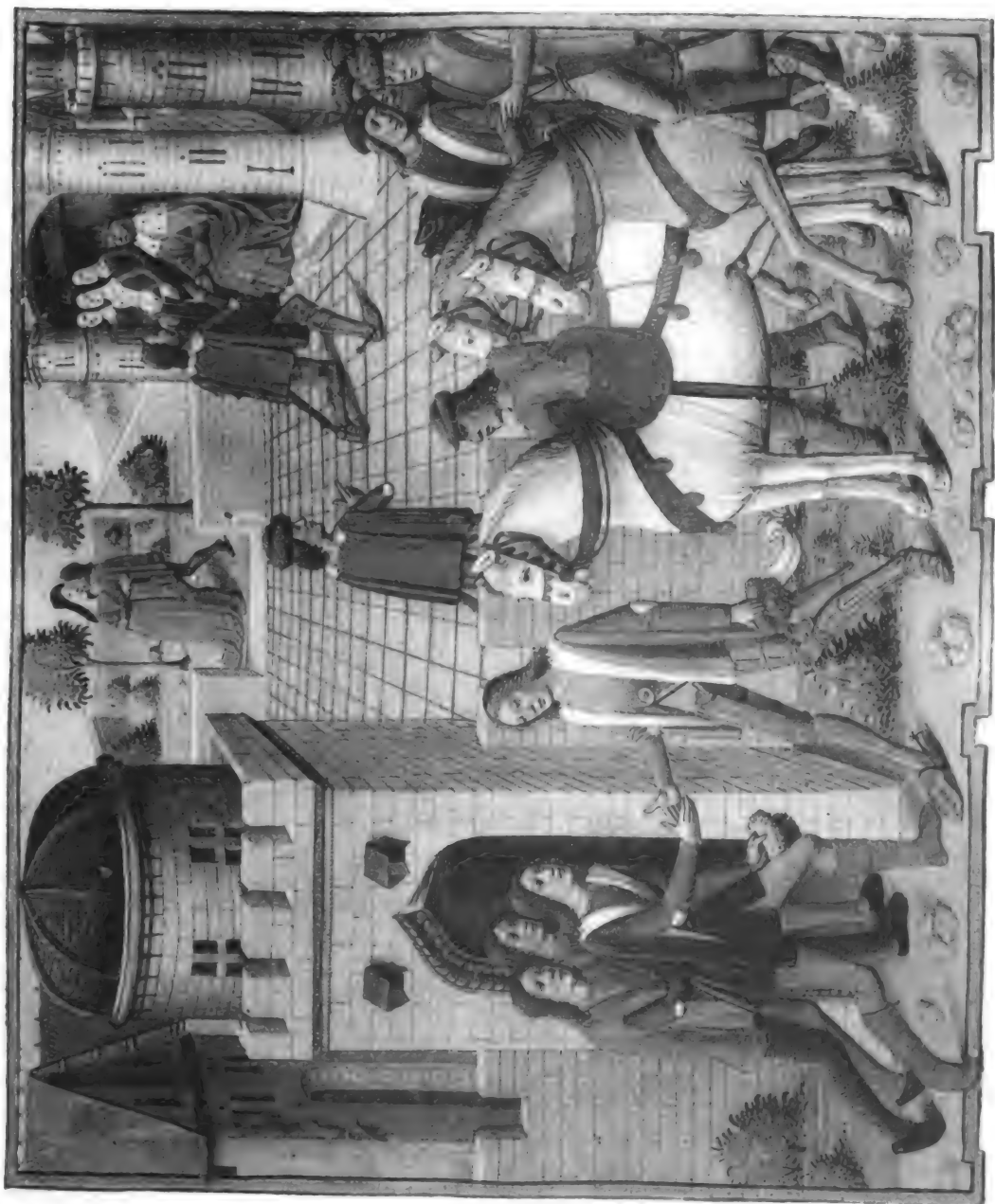
#### L'Acteur



ESQUELLES armes ainssy publiees, Madame, sans plus y pensser, fist a soy Saintré venir, et tout coyement, au plus brief qu'elle pot, luy dist: « Mon ami, ores est la journee venue que Dieux et fortune vous ont permis, pour vous honnorer et mettre supz, par la venue de ce chevalier pollain, dont les armes sont

publiees. Sy vous pry, tant comme je puis, que vous soyez tout le premier a Monseigneur le roy faisant la requeste de le deslivrer ; & de la despence ne vous soufriez ; car Dieu & nous pourvuerrons a tout. Et jassoit que vous soyez mon feul ami, trestout mon bien, & tout quanques je puis dire, parquoy sur tous aultres le vous deveroye desconseillier & qui plus est, deffendre de vous plus mettre en telz perilz ; mais tant l'amour que je vous porte, que vous vouldroie en tous endrois, le plus vaillant & le meilleur, esperant en Dieu que il vous partira de l'onneur. » Et quant Saintré entend Madame sy haultement parler, jassoit que son cœur estoit ja tout conclud, lors a ung genoul se met, & treshumblement l'en remercia, & dist : « Ma trefredoubtee dame, sur l'amour & foy que je tiens a vous, je estoye ores en ces penssement, & comment je porroye parler a vous. » « Allez tost », dist elle, « avant que nul soit le premier ! » Lors hastivement s'en va au roy, & incontinent a genoulx se mist, & lui fait sa priere, ainssy qu'il appartenoit. Le roy, qui moult l'amoit, le regarda en soufrian, comme esmerveillié, penssant que ung sy josne homme, & de assez menue façon, avoit cœur de sy fortes armes entreprendre a ung sy grant & puissant homme, comme ce chevalier polain estoit ; puis lui dist : « Et, Saintré, y avez vous

bien penssé? » « Penssé? sire », dist il, « oil; dès aussi tost que je le veis, je ne eux oncques puis aultre desir ». « Et endementiers que ilz estoient en ces parolles, arriva le viconte de Beaumont, qui au roy fist la semblable requeste. Et la faisant, y vint encores le seigneur de Craon; & sur ce, le seigneur de Vergy; puis le viconte des Quaisnes, le seigneur de Saucourt, le seigneur de Hangeft, & tant d'autres, trestous au roy faire leur requeste. Et quant le roy entend la priere de tant de seigneurs, a qui pavoit plus prier, alors leur dist: « Mes amis, a telz choses les premiers vont devant; vous voyez cy Saintré, le premier, qui encores en est a genoux. Certes, combien qu'il soit josnes; mais Nostre Sires est le Dieu des fors & des foibles, des josnes & des vieulz; & comme Dieu est pour les foibles autant que pour les fors, & pour les josnes comme pour les vieulx, & pour ce, nous sembleroit lui faire tort au bon voulloir qu'il a ». Alors chascun se leva, loans son bon voulloir, & plus contens de Saintré qu'ilz n'estoient l'un de l'autre. Lors Saintré, tant humblement qu'il peust, remercia le roy. Le roy, pour landemain, fist prier au disner le seigneur de Loiffellench, les aultres IIII barons, & les chevaliers & escuiers de leur compaignie, ausquelz furent fais tresgrans honneurs; &, après disner, les danffes avec







les dames, la royne presente, qui trefamiablement tous acquillist, puis aucunement, par gens des deux langues, leur demanda des dames & des estas de leur pais, disant estre trefdesplaisante que elle ne les entendoit. Et quant les dansses furent cessees, avant les espices venues & le vin de congiet, lors fut Monjoie, roy d'armes des François, qui, de par le roy, fist relirre la lectre d'armes, la present la royne, seigneurs & dames, a plenté. Et quant la lectre fut leue, Monjoye demanda audit chevalier, se ce feel estoit celui de ses armes, & s'il advouoit tout ce que en sadicte lectre contenoit. Et quant tout ce fut donné a entendre audit chevalier, il dist que son feel & sa lectre il advouoit. Alors Saintré a genoulx devant le roy se mist, & fist renouveler son congié; lors se leva, & au chevalier dist: « Monseigneur, vous soiez le trefbien venus! A l'ayde de Dieu, de Nostre Dame & de Monseigneur saint Michiel, je vous desprisonneray de vostre veu, & des cercles & chaynnes dont estes emprisonné. » Et lors s'avança pour les cercles oster. Et quant le chevalier voist Saintré sy menu & sy josne, comme de honte se recula, & en son pollain a ses gens dist: « Et est ce celui qui me doit deslivrer? Ne a il, en ceste court, nul sy hardi que luy? » Lors lui fut dist qui il estoit, & comment le roy l'amoit, & que ja il avoit fait

armes en Arragon, devant le roy, a cheval & a piet, & que de tous deux en avait eu l'onneur. Lors le regarda moult fort, puis dist : « Je ne le puis doncques reffuser : face doncques son bon plaisir ! Bien dis que telz gens sont plus a doubter aucunes foiz que les plus puissants. » Alors fut dist a Saintré, qui ja le vouloit requérir de plus avant : « Saintré, faictes ce que avez commencié ; car il vous en remercie de tres bon cœur ». Alors Saintré les cercles osta. Et, ce fait, le roy donne, de celui jour a XXX jours, le jour des armes a cheval ; puis en sa chambre se retrait. Et lors Saintré portant les deux cercles d'or : l'un devant, l'autre derriere, pendans a la chayenne, environné en tour son col, fust, et maintz aultres, acompaignier ledit chevalier en son hostel. Et cy laisseray a parler des grans honneurs et bonnes chieres que, tant qu'ilz furent la, leur furent faiz ; & diray des grans dolleurs que Madame ot en son cœur, & des belles parolles qu'elle lui dist.

*Comment Madame se plaint a Saintré, et les belles parolles qu'elle lui dist.*



ADAME, qui encores n'avoit veu le chevalier que au lever des cercles, quant elle le vist sy hault, sy puissant et sy furné, fust moult esbahie, et se repentit tant des parolles que elle avoit dictes a Saintré, que oncques puis ne fut joyeuse; mais, puisque la chose estoit sy avant, aultre conseil ne s'y povoit prendre. Dont, jour et nuit, ne cessoit de plaindre et souspirer, et en ses plains disoit: « Hellasse! moy dolante! et que as tu fait? Ne que penssoies tu, quant tu conseillas et mis en voye de telz perilz cellui que en ce monde tu plus amoyes, et que sur tous l'en devoyes desconseillier? Hellas! et il aura affaire a ung sy grant homme, sy fort et sy puissant, que il n'est nul qui doubter ne le doye. Dont, se aucum meschief du corps ou de son honneur luy en advenoit, ce que a Dieu ne plaïse! lasse, dollente, maleureuse, jamais plus en mon cœur joye n'aroye; et, que pis est, lui, par aventure, jamais ne t'ameroit; et vraiment il aroit droit, combien que ad ce je l'aye conforté, seulement pour estre entre les bons et les preux des renommez. Et de ce, mon vray Dieu, je t'en appelle a tesmoing, et aussi

ta trefbenoicte mere, dicte de Leeffe en Laonnois, a laquelle je le veue, tout de chire, armé de son hernoiz, sur ung destrier houffé de ses armes, tout pesant III<sup>m</sup> livres, a genoulx et a mains jointes, Vierge, toy suppliant que en honneur et en corps le me vueilles rendre et saulver; et, du surplus, adviengne que porra! car il y faillira bien en point ». Et quant Madame ot finees ses parolles, elle vint ou la royne estoit. Sy ne tarda gaires que elle aperceust Saintré; lors elle prist son espingle, et son signal luy fist. Saintré, que, de l'autre leez, moult desiroit parler a elle, incontinent lui respondit. Et quant la nuit et l'eure fut venue, et que ilz furent ensemble, Madame, qui le voist sy trefjoyeux, lors son cœur changea propos, et se mist de son grant dueil en trefgrant joye, et lors lui dist: « Or, mon amy, penssez de bien faire et vertueusement; perdez ou gaigniez honnorablement; car, quoy que de vous adviengne a ung tel et sy puissant homme, vous ne y povez avoir que honneur. Et ne doubtez la grandeur ne la force de ce jeant au regard de vous; car Dieux est par sur tous, et aide a ses amis qui en ont besoing; et la raison est ceste: car les plus fors mesprisent les plus foibles et combattent en leur orgueil, et les foibles requierent l'aide de Dieu, qui les conforte et est pour eulx. Dont, de homme a

homme, de povoir a povoir, nul que Dieux ne se doit craindre; & a ceulx qui sont de povoir ou de nombre egal, & qui tous requierent de bon cœur l'aide de Dieu l'un contre l'autre, se garde bien qui aura tort; car Dieux, qui est vray juge, rend a chascun son droit. Doncques, mon ami, adviengne de vous ce que a Dieu plaira! Se il vous en donne aucum peu de honneur, ce peu vous fera plus que tout l'onheur d'un aultre; & s'il vous surmonte, comme un jayant qu'il est au regard de vous, il ne vous poeut tant fouller que le monde ne vous en prise trop plus que se ne l'aviez point fait; car j'ay aux preux des armes oy compter que le gentil homme sans querelle, foullé en armes, est plus a prifier que n'estoit devant; car les gens combattent, & Dieux donne les victoires a qui il lui plaist. Dont, mon ami, ne vous souffiez que de faire bien. Et, quant au regard de votre despence et abillier honnorablement, veez cy en ce fachel VI<sup>m</sup> escus, et despendez honnorablement, & a Dieu soyez! »

## L'Acteur



AINTRÉ, qui voist l'amour de Madame envers lui florir tous les jours, tant humblement qu'il poeut et scet, l'en remercie. Dont, pour abregier, prist de elle congié; et, toute nuit, ot tant de joye, que, de ce nouvel pensfement, il ne dormist. Et quant le jour fut venus, oye la messe et dictes ses heures, de besongnier il ne cessa, et tant, que, a l'ayde de Dieu, du roy et de Madame, il fut d'armes, de destriers et de trefriches paremens et aultres habillemens sy bien en point, que vous diroye je? qu'il eust bien souffiz a ung baron royal. Et atant laisseray cy a parler de toutes ces choses, et du grant bruit qui partout estoit de ses armes, et de la priere que chascun faisoit pour luy; qui tant estoit josne et homme menu au regard du chevalier pollain, que sembloit a chascun que, tous les cops, le foulleroit; et diray des armes, au jour du terme donné.

*Comment le seigneur de Loissellench & Saintré vindrent es lisses faire leurs armes a cheval, presens le roy, la royne, les seigneurs & les dames.*

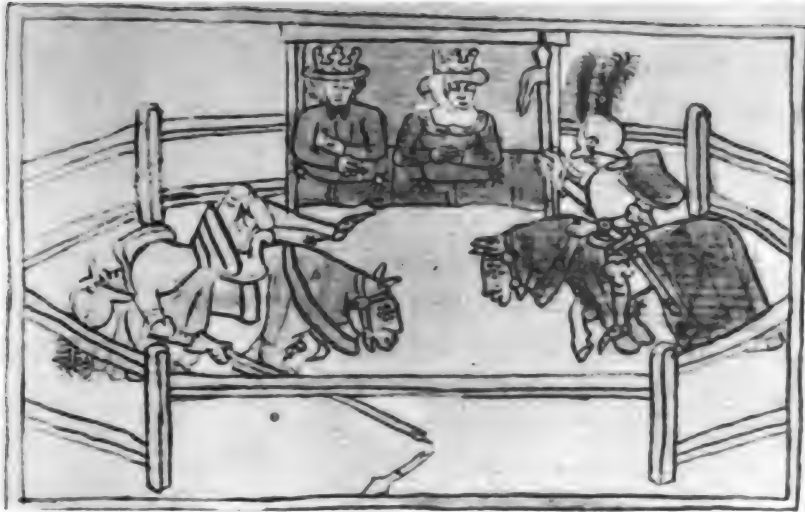


UANT le XXX<sup>e</sup> jour fust venu après ce que Saintré eust osté l'emprinse au seigneur de Loissellench, & jour ordonné de commencer leurs armes, le seigneur de Loissellench fist, ce matin, soubz le hourt du roy porter XX grosses lances, toutes armées, fors de fers, sans nulz avantaiges, ainssy que en tel cas appartient.

Et quant le roy, la royne, les aultres seigneurs royaux et dames furent sur les hours, & par les fenestres de la grant rue Saint Anthoine, a Paris, le seigneur de Loissellench, par ung herault, envoya ung coffret de cuir, tout plain de tresbeaux fers de lances, pour les lances dont ilz devoient joustier, & donner la mesure telle qu'il lui plairoit. Et endementiers que les lances se ferroient, a tresgrande et belle compaignie de seigneurs, de chevaliers & de escuiers françoiz, que le roy avoit ordonnez, arriva ledit seigneur de Loissellench, ausy des chevaliers et escuiers de sa compaignie, qui estoient plus de C & L chevaulz, tous vestus de robes nouefves et pareilles; & devant lui cinq tresbeaux destriers, dont les IIII estoient houffez de paremens de



velloux de diverses couleurs & de diverses façons d'orffaveries. Et le V<sup>e</sup> estoit de velloux figuré au blason de ses armes, chargé d'orphaverie : c'est assavoir, d'argent a ung bœuf rampant de geulles, corné & onglé de sable ; & , sur chascun son tresbel & gent paige, trefrichement habilliez. Et après ce destrier venoit le conte d'Estampes, qui sur ung coppon de lance portoit son heaulme, sur lequel estoit ung demi bœuf de geulles, entre deux penars d'argent, naissans d'un torteys de meismes & de geulles. Et après lui, ledit seigneur de Loisselleng, sur son trespuissant destrier, armé de toutes ses armes, fors que du chief, sur lequel il portoit ung tresbel chapelet de diverses violettes ; lui & son destrier houffez d'un trefriche velloux cramoisy, velluté & brochié d'or sur or, tous fourrez de martres febellines ; & , a sa dextre, venoit le duc de Berry, qui, pour l'onneur & ordonnance du roy, comme seigneur estrangier, l'accompaignoit. Et quand il fust a l'entrer des lisses, le roy, sans nulles feremonnies, le fist entrer, & aller soubz l'ombre d'un bien grant ciel de tappiserie, couvert d'une grant cour-tine, d'un boult a l'autre, a annellez courans, ou estoit le dresseoir pour l'armer, vins, fruis & espices a plenté, pour tous raffreschir. Et endementiers que il estoit a l'ombre de son ciel, arriva Saintré, semblable-





ment armé de toutes ses armes, excepté du chief, qui couvert estoit d'ung tref bel chappellet de byevre, avironné d'une trefbelle touaillette de Plaisance vollant, toute brodee & frangee de fin or ; et, au front, estoit ung trefriche affichet d'um trefgros dyamant, avironné de troiz gros ballays & de troiz grosses perles de IIII caratz, que Madame lui avait tout ainssy donné ; lui & son destrier tous houffez de tref fines ermines fourrees de martres sebellines, qui faisoit tref bel a veoir. De ses six aultres destriers, & de ses pages tref bien habilliez, qui devant lui alloient, je me passe ; car chascun le doit pensser. Après ces VI destriers venoit le conte d'Alençon, qui tant l'amoit, que, sur ung tronsfon de lance, son hernois de teste vault porter. Et après lui venoit Saintré, & a sa destre, le duc d'Anjou & de Thoraine, qui tant le vault honnorer. Et, après eulx, sans nombre, les seigneurs, les chevaliers et les escuiers, qui le vaulrent acompaignier. Et quant il fust a l'entrer des lisses, il fist, comme bon chrestien, de sa banerolle ou Nostre Dame estoit, ung tresgrant signe de la croix, en disant la beneïçon, ainssi que devant est dit que Madame ly avoit monsté. Et quant Madame le vist, il lui sembla trop plus bel que oncques ne avoit fait ; dont, tant pour la grant amour que elle lui portoit, comme du grant peril que lui

sembloit ou elle l'avoit mis, dont tant se repentoit, que, peu a peu, en celle grant dolleur, estant au hourt avec la royne, le cœur lui faillist. Et quant la royne et les autres dames la veirent cheue comme morte, qui pas ne favoient son mal, pour non troubler le roy et toute sa compaignie, sans faire bruit, arrouserent son viz, son nez, son poulx et ses mains de vin aigre, et tous les remedes qui s'y poeurent trouver ; et tant fut frottee et secourue, que, peu a peu, elle revint en foy. Lors se print a ouvrir les yeulx et regarder, puis ça, puis la, puis l'un, puis l'autre ; puis se print a parler, et dist : « A ! trefbenoicte Dame, vueilliez moy conforter ! » Lors fut resconffortee, tout au mieulx que l'en peult. Mais, pour priere que la royne lui feist, oncques, pour lors, a veoir les armes ne se vult trouver.

#### L'Acteur.



AINTRÉ, entrant dedens les lisses & souffriant, regarda les hours du roy, & puis des dames, en passant, & osté son chappellet, tant humblement & sy bas qu'il poeut, se enclina. Mais de ce que il ne vist Madame, fust aucunement espris ; touteffoiz, il s'apenssa bien que c'estoit, doubtons que Madame n'eust coeur

souffissant de veoir ses armes, ainssy que ja elle lui avoit dit. Lors, tout a cheval, entra dessoubz son grant ciel, ainssi courtiné, paré et garny comme l'autre estoit ; et, avec lui, messeigneurs le duc d'Anjou et le conte d'Allençon, et ceulx qui ordonnez estoient pour le servir, sans plus.

L'Acteurs encores.



T quant ilz furent tous deux venus, et par la maniere que j'ay dit, le roy, qui ja avoit ordonné la mesure des lances et faictes toutes ferrer, ordonna que ilz feissent du tout armes, et que le seigneur d'Oissellengh, comme entrepreneur, fust sur les rengs, tout le premier ; et ainssy fut. Et lors ordonna que Saintré venfist, que sur son hernois de teste portast son chappellet de bievre ainssi garny, comme sur son chief il le portoit. Et quant tous deux furent venus, le roy manda au seigneur d'Oissellench dix lances egalles, par dix chevaliers, et qu'il en choisist les cinq. Le seigneur de Loissellench, comme faige et gracieux chevalier, remercia le roy tresgrandement, et puis les envoya a Saintré, que il choisist, ainssy qu'en son emprinse contenoit. Saintré, que pour abregier, l'en remercia, dist que les V plus grosses l'en reteneist. Lors ledit seigneur duc, qui le vault servir,

en print l'une, que sur sa cuisse lui mist, jusques au partir. Et quant les deux lances furent baillies, lors le roy, de par Dieu, les ordonna a partir. A ces parolles chascun brocha son destrier l'un contre l'autre, qu'il sembloit que jamais a temps y peussent venir. Et, a celle course, le seigneur de Loissellench attainit sur la double du coude fenestre, qui esclinsa; & Saintré l'attaint au faulz du palestron; & car le cop fut aucum peu bas, dont, en rompant sa lance par maintz esclas, il ploya. Alors le cry des gens & des trompettes fust sy grant, que longue piece dura. A la II<sup>e</sup> course, le seigneur de Loissellench attainit Saintré a la buffe tellement, que a bien peu ne l'endormist; & Saintré l'attaint au front de son heaume, & perça son bœuf d'argent tellement, que, au passer que les chevaulz firent, le lui tourna ce de devant derriere; & a ceste course, Saintré ung peu se reposa. A la III<sup>e</sup> course, le seigneur de Loissellench, tout ainssy que Saintré l'avoit actaint, il actaint Saintré, & lui emporta, sur la pointe de sa lance, son chappellet de bievre, ainssy garny comme il estoit; & Saintré l'attaint au hault de son grant gardebras, qu'il lui faulsa, avec son double, & rompit les tresses, & le gardebras en terre volla. Et alors commença le cry & la noise des gens & des trompettes tellement, que a paynes les poeust on faire cesser. Et quant le

seigneur de Loissellench fut ainssy desarmé, le roy vult reveoir la lectre des armes, pour bien veoir comment elle contenoit. Sy trouva sur ce troiz clauses, dont la premiere estoit, que, s'il advenoit, dont Dieux deffende! que, en faisant lesdictes armes, a cheval ou a piet, que l'un de eulx fust tellement enssonnnyé, que, pour ce jour, parfaire ne les peust; ou que il fust hors de ses archons, ou de ses piez portez a terre; ou que il fust, de teste, de corps ou de bras tellement desarmez, qu'il reffusast a parfaire lesdictes armes en cel estat; cestes & celles qui seroient a faire seront tenues pour faictes; & sera tenu cellui de payer tous les pris, ainssy que se, l'un après l'autre, il les avoit tous perdus. Et, pour celle cause, le roy fist cesser la joustte, & au seigneur de Loissellench fist recorder & signifier le contenu de sa lectre par les quatre seigneurs d'Endach, de Nulz, de Morg & de Terg, barons pollains, venus en sa compaignie, ainssy que dit est, qui, present eulx, fut leue; les priant que, de sa part, lui recordassent, qu'il ne vaulsist pas mettre son ame, son honneur, & par aventure, sa vie, en sy grant peril. Le seigneur de Loissellench, qui oyt les choses dessusdictes, remercia le roy tres humblement; mais, comme tresdesplaisant de son meschief, dist que advensist de lui ce que porroit, car vraiment il parferoit ses armes! Les seigneurs



françoiz, que le roy lui avoit baillié, pour lui servir, ne l'en povoient destourner. Lors les diz seigneurs poullains lui dirent tout court qu'ilz ne le serviroient plus en cel estat. Alors le seigneur de Loissellench dist: « Vous voyez mieulz que moy mon honneur & ma honte: je lez remetz en voz mains ». Alors ilz dirent que sur eulz ilz le prenoient, pour le tresgrant dangier ou ilz le veoient, le confortant que, aux armes a piet, il se porroit bien recouvrer; & alors, a tresgrant paine & douleur de son cœur, il le consentist. Laquelle nouvelle rapportee au roy, les fist tous deux retraire, & de leurs chiefz defarmer, & puis tout a cheval venir devant ly, chascun garny du pris que il devoit donner. Quant la royne & les aultres dames veirent que le seigneur de Loissellench estoit ainssy defarmé, acoururent toutes a Madame, qui sur les quarreaux d'or & de foye gifoit, faisant a Dieu & a Nostre Dame de Leeffe, a qui, comme est dit, l'avoit rendu. La royne luy dist: « Hé! Belle Cousine, levez supz! & venez veoir tant de sy belles choses: & comment nostre bon filz Saintré a le grant Pollain defarmé, que Monseigneur les a fait venir, je ne sçay pourquoy, fors que pour donner le pris! » Madame, qui de celle trefdesiree nouvelle son cœur ne favoit ou il estoit, faingnist aucunement que gaires ne lui en challoit. Alors la royne luy dist:

« Ha ! Belle Cousine, bien appercevons que, vraiment, vous estes peu joyeuse de l'onneur que ce trefvaillant escuier a huy concquis ; dont Monseigneur & nous y partons. Or, sus ! levez vous appertement ! » Lors la prent par la main, & les aultres dames par l'autre, tant qu'elle fut levee, & fut a la veue du hourt. Madame, qui tant avoit sa joye renouvellee, embuschee soubz l'ombre du parler que la royne luy avoit dit, couvrant sa restouree maladie, a la royne dist : « Hé ! Madame, comment est ce gent chevalier pollain ainssy d'une espaulle defarmé ? » Alors la royne lui compta toutes les armes : & comment Saintré rompiſt sa premiere lance, comment il perça le bœuf d'argent du chevalier & le retourna ce devant derriere, & comment il l'avoit defarmé. En devisant de ces choses, Madame, qui, de joye, ses yeulx bougier ne povoit de regarder Saintré ; & Saintré, regardant puis ça, puis la, & puis tout a cop son regarder flechissoit sur elle. Alors Madame lui fist son signal, auquel gracieusement il respondit. Et quant ilz furent presens le roy, il leur fist dire par Monjoie, roy d'armes des François : « Monseigneur de Loissellench, & vous, Jehan de Saintré, le roy, mon souverain seigneur, cy present, m'a commandé de vous dire, que l'un & l'autre de vous deux avez sy haultement & sy honnorablement faictes voz armes du jour

d'uy, que ne sont hommes nulz qui mieulz les peussent faire. Mais, pour vostre gardebras, Monseigneur de Loiffellench, du cop de lance defarmé, a vous, Jehan de Saintré, le roy, par le contenu de la lectre, vous a jugié de ces armes le pris, & a vous, Monseigneur de Loiffellench, que vous en acquictiez, & veez cy de quoy. » Lors lui bailla le bel & riche dyamant du pris, que le roy gardoit. Lesquelles parolles dictes, par Brunsvich, le herault venu avec lui, ly furent, de mot a mot, dictes. Alors le seigneur de Loiffellench se enclina devers le roy, & en son pollain, le remercia de l'honneur qu'il lui avoit fait, tres humblement, & dist que, vraiment, Saintré avoit lealment gaignié le pris. Et a ces parolles il prist le dyamant, et vers Saintré s'avança ; & en son langaige, tresdoulcement le remercia, et mist en son [doigt] le dyamant. Et lors le roy ordonna que chascun se allast defarmer ; et ainssy fut. Mais au departir l'un de l'autre, en toutes façons, Saintré, per a per, & a sa destre, le convoya. Alors trompettes, clarons et menestrelz, a corner ; dont la joye fut par la ville tant, que ne se porroit compter. Et atant laisseray cy a parler de eulx deux, quy s'en vont defarmer, & puis soupper avec le roy, qui tresgrandement honnora le dit chevalier & sa compaignie ; & de Saintré, que la royne vult retenir avecques elle, au soupper.

## L'Acteur.



QUANT le soupper fust prest, le roy envoya querir le seigneur de Loissellench & tous les aultres IIII barons, chevaliers & escuiers pollains. Alors Saintré s'en va les querir, tresbien acompaigniez. Et quant ilz furent devers le roy, il leur fist tresbonne chiere & grant honneur. Lors les tables furent mises, & le soupper prest. Le roy fist le seigneur de Loissellench a sa dextre seoir, & a sa fenestre, les aultres IIII barons; & les aultres, a l'autre premiere table après celle du roy. De vins, de viandes, & de diverses façons, ne fault point escrire; car chascun le doit penser. Saintré, après ce qu'ilz furent tous assis & servis, s'en va soupper avec la royne, ainssy que elle lui avoit dit. Des bonnes chieres que elle, Madame, & les aultres dames & damoiselles luy firent, ne fault point demander; car n'y avoit celle qui s'en peust cesser. Madame, qui sur toutes les aultres estoit celle que plus legierement s'en passoit, touteffoiz tenir ne se peust de regarder ce bel dyamant du pris, que, en une chaynne d'or, en son col il portoit; alors la royne aussty le vult veoir, & plusieurs aultres dames. Lors Madame lui dist: « Certes, Saintré, la dame est bien eureuse, qui l'a gaignié! » La royne, qui oynt ces

parolles, lui dist : « Je prie a Dieu, Saintré, que, de bien en mieulx, puissiez vous tous les aultres pris gaignier ! » Lors a genoulx leur dist : « Ha ! mes dames, vostre bonne mercy ! Mais je ne l'ay pas a Dieu servy ; & ce qui en est me vient de lui, par voz bonnes prieres. » A ces parolles, le maistre d'ostel vint, qui fist laver la royne ; & quant elle fust affize, malgré que Saintré en eust, le fist asseoir a sa dextre. Que vous diroye je ? La joye y fust telle, d'un leez & de l'autre, que ne se porroit compter. Mais, quant les tables furent levees, le roy, d'un leez, & la royne, de l'autre, s'en vont en la grant salle pour faire dansser. La furent les dansses, les morisques, de diverses façons ; mais, pour les affaires que le seigneur de Loissellench avoit eu ce jour, & aussi de Saintré, de son costé, le roy hasta les espices & le vin de congiet ; puis se retrait en sa chambre ; & chascun print congiet. Saintré & tous les aultres, chascun prend soubz le bras son chevalier ou escuier, & a trefbelle compaignie, menerent Loissellench & ses gens en leur hostel. Et cy laisseray a parler des honneurs, des vins, des viandes, que le roy, tous les jours, leur envoyoit, & des affaires du jour ensievant, pour leurs armes a piet ; & diray de Madame & de Saintré, & de la trespargaicte joye que, celle nuit, ilz se firent au preau.

## L'Acteur.



ELLE nuit, ainssy que Madame avoit a Saintré son signal donné, ilz se trouverent au preau ensemble. Alors furent les baidiers donnez & les baidiers rendus, que vous diroye je? telz, que oncques ne pensserent estre a sy parfait plaisir. Et alors Madame lui dist: « Hellas! mon cœur, hellas! ma joye, hellas! mon seul & souverain desir, je veis huy heure, que jamais vive ne vous cuiday veoir; & quant je vous veis entrer aux lisses, de la grant paour que de vous je eux, le cœur m'esmortit tout tellement, que, comme morte, je cheis; &, se ne eusse esté bien tost secourue, vrayement je rendoye mon esperit. Mais quant je oys de vous les victorieuses nouvelles, incontinent mon cœur mort se reveusquist; & Madame, avec les aultres dames, me vindrent soudre, & a la veue du hourt avecques elles venir. » « Hellas! ma treshaute, tresentiere & ma seule dame, que me dictes vous? Las! & se je l'eusse sceu, que eust fait mon douloureux cœur? Trop mieulz, pour lors, me eust vallu la mort que la vie! Mais loez & regraciez en soit Dieux! Las! quant je entray es lisses, je vous veis delez la royne; mais, quant je vins tout armé sur le rens, je veis la royne & toutes, fors que vous; sy

me penssay, que n'aviez cœur de veoir la jousté, ainssy que ja m'aviez dit; sy ne penssay a vostre mal plus avant. Ores, ma trefredoubtee dame, bon est le mal de quoy on garist! Loez soit Dieux, Nostre Dame & vous de l'onneur que, par vous, je ay au jour d'uy, esperant, Madame, de bien en mieulx! Sy vous supply que faictes bonne chiere, & du surplus ne vous souffriez; car le Dieu, qui fust huy a noz armes, fera aux aultres, passé demain.» Et a ces parolles l'un de l'autre print son tresgracieux congié. Et cy laisseray a parler de leurs affaires, que furent landemain; & diray de leurs armes a piet, & comment elles furent.

*Comment le seigneur de Loissellench et Saintré vindrent es lisses, et comment ilz firent a pié leurs armes.*



Le jour que les armes devoient estre, & a l'eure qui leur fust ordonnee, le roy, la royne, les seigneurs & les dames furent sur leurs hours. Le sires de Loissellench, par les sires d'Endach & de Morg, envoya au roy deux lances a poulser, pareilles, ferrees, & armees chascune de sa rondelle pour couvrir la main devant & peintes en vermeil; & ausy deux haches, II espees & deux dagues d'armes, toutes pareilles, sans nulles

difficultez, pour en ordonner tout ainssy qu'il luy plairoit. Lors le roy, pour abregier, prist quatre de ces pointes, qu'il envoya a Saintré, & les aultres quatre rendist ausdiz seigneur d'Endach et de Morg, pour les reporter au seigneur de Loissellench. Et, ce fait, le seigneur de Loissellench, armé de toutes ses armes, fors que du chief, se partit de son logis, a toute telle ordonnance, que aux armes a cheval avoit fait; & tant plus, que les contes de Nevers, de Boulongne, de Tancarville & de Retel portoient devant lui les quatre pointes, a cheval; et, après eulz, le duc de Berry, qui portoit son hernas de chief; & puis lui, armé de toutes ses armes, houffé, et son destrier, de fin vellouz aux coulleurs de ses propres armes; et, après lui, mains barons et aultres nobles hommes, et, au sourplus, ainssy que a la jousté avoit esté; et en cel estat vint entrer es lisses, et descendre en son nouvel pavillon, que le roy lui avoit fait dreschier, et, avec luy, ceulx qui ordonnez estoient. Et quant il fut descendus, ne tarda gaires que Saintré vint a tref belle & grande compaignie; & devant lui venoient les contes du Perche, de Clermont, de Saint Pol & de la Marche, qui portoient ses IIII pointes devant; et, après eulz, le duc d'Anjou, qui semblablement portoit le hernas de son chief; & en celle tref belle et grande compaignie



vint semblablement descendre en son aultre pavillon, que le roy aussi avoit fait dresser pour lui. Des roys d'armes, des heraulx, pourfievans, trompettes, des clarrons et des menestrelz, de diverses façons, que devant eulz alloient, je me delaisse, pour abregier. Et quant ilz furent tous deux en point, le roy ordonna les faire tous deux faillir. Alors chascun des deux seigneurs ducz leur donnerent leurs lances a pouffer; et, au prendre de la lance que Saintré fist, il baïsa sa banneroille, en faisant le signe de la croix. Lors a tresgrans pas desmarcha, tout le premier, et vint trouver le seigneur de Loissellench, assez près de son partir; et au premier cop qu'il fist, a haulte voix s'escria : « A Notre Dame, et ma trefredoubtee dame! » A cest assembler qu'il fist, le seigneur de Loissellench, qui ne cuidoit pas mains que bien tost le porter par terre ou le fouller; et croy que, par sa force, trop plus puissante que celle de Saintré, il lui fust bien advenu, ou trop durement le reculler; mais Dieux, a la requeste de Nostre Dame, qui sont les forces des mains puissans, quant a eulz de bon cœur se rendent, jassoit que les gens combattent, ilz donnent les victoires a [qui] il leur plaist; lors le seigneur de Loissellench, de toute sa force, ataint Saintré sur le hault costé du faulx du corps, et sans attachier, sa lance clinssa une toise oultre; et Saintré,

de ce premier cop, aussi clinssa sa lance; et, au clinsser que elle fist, le vint atteindre entre la lance de la main droicte et la main, que, par le milieu, a tout le gantellet troiz bons doiz, le lui faulsa. Et quant ilz cuiderent le II<sup>e</sup> cop poulser, le seigneur de Loissellench sa main droicte ne poeut a soy retirer, ne aussi Saintré sa lance, qui tant prise estoit. Lors le seigneur de Loissellench abandonna sa lance, pour soy joindre a Saintré, mais ne pouoit; car Saintré, voyant sa lance attachee, boutoit, tant qu'il pouoit, avant. Et quant le roy apperceust la lance de Loissellench a terre, lors dist que de ces armes n'y avoit plus, et que Dieu estoit pour cest enfant. Lors les fist prendre tous deux, et en leurs pavillons de leurs chiefz defarmer, et appareillier Loissellench, et puis devant lui venir. Ne vous porroye a demi dire le tresgrant dueil que le seigneur de Loissellench fist, tant de sa malle fortune, comme de ce que ung sy josne homme le avoit a cheval et a piet foulle; dont tout ainssy la main percee, que ne se pouoit, de chault et d'ire, le sang estanchier, vouloit parfaire ses aultres armes; mais tant estoit le sang qui en failloit, que force lui fust soy en desister. Et quant il fut mediciné, sa main lyee et son bras defarmé, au saillir de sa tente, Saintré le vint resconfforter. Le seigneur de Loysellench, reprinse sa maniere, doucement

l'acolla, & puis, en son pollain, lui dist : « Mon frere de Saintré, se vous continuelz es armes, ainssy que avez encommencié, il ne fera celui qui resister puiſt a vous. » Lors Saintré, estant informé de ce qu'il avoit dit, en souffrant lui respondit ; « Ha ! monseigneur mon frere, tout ce que vous dictes est du bien de vous ; & se, en aucune cause je m'y employe, ce n'est que de porter la piece d'armes : c'est le batton ; car ma tresfiedoubtee dame fait le surplus. » Et, a ces parolles, messeigneurs les ducz les menerent devant le roy. Et cy laisseray ung peu a parler comment les pris furent donnez ; & diray de la grant joye que la royne, Madame & les aultres dames & damoiselles, toutes en font, & comment Madame se mit en contemplacion.

La royne & Madame, avec les aultres dames, ne cessoient de rire & de faire joye pour l'amour de Saintré, qui avoit du meilleur. Et quant Madame, qui l'oeul de sur Saintré ne boujoit, s'appenssa que vraiment, attendu le evidente grace que Nostre Seigneur lui avoit fait, a la requeste de Nostre Dame, que elle les en remerciroit ; & lors fist semblant de avoir mal en sa teste, puis dist a la royne : « Madame, il me soit pardonné ! car il me fault ung bien peu couchier. » « Belle Cousine », dist la royne, « faictes trestout a vostre plaisir ».

Et quant Madame fust couchee en la chambrette du hourt, elle en renvoya toutes ses femmes. Lors se leva, & a nuz genoulz se mist; ses mains jointes, les yeulx levez au ciel, devottement rend a Dieu et a Nostre Dame mercy de la grace que a Saintré ilz avoient fait; & ad ce faire fust longuement. Et quant sa devocion fut faicte, ainssy que toute garie, a la royne vint joyeusement. Saintré, qui, de fois a aultre, & moult souvent, les dames regardoit, & ne veoit point Madame, pensa que fust ainssy que par avant. Mais, quant il apperceust Madame revenue, son cœur en fust C<sup>M</sup> fois plus joyeux. Et cy laisseray a parler plus de ces choses; & diray comment les pris furent donnez.

*Comment le roy ordonna que les prix fussent donnez.*



**L**E roy, qui garny estoit des VIII joyaulx souffissans, qui estoient les pris : IIII des ungs & IIII des aultres, pour les donner a celui a qui il appartendroit, ordonna audit Monjoye, roy d'armes des François, qui sur le hourt estoit, que il portast les parolles qui s'ensieuit; & lors, par ung herault fust a haulte voix crié : « Silence! de par le roy! », adfin que chascun les peust oïr. Lors dist Monjoye : « Messseigneurs de Loysselench, & vous, Jehan de Saintré, le roy, nostre souve-

rain seigneur, qui cy est, m'a commandé et ordonné vous dire, que, de ces voz derraines armes, tous deux avez tant & sy trefvaillamment fait, qu'ilz ne sont nulz qui le peussent avoir fait mieulx. Mais, puis que vous, Monseigneur de Loissellench, ne vous sentez aisýé pour les acomplir, selon le contenu de voz lectres d'armes, lui, comme vostre juge seul & compectent, vous ordonne que vous acquictiez de voz quatre pris; lesquelz, de son commandement, congié & licence, je vous rendz. »

Et quant le seigneur de Loissellench vist Monjoye, qui eust finé ses parolles, demanda qu'il avoit dist; lesquelles a luy desclerez, & bien oye la sentence du roy, de laquelle il ne penssoit pas mains, a genoulz dist, que trefhumblement il remercioit le roy; bien se doulloit de sa malle aventure, que, tant a piet comme a cheval, ne avoit láissié leur[s] armes, pour le plaisir des dames plus longuement durer; mais puis que ainssy fortune le vouloit, il estoit prest de soy acquictier, ainssy qu'il ordonnoit & que raison le vouloit. Et, ces parolles dictes, Monjoye descendit, qui, pour soy acquictier, lui bailla ces IIII joyaulx. Et quant il les eust prins, a Saintré s'avança, pour les baillier. Lors son cuer fust d'angoisse tellement destraint, que il ne peust ung seul mot parler. Les aultrez quatre barons poullains congurent bien le grant dueil que il avoit; &, ad ce,

chascun, qui mieulx le feust dire, se efforcerent de le excuser. Alors Saintré, conduit par monseigneur d'Anjou, se avança; et, soy enclinant, prinist les IIII joyaulx, & puis, en souffriant, lui dist : « Monseigneur mon frere, de l'onneur qu'il vous a pleu a moy faire, vous remercie, tant que je puis et sçay. » Alors trompettes & clarons commencerent a sonner, & par telle façon, que a payne les pueust on faire cesser. Et, ces choses faictes, le roy ordonna en leurs pavillons les retraire, & puis a cheval monter, pour en leurs logis retraire & desarmer. Et quant Saintré fust sur son destrier monté, mondit seigneur d'Anjou lui dist : « Nous voullons, Saintré, que vous foyez honnorable & gracieux. » Lors le mena au seigneur de Loiffellench, qui ja sur son destrier estoit monté. Lors les assemble tous deux ensemble; puis lui & monseigneur de Berry se mirent devant; & ainssi, jusques a son logis, le conduirent. Des honneurs & des prieres de l'un a l'autre, je me vueil passer, & des choses que depuis firent, jusques a l'eure du soupper; & diray des grans joyes & devises que la royne, Madame & les aultres dames & damoiselles firent, & aussi le roy & toute la court, & aussi par toute la ville, tout ce jour & celle nuit, qu'il n'estoit cellui ne celle qui taire se pueust de loer Saintré.

*Comment Loyssellench souppa avec la royne.*



E roy & la royne, quant furent en leur hostel de Saint Pol descendus, lors le roy ordonne que la royne feist, par ses maistres d'ostel, prier le seigneur de Loyssellench & sa compaignie au soupper; & vault que Saintré y fust aussi. Et quant l'eure du soupper fust venue, lors Saintré, bien acompaignié, le alla querir. Et quant ilz furent venus a la royne, en devisant avec les dames, le maistre d'ostel vint pour les faire soupper. Lors la royne prist a sa main dextre le seigneur de Loissellench, & le fist seoir; & puis dist a Saintré : « Saintré, puis qu'il est au jour d'uy l'un des jours de voz festes, je vueil estre entre vous deux. » Et a tresgrans excuses, honneurs & reverences, force lui fust de obeir. Madame, qui tant estoit joyeuse du grant honneur de son ami, en seant lui dist : « Saintré, beau sires, Dieux vous croisse voz honneurs! » « Madame » dist-il, « vous veez que c'est du commandement de la royne, & non pas que je le aye desservy; & se aucune chose par moy y a esté faicte, c'est par celle que Dieux me doinst bien servir. » Alors la royne demanda le seigneur de Morg, pour ce qu'il parloit françoiz, & le fist viz a viz de Loissellench seoir, adfin de mieulx deviser a lui.

Les aultres barons, chevaliers & escuiers pollains, fist elle seoir entre les dames & damoiselles, qui tresgrans honneurs & festes leur firent. De vins, de viandes de diverses façons, ne fault point escrire ne demander. Et quant les tables, pour abregier, furent levees, les menestrelz commencerent, pour dansser. Le roy, avec messeigneurs ses freres & aultres du sang royal, ne tarda gaires que fust venus. Dont, après les dansses & maintes chanssons dictes, pour le travail du seigneur de Loissellench, ausy qu'il estoit blechié, & combien qu'il s'efforçoit de faire lye chiere, disoient les maistres que il avoit moult a souffrir, le roy manda le vin & les espices; &, après ce tout, prist congîé. Lors Saintré, avec tresbelle & grande compaignie, fut le seigneur de Loyssellench convoyer; &, au deppartir qu'ilz firent, le pria & toute sa compaignie, pour le landemain a disner.

Que vous diroye? Ad ce disner furent seigneurs, dames & damoiselles, chevaliers & gens d'estat, que de treslong temps ung tel disner n'avoit esté fait. Dont, pour abregier, les tables ostees, les menestrelz commencerent, pour dansser. Lors furent basses dansses, chanssons & aultres danfes nouvelles & morisques tresriches; car ce estoit le jour qu'il n'estoit memoire que sy belle & joyeuse feste eust esté faicte, ne sy bien ordonnée. Mais, pour la payne que le seigneur de Loyssellench portoit



de sa main, convint la feste assez plus tost abregier. Et lors, tous et toutes, l'un de l'autre, prindrent congiet.

### L'Acteur.



E cinquiesme jour après, le seigneur de Loyssellench, qui fust aucunement plus amendé, pria Saintré et aucuns seigneurs et dames, pour landemain, a la façon de Pollaine, disner avec lui. De vins, de viandes de merueilleuses façons, selon nostre coustume, furent tres-grandement servis. Dont, au lever des tables, furent les dansses et maintes chanssons dictes; et puis après, le trefremply bancquet, ou fut fait mainte bonne chiere. Et, au deppartir des tables, le seigneur de Loyssellench, portant ung grant bachin d'argent, ou avoit maintz dyamans et rubis lyez en or, tous merlez enssemble, que, au long des tables, ne y avoit dame ne damoiselle, qui ne preinst le scien. Et, ce fait, tous prindrent congie les ungs des aultres, et adieu pour celle nuit.

*Comment Loyffellench prist congiet.*



Le jour ensievant, le seigneur de Loissellench & tous les aultres de sa compaignie furent prendre congiet du roy, de la royne, & de tous messeigneurs les freres du roy & aultres du sang royal, & des dames les principales, pour eulx partir le landemain, & pour faire leur voyaige a Saint Jacque. Et, ce soir, le roy envoya paier leurs hostes de tout ce qu'ilz avoient despendu; &, le matin, audit seigneur de Loyssellench envoya une piece de velloux velluté, cramoisy en poulpre & trefrichement brochié d'or sur or, XX mars de vaisselle d'or et II<sup>c</sup> mars, d'argent doree, & ung trefbel courfier puilloiz;

a chascun des aultres III barons, une piece de velloux figuré, cramoisy, & ung aultre bel courffier, & tous les aultres chevaliers, une piece de velloux plain, cramoisy; & aussy aux escuiers, une piece de saptin cramoisy; a Brunsvich, le herault, une de ses trefriches robes & cent francs a cheval. Et la royne, audit seigneur de Loyssellench, donna une aultre piece d'un trefriche velloux velluté, d'asur brochié d'or, & ung trefriche afficquet d'une table de dyamant, environné de troiz grosses perles & de troiz bons rubis; & aux aultres quatre barons, a chascun sa piece de saptin

asur, figuré et brochié d'or ; et aux chevalliers, a chascun sa piece de saptin asur, figuré ; et aux escuiers, a chascun sa piece de saptin, plain et azur. Et Madame luy envoya ung tresriche dyamant de V<sup>c</sup> frans. Et ne y eust seigneur des IIII freres du roy, que chascun ne leur donnaist : les uns, courssiers ; les aultres, draps de soye brochiez d'or ; et les aultres, vaisselles dorees et blances, a plenté. Et quant ilz virent les grans honneurs et les riches dons du roy, de la royne et de tous messeigneurs, aussy de Madame, jassoit que ilz en eussent ja prins congiet, sy vouldrent ilz arriere retourner, pour les tres humblement remercier. Et, au partement de leur hostel, Saintré, qui par tout les convoioit, lui presenta ung trespuissant destrier, seellé et tout armé de chanffrain bien emplumé et d'unes trescleres et luisans bardes de fin argent bien doré, avecques frappes de velloux vellutez, brochiez et frangiez d'or et de soye, a ses coulleurs, que faisoit tresbel veoir. Et d'aultre lez, le seigneur de Loissellench lui presenta son bel destrier, ainssy couvert de drap d'or et fourré de martres sebellines, sur quoy il avoit avec luy fait ses armes, qui ja, pour luy donner, estoit en point. Lors chascun de eulx monta sur son destrier nouvellement donné ; et, a celle tref belle compaignie, Saintré les convoya plus de une lieue. Et a tant

laisseray cy a parler du seigneur de Loissellench & de sa compaignie, qui s'en vont a Saint Jacques, tres-grandement loant du roy, de la royne, des seigneurs, de Madame, & de toute la court de France, pour les dons & grans honneurs que on leur a fais, disans par tout que, vrayement, la court de France estoit bien la flour de toute largeffe & l'escolle de tout honneur.

### L'Acteur.



PRÈS le partement de ces seigneurs de Pollaine, Saintré fust bien a loisir festoïé du roy, de la royne, des dames, & de toute la court. Des tresdoulces & amiables chieres que Madame a loisir lui fist, ne fault plus escripre ne demander; car chascun le doit bien pensser. Dont ainssy fust l'espace de entour ung an, que Madame se appenssa, que, vraiment, il estoit temps que il renouvelast aucune chose, pour faire encores parler de luy, & que, comme François, & sy avant ou service du roy, comme il estoit, emprenist de faire contre les Engloiz aucunes armes. Et quant ilz furent ensemble, elle luy dist : « Mon seul desir & toute ma penssee, jour & nuit je ne cesse de pensser a l'acroissement de vostre honneur. Sy me suis appenssee que, a tant d'armes que avez faictes, ne vous estes encores point fait con-

gnoistre a ces Engloiz. Pour ce, vous prie que, entretant que Dieux, Nostre Dame et fortune sont pour vous, que, après le bon congié de monseigneur le roy, que troiz jours de la sepmaine de ce premier moiz de may, ayant loyal saufconduit du roy d'Engleterre, vous tendrez ung pas entre Gravellines & Calaiz, ou n'a que troiz lieues & tout plain chemin, pour recevoir a la jouste de guerre ung chevalier ou escuier seulement, le premier que, a l'un de ces troiz jours de la sepmaine, se vendra sur les rens presenter, a cheval, armé, & en seelle de guerre, pour courre contre vous, & vous contre luy, X courffes de lances, toutes d'une mesure, sy vraiment que l'un de vous deux eust, premier, bien rompu trois lances, ou fust essonnié du corps; & celui a qui Dieux aura donné du meilleur gaignera ung dyamant ou ruby de cent nobles, ou au dessus; par sy que l'aventurier ait lectres de son roy ou de prince royal, a feel pendant, que il est gentil homme de nom & d'armes, sans reprouche; &, pour avoir juges compettens, & aussi que plus voullentiers ilz y viengnent, monseigneur le roy & le roy d'Engleterre, chascun pour son parti, y connectera ung de ses roys d'armes, qui sont publiques personnes, l'un françoiz & l'autre engloiz. Et quant vostre pas sera parfait, se Dieu vous ait gardé le corps d'essonne, comme

je l'en requier devottement, & il soit aucum noble homme, comme dessus est dit, que, tout a sa requeste, vous vueille requerir de faire aulcunes aultres armes honorables, a cheval ou a piet, mon ami, je vueil que, a l'ayde de Dieu, de Nostre Dame & de monseigneur Saint Michiel, devant monseigneur le roy, a Paris, ou la ou il vouldra, vous lui acomplissiez, adfin que vostre bonne renommee florisse de bien en mieulx. » Et a ces parolles Madame cessa son parler.

#### L'Acteur.



ESQUELLES sy haultes & sy nobles parolles lui pleurent moult, par lesquelles incontinent a genoulz se mist, & tant humblement qu'il puet & sceut, l'en remercia. Et quant ilz furent l'un de l'autre deppartis, jour & nuit il ne cessa, que secretement il eust son bon congié du roy, que a grant difficulté fust. Lors lui ordonna, pour son juge françoiz, le roy d'armes d'Anjou, de Thoraine & du Mayne. Et, ce jour & nuit, ne cessa de querir bons destriers, de soy armer & houffier de XII paremens, pour les XII jours, riches, frisques & apparans. Et endementiers que ainssy se mectoient en point, il manda le duc des Normans, herault au roy d'Engleterre, lui signifier son pas, suppliant qu'il

ne lui vaulsist reffuser les treves de deux moiz : c'est assavoir, du quinziesme jour d'apvril jusques au quinziesme jour de juing, par les contez de Boullongne & de Guynes, françoizes & engloizes, & les frontieres de Callez, adfin que chascun y peult venir. Lesquelles a tresgrant joie consenties de deux leez, fust la nouvelle par tout respandue; dont y furent maintes gens.

#### L'Acteur encores.



T quant les quinze jours d'apvril furent passez, & les treves commencees, Saintré envoya maistres de Paris, pour lui dreschier, de bois & de plances, deux maisons toutes semblables : l'une pour lui, & l'autre pour les seigneurs engloiz & ceulx de leur compaignie, qui vendroient faire armes a son pas. Esquelles maisons avoit gentes salles, chambres, garderobes, challiz, dresseoirs, esca-beaulx, bancz & selles, tout bien garny; & l'une & l'autre des maisons, par dedens, bien tappissees, a demi trait d'arc l'une de l'autre, & toutes closes de fortes haies; &, au dedens, estables pour troiz cens chevaulz. Et, au debout des rencz, a l'endroit des ferir, avoit fait faire ung bel eschaffau, bien tappissié, ou les deux juges & heraulz seroient. Et quant le terme du pas se approcha, & que Saintré ot prins

congié du roy, de la royne, de Madame & de tous les seigneurs, a trefbelle compaignie de troiz cens chevaulz arriva a Gravellines, ou il loga celle nuit.

Des dons, des rescouffors & des beaux parlers que Madame lui fist, je me passe, pour abregier. Et quant il vist les deux logis sy bien appareilliez, fust tresjoyeux.

Lors la nouvelle fust a Guynes & a Callaiz, que Saintré estoit venus, & par toutes les frontieres; dont le conte de Boucquincan, qui ja estoit a Callaiz, pour commencer les armes, sceut la venue de Saintré, fust trescontent. Lors lui envoya le roy d'armes de la Jarretiere, commis a juge pour leur parti, &, avec lui, quatre aultres heraulx, pour le veoir, & soy offrir a lui, & certiffier, de par leur roy, que tous les douze, qui venoient faire armes a son pas, estoient seigneurs du sang, & aultres barons denommez & ordonnez, de par le roy, pour oster la voullenté de tant qui y vouloient venir. Auquel roy d'armes & herauls Saintré fist tresgrant chiere, et après disner les mena veoir leur logis, priant trestous que le preinssent en gré.

Et quant le roy d'armes fust retourné, dist au conte tout le bien que il avoit trouvé, & de la noblesse & grant estat qu'il avoit mené, & puis du logis sy bien tappissié & aorné, fors que de linges & de litz, que convenoist qu'il enviaist & feist garder, avec ce dont



il se penſſoit faire ſervir. Lors commencerent tous a le loer, que a paynnes l'en ne porroit mieulz. Et ainſſy furent juſques au troizieſme jour enſſievant, qui fuſt le premier jour du mois & ouverture du pas.

*Le commencement du pas.*



E dimence, qui fuſt le premier jour du moiz & ouverture du pas, arriva ledit ſeigneur conte de Boucquincan, le matin, après la meſſe, en trefbelle & grande compaignie, qui fiſt ſur le hault pignon de ſon logis mettre ſa baniere, qui portoit d'Engleterre a une bordure d'argent, & crioit : « Engleterre! Saint George! »

L'Acteur.



T quant l'heure fuſt venue de commencer le pas, leurs deux juges, roys d'armes de Champaigne & Jarretiere, acompaigniez de leurs heraulx, furent montez ſur leur hourt, pour mieulz jugier, lors commença la jouſte, qui fut forte & fiere, & trefhonnorable pour tous deux; mais ne pourtant que ledit conte, a la derraine courſe, fuſt aucum peu blecié en ſa main, pour ſa lance mieulz rompue, il gaigna le dyamant.

Le II<sup>me</sup> jour, vint le conte Mareſchal, qui auſſi fiſt



Le premier jour de la III<sup>me</sup> sepmaine, vint le conte de Hostindon, en trefbel estat, qui aussi fist mettre sa baniere, qui estoit d'asur, semé de croisettes d'or recroisettees aux longs piez, au chief d'or, & crioit : « Saint George! Hostindon! »; qui perdit le ruby.

Le II<sup>e</sup> jour de la III<sup>e</sup> sepmaine vint, en moult bel estat, le conte d'Arondel, qui fist ainssy de sa baniere, qui estoit de geulles au lyon d'argent, langué & armé d'argent, & crioit : « Saint George! Arondel! »; qui perdit le ruby.

Le III<sup>e</sup> jour de la III<sup>me</sup> sepmaine, vint, en bel arroy, le seigneur de Beaucamp, qui aussi fist mettre sa baniere, qui estoit de geulles a I<sup>e</sup> faisse d'or, & crioit : « Saint George! Beauchamp! »; qui perdit le dyamant.

Le premier jour de la derraine sepmaine, vint, en trefbel & grant estat, le conte de Norffort, qui semblablement fist mettre sa baniere, qui estoit parti en pal d'or & de sinopple a ung lyon de geulles, a une faisse d'or sur le tout, armé d'argent, & crioit : « Saint George! Norffort! »; qui gaigna le dyamant.

Le II<sup>me</sup> jour de la derraine sepmaine, vint, en tresbel estat, le seigneur de Brues, qui aussi fist mettre sa baniere, qui estoit de geulles au lyon d'or a queue forchee, & crioit : « Saint George! a Brues! »; qui perdi le ruby.

Le III<sup>e</sup> & derrain jour du pas, vint, en tresgrant estat & triumphe, le conte de Cambruges, qui fist mettre sa trefriche baniere de broderie, qui estoit de Engleterre a troiz lambeaux copponnez d'argent & de geulles, & crioit : « Engleterre! Saint George! »

L'Acteur.



E laquelle jousté, entre les juges fut grant differences; car les lances furent sy bien rompues, que ne savoient du meilleur. Sy furent une fois deliberez que chascun se parteist sans pris; touteffoiz conclurent que nul ne perdeist sa painne & son droit; sy ordonnerent que l'un le paiaist a l'autre, & que le conte commençast, car Saintré avoit rompu le premier. Odont, par ainssy, Saintré perdit troiz dyamans & en gaigna VIII, qui sont XI, & le XII<sup>e</sup> gaignié & perdu.

L'Acteur encores.



ESQUELLES armes & copz que y furent fais, je me passe; car treslongue chose seroit; fors que tous firent tresbien & mieulz les uns que les aultres, &, Dieux mercy! sans aucune mort ne tresgrant effusion de sang. Dont, au departir que les ungs des aultres

faisoient, tant estoient leurs honneurs & reverences que, s'ilz eussent esté freres, ne peussent plus. Et ne y eust celui qui ne donnast a l'autre, oultre ces pris gaigniez, dons de bagues, de draps d'or ou de foye, chambres de tapisseries, coursiers, haguenees, vaisselle d'or, & maintes aultres choses; dont, par ainssi, les uns des aultres trefcontens se deppartirent. Et donna Saintré a chascun d'eulz a soupper, après les armes faictes; & au deppartir, donna a Jarretiere sa premiere housfure et de son destrier, qui estoit de saptin cramoisy, chargé d'orfaverie, a grans bors de martres sebellines, & II<sup>C</sup> frans a cheval; & aux aultres heraulx donna leur dit logis, leur hourt, & cent frans; aux trompettes, clarons et menestrelz engloiz donna, a tous enssemble, II<sup>C</sup> frans; & au roy de Champaigne, l'un de ses juges, donna sa derraine housfure & de son destrier, qui estoit d'un trefriche saptin cramoisy, figuré en drap d'argent, tout fourré de fines martres sebellines, & III<sup>C</sup> frans a cheval; & aux aultres heraulx & poursievans françoiz donna son logis & II<sup>C</sup> frans; aux trompettes & menestrelz de sa compaignie, qui grant nombre estoient, donna III<sup>C</sup> frans. Et ne yeust chevalier, escuier, herault, ne aultre de sa compaignie, qui ne eust sa robe de livree, sans les aultres dons qu'il donna a part a certains chevaliers & escuiers, qui acompaignié l'avoient;

qui eust bien souffiz a ung des haultx princes de la couronne. Et ainssi, les ungs des aultres trefhautement contens, de luy se deppartirent.

L'Acteur.



T quant Saintré fust retourné devers le roy, Dieux scet l'onneur & la trefbonne chiere que il lui fist, ausly la royne, tous & toutes, pour abregier. De Madame, comme dit est, ne fault point a escripre ne a parler; car chascun en soy le doit pensser, tant a cause de l'amour qu'elle a luy avoit, comme pour le grant honneur que chascun lui faisoit. Et atant laisseray cy a parler de ces honneurs & des amours de Madame & de Saintré & des choses que entre deux survindrent, entour l'espasse de quinze mois, que Saintré par ung aultre assault d'armes fust assailly.

L'Acteur.

*Comment messire Nicolle des Malletestes, chevalier, et Galliax de Mantua, escuyer, vindrent fere armes a la court.*



E quinziesme moiz après ce que Saintré fut revenu, arriverent a Paris deux josnes & vaillans nobles hommes des Ytalles, que nous difons Lombars : l'un chevalier, & l'autre, escuier; furent arrivez en trefbelle & grande

compagnie, qui venoient de faire armes, devant l'empereur, au seigneur de Vuallemberghe, qui portoit d'ermine, a ung escuillon de geulles, & au sire d'Estandebourg, qui portoit d'argent, a troiz torteaux de geulles, a cause de l'emprinse que les deffusdiz Lombars portoient. L'empereur, voyant leur bataille sy fiere & sy bien combatue a pié, a l'onneur des deux parties, commanda qu'ilz fussent prins. Et par ainssy leur emprinse, qui contenoit l'un party ou l'autre estre remis, demoura sur piez, & en leur emprinse premiere.

#### L'Acteur.



T quant ilz furent a Paris arrivez, & logiez en l'ostel de l'Ours, a la porte Baudet, ung des heraulz du roy congneust ung des leurs, & sceust qui ilz estoient, & pourquoy ilz venoient; incontinent le vint dire au roy, present la royne & Madame. Lors Madame fait hastivement Saintré querir, & au herault deffendre que a nulz plus ne publie ceste nouvelle. Et quant Saintré fut a elle, elle lui dist hastivement la venue de cez Lombars, venus en grant estat pour faire armes, luy demandant se son cuer estoit plus souffissant pour estre l'un des deux a accomplir leurs armes. « Souffissant? » dist il : « hellas! Madame, que avez vous plus veu

en moy, que mon cuer vous semble estre moins souffissant que les aultres foiz? » « Or, fus! » dist elle, « pour abregier, avant que nulz autres, me semble de bien tost requerir Bourciquault, vostre frere, &, avant tous, favoir se il vouldroit estre le II<sup>me</sup> ». Et quant Saintré oyt de Madame ceste tresplaisant nouvelle, sans faire semblant, tres humblement l'en remercia. Puis a Bourciquault s'en va, & lui dist : « Frere, Dieux & nostre Dame avant! bonnes nouvelles vous apporte : ilz sont ad present descendus a l'ostel de l'Ours, a la porte Baudet, deux gentilz hommes lombars, en tresbel estat, qui portent emprinses d'armes, venus icy pour estre delivrez. Qu'en dictes vous? Les voullons nous deslivrer? » « Deslivrer? » dist Bourciquault : « Frere, vous & voz bonnes nouvelles foyez les tresbien venus! Mais, tant que je puis, vous en requier & prie; &, pour estre les premiers, allons au roy hastivement requerir la grace ». Que le roy, a grans difficultez & prieres leur vault consentir; mais que, premiers, ilz sceussent qui ilz estoient & quelle emprinse ilz portoient. Alors ilz manderent le roy d'armes de Guyenne, saige & souffissant herault, pour foy bien informer de tout. Lequel rapporta que ilz estoient ung chevalier, nommé messire Nicollo des Malletestes, moult noble & puissant baron de la marque



d'Enconne, & l'autre estoit ung escuier lombart, moult noble homme, nommé Gallias de Mantua, qui tous deux portoient aux coudes de leurs bras fenestres une grande garde de bracetlet, tous d'or & aornez de fines pierreries ; lesquelz portoient par les cours de VI roys crestiens — car des Sarrafins fyer ne se oseroient — se, premier, ne trouvoient deux aultres chevaliers ou escuiers de nom & d'armes, & sans reproche, comme ilz estoient, qui a piet les eussent combatus, de haches d'armes & d'espees de corps seullement, tant que l'un parti ou l'autre fust porté a terre ou fait perdre leurs bastons.

*Insfident.*



E Gallias de Mantra, je croy que fust puis cellui messire Gallias de Mantra, moult renommé chevalier, qui combatit a oultrance messire Jehan le Meingre, mareschal de France, devant le seigneur de Padua derrain, peu de temps avant que les Venissiens, par duree de treslong siege, l'eussent conquis, que puis, en prison, le firent estrangler ; dont fust tresgrant donmaige, & moult plaint par toutes les Ytalles, comme le pere & l'ospital de tous les nobles desvoyez.

L'Acteur encores.



ONT, pour revenir a mon propos, quant Saintré & Bourcicault sceurent la treflye et joyeuse nouvelle, comme cuers tres-amoureux & chevalereux, au roy s'en vont, tout acourant; au long lui dirent celle nouvelle, reconfermant leur trefdesiré congié. Laquelle nouvelle & venue des Lombars, & le consentement du roy, fust incontinent par toute la court respandue; dont chascun de voulloir plus requerir cessa. Alors les deux freres, trefbien acompaigniez, par fiction de les veoir & festoier, de eulx meismes sceurent francement leur emprinse, telle que dit est. Et quant l'eure fut venue que le roy les vaulsist veoir, Saintré & Bourcicault, en trefbelle compaignie, les furent querir; ausquelz le roy, la royne & tous les seigneurs firent tresbonne chiere. Que vous diroye? La, present tous, Saintré leva l'emprinse de messire Nicollo, & Bourcicault, de Gallias; & lors le roy donna le jour. Et quant le jour fut venus, & que le roy, la royne, les seigneurs, Madame & tous furent sur leurs hours, & eulx venus en leurs pavillons — des honneurs & des triumphes de leurs venues je me passe, pour abregier — le roy, qui, es aultres batailles, l'avoit sommé de

le faire chevalier, encores a ceste le requist; mais a toutes se excusa, disant que jamais ne le seroit, se ce n'estoit soubz sa banierre ou encontre les Sarrafins. Et quant ilz furent en leurs pavillons & qu'ilz eurent fait leurs sermens, & puis leurs pavillons boutez hors, & que le mareschal eust fait son dit, tous III, qui affiz estoient sur leurs escabeaulz, viz a viz, alors se partent comme lyons deschainnez; & lors fut la bataille, dure & fiere, qui dura moult longuement, sans favoir qui eust du meilleur. Dont, en combattant, Saintre contre messire Nicollo, par meschief a Saintre sa hache lui volla a terre; & ne est pas a doubter, se Madame & tout le parti furent espoventez. Lors, comme escuier pourveu de advis & de hardement, sans perdre ung piet de terre, incontinent tira son espee de corps, de laquelle a deux mains se va couvrant; & a chascun haulcier de la hache que messire Nicollo faisoit, Saintre s'approcha tant, qu'il le desarma de son espee, que il gecta bien loingz. Mais, a la parfin, messire Nicollo, a cause du grant avantage de sa hache que il avoit, se avancha, & vint enfferrer, d'un cop d'estoc, la pointe de sa hache en ung des pertruis de la visiere a Saintre, que aucum peu l'esbranlla. Lors, voyant que sa pointe tenoit fort, par ardent desir de le desmarchier, abandonna cuer, corps, avec la force de ses bras boutant

Saintré, qui ferme & fur sa garde se tenoit, tellement que, au desmarchier, a costé du piet droit, qu'il fist, avec le bouter de son espee, tenue courte a ses deux mains, contre la hache, par le cop & desmarchier fut tout ung. Lors, par la grant force du bouter, messire Nicollo tumba, des deux mains & genoulz, a terre. Alors, tout a cop, Saintré haulça son piet, pour le ferir au costé & le faire reverfer a terre; mais, pour honnesteté, s'en detint. Lors s'en va a l'aide de son frere, qui ja avoit gaignié sur Gallias plus d'une lance de terre. Et endementiers que Saintré alloit, messire Nicollo fut levé, qui encores tenoit sa hache en l'une de ses mains, & part pour courre sups a Saintré. Mais le roy en son desmarchier le fist prendre. Et lors Galliaz, qui a tous deux se combatit, estant porté par terre, se rendist. Et lors, par ainssi, leur emprinse d'armes, trefvaillanment des deux costez, fut mise affin. Des honneurs, des dons & des bonnes chieres qui leur furent faictes, autant ou plus que a nulz aultres, pour abregier, je m'en passe; fors de tant que par tout ilz s'en loerent, eulx esmerveillant de tant de honneurs, de tant de noblesses & de tant de richesses, & gens de bien, qui tant estoient en celle court, que escripre ne dire se porroit. Et ainssi prinrent du roy, de la royne, des seigneurs & dames

congié, & s'en partirent, de Saintré, de Bourficault & de maintz aultres tresbien acompaigniez. Et cy laisseray a parler de eulz, & des aultres choses que a la court survindrent.

### L'Acteur.



A nouvelle de ceste bataille fust en brief temps par tout respandue, especialment a la court d'Engleterre, par laquelle fust renouvellee & resveillee la condicion du pas de Saintré; & tellement, que le baron de Tresto, josne & resveillié chevalier, ayant oy que la lectre contenoit que, après son pas tenu, se il estoit chevalier ou escuier de nom & d'armes, sans reproche, qui, tout a sa requeste, le requiest de faire aucunes armes, a cheval ou a pié, que, devant le roy des François, son souverain seigneur, ou son commis, en gardant Dieux son corps de loyal esfoyne, que il l'acompliroit;

lors s'appenssa que, vraiment, il le requerroit de quatre pointes combattre, corps a corps, jusques a oultrance, ou les IIII bastons perdus; & ainssy fut. Dont, pour abregier, la bataille devant le roy, la royne, les seigneurs & Madame fut tressforte & fiere; & tellement, que, en combattant, Saintré perdit sa hache, qui lui revint a ung grant bien. Mais tantost il prinst

sa grant espee d'armes, qui a son destre costé par ung crochet pendoit, & de celle se combattoit & se couvroit trefvaillamment. Dont, en combatant sy fierement l'un contre l'autre, fortune vout que le baron de Tresto rencontra la dague de la hache gifant a terre, tellement, que la pointe de la semelle lui percha, bien avant le piet; & lors, en recullant, penssant faire tumber la hache, Saintré le poursievoit treffierement; quant le roy, pour garder l'onneur de l'un & de l'autre, gecta sa fiesche; & furent prins. Et, per a per, fist saillir hors des lisses, a cheval; puis audit baron fist de grans dons & trefbonnes chieres. Lors print congîé, & s'en retourna en Engleterre. Et atant laisseray cy a parler de toutes ces armes & des aultres que de puis il fist — car treflongue chose feroit — & parleray du surplus.

#### L'Acteur.



STANT Saintré ainssy en la grace du roy, de la royne, des seigneurs, de Madame & de tous, pour abregier, le plus amé, le plus honnoré escuier de France, a cause de sa grant doulceur, humbleste, & aussy largesse, qui ayde bien au gieu; car oncques, pour gloire d'amour, de roy ne d'aultre, ne de honneur qu'il eust, ung

seul semblant d'orgueil ne fust en lui; Et, ce temps pendant, ne tarda gaires que la nouvelle du trespas de son pere lui vint; dont, par ainssi, fut il dist « le seigneur de Saintré. »

#### L'Acteur encores.



DVINT que, celle meisme annee, le voyaige de Prusse se tint. Alors Madame lui dist : « Mon seul desir Et toute ma penssee, tant est l'amour sayne Et entiere que j'ay en vous, pour vous faire le meilleur Et plus vaillant du monde, que, vraiment, elle estaint de mon cœur la douteuse crainte que j'ay Et dois avoir de vous; mais, seulement pour ceste fois Et non plus, vous y vueil adventurer. Vous, par armes que ayez faictes, a la requeste de monseigneur le roy ne aultres, ne avez voullu estre chevalier, vous excusant que jamaiz ne le seriez, se n'estoit contre les Sarrafins, ou soubz la baniere de mondit seigneur; dont vouldroie bien que lui eussiez fait ce plaisir; car vous seriez pieça chevalier, dont par ainssi voz bien fais en armes vous y feroient contez. Mais d'une chose me conforte, que nul bien fait ne fust oncques perdu, Et, pour ce, me suis appenssee que, vraiment, il vous fault estre, comme voz predecesseurs ont esté. Et, pour ce faire, me semble

que plus saintement & honnorablement ne le porriez estre que ad ce tressaint voyaige de Prusse, a celle tressainte bataille qui doit estre a l'encontre des Sarrafins; nous voullons que vous y allez, en grant estat, a l'onneur de monseigneur, qui vous y aidera; & aussi ferons nous ». Quant Saintré entend ce treshault & noble vouloir de Madame, incontinent a genoulz se mist, & luy dist : « A! ma trefnoble & souveraine deesse, celle qui me puet & doit plus commander, & celle que je doy & vueil plus obeir que tout le demourant du monde, tant & sy treshumblement que je scay & puis, de vostre bon voulloir, conseil & commandement, a jointes mains vous en remercie; lequel, a l'ayde de Dieu, de Nostre Dame & de la sainte vraye croix, je obeiray & acompliray de trefbon cœur, esperant en leur sainte mercy que vous en aurez nouvelles, telles que desirez ». Et, ces parolles finees, quoy que fust du surplus, il prist congié d'elle. Alors s'en va au roy, auquel, jour & nuit, ne cessa de en faire ses prieres, tant que il eust congié. Le roy, qui, comme vous ay dit, plus que nul aultre, hors mis les feigneurs de son sang, l'amoit, lui donna de ses finances largement; &, oultre ce, tant le vault honnorer que, pour le service de Dieu & de la sainte religion crestienne, a ce tressaint passaige de Prusse, qui briefment contre



les Sarrafins se faisoit, le vult faire chief de V<sup>c</sup> lances, tous nobles hommes, chacune lance, lui & deux hommes armez, & trois milles hommes de trait; sans les seigneurs qui a leurs despens ou a plus de gens, qui furent plus de II<sup>c</sup> lances, avec le trait; &, pour acompaignier sa baniere, ordonna que, des douze marches de son royaume, en iroient cinquante. Dont la nouvelle par tout respandue, furent, de son royaume & de dehors, sans nombre les seigneurs & les nobles, qui s'y presenterent; desquelz le roy, contraint a grans prieres, en accorda tant, qu'ilz furent cent & LX banieres, desquelles il donna, comme dit est, a Saintré la charge.

Et quant Saintré, qui excuser ne s'en peust, en eust tres humblement remercié le roy, il assembla a part tous les seigneurs, & puis en riant leur dist : « Mes-seigneurs, vous avez veu comment le roy, qui, de sa grace, pour quelconcque excuse que je aye faicte, a voullu moy tant honnorer, que de moy donner ceste sy grant charge, qui souffiroit bien a ung des seigneurs royaulz, & a fait de moy, ainssy que dist ung petit moyne, dont l'istoire dist ainssy :

## Saintré.



L fust jadiz ung seigneur, qui, tout houzé & esperonné, & toute sa gent, va a une abbeye, pour oir messe, qui près de son logis estoit. Et quant la messe fut dicte, la furent V ou VI, les plus petis enfans moyneaux, qui desboucloient ses esperons. Lors qu'il se vist de telz gens assailli par les deux piez, il demanda : « Et que est ce cy ? » Ses gens, en riant, lui dirent : « La coustume des esglises sollempnelles est de rachetter les esperons, qui sont portez aux cœurs. » Lors se fist baillier ung escut; puis appella le plus josne & innocent de tous, & lui dist : « Je vueil savoir qui est le plus saige de vous tous. » Adont l'enffant, sans plus pensser, lui dist : « Monseigneur, celui qui damp Abbé vult. » Laquelle responce fust moult notee, comme chose qui est vray. Dont, par ainssy, se puel bien dire de moy; car quelconcque simple que je soye, je suis le plus saige, puis que le roy le vult. » De laquelle plaissant nouvelle tous se prindrent a rire, & dirent que le roy savoit bien qu'il faisoit. Dont, pour obeir, & pour l'amour de lui, qui le valloit, tous estoient treflyez & contens. Et atant laisseray cy a

parler de ces choses; & diray des seigneurs, barons & bannerès, qui y furent; dont leurs blasons s'enssievant.

### L'Acteur

*Et, premiers, ceulx de la marche de l'Isle de France.*



Le seigneur de Montmorency, qui porte d'or, a une croix de geulles, a V esglettes d'asur; & crye : « Dieux ayde au premier chrestien! » Le seigneur de Trye, qui porte d'or, a une bende d'asur; & crie : « Bollongne! » Le seigneur de Rony, d'or, a deux faïsses de geulles; & crye : « Rony! » Le seigneur de Forest, de geulles, a VI merlettes d'argent. Le seigneur de Vieux Pont, d'argent, a anneaux de geulles. Le vidafme de Chartres, d'or, a III faïsses de sable, a ung orle de VI merlettes de meïsmes; & crie : « Merlo! » Le seigneur de Beaumont, geronné de XII pieces d'argent & de geulles. Le seigneur de Saint Briffon, d'asur, a fleurs de liz d'argent. Le Bouteillier, escartellé d'or & de geulles; & crye : « Les Granges! » Le seigneur de Marrolles, bendé de VI pieces d'argent & de geulles.

*Ceulx de Beauvoisis, de ladicte marche de France.*

Le conte de Clermont, de geulles, a deux bars

d'or endosse, a croissettes recroissettes de meismes, aux loingz piez; et crye : « Clermont! » Le seigneur d'Offemont, semblable, a troiz lambeaux d'or; et crie : « Offemont! » Le seigneur de Gaucourt, d'ermes, a deux bars endosse de geulles; et crie : « Gaucourt! »

Le seigneur d'Espineuse, d'ermes, a ung escusson de geulles. Et pluiseurs aultres chevaliers et escuiers de la marche, sens nombre.

### *Ceux de la marche de Champagne.*

Monseigneur Jehan de Champagne, d'asur, a une bande d'argent, a deux costisses d'or, potenssees contre potenssees, a troiz lambeaux de geulles; et crye : « Passavant! » Le conte de Retel, de geulles, a troiz ratheaux d'or desmanchiez, et chascun de six dens de meismes; et crye : « Retel! » Le conte de Brienne, de asur, au lyon d'or, billetté de meismes. Le viconte de Rosel, vairé d'or et d'asur, a deux faisses de geulles.

Le seigneur de Chasteillon, de geulles, a troiz paulx de vair, au chief d'or; et crye : « Chastillon! » Le seigneur de Conflans, d'asur, au lyon d'or, a billettes et ung baston de meismes; et crye... Le seigneur de Rouffy de Chastillon, a ung esgle de sable sur le chief; et crie : « Chastillon! » Le seigneur de Jenville, d'asur, a troiz braies d'or enfaissé, liees d'argent

en faultoir, a ung chief d'ermine, a demi lyon de geulles couronné d'or; et crie : « Jenville! » Le seigneur de Marueil en Brie, de geulles, a troiz tor-teaux d'or; et crie : « Marueil! » Et maintz aultres chevaliers et escuiers de ladicte marche de Champaigne.

*Ceulx de la marche de Flandres.*

Le seigneur du Gavre, qui portoit de Flandres, a troiz lambeaux de geulles; et crie : « Flandres au lyon! » Messire Henry de Flandres, qui portoit de Flandres, au baston copponné d'argent et de geulles, et crioit : « Flandres au copplet! » Messire Jehan du Gavre, qui portoit les plaines armes du Gavre, qui estoient de geulles, a troiz lyons d'argent couronnez et armez d'or; et crioit : « Gavre! » Le seigneur de Rodez, qui portoit d'asur, au lyon d'or langué de geulles et armé d'argent; et crioit : « Rodes! » Le seigneur de Ghiftelle, de geulles, au cheveron d'ermine; et crioit : « Ghiftelle! » Le seigneur de Commines, d'or, a l'escuillon de sable dyappré, a ung orle de roses de geulles; et crioit : « Commines! »

Le seigneur de Halluin, d'argent, a troiz lyons de sable couronnez, langué et armé d'or; et crioit : « Halluin! » Et mains aultres chevaliers et escuiers de Flandres.

*Ceulz qui furent de la marche d'Acquittaine.*

Le conte de Pierregot, qui portoit d'argent, au au fer de mollin de sinople, a une bende de geulles; & crye : « Pierregot! » Le conte de Bigorre qui portoit d'or, a deux lyons passans de geulles couronnez d'argent, & crioit : « Bigorre! » Le conte de Ventadour, qui portoit eschequeté d'or & de geulles; & crioit : « Ventadour! » Le viconte de Caours, qui portoit de fable, a trois lyons d'argent; & crioit : « Caours! » Le viconte de Limoges, qui portoit d'ermes, bordé de geulles; & crioit : « Lymoges! »

Le seigneur de Leuret, qui portoit d'argent, a ung lyon de geulles couronné d'asur, langué & armé de fable. Le viconte de Comborne, d'or, a deux lyons passans de geulles; & crioit : « Comborne! » Le seigneur de Lesparre, losengié d'or & de geulles; & crioit : « Lesparre! » Le seigneur de Villars, escartellé d'or & de geulles; & crioit : « Villars! » Le seigneur de Harpedaine, de geulles, a une harpe d'or; & crioit : « Harpedaine! » Le seigneur de Cardillac, de geulles, au lyon d'argent, a ung orle de besans de meismes. Le seigneur de Barbesan, d'asur, a la croix d'or; & crye : « Sau a Barbesan! » Le seigneur de Montmirail, qui portoit burellé d'argent & de fable, a ung

lyon de geulles; & crioit : « Monmirail ! » Le seigneur de la Tremoille, d'or, a trois aygles d'asur, a ung cheveron de geulles. Le seigneur de la Salle, ondoyé d'argent & de geulles, de VIII pieces; & crioit : « Mars ! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de Guyenne, françoiz.

*Ceulx qui y furent de ladicte marche, tenans le party engloiz, que pour estre a celle tressainte journee, vouldrent honnorer & passer soubx la banyere du roy.*

Et, premiers :

Le conte de Bearn, qui portoit d'or, a deux vaiches de geulles cornees d'asur, & collees & campaneez d'argent; & crioit : « Bearn ! » Le captau de Bueil, d'or, a une croiz de fable, a cinq coquilles d'argent.

Le loup de Fouix, qui portoit de geulles, a ung loup d'or langué, onglé & denté d'argent. Le seigneur de Monfferrant, d'or, a quatre paulx de geulles, a la bordure de fable; & crioit : « Monfferrant ! » Le seigneur d'Auras, qui portoit d'or, a ung lyon d'asur, a la bende d'argent; & crioit : « Auras ! » Et pluiseurs aultres chevaliers & escuiers dudit party & marche d'Acquittaine.

*Ceulx de la marche d'Anjou, ou sont Thoraine  
et le Mayne.*

Et, premier, d'Anjou : le viconte de Beaumont, qui portoit de France, a ung lyon d'or langué & armé de geulles; & crioit : « Beaumont! » Messire Hue de Craon, losengié d'or & de geulles, a une bordure d'argent; & crioit : « Craon! » Le seigneur de Maulevrier, d'or, au chief de geulles; & crioit; « Maulevrier! » Le seigneur de Matefelon, qui portoit de geulles, a six escussions d'or; & crioit : « Matefellon! » Le seigneur d'Avoir, qui portoit d'argent, au lyon d'asur, a troiz lambeaux de meismes; & crioit : « Avoir! » Le dit seigneur de Chastel Fremont, qui porta la baniere, & portoit de geulles, a une croix d'or encree; & crioit : « Chastel Fremont! » Le seigneur de Bueil, d'asur, a ung croissant d'argent, les pointes contremont, a six croisettes d'or recroisettees, aux lons piez; & crioit : « Bueil! » Le seigneur de Montejehan, qui portoit d'or, freté de geulles; & crioit : « Montejehan! » Et le sire de Beauvau, d'argent, a quatre lyonceaux de geulles & conronnez d'asur, languez & armez d'or; & crie : « Beauvau! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de Anjou.



*Ceulx de Thoraine, de ladicte marche, qui y furent.*

Le seigneur d'Emboise, qui portoit pallé de six pieces d'or & de geulles; & crioit : « Emboise! »  
Le seigneur de Mailly, ondoyé d'or & de geulles; & crioit : « Mailly! » Le seigneur de Preffigny, qui portoit pallé contre pallé, aux quatre cantons, gironné, & faissié contre faissié, d'or & d'asur, a ung escusson d'argent ou millieu; & crioit : « Preffigny! » Le seigneur de Lifle, de geulles, a deux lyepars d'argent langlez & armez d'asur; & crioit : « Lifle Bouchart! »

Le seigneur de Montbafon, qui portoit de geulles, au lyon d'or; & cryoit : « Montbafon! » Le seigneur de Sainte More, qui portoit d'argent, a la faisse de geulles; & crioit : « Sainte More! » Le seigneur de Mermande, qui portoit d'or, a deux faisses de sable; & crioit : « Mermande! » Ledit seigneur de Saintré, qui portoit de geulles, a la bende d'or, a trois lambeaux de meismes; & cryoit : « Saintré! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte duchié de Thoraine & marche d'Anjou.

*Ceulx qui furent de la conté du Mayne,  
de ladicte marche d'Anjou. Et, premier :*

Le seigneur de Laval, qui s'y fist chevalier, qui

portoit d'or, a une croix de geulles, a cinq coquilles d'asur, & quatre esglettes de meismes sur chascun quartier; & crioit : « Laval! » Le seigneur de Tucé, qui portoit de fable, a quatre faisses d'argent jumelles; & cryoit : « Tucé! » Le seigneur de Sarffel, de sinopple, au lyon d'argent. Le seigneur de Cormes, d'argent, a troiz faisses jumelles de fable. Le seigneur des Eschelles, qui portoit de geulles, a troiz rozes d'argent. Le seigneur de la Forest, qui portoit d'argent, au chief endenté de fable. Le seigneur d'Ingrande, qui portoit d'or, a troiz faisses jumelles de fable. Le seigneur de Beauchamp, qui portoit d'argent, a une danffe de geulles en chief, a ung orle de VI merlettes de meismes. Le seigneur de Montfort, de geulles, a deux lyepars d'or armez d'argent. Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte conté du Mayne & marche d'Anjou.

*De la marche de Pontieu, que on dist « Poyers ».*

Le viconte des Quesnes, qui portoit d'argent, a la croix de geulles, freté d'or. Le seigneur de Rambures, d'or, a trois faisses de geulles. Le seigneur de Brimeu, d'argent, a trois aygles de geulles, membrees d'asur. Le seigneur de Pinquegny, qui portoit faissé d'argent & d'asur, a la bordure de geulles; & crioit : « Pinc-

quegny! » Le seigneur de Cambronne, faillié de VIII pieces d'or & de geulles. Le seigneur de Crequy, d'or, a ung crequier de geulles; & crie : « Crequy! »

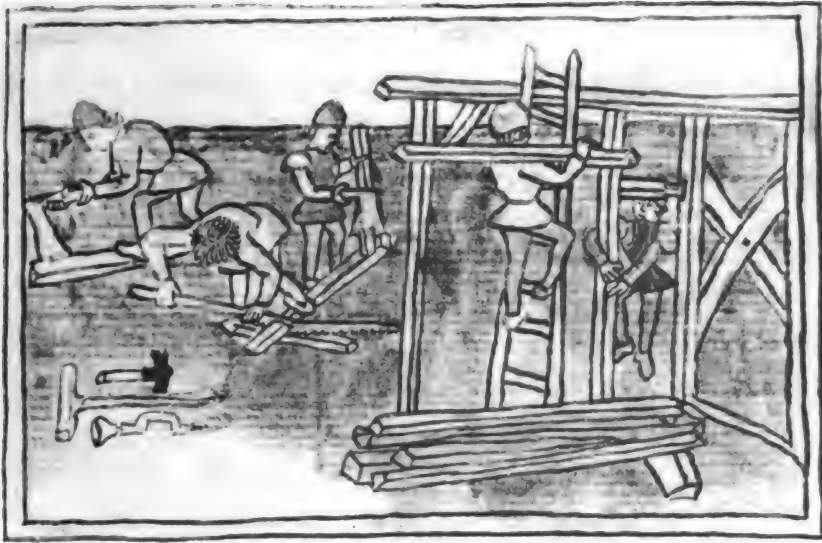
Le seigneur de Baconne, de geulles, a deux bars d'or endosse, a croifettes recroifettees de meismes. Le seigneur de Linieres, d'argent, a la bende de geulles; & crie : « Lynieres! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte marche de Pontieu.

*De la marche de Vermendoiz y furent :*

Le seigneur de Hangeft, qui portoit d'or a la croix de geulles; & crioit : « Hangeft! » Le seigneur de Genly, d'argent, a une croix de gulle, a cinq coquilles d'or; & crie : « Hangeft! » Le seigneur de Moy, de geulles, fretté d'or; & crioit : « Cercelles! » Le seigneur de Flavy, d'ermine, a la croix de geulles, a cinq coquilles d'or; & crioit : « Hangeft! » Le seigneur de Roye, de geulles, a la bende d'argent; & crioit : « Roye! » Et mains aultres chevaliers & escuiers de ladicte marche de Vermendoiz.

*Ceulx de la marche de Corbie qui y furent :*

Le seigneur de Saucourt, qui portoit d'argent, freté de geulles; & crye : « Saucourt! » Le seigneur de Herlly, qui portoit de geulles, a la bande d'or fuselee;





Et crioit : « Herly! » Le seigneur de Mailly, d'or, a troiz maillez de finople; Et crioit : Mailly! » Le seigneur de Rubempré, d'argent, a troiz faïsses jumelles de geulles; Et crioit : « Rubempré! » Le seigneur de Miraumont, d'argent, a six torteaux de geulles; Et crioit : « Miraumont! » Le seigneur d'Aubigny, d'argent, a une faïsse de geulles; Et crioit : « Aubigny! » Et maintz aultres chevaliers Et escuiers de ladicte marche.

*Ceulx de la marche de Normendie, Et, premiers :*

Le seigneur de Chastel Gontier, filz au conte du Perche, qui portoit d'argent, a deux cheverons de geulles; Et crioit : « Le Perche! » Le seigneur d'Ivry, qui portoit d'or, a trois cheverons de geulles; Et crioit : « Yvry! » Le seigneur de Marny, de sable, a une croix d'argent eslesee; Et crioit : « Marny! » Le seigneur de Graville, qui portoit d'asur, a une faisse d'argent, a croisettes d'or, Et crioit : « Graville! »

Le seigneur de Forges, d'asur, a VI torteaux d'or, au chief d'argent; Et crioit : « Forges! » Le seigneur de la Haye, d'argent, a troiz escussions de geulles; Et crioit : « La Haye! » Le seigneur de Bracqmont, de sable, a ung cheveron d'argent. Le seigneur de Tionville, qui portoit d'argent, a deux bandes de geulles, a ung orle de cocquilles de meismes;

Et crioit : « Thionville ! » Le seigneur de Ferrierres, de geulles, a ung escuillon d'ermes, a une faisse de geulles, l'escu orlé de fers de cheval d'or, Et crioit : « Ferrierres ! » Le seigneur de Gamaches, d'argent, au chief d'asur, a ung baston de geulles; Et crioit : « Gamaches ! » Et maintz aultres chevaliers Et escuiers de Normendie.

*Ceulx des marches de Berry, de Bourbonnoix  
& d'Auvergne, qui y furent :*

Le conte de Sanfierre, qui portoit d'azur, a une bende d'argent, a deux costiffes d'or potenssees, a la bordure de geulles; Et crye : « Passavant ! » Le viconte de Villemur, qui portoit d'argent, au lyon d'asur, Et crioit : « A la Belle ! » Monseigneur Philippe de Bourbon, quy portoit d'or, au lyon de geulles, a ung orle de cocquilles d'asur; Et crioit : « Bourbon ! » Le seigneur de Chastel Morant, de geulles, a troiz lyons d'argent couronnez Et armez d'or; Et crioit : « Chastel Morant ! » Le seigneur des Barres, d'or, a la croix de sinopple; Et crioit : « Les Barres ! » Le seigneur de la Tour d'Auvergne, qui portoit de France, a une tour de geulles; Et crioit : « La Tour ! » Le seigneur de Montagut, qui portoit de geulles, a ung lyon d'ermes; Et crioit : « Mon-

tagut! » Le seigneur de Challençon, qui portoit de geulles, a troiz testes de lyons d'or arrachees; & crioit : « Challençon! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte marche.

*Ceulx de la marche de Bretagne qui y furent :*

Le conte de Lifle, qui portoit de geulles, a la croix d'or widee, eslesee & pommellee; & crioit : « Lifle! » Le viconte de Le Befliere, qui portoit esquartellé d'argent & de geulles; & crioit : « Labelliere! » Le seigneur de Chastel Brient, de geulles, semé a fleurs de liz d'or; & crioit : « Chastel Brient! »

Le seigneur de Rais, qui portoit d'or, a une croix de sable; & crioit : « Rais! » Et le seigneur de Mallestret, de geulles, a torteaux d'or; & crioit : « Mallestret! » Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte marche.

*De la marche d'Arthois y furent :*

Messire Loys d'Arthois, qui portoit d'Arthois : c'est de geulles, a ung lyon d'or armé d'asur; & crioit : « Arthoiz! » Le conte de Saint Pol, qui s'y fist chevalier, d'argent, au lyon de geulles, a la queue forchee & croisee, couronné & armé d'or. Le seigneur de Fiennes, qui portoit d'argent, au lyon de sable; &



crioit : « Fiennes! » Le seigneur de Bethune, qui portoit d'argent, a une faisse de geulles; & crioit : « Bethune! » Le seigneur de Renty, d'argent, a trois dolloires de geulles; & crioit : « Renty! » Le seigneur de Cressecques, d'asur, a troiz faisses jumelles d'or; & crioit : « Bourbourg! » Le seigneur de Bailleul, d'asur, freté d'or; & crie : « Bailleul! » Le seigneur d'Inchy, faissié de VI pieces d'or & de fable; & crye : « Inchy! » Le seigneur de Humieres, d'argent, freté de fable, a troiz lambeaux de geulles. Et maintz aultres chevaliers & escuiers de ladicte marche d'Arthoiz.

*De la marche de Bourgongne, duchié &c) conté,  
qui y furent, marche de Champagne :*

Le conte de Bourgongne, qui, pour servir le roy, se offrist a aller soubz sa baniere, combien qu'il ne fust point son subget, qui portoit d'asur, a ung lyon d'or; & crioit : « Chastillon! » Le conte d'Ausserre, qui portoit de geulles, a la bende d'or; & crioit : « Ausserre! » Le seigneur de Montagut, d'asur, au lyon d'argent; & crioit : « Montagu! » Le seigneur de Vergy, de geulles, a troiz quintes foeulles d'or, & crioit : « Vergy! » Le seigneur de Saint George, de geulles, a une croix d'or. Le seigneur de Charny,

de geulles, a troiz escuffons d'argent; & crioit : « Charny! » Le seigneur de Chassenay, de geulles, a la faisse d'or. Et le seigneur d'Anthoigny, de sable, a deux bars endosseiz d'or, a croisettes recroisettees de meismes; & crioit : « Anthoigny! » Et mains aultres chevaliers & escuiers desdictes duchiez & contez de Bourgongne.

*Ceulx de Barroix, qui est de la marche de Champagne, & ceulx de Lorraine qui, pour honnourer la baniere du roy, de leur gré, s'y offrirent, & pour estre a celle treffainte journee.*

Et, premier :

Le seigneur du Pont a Mousson, qui portoit de Bar, a trois lambeaux d'argent; & crioit : « Le Pont! »

Le seigneur de Pierrefort, de Bar, bordé de geulles; & crioit : « Pierrefort! » Le seigneur de Dum, qui portoit de Bar, a la bordure d'ermes; & crioit : « Dum! » Messire Ferry de Waudemont, qui portoit burellé d'argent & de sable; & crioit : « Waudemont! » Le seigneur de Bauffremont, vairé d'or & de geulles; & crioit : « Bauffremont! » Le seigneur d'Aspremont, de geulles, a la croiz d'argent; & crioit : « Aspremont! » Le seigneur de Thollon, qui portoit de Vuaudemont, au baston de geulles. Le seigneur

de Ruppes, qui portoit de Bauffremont, au baston d'asur. Le seigneur des Armoyfes, qui portoit geronné de XII pieces d'or & d'asur. Le seigneur de Ludres, bendé de VI pieces d'or & d'asur. Et maintz aultres gentilz hommes de Barrois.

*Ceulx de Lorraine & de Barrois, tous ensemble ;  
& premier :*

Monseigneur Nicollas de Lorraine, qui portoit de Lorraine, a une bordure endentee d'asur; & crioit : « Prigny! » Le conte de Chiny, burellé d'or & de geulles, au lyon de fable; & crioit : « Chiny! » Le conte de Clermont en Bassigny, qui portoit de geulles, a un cerf d'argent. Le conte de Grant Pré, burellé d'or & de geulles. Le seigneur de Gransly, qui portoit d'argent, au chief de geulles. Le seigneur de Brey, eschequetté d'or & de fable. Le seigneur de Archimont, qui portoit de fable, a la bende d'argent, a deux costisses de meismes. Et maintz aultres chevaliers & escuiers des marches d'Allemaignes, que on dist les « Ruyes ».

*Ceulx du Dalphiné, qui se offrirent au roy & y furent ;  
& premier :*

Le seigneur de Clermont, qui portoit de geulles, a

deux clefz d'argent en faultoirs; & crioit : « Clermont! » Le seigneur de Vaubonnois, de geulles, semé de fleurs de liz d'or; & crioit : « Vaubonnoiz! »

Le seigneur de Saffenaignes, burellé d'argent & d'asur, au lyon de geulles couronné d'or; & crioit : « Saffenaignes! » Le seigneur de Maubec, qui portoit de geulles, a troiz lyepars d'or armés d'argent; & crioit : « Maubec! » Le seigneur de Mont Chenu, de geulles, a la bande engreslee d'argent, & crioit : « Mont-chenu! » Le seigneur de Chastel Neuf, d'argent, au chief de geulles; & crie : « Chastel Neuf! » Le seigneur de Belle Combe, d'or, a la bande de sable; & crie : « Belle Combe! » Le seigneur du Mollar, d'or, au lyon de vair. Le seigneur de Chastel Villain, geronné d'argent & de sable, de VIII pieces. Le seigneur de Giere, de vair, au chief de geulles, a ung demi lyon d'or. Et mains aultres [chevaliers] & escuiers, pour servir le roy & estre en ladicte bataille; qui furent plus de cent & LX banyeres en tout. Or, laisseray cy a parler de ceste trespuissant noblesse, des seigneurs, barons & banyeres; & diray du trespiteux & regreteux partement de Saintré & de tous les seigneurs françoiz, quant se partirent du roy & de la court.

## L'Acteur.



T quant le terme du partir fust venu, & que Saintré & toute la compagnie furent en point & orent mandé leurs hernois & leurs bagaiges de eulx tous par charroiz, & aussi leurs gens de trait, qui tous portoient jacquettes vermeilles, au la croix blanche dedens; alors Saintré & tous les nobles, qui vestus estoient aussi, com leurs gens, de semblables robes, qui estoit tref belle chose a veoir, après leur sollempnelle messe, que l'evesque chanta a Nostre Dame de Paris, eulx tous confiez, lors leur donna la pappalle de paine & de coulpe absolution; & la, present le roy, fut benoite sa banyere & toutes les aultres. Lors acompaignerent le roy; puis allerent tous disner. Et quant vint aux deux heures, que tous furent assemblez, allerent au roy, qui en la grant falle estoit; la royne, messeigneurs & dames la tous presens, vindrent prendre congiet. Et quant tous furent a genoulz, le roy dist a Saintré : « Saintré, je vous baille de ce voyage la conduicte, & la charge de ma banyere, qui represente mon corps, aussy des seigneurs & aultres nobles, qui cy sont presens, lesquelx je vous recommande comme ma personne. » Et puis aux aultres seigneurs dist il : « Mes amis, vous tous





estes nobles, & de nobles maisons partis, esquelles a eu de trefvaillans hommes assez, ausquelz vous avez, par voz vaillances, mainteffoiz semblez. Ores, que vous allez au service de nostre vray Dieu, Jhesucrist, ou vous porrez acquerir le vray faulvement de voz ames & a tousjours maiz honneur, sy vous recommande a tous nostre treffainte foy, ma banyere & voz honneurs. Les gens combattent, & Dieu a ses amis donne les victoires. Dont n'est point a doubter que, se vous & les aultres princes & seigneurs chrestiens, & ceulx qui combattre doivent, que, se vous estes bien avec Dieu, que il ne soit assez mieulz avecques vous, pour quelconques grant puissance que les Sarrafins soient, qui sera telle, que le nombre ne s'en porra estimer. Et, quant a moy, je vous jure ma foy que, se ne fust les grans affaires que j'ay, que nous serions tous d'une compaignie. Et de ce je me cesse; car a Dieu, qui scet tout, ne fault riens celler. Mais d'une chose a tous je vous prie, du plus grant au plus petit, que vous soyez amis & freres, sans envies, sans debatz & sans noises; car, par ce, sont mainteffoiz les compaignies romppues, & a grant deshonneur villainement finir ». Et alors prend sa banyere, & au baron de Chastel Fremont a porter; & puis leur dist : « Ores, mes amis, je, comme vostre roy & vostre pere a tous,



vous vueil donner ma beneiffon ». Lors fist le figne de la croix, & dist : « Ou nom du Pere, nostre Dieu createur, ou nom du Filz, nostre Dieu redempteur, & ou nom du Saint Esperit, nostre Dieu illumineur, ung vray feul Dieu en troiz noms & en trois personnes, puiffiez vous tous aller, demourer ceulx qui lui plaira prendre a foy, & retourner au faulvement de voz ames & de voz honneurs; vous priant tous que chascun perde ou gaigne, ou que foyez, honnorablement, vous recordant que nul ne retourne, se il fait aultrement. » Et a ces parolles, en larmoiant des yeulz, & a grant painne difant : « A Dieu, mes amis ! », il toucha la main a tous. Alors oyffiez de tous leez cœurs tendrement fouspirer, & veiffiez yeulx de toutes gens plorer, qu'il n'estoit celui ne celle qui peust ung feul mot parler. Lors vont a la royne, qui, pour ces pleurs, f'estoit, avec fes dames, traicte arriere & de costé. Adont Saintré, pour tous, au mieulx qu'il poeust, commença a parler, & dist : « Nostre souveraine dame, est il nulle chose qu'il vous plaife nous commander ? » La royne envers eulx retourna, & sans mot dire, a tous toucha les mains. Puis vont a mes troiz seigneurs, les freres, & dirent semblablement.

Lors dist monseigneur d'Anjou : « Saintré, & vous aultres beaux cousins & noz trefbons amis, vous avez

oy ce que a dit monseigneur le roy; allez joyeusement, & le faictes : sy ne porrez que bien finer. » Puis vont a Madame. De celle ne fault point parler; car, combien que elle se efforçoit, sa nature & la tresgrief passion que son cœur avoit, en regardant Saintré, a bien peu que ne se pasma, & fust a l'envers tumbee, s'il ne se fust bien tost levé. Puis vont aux aultres dames & damoiselles, qui, toutes ensemble, tel dueil faisoient, que se tous leurs amis fussent la mors, disans entre elles : « Hé! lasses, dollantes! jamais plus enssemble telle & sy joyeuse compaignie ne verrons! » Les officiers de la court, tous en plourant a haultes voix, en regrettant Saintré, l'un a l'autre disoient : « Hellaz! or s'en va cellui qui en noz affaires nous conseilloit, cellui qui en noz adversitez nous conffor-toit, & cellui qui en noz neccessitez nous secouroit; & ne savons se jamais plus le verrons! » Lors, de tous costez, le prenoient, faisans prieres & veux en leurs pleurs, que a tresgrant paine le peurent laisser. Et ainssy s'en vont, pour ce jour, tous reposer.

## L'Acteur.



T quant landemain fust venus, au matin, les trompettes, pour mettre scelles, commencerent a sonner. Lors trestous vont au moustier; &, quant leurs messes furent dictes, chascun monta a cheval, & commencerent a partir. La furent mes troiz seigneurs d'Anjou, de Berry de Bourgongne, & tous leurs gens, que, pour acompaignier hors de Paris la banyere du roy, les vouldrent acompaignier; & des aultres chevaliers & escuiers, bourgoiz de la ville tant, que a painnes en demoura ung feul.

### *Le Partement des Banyeres.*

Et, premier, venoient les trompettes & clarons, a grant nombre, deux a deux.

Et après venoyent les poursievens a cheval, portans les costes d'armes vestues, le devant & le derriere sur les bras, deux a deux.

Après eulx venoient les heraulz, portans les costes d'armes de leurs seigneurs, vestues a l'endroit, deux a deux.

Après venoient les roys d'armes des marches, portans les costes d'armes du roy, vestues a l'endroit, deux a deux.

Après venoit Monjoye, le roy d'armes des François, la coste d'armes royalle vestue, tout feul.

Après venoit le feigneur de Chastel Fremont, qui portoit la baniere du roy, entre messeigneurs de Anjou & de Berry.

Après venoit monseigneur de Bourgongne, a destre, & Saintre, a fenestre main.

Après Saintre venoient les troiz premieres banyeres, & plus anciennement levees, par l'ordonnance du roy, aux relations des plus anciens livres des Monjoyes, roys d'armes des François, qui anciennement en fouilloient avoir la congnoissance par les visitations des marches du royaume, acompaigniez des aultres roys d'armes desdictes marches, pour garder les honneurs a qui il appartenoit, & eschiever les seigneurs & dames d'envies & de noïses. Et après lesdictes troiz banieres venoient les troiz seigneurs a qui elles estoient; & ainssy, de troiz en troiz, sans nulle desordonnance, tous allerent par Paris. Lequel partement & ordonnance fust a tous une tressumptueuse chose, tant fust belle a veoir. Dont, tout ce jour, ad cause de cest partement, ne y eust homme qui ouvraft, ne bouticle ouverte, neant plus que le propre jour de Pasques. Mais, quant ainssy ilz alloient par la ville, maintes dames & damoïselles, bourgoiz & bourgoïses, & gens de tous mestiers, estoient sur leurs estaulz & par leurs fenestres, pour veoir celle trefnoble compaignie passer. Lors veissiez

de regret et de pitié tous soupirer, plaindre et plourer, qu'il n'y avoit celui ne celle, qui tenir s'en peult a mains jointes et a haultes voix crier : « A! gentil escuier Saintré, le Dieu des dieux te doinst aler, et ta compaignie, a tresgrant joye et honneur retourner! »; et, en ce, promectant a Dieu messes, pellerinaiges, aumosnes et vœux. Et quant ilz furent aucum peu eslongiez de Paris, ilz prièrent a messeigneurs de retourner; et la, de eulz et des aultres ilz prinrent congiet. Et atant laisseray cy a parler de leurs congiez et des grans regrez que le roy, la royne, messeigneurs, dames et damoiselles et chascun fait d'eulz, et souverainement Madame, qui oncques puis ne cessa de faire voyaiges, dire messes, faire aumosnes et, a part, de plaindre et de plorer; et diray de Saintré et de sa compaignie, qui sont tous, a tresgrant joye, en Prusse, en la ville de Torrin arrivez.

#### L'Acteur.



SAINTRÉ, a toute sa compaignie de gens d'armes et de trait, par leurs journees errerent tant, qu'ilz sont venus en Prusse, en la ville de Torrin, ou l'assemblee se faisoit. Et la trouverent tous les prelas, princes et seigneurs qui s'enssievant, dont la plus grant partie furent

au devant, pour honnorer la baniere du roy; qui trefjoy-eulx furent, quant ilz vinrent tant de noblesse, tant de banyeres, & tant de gens sy bien en point, que pour V ou VI<sup>M</sup> bons combatans on ne porroit mieulx.

### L'Acteur.



U regard du roy d'Engleterre, pour les affaires qu'il avoit empris, ne y vault aller ne envoyer; mais bien a grant painne donna aux seigneurs, qui s'enslievent, congiet.

Et premier :

Au conte de La Marche, qui portoit d'asur, a trois faisses d'or, a l'escusson d'argent sur le chief; & crioit : « La Marche! »

Au conte de Norhestonne, qui portoit d'asur, a une bende d'argent, a troiz mollestes de geulles sur la bende; & crioit : « Norhestonne! »

Au conte de Suffolc, qui portoit de sable, a la croix d'or; & crioit : « Suffolc! »

Au seigneur de Gobehehem, qui portoit de geulles, au cheveron d'or, a troiz lyons de sable sur le cheveron; & crioit : « Haston! »

Au seigneur de Cliffort, qui portoit eschesquetté d'or & d'asur, a la bende d'ermes; & crioit « Cliffort! »

Au seigneur de Lisle, qui portoit d'or, a deux cheverons de fable; & crioit : « Lisle! »

Au seigneur des Mollins, qui portoit de fable, au chief d'argent, a troiz losenges de geulles sur le chief; & crioit : « Mollins! »

Au seigneur de Rocqueby, qui portoit d'argent, au cheveron de fable; & crioit : « Rocqueby! »

L'esquelz huit seigneurs allerent ensemble, acompaigniez de cent lances & de III<sup>c</sup> archiers.

Et, pour oster & affoiblir la tresgrant puissance & assemblee des Sarrafins, les quatre roys des Espaignes crestiens : c'est assavoir, de Castelle, d'Arragon, de Portingal & de Navarre, s'estoient alliez pour guerrier, par mer & par terre, les roys de Grenade, de Marroch & de Bellemarine, Sarrafins les plus prochains; mais ja pour tant ne demoura que leur assemblee ne fust sy grande, que merveilleuse chose estoit; ainssy que après s'ensieut :

*Les prelas, les princes & les aultres seigneurs,  
qui la furent :*

Et premier :

Fust le duc de Brumsvich, pour l'empreur, qui, pour sa malladie, n'y pueut venir; qui avoit la charge de sa baniere, qui estoit d'or, a une aygle de fable a

deux testes couronnees d'or, & membree de fable; &  
 de tous les princes & seigneurs commandez pour le  
 acompaignier : c'est assavoir, le duc d'Osterich, le  
 duc de Baviere, le duc de Brabant, le duc de Statin,  
 le duc de Lembourg, le duc de Luxembourg,  
 le duc des Mons, le marquis de Maïsse, le marquis  
 de Brandebourg, le conte de Henault, le conte  
 d'Estainbourg, le conte de Le Mont, le conte de  
 Nasslo, le conte de Espehem, le conte Mongellin,  
 le conte de Vractemberghe, le conte de Sone,  
 le conte de Bernebourg, le conte de Maigne, le  
 conte de Vuido, le conte de Muert, le conte de  
 Wallestain, le conte de Guerles, le conte de Hol-  
 landes, le conte de Zellandes, le conte de Sene,  
 le conte de Ofte, le conte de Cille, le conte de  
 Puilly, le conte d'Aussebourg, le conte de Lost,  
 le conte marquis de Blancquebourg, le conte de Luido,  
 le conte de Vuitembourg, le conte de Saulme,  
 le conte de Viernembourg, le conte de Limoges,  
 le conte de Sallebrune, le conte de Richecourt,  
 le conte de Vualdence, le seigneur d'Enghien, le  
 seigneur de Haurech, le seigneur d'Anthoing, le sei-  
 gneur de Luigne, le seigneur de Fontaines, le seigneur  
 de Bouffut, le seigneur de Barbençon, le seigneur  
 de Le Hamede, le seigneur de Lallaing, le seigneur



de Trassignies, le seigneur d'Annesnes, le seigneur de Hornes, le seigneur de Condé, le seigneur de Roberffart, le seigneur de Marquettes, le seigneur d'Oisy, le seigneur du Quesnoy, le seigneur de Clermont, le seigneur de Saint Vuaft, le seigneur de Crepy, le seigneur de Fontenay, le seigneur d'Esmeries, le seigneur de Jumont, tous hanuyers, qui y furent.

*Les Affebenoys de la conté de l'ost qui y furent :*

Le seigneur d'Aigemont, le seigneur de Ruminés, le seigneur de Moireamez, le seigneur de Landry, le seigneur d'Esconnenost, le seigneur de Duras, le seigneur de Flemalle, le seigneur de Baugines, le seigneur du Cerf, le seigneur de Montgardin, le seigneur de Gaulles, le seigneur de Salles, le seigneur de Semalle, le conte de Namur, messire Robert de Namur, messire Anthoine de Namur, le seigneur de Rochefort, le seigneur du Peel, le seigneur de Haudemont, le seigneur de Huffalife, le seigneur d'Argental, le seigneur de Vuassebech, le seigneur de Dou, le seigneur de Ville, le seigneur de Harppain, le seigneur de Sulp, le seigneur de Barreffies, tous Ruyers affebenois.

*Les Ruyers des duchiez de Lembourg, de Luxembourg  
et de Blancquebourg, qui y furent :*

Le conte des Montz, le seigneur de Rodemach,  
le seigneur de Fauquemont, le seigneur de Tou-  
menge, le seigneur de Lefcle, le seigneur de Hum-  
beghe, le seigneur de Heussedenge, le seigneur de  
Lampast, le seigneur de Rameberg, le seigneur de  
Blassemare, le seigneur de Cobellans, le seigneur de  
Richeespee, le seigneur de Vuinsfembourg, le sei-  
gneur de Zarmalle, et le seigneur d'Estelles.

*Les Allemans de Baviere, qui y furent :*

Le seigneur de Sefmalle, le seigneur de Pallen-  
gest, le seigneur de Naudes, le seigneur de Lisigny,  
le seigneur de Houdines, le seigneur de Vuallem-  
berghe, le seigneur d'Estaudebourg, le seigneur de  
Herllens, le seigneur de Rodon, le seigneur de  
Maudresset, et le seigneur de Boncourt.

*Les Ruyers allemans de Brabant, qui y furent :*

Le seigneur de Mallines, le seigneur de Gram-  
berghe, le seigneur de Vuasselmalle, le seigneur de  
Roselar, le seigneur de Vualsselar, le seigneur de  
Rollye, le seigneur de Brauch, le seigneur de Sou-

berf, le feigneur de Vuarbais, le feigneur de Hornes, le feigneur de Halle, le feigneur de Vuallehem, le feigneur de Pitreffem, le feigneur de Goffeberghe, le feigneur de Bellelare, le feigneur de Diestre, le feigneur de Her, le feigneur de Durs, le feigneur de Bricqueval, le feigneur de Hondeberghe, le feigneur de Hamffeberghe, le feigneur de Ruppelau, le feigneur de Griez, le feigneur de Dimpleu, le feigneur d'Anvers, le feigneur de Vuandres, le feigneur de Roy, le feigneur de Dinghehem, et le feigneur de Vuaudres.

*Les Ruyers hollandoix et xellandoix, qui y furent ;*

Le marquis de Julles, le feigneur de Hameftede, le ..... le feigneur de Bredderode, le feigneur de Dierbre, le feigneur de Vualtrellem, le feigneur de Hornes, le feigneur de Vudruës, le feigneur de Licque, le feigneur de Pullane, le feigneur d'Aigemonde, le feigneur de Harlar, le feigneur d'Abecoc, le feigneur de Lifestain, le feigneur de Lavore, le feigneur de Raderonde, le feigneur de Vuofte, le feigneur de Tornebor, le feigneur de Baudebourg, le feigneur de Lalecque, le feigneur de Hondekerque, le feigneur de Catendich, et le feigneur de Thomas; tous venus, trefbien en point, au fervice

de Dieu & au mandement de l'empereur; qui furent XXX<sup>M</sup> chevaulz, & de gens de trait XII<sup>M</sup>, & aultres combatans XX<sup>M</sup>, a pié.

*Les Prellas des Allemaignes, qui y furent :*

Et, premier :

L'archevesque de Coullongne, a III<sup>M</sup> chevaulx, deux mille hommes de trait, et III<sup>M</sup> combatans a pié; l'arcevesque de Treves, a III<sup>M</sup> chevaulz, II<sup>M</sup> hommes de trait, & III<sup>M</sup> aultres combatans a piet; l'evesque de Mayence, a II<sup>M</sup> chevaulz, M hommes de traict, & M & V<sup>C</sup> combatans a piet; l'evesque de Passlo, II<sup>M</sup> chevaulx, M hommes de trait, & M & V<sup>C</sup> combatans a piet; l'evesque du Liege, II<sup>M</sup> chevaulx, M hommes de trait, & M & V<sup>C</sup> combatans a piet; le maistre de Prusse & tout l'Ospital, IIII<sup>M</sup> chevaulz, II<sup>M</sup> hommes de trait, & V<sup>M</sup> combatans a piet. Et y furent le dispost de Rommenie, pour son frere, l'empereur de Constantinoble, avec sa banyere, acompaignié de III<sup>M</sup> chevaulz & III<sup>M</sup> hommes a piet; le conte de Silch, pour l'emperreur de Strappesonde, avec sa banyere, acompaignié de II<sup>M</sup> chevaulz & II<sup>M</sup> hommes a piet; le duc de Lesto, pour l'emperreur de Boulguerrie, avec sa baniere, acompaignié de mil & V<sup>C</sup> chevaulz & II<sup>M</sup> hommes a piet; tous troiz venus enssemble. Et si y

fust le roy de Behaigne, en personne, qui portoit de  
 geulles a ung lyon d'argent, la queue noee, fourchee  
 & croisee, couronné & armé d'or; & en sa compai-  
 gnie : le duc de Saxongne, le marquis de Blaude-  
 bourg, le conte Pallatin, le conte de Grave, le  
 conte de Marque, le conte de Vuautebourg, le sei-  
 gneur de Riffembourg, le seigneur de Ressembourg,  
 le seigneur de Vuassembourg, le seigneur d'Estre-  
 membourg, le seigneur de Plommellau, le seigneur  
 de Lup, le seigneur de Donru, le seigneur de  
 Brunech, le seigneur de Flamencqueton, le seigneur  
 de Buffuelt, le seigneur de Misque, le seigneur de  
 Donstone, le seigneur de Vuctemberghe, & plusieurs  
 aultres chevaliers & escuiers, au nombre de X<sup>M</sup> che-  
 valz, VI<sup>M</sup> hommes de trait, & VIII<sup>M</sup> combatans a  
 piet. Et si y fust le duc de Lectonen, pour le roy de  
 Pollayne, qui portoit de geulles au cheval d'argent,  
 chevauchié d'um homme d'or armé, tenant une espee  
 d'argent ou poing, croisee & pommee d'or; & avec  
 luy : le duc de Craponne, le duc d'Orrighe, le  
 duc de Suduich, le marquis de Nasse, le conte de  
 Vuallendeck, le conte de Surtemberghe, le conte de  
 Craiere, le seigneur de Loisselench, le seigneur de  
 Chiffelich, le seigneur d'Endach, le seigneur de  
 Bricquembourg, le seigneur de Lifemberge, le sei-

gneur de Nulz, le seigneur d'Enterg, le seigneur de Salberg, le seigneur de Dom, le seigneur de Morg, le seigneur de Parghe, le seigneur de Sauf-ferg, le seigneur de Samblourg, le seigneur de Sumig, le seigneur de Vuarssuich, le seigneur de Plom; & pluiseurs aultres chevaliers & escuiers, au nombre de XI<sup>M</sup> chevaux, VIII<sup>M</sup> hommes de traict, & X<sup>M</sup> combatans a piet.

#### L'Acteur.



T si y fust le duc de Misgrave, o la banyere du roy de Honguerie, qui estoit faillsee de VIII pieces de geulles & d'argent; avec grant compaignie de ducz, de princes, de marquis, de contes, de vicontes, de barons, de banieres, de bachellers, & d'aultres chevaliers & escuiers, desquelz, pour abregier, je me passe, jusques au nombre de XII<sup>M</sup> combatans a cheval, & de XXII<sup>M</sup> combatans a piet. En laquelle assemblee furent de C a VI<sup>XX</sup> milles combatans a cheval; ou estoient de XXX a XL milles chevaliers & escuiers bien [en] point, & de gens de trait & aultres, de C & XL a C & L<sup>M</sup> bons combatans.

### L'Acteur.



E la partie des Sarrafins, estoient la plus grande armee que jamais, depuis la loy de Mahomet, ilz eussent faicte; car tous les souldans, les roys, les seigneurs des troiz regions : c'est assavoir, de Ayse la Maiour, ou sont VI provinces : c'est assavoir, Indie, Perffie, Sirie, Egipte, Surie & Assye. Ceste partie de Indie est enclose de la mer qui est devers le midy, que aucuns dient la mer Noire, & aultres l'appellent la mer « battue », pour le grant debattement en quoy elle est jour & nuit, a cause de VII<sup>M</sup> V<sup>C</sup> XLVIII yslles qui y sont; desquelles en ya une bien grande, ou sont dix citez; la principale s'appelle Gelbona; & en ceste cité a grant quantité d'or & de pierres precieuses, & y multiplient plus les olliphans que en aultre partie du monde; laquelle islle fut jadiz convertie par Saint Thomas, l'apostre, jassoit que la plus grant partie du pays soient mescreans.

### L'Acteur.



T ceulx de la seconde region des Sarrafins, qui y furent, furent de Perffie : c'est de Turquie, qui a de diverses provinces : c'est assavoir, Auffricque, Medie, Percia, Mesopotaine, ou est le grant cité de Ninivee, qui a

III journées de long, qui ores est dicte Babillone; & la est le commencement de la merveilleuse tour de Babel, qui a IIII<sup>m</sup> pas de large, & la sont les provinces de Caldee, de Arabie, de Sabba & de Tarssie; & en ceste est le mont de Sinay, ou les anges porterent le corps de Madame Sainte Katerine, qui ores gist en l'esglise de Sainte Marie de Rubo, assez près dudit mont.

L'Acteur.



EULZ de la tierce region, qui y furent, furent de la region de Surie, en laquelle sont les provinces de Damas, de Anthioche, & la terre de Finice, dont furent Titus & Sydon; & la est le mont de Libano, dont fault le fleuve Jourdain; & la sont les citez de Pallestine, de Judee, de Jherusalem, de Samarie, de Gabaste, de Galilee & de Nazareth, & en ceste terre furent les deux citez de Sodome & de Gomorre que, par leur tresabominable pechié, fondirent en abisme. Et de ces troiz regions, a celle bataille, furent tant de roys, de seigneurs & de peuple, que toute la terre en estoit couverte, penssans conquerir le surplus, ainssy que j'ay dit. Desquelx seigneurs sarrasins, j'en nommeray cy après une partie.



## L'Acteur.



T quant le jour preffiz de la bataille fut venus, et que tous les seigneurs crestiens furent sur les champs, oye leur haulte et sollempnelle messe, bien matin, que l'archevesque de Coullongne chanta, et tous estans en estat de grace, comme il appartenoit a tous bons crestiens, et après l'absollucion donnee par le cardinal de Ostie, qui legal du Pape estoit, et les uns aux aultres requerrans pardon; lors, qui se vult desjuner, se desjuna. Puis, tous montez a cheval, chascun en ses batailles ordonnees, Saintré monte sur son destrier, s'en va au roy de Behaigne; lors tira son espee, et, de par Dieu, de Nostre Dame et de Saint Denis, l'ordre de chevalerie luy demanda. Le bon roy, qui moult amoit le roy Jehan et tous les François, a tresgrant joye la collee et ordre luy donna, priant a Dieu qu'il luy donnast honneur et joye, telle qu'il desiroit; et de la partout fust puis appelé le seigneur de Saintré. Lors chascun qui vault estre chevalier, les uns des aultres s'avança; la furent maintes banyeres levees, et coppé les queues a mains penons. Et quant tout ce fut fait, et retournez en leurs batailles, lors, chascun faisant le signe de la croix, commencerent a chevauchier.

*L'ordonnance des batailles.*



IEUX devant & Nostre Dame, fut ordonné que la baniere de France, celle de l'ordre de Prusse, qui estoit d'argent a une croix de fable, celles des cinq prelas, avec celles de certains ducz, contes, princes & barons allemands, avec celles des Engloiz, jusques au nombre de XIII<sup>M</sup> chevaulz, ou estoient IIII<sup>M</sup> chevaliers & escuiers esleux, feroient l'avant garde. Le roy de Behaigne & sa compaignie, qui estoient X<sup>M</sup> chevaulx, feroient une des eslles au dextre costé. Le duc de Lectonen, avec la banyere du roy de Pollayne, dont il avoit la charge, & sa compaignie, qui estoient XI<sup>M</sup> chevaulz, feroient l'autre elle, au fenestre costé. La banyere de Nostre Dame, que porta messire Gadiffer de la Salle, quy une aultre foiz l'avoit portee, & celles des IIII empereurs : c'est assavoir, d'Allemaigne, de Constantinople, d'Estroppefonde, & de Boulguerie, avec celles des aultres ducz, princes, barons & banyeres, & aultres nobles hommes, qui estoient, a cheval, de XXV a XXX<sup>M</sup> bons combatans, qui feroient la grant bataille; et que le duc de Misgrave, qui avoit la charge de la banyere du roy de Honguerie, & sa chevalerie, qui estoient XII<sup>M</sup> chevaulz, feroient l'arriere garde. Et des LX<sup>M</sup>

hommes a piet seroient faictez deux batailles, partis par moitié : l'une a dextre, & l'autre a fenestre, tout per a per, aucum peu devant, & es deux esles de l'avant garde, qui pourfieurroient une ensseigne, sans passer homme devant; & ceulz qui n'estoient point de trait, porteroient chascun ung grant pavais, qui se appuyroient, tous paingz a grans croix blances; & ceulx s'arresteroient, quant l'ensseigne s'arresteroit, pour couvrir les gens de trait. Et quant tous furent ainssi ordonnez, & que tous furent desjunez, & tous treflyement resconffortez par leurs conduiseurs & princes tellement, que oncques gens ne furent plus asseurez; a celle belle ordonnance, par le grant plain de Bellehoch, pas a pas, chevaucherent. Sy ne tarda gaires que ilz veirent leurs chevalcheurs revenir, qui leur apporterent la trefjoyeuse nouvelle des ennemis. Et quant ilz en furent a une mille près, lors s'arrestèrent, pour les gens a pié, & manderent chevalcheurs, pour les gardoyer; qui dirent qu'ilz n'avoient que trois batailles, près a près, & sans nulles elles, ou avoit du menu peupple assez.

*L'ordonnance & facion des batailles aux Sarrafins,*



ES Sarrafins, qui avoient fait six batailles : c'est assavoir, troiz a cheval & troiz a piet; lesquelz a piet devoient syevir & ferir tantost après, pour tuer tous ceulz qu'ilz abatteroient, & taillier jambes & piez des crestiens & de leurs chevaulz; dont a la premiere vult estre Abzin, le Grant Turq de Perse, que pour lors estoit, & qui en sa banier portoit de geulles, a une grant espee trucquoise d'argent en bende, enmanchee d'azfur, croisee & pommellee d'or; qui, pour le grant orgueil de sa puissance, qui estoit de XXX a XL<sup>M</sup> chevaulz & plus de cent<sup>M</sup> hommes a piet, ne prisoit riens les chrestiens. En la II<sup>me</sup> bataille venoient Zizaach, qui se disoit empereur de Cartage, & qui en sa banier portoit de fable a deux testes, au ..... de chevaulz d'or, endossees; & Almoch, souldam de Babillone, qui en sa banier portoit tout d'or, sans plus; & Azahul, souldam de Mabaloch, acompaigniez de LX<sup>M</sup> chevaulz; & après eulx, C & LX<sup>M</sup> hommes a piet. En la III<sup>me</sup> bataille furent les roys de la grant Ermenie, de Fex & de Allappie; & Bagazul, seigneur de Ballaquie, qui avoient XL<sup>M</sup> chevaulz & de troiz a quatre cens milles hommes a piet, de Hermenie, de Barbarie, de Ruffie,

Et de Samate, Et de Tartarie, que toute la terre couverte en estoit.

*Cy commence la bataille.*



T quant les ungs des aultres furent approchiez, ainssi comme le trait d'un arc, le Turcq fist sa bataille arrester, pour veoir les ordonnances des chrestiens, Et pour tenir eulz tous Et leurs chevaulz en allayne. Mais quant il vist que l'avant garde ne boujoit, Et que le grant trait des canons Et coullevrines, des ars Et des arballestres, des deux elles, sy grandement les endommoient, lors f'appensta de rompre son propos, Et manda faire deux pars de ses gens a pié, qui derriere lui estoient, Et que chascune part courust sups aux batailles des gens de trait. Mais quant ilz se sentirent Et furent du trait sy merveilleusement touchiez, ne y eust cellui qui ozaft approchier. Alors le Turcq, comme defesperez, fist avanchier ses banieres, Et, tant que chevaulx poeurent aller, eulz escriant, viennent vers l'avant garde.

Lors les François, a haultes voix crians : « Jhesus! Nostre Dame! Monjoye! Saint Denis! », la banyere du roy s'avança, Et toutes les aultres la sievrent; Et, tant que destriers puerent aller, les ungs parmi les aultres, f'entrefierent tellement que le seigneur de Saintre,

qui sur son trespuissant destrier armé estoit, tous deux trefrichement houffez d'orfaverie, esmaillee a ses armes, &, sur son bachinet, une trefriche houppe, par sur tous moult aparente, comme a Dieu pleust, ataint le Turcq de sa lance par l'estroit de sa baviere, qu'il lui bouta tout le fer dedens; &, a l'espaindre qu'il fist, le renverssa, au le tronçon de sa lance, tout mort a terre. Lors commença la bataille trefdure & forte; car guaires de eulx encores ne favoient la mort de leur seigneur. Lors veissiez gens, chevaulx, trefbuchier les ungs sur les aultres, & de toutes pars crier, que c'estoit merveilleuse chose. Mais quant le seigneur de Saintré se voist desgarny de sa lance, incontinent a l'espee met la main, & fiert a dextre & a senestre, qu'il n'y avoit Turcq qui place ne luy feist. Et quant il vault joindre a la baniere, lors fust de tous costez assailli, que, se ne fust l'ayde de Dieu & bien tost secouru, sans nul remede il estoit mort. Mais la baniere du roy, qui partout le sievoit, a l'ayde des bons François & des aultres, qui treflongue chose feroit les nommer; & aussi en vouloit dire tout des uns & non des aultres les grans proesses que ilz faisoient, sembleroit que je les vaulsiffe porter; &, pour ce, leurs succeffeurs, s'il leur plaist, me aront pour excusé; mais du seigneur de Saintré, de qui l'istoire parle, pour ce m'en fault plus

avant proceder. Quant le seigneur de Saintre fust ainssy deslivré, alors brocha son destrier des esperons, & vient au Turcq qui tenoit la baniere; lors lui donna, de l'espee, sur la main tel cop, que la baniere tumba.

Les aultres Turcqs, qui attendoient, en combatant, leur secours, se deffendoient comme les plus vaillans de eulz tous. Et endementiers que ceste sy tresfiere bataille estoit, les deux Soldans se approcherent. Mais quant ilz virent la baniere du Grant Turcq a terre, se arresterent, pour prendre conseil, quel party ilz prenderoient, pour courre sups aux crestiens. Les Turcqs, qui ne peurent plus porter la charge, tant a cheval comme a piet, se rompirent. Alors, tant que chevaulz poeurent porter, les deux Soldans & leurs gens en hastent la III<sup>e</sup> bataille, que venussent a leurs secours. Pour assembler ilz venoyent; mais, ad ce cop, fust heure que, pour secourir l'avant garde, qui treslasse estoit, le roy de Behaigne & sa bataille, qui faisoit une des elles, de l'un des leez, & le duc de Lectonem, qui (qui) faisoit l'autre elle, de l'autre leez, & qui la banniere de Pollayne gouvernoit, les vindrent tellement hurter, que tous passerent jusques aux banyeres; dont l'une en fust portee a terre. Et quant leur bataille de piet, qui après eulz venoit, apperceuft la baniere de leur seigneur a terre, n'y eust celui quy osast passer plus avant.

Alors leur III<sup>me</sup> bataille, que conduisoient les roys de la Grant Hermenie, de Fex, de Marroch & de Allappie, & le seigneur de Ballaquie, virent les aultres deux desconfffites, & que encores n'avoient assemblé la grant bataille, l'arriere garde, ne les deux elles des gens a piet, furent tous esbahis. Touteffois, pour ce que venus estoient pour combattre, & estoient de gens a cheval & a piet sy trespuissans, conclurent que, le plus tost qu'ilz porroient, fussent assemblez. Et quant la grant bataille des crestiens vist leur derraine bataille approchier, lors les princes qui la gouvernoient, & qui n'avoient encores veu chose pour assembler, manderent a l'arriere garde que, quant ilz assembleroient, que hastivement ilz s'approchassent, pour ferir du costé; &, aux deux elles des gens a piet, que, en l'ordonnance comme ilz estoient, s'approchassent des deux leez; car, en ce grant plain, n'avoit boiz, ne valles, ou gens se peussent embuschier. Laquelle ordonnance fut bien tenue; &, sur ces parolles, tous furent pour assembler. La fut la treffiere & cruelle bataille, qui eust fait du mal assez. Mais l'arriere garde, au cry de « Nostre Dame! » & du roy de Honguerie, saint Lancelot, tant que esperont poeurent battre les lances couchees, frapperent au travers; & les deux elles, du trait, ad ce grant nombre de chiennaille, gens commandez; incontinent qu'ilz



sentirent le trait, se rompirent & mirent en fuite. Alors fut la tuoyson sy grande, sans plus de deffence, que se fussent brebis. Mais la bataille des gens a cheval dura treflonguement, & eust assez plus duré, pour le trefgrant nombre qu'ilz estoient, se l'arriere garde ne se fust avancee; qui fust cause de les plus tost desconfire. Et, ad ce cop furent leurs banieres portees a terre & desconfites, & eulz, par la grace de Dieu, mis en fuite. Lors fust la tuoison de eulz sy grande, que par avant ne oncques puis, depuis la bataille de Thesaille, ou Pompee fut desconfit, ne fust faicte la semblable. Et la furent mors l'empereur de Cartage, les deux Souldans de Babillone & de Mabaloch, le Grant Turcq Bazul, fires de Ballaquie; les roys de Marroch & de Allapye prins; & tant d'aultres grans seigneurs prins & mors, que, pour abregier, je m'en passe. Dont la chasle dura plus de VI lieues; dont, pour la nuit qui survint, fust aux crestiens besoing de eulx retraire, & de eulz logier sur le marois de Lafcan, & a l'entree du bois; & la, raffreschir eulx & leurs chevaulz, qui moult las & travailliez estoient; & mediciner les gens & chevaulx bleffiez, jusques a landemain, bien matin, que chascun furent recongnoistre leurs mors; car, celle nuit, pour la grant chasse que pluiseurs firent, on n'en favoit que dire; mais, celle nuit, a la veue des feux, en revindrent

pluiseurs. Et quant vint le bien matin, tous ceulz qui n'avoient pas leurs nombres allerent sur la place, ou la bataille avoit esté; sy trouverent maintz Sarrafins ferus, qui encores n'estoient pas mors, &, deffoubz leurs chevaulx, qui tendoient les mains pour eulx rendre; mais tous furent rendus a la mort. Et lors tirerent tous les crestiens mors, qui tous portoient les croix de diverses coulleurs, ainssy que chascun chief a ses gens ordonnoit; & aussy des crestiens bleffiez, qui encores vesquirent longuement. Lors furent tous en l'ost, & puis es bonnes villes portez, pour mediciner; & les mors, a tresgrans honneurs & plains, & a sollempnelz services de Dieu, furent enterrez. Et, par sur tous, les feigneurs François furent exemple des aultres; car tous se vestirent de noir; dont, par celle amour que ilz monstrent porter l'un a l'autre, furent de tous tresgrandement loez.

### L'Acteur.



E laquelle tressainte victoire la nouvelle alla par tout, ainssy que fist de Perffeus par Pegassus, le cheval voullant. De laquelle chascun escript en ses marches, & comment avoit esté; dont, entre les vaillances que chascun avoit faictes, celles d'un josne & nouvel chevalier de

France, que on disoit le seigneur de Saintré, furent par tout portees & dictes : & comment, a l'assembler des premieres batailles, de sa lance il porta le Grant Turcq mort a terre; & puis que, par sa non pareille proesse, tant fist d'armes, que il vint a la baniere du Turcq, que il porta a terre; & tant de merueilleuses armes, que l'escripre feroit trop grant.

### L'Acteur.



T quant ceste tressainte nouvelle fut ainssy par tout publiee, lors tous vrais crestiens, de quelque part qu'ilz fussent, incontinent acoururent aux esglises, a grans sons de campannes, remercier Nostre Seigneur. Dont, entres les aultres princes crestiens, le roy de France incontinent monta a cheval, & s'en va en la grant esglise remercier Dieu & Nostre Dame, & puis a Saint Denis. Mais ne tarda gaires que le roy d'armes d'Anjou, qui en la bataille avoit esté, vint au roy, & de bouche compta la chose, comment elle avoit esté, & les vailances des nobles de son royaume, viz & mors, qui ne se porroient compter, especialment celles du seigneur de Saintré, ainssy que toutes leurs lectres contenoient.

Et quant le roy eust de ceste chose entendu la verité lors dist : « Ha ! beau sire Dieux, loez soiez tu ! Vueil-

les avoir mercy, qui en ton service son trespassez! » Et, pour la bonne nouvelle, audit roy d'armes sa robe et III<sup>c</sup> escus donna. Alors fust la joye, par la court & par la ville, telle que on doit bien pensser; fors que des dames & damoiselles & de ceulx qui avoient perdu leurs amis. Et a tant laisseray cy a parler de ces choses; & revendray au feigneur de Saintré.

Quant le feigneur de Saintré & celle noble & chevalereuse compaignie furent venus a Saint Denis, & faictes en l'esglise leurs devociions, pour entrer a Paris, au devant d'eulz furent les troiz feigneurs ducz dessusdiz & tant d'aultres, que a painnes en demoura ung feul. Et a celle meismes ordonnance revindrent, comme partis en estoient, descendre en la grant court de Saint Pol; fors que des banieres des mors, & du feigneur de Chastel Fremont & des aultres, qui estoient demorez navrez; &, en son lieu, porta le feigneur de Maulevrier la baniere du roy, par ellection de tous. Lors fust, des feigneurs a eulx, faictes tresgrans honneurs & bonnes chieres; & aussi des aultres a eulx. Et quant ilz furent devers le roy & la royne, Madame & leurs compaignies, qui en la grant salle estoient, & eurent au roy, a l'entrer, faictes leurs premieres reverences, le roy, qui assiz estoit, pour les honnorer & pour la grant joye qu'il avoit, se dressa sur piez, & fust ung ou deux

pas au devant; puis, a celle tresgrant joye, toucha les mains a tous. Et endementiers que tous le touchoient, le seigneur de Saintré & tous les aultres vont faire leurs reverences a la royne, a Madame, & a toutes les dames, qui la estoient, qui de leurs venues tresgrans joye faisoient; fors aucunes, a qui leurs amis & parens estoient demourez. Et quant tous eurent faictes leurs reverences, & les dames & damoisselles baisees & acollees, le roy refust en sa chayere assiz, qui leur dist : « Mes amis, Nostre Seigneur soit loez, & sa trefbenoicte mere, quant a tel honneur & joye vous retournez, & vueillent pardonner aux ames de ceulx qui y sont demourez, ainssy que, selon nostre sainte foy, nous le devons tous croire, que ilz sont faulvez! Mais, adfin que Nostre Seigneur delivre leurs ames des paines de purgatoire, & les repose en son tresglorieux royaume de paradiz, pour ce, nous voullons & ordonnons que aux vespres nous tous soyons, a Nostre Dame, ou ferons dire les vespres & les matines des mors, & demain, les commandasses, & puis la sollempnelle messe, que l'evesque chantera; & par tous les autelz de l'esglise seront dictes messes de « Requiem », tant que prestres se porront trouver; sy vous prie que tous y soyons. Lequel service voullons & ordonnons que se continue par XXX jours; &, oultre ce, nous ordonnerons une

messe perpetuelle, a tous les jours, avec ung obit, a tous les ans, le semblable jour que, vrais martirs, ilz finerent leurs jours au service de Dieu. » Et ainssy fist.

Et a tant laisseray cy a parler de ces choses; & diray comment Madame, tresdesirante de parler au seigneur de Saintré, lui fist son signal, & comment par le scien il reppondit.

#### L'Acteur.



**A**PRÈS ce que toutes ces choses furent faictes, cest soir, que le roy, la royne, tous messeigneurs & les dames se penoyent, a qui mieulz porroit ces seigneurs festoier, especialment le seigneur de Saintré, Madame, qui pas sy grant semblant que les aultres n'en faisoit, toutefois, par la grant joye de son cœur, tenir ne se pueist que, devant trestous, vers lui ne s'approchast, & lui dist : « Sires de Saintré, quant ces dames vous auront bien festoïé, au mains que nous vous voyons a nostre tour! Nous avons veu le temps que on vous tenoit ung tresgracieux escuier. Estes vous point, a cause de voz vaillances, & que estes dit monseigneur & de nouvel chevalier, point changié ne mué? » Et, en disant ces parolles, elle print son espingle, & en fist son signal; auquel le seigneur de Saintré incontinent

respondit, et, en souffrant, lui dist : « Madame, quoy que soit en moy, ne quelque je soye, depuis que ne me veistes, je suis tout tel et celui que j'estoye paravant. » Puis la, present tous, entrèrent en aultres parolles jusques a l'eure du soupper. Dont furent aucuns que, après les tables ostées, parlerent du dansser; laquelle le roy oye, et la royne, dirent que, pour l'amour des trespassez, ja n'y feroit chanté ne dansse faicte; mais, pour le matin estre tous a la messe, demanda les espices et son vin de congié.

#### L'Acteur encores.



T quant le roy fut en sa chambre, le seigneur de Saintré au roy, en riant, sy dist : « Sire, pour nostre bien venue, je vous supplie que, ce soir, avec la royne dormez. » Le roy, qui tresgracieux prince estoit, et qui tant l'amoit, en riant lui dist : « Tousdiz fustes et ferez tresgracieux, et du party aux dames! Et, pour l'amour de vous, je le vueil. » Alors, tout en riant, vint a la royne, et luy dist : « Au mains, Madame, donnez moy ung grant mercy! »

Et quant la royne le vist ainssy rire, lui dist : « Et de quoy, Saintré, vous donrray je ung grand mercy? » « Madame, donnez le moy! et je puis le vous diray. »

« Non feray », dist la royne, « car vous farferiez de moy! » « Madame, ce est chose ou le roy, vous, & encores moy, prendrons plaisir. Ne vous fiez vous pas en moy? » « Sy fais! » dist elle, « & puis que ainssy est, je vous dy grant mercis. » Alors le seigneur de Saintré lui dist : « Madame, faictes bonne chiere; car j'espoir que, ceste nuit, se il ne est fait, vous ferez ung tresbeau filz; car; pour nostre bien venue, le roy m'a acordé de dormir avec vous. » « Hé! » dist la royne, « & que vous estes bon! Il n'a que hier entre deux que je dormis avec luy! Mais je vous prie que me dictes, qui est la chose qui ores vous a esmeu faire cette requeste a monseigneur. » « Madame, » dist il, « & je le vous diray : vous savez que, quant aucun seigneur ou dame viennent la ou enfans sont a l'escole, par coustume, a leur requeste, escolliers sont delivrez. » « A! » dist elle, « Saintré, Saintré, ce n'est pas la droicte porte par ou vous quidiez entrer! Je vous conjure, sur armes & sur amours, que me dictes la verité. » Lors le prend par la mance, & dist : « Tant que je le sache, vous ne m'eschapperez! » Alors le seigneur de Saintré, en riant, appella Madame, & lui dist : « Madame, vueilliez moy aidier! car vez cy la royne qui me vult efforcier! » Sy lui compta la requeste faicte au roy, & ce qu'il avoit dist a la royne,



tout au long. Lors dist Madame a la royne : « Hé! Madame, laissez le aller! car il vous a dit la verité. » « Non a! » dist la royne, « aultre chose y a soubz le mortier; car monseigneur me dist hier qu'il desiroit moult sa venue, pour bien avec luy deviser; Et il a tenu ceste façon pour aultre part aller. » Madame, qui se doubta, ainssy que chose vraye faict a doubter, que leurs ris Et signaux ne la feissent souspeçonner, pour bien couvrir emprinse, dist au seigneur de Saintré : « Ha! fires, fires, seriez vous tel? Se Madame me croist, avant que ly eschappez, vous luy direz la verité! » Alors il leur dist : « Et par voz foiz, mes dames, se je le vous dy, me laisserez vous aller? » « Oïl! vraiment! » dist la royne. « Et vous, Madame, avec la royne le me promectez? » Alors il dist : « Madame, il a ung moiz ou VI sepmainnes que ne cessons de chevauchier; Et, pour ce que le roy me voudroit toute nuit a raisonner, Et je me voudroye dormir Et reposer, pour ce, Madame, suis je de luy ainssy eschappé. » « Ha! » dist la royne, « a ceste fois je vous en croy! » Lors dist Madame, en renouvelant son signal : « Vraiment, Madame, c'est bien fait! »

L'Acteur.



T quant la tresdesiree heure fust venue que bien a loisir Madame et son ami peurent parler enssemble, que vous diroye? La furent baisiers donnez et baisiers rendus, que ne s'en povoyent saouller; et demandes et responces telles que amours leur eust et commandé. Et en celle tresplaisante joye furent jusques ad ce que force fut les deppartir. En laquelle retourner ne povoient, se la royne ne dormist avec le roy; ou ilz s'emploioient touteffoiz que au roy plaisoit. Que vous diroye? Ilz furent ainssy par quinze mois. Et atant laisseray cy a parler de leurs amours, qui furent sy tresloyalles et secretes, que oncques plus loyalles ne mieulx conduictes en ce monde ne fust.

L'Acteur.



DVINT que, au quinziesme mois que il fust retourné de Prusse, par mainteffoiz se mist en ung nouvel penser, et en soy meismes disoit : « Hellas! povre de sens, povre d'avis et povre de tous biens que tu es! Oncques par toy aucun bien d'armes ne fut emprins, que ta trefnoble et doulce deesse ne te y ait mis! Ores, vraie-

ment, je me concluz & deslibere que, pour l'amour d'elle, je vueil faire aucum bien. » Lors s'appenssa de trouver cinq chevaliers, dont il en feroit l'un, & cinq escuiers des plus puiffans & des meilleurs en armes que il porroit ou royaume France trouver, lesquelz il requerroit de estre, tous enssemble, compaignons & freres, a porter, par l'espace de troiz ans, une visiere de bachinet, d'or pour les chevaliers, & d'argent pour les escuiers, ausquelles auroit ung riche dyamant a l'entredeux des deux lumieres des yeulz; sy vraiment que ilz ne trouvaissent semblable nombre de chevaliers & d'escuiers, qui les eussent combattus jusques a oultrance, pour estre quictes, chascun desdiz diamans, & les aultre[s] de semblables; & que nulle personne ne le feroit jusques au derrain jour d'avril, que il feroit sa requeste aux chevaliers & escuiers qu'il esliroit. Et quant il fut du tout desliberé ad ce, il envoya a Florence ung patron de toille paint, en fourme d'un saptin figuré, tout blanc, ou feroient visieres d'or, brochees trefrichement, que feroient pour leurs robes & paremens de chevaulx; & semblablement feroient pieces de fin damas, tout blanc brochié, a semblables visieres d'argent, pour les robes & paremens de chevaulx aux escuiers. Et, d'aultre part, secretement fait querir chevaulx tous blans, les plus beaux & les plus fringans

que on porroit finer, qui fussent menez & tenus en certain lieu secret. Et encores fist faire dix les plus beaux & nouveaux chappeaulx, de broderies semblables, en façon de plumes d'ostrisse, chargiez d'orfaveries, d'or pour les chevaliers, & d'argent pour les escuiers.

Et quant les draps de soye furent venus, & les dix chevaulz trouvez, lors il fait taillier lesdictes robes sur les personnes semblables de ceulx que il vouloit requérir; & aussi, des draps meismes, fait faire dix tresbeaux paremens, a grans franges de soye blanche, copponnee de fil d'or & d'argent; qui tous furent fais secretement. Et quant le derrain jour d'avril fust venu, il convia a soupper le seigneur de Pressigny, le seigneur de Bueil, le seigneur de Mailly, messire Hues de Craon, & lui V<sup>e</sup> de chevaliers, le seigneur de Genly, le seigneur de Moy, le seigneur de Herly, le seigneur des Barres & le seigneur de Clermont, escuiers, ausquelz il fist tresbonne chiere, en son logis. Et quant les nappes furent levees, sans oster de la table, tous rendirent graces a Dieu. Il appella le varlet qui gardoit sa chambre, & se fist baillier ung petit coffret. Lors fist vuidier chascun de la salle, pour aller soupper. Alors, en riant, leur dist : « Messeigneurs & mes freres, se j'estoye trop presumptueux, des choses que vous vueil dire il me soit pardonné! car, sur ma foy,

je vueil estre de tous, quanques nous sommes, le mendre; et ce que j'ay empensté, et que vous vueil dire, ce n'est que pour acroistre noz honneurs, ainssy que tous nobles cœurs sont tenus de faire. Et pour ce que, sur tous ceulx de ce royaume, je vous ay choisis pour estre, tous ensemble, freres et compaignons, pour faire quelque bien en armes, pour l'amour de noz dames et de noz honneurs; or, ça, messeigneurs et mes freres, et qu'en dictes vous? » Alors chascun de joye regarde l'un l'autre, pour reppondre et lui faire honneur, en disant : « Respondez! » « Mais respondes, vous! » Alors fust le seigneur de Genly, qui premier parla, et dist : « Monseigneur de Saintré, dye chascun sa voullenté! mais a sy trefnoble requeste me semble que ne fault point grant delay. Quant a moy, je suis cellui qui, de ma part, a l'ayde de Dieu et de Nostre Dame le vous accorde, remerciant quant vous m'avez en tel nombre et compaignie prins. » Alors n'y eust cellui que, qui mieulx s'y peust offrir, ne s'y offreit, et ja fust que la en fussent que, autel pour autel, ne pensassent bien valloir celluy de Saintré; mais tant estoient ses vaillances, comme avez oy, ses largeffes, ses douceurs, ses courtoisies, qui passioient les bonnes et les mettes de tous, dont n'y avoit cellui qui n'eust mis son corps pour luy, et tant plus que

le roy l'amoit par dessus tous; dont chascun avoit joye de lui faire plaisir. Alors tous les remercia en la meilleur façon qu'il peult; & ouvrist son coffret, & a chascun donna sa visiere, toutes pareilles, & les dyamans; fors que les cinq estoient d'or pour les chevaliers, & les aultres cinq d'argent pour les escuiers; puis leur dist : « Ores, messeigneurs & mes freres, ou nom de Dieu le Pere, le Filz & le Saint Esprit, aussi de la benoicte Virge, sa fille & sa mere, je les vous baille, & vous les prenez, par telle condicion, que chascun de nous les portera sur son espaulle fenestre, par l'espace de troiz ans, se, dedens ledit terme, nous ne trouvons semblable nombre de chevaliers & escuiers de nom & d'armes, sans reprouche, qui de lance, de giet, de haches d'armes, d'espee de corps & de dagues, nous ayent combatus, & nous eulx, jusques a perdre chascune partie ses quatre pointes, ou estre portez a terre; & la partie, a qui Dieux donrra du pire, chascun de nous fera quicte pour donner son dyamant en sa visiere, & ilz seront quictes pour donner, chacum ung semblable dyamant, que seront les nostres. Et du poursievir noz deslivrances, de envoyer a la court du roy des Romains, puis en Engleterre, & la ou mieulx nous semblera, attendez vous ent a moy. Aussi je m'employeray devers le roy, que il nous aidera a supporter nostre

despence. » Alors chascun de bien en mieulx l'en remercia. « Et pour mieulx nous acquictier & faire noz debvoirs, je loz que chascun voist a sa dame, &, pour la premiere fois, supplier que sa visiere luy vueille, sans plus, a la main asseoir en l'espaule fenestre, sans la lyer autrement, jusques au matin que, tous ensemble, les porterons. Mais, pour faire nostre chose plus nouvelle, je vous prie que vous soyez cy a IIII heures, au plus matin; sy yrons esveillier le roy & la royne, qui coucheront enssemble, &, s'il leur plaist, nous les menrons au may. » Si furent tous sy trescontens, que a paynnes porroient plus. Lors fust le seigneur de Moy, qui dist : « Hellas! & comment fera cellui qui n'a point l'octroy de dame? » Alors le seigneur de Saintré luy dist : « Ha! mon frere de Moy, de tant aura il plus de cause a francement requerir sa grace & mercy! car, se elle n'est la plus fiere des aultres, pour ung tel bien jamaiz ne le reffusera. » Alors les ungs des aultres prindrent congié, & vont chascun ou dit estoit. Et atant laisseray cy a parler de ces seigneurs & de leurs dames; & diray comment il en prist au seigneur de Saintré & de Madame.

Ce soir, qui fust la veille du premier jour de May, après ce que le roy eust, le soir, prins les espices & vin de congié, le seigneur de Saintré s'approucha de la

royne, puis appella Madame, & en riant, a la royne  
 dist : « Que me donrez vous, Madame, se je fais que  
 ceste nuit, vous dormirez avec le roy? » « Hé! sire »,  
 dist, en riant, la royne, « de ce ne vous saray ja  
 gré! » Et, en riant de ces parolles, il fait a Madame  
 son signal. Madame, qui bien congnot son parler, que  
 ce fust pour l'aviser du couchier du roy avec la royne,  
 ne fust pas sourde ne muette; car incontinent par son  
 signal lui respondit. Et quant le roy fust en son lit,  
 & le seigneur de Saintré, ainssy que de coustume estoit  
 aux princes & princeesses, seigneurs & dames d'estat, que  
 les chambellains aux seigneurs, & les dames aux grans  
 dames, leur donnoient de l'eau benoicte, quant ilz  
 estoient en leurs litz; ce qui, au jour d'uy, a pluiseurs  
 est honte & chose mal faicte, tant sont asseurez de  
 l'anemy; & quant il eust donné l'eau benoicte, clos  
 les courtines & donné la bonne nuit, il s'en alla en  
 sa chambre, ou demoura, tant que la tresdesiree heure  
 vint, que Madame & luy furent enssemble. Lors de  
 baisiers & rebaisiers, de jouer & de deviser aux jeux  
 & devises que le dieu d'amours leur avoit commandé!  
 Et quant ilz eurent grant piece devisé, le seigneur de  
 Saintré lors a genoulz se mist, puis a Madame dist :  
 « A! ma trefhaulte deesse, sans per, tant & sy tref-  
 humblement que je sçay & puis, grace, mercy, pardon



Et misericorde vous requier. » « Et de qui ? » dist Madame, « mon amy. » « Madame », dist il, « du temps qu'il a que je suis vostre tres humble cerf et loyal serviteur; et oncques en moy ne eust tant de bien, que, pour l'amour de vous, je eusse nul fait d'armes entrepris! Mais tous ceulx que j'ay fais, et ou je me suis trouvé, ont esté par voz commandemens, par voz conseilz et par voz advis. Et pour ce que je me congnoiz avoir sy grandement mespris et failly, et que trop mieulx vault faire bien que jamais, pour ce, Madame, tres humblement vous supplie et requier que ceste emprinse, que, pour l'amour de vous, moy dixiesme, ay mis avant et emprins de porter, vous plaise, pour la premiere fois, de vostre main, le asseoir sur mon espaulle fenestre, ainssy que tous mes compaignons ont fait, au bon gré de leurs dames; lesquelz font telz, telz et telz »; et lors les nomma tous. Et, en ce disant, tira son emprinse de sa manche, enveloppee du delyé coevrechiet; et, en la lui presentant, la cuida baisier. Madame, quant eust oy ces parolles, tresgrandement se courouça, et ne le vault plus approuchier; puis lui dist : « Avez vous levé emprinse et deppartie, ça et la, sans mon sceu et sans congie? Jamais, tant que je vive, de bon cœur ne vous ameray! » Qui fust esbahy de ces parolles? Certes, ce fust il; car il

ne favoit se c'estoit par joyeuseté, ou par ire. Lors se print a la regarder; et quant il vist qu'elle tenoit son ire, alors lui dist : « Hellas! Madame, veez cy povre nouvelle, quant, pour bien faire, je doy estre pugny, qui vous ait tant et sy trefloyalment servie, mis cuer, corps, honneur et vie, pour vous obeir! Et ores que je cuidoye en vostre service faire mon devoir, acroistre vostre grace et mon honneur, fault que je perde celle a qui je suis tant attenu! Hé! ma trefredoubtee dame, sans per, ayez de vostre serviteur mercy, et, ceste foiz, plaïse vous moy pardonner! car, se jamais je y retombe, que je soye bien pugny! » Alors Madame lui dist : « Allez bien tost rompre votre emprise a voz compaignons! » « Hellas! Madame, et comment? car elle est ja sy avant, que, se fust ma mort ou ma vie, je ne puis! Pensez que, s'il me fust possible, vous estes celle que, sur toutes, je doy le plus obeir! Et, pour ce, Madame, a genoulz et jointes mains trefhumblement vous supplie que lyement et de bon cœur me pardonnez, et que mon emprise mettez icy. Et du surplus ne vous souffriez; car j'ay espoir en Dieu et en Nostre Dame que ilz nous en feront contens. » Et, a ces parolles, Madame tout mornement la prist, et sur l'espaule fenestre la assist; et puis, moictié sy et moictié non, souffrist que il la baïst. Puis, pour l'eure

tarde, de elle prist trefhumble congié, & s'en partist.  
Et atant laisseray cy a parler de Madame; & diray de  
la venue des IX compaignons au seigneur de Saintre.

### L'Acteur.

*Comment les IX compaignons vindrent le matin.*



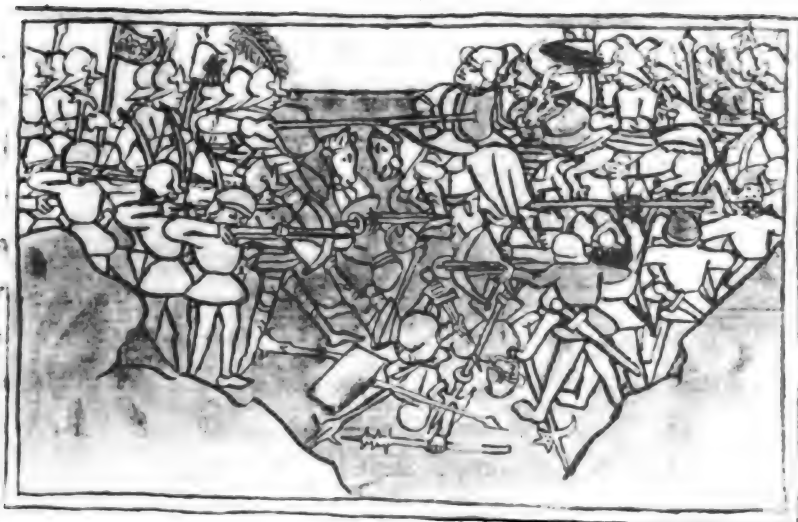
ANDEMAIN, qui fust le premier jour  
de may, & que les IX compaignons, bien  
matin, au logis du seigneur de Saintre  
furent, pour abregier, après que leur messe  
fust leens oye, le seigneur de Saintre en sa chambre  
les fist tous venir. Lors a chascun donna sa robe de  
draps de soye, avec les visieres d'or & d'argent brochees,  
ainsly que avez oy; puis fait venir les dix chapeaux,  
sy beaux & sy apparans, comme ilz estoient; & puis,  
a chascun, son cercle d'or & d'argent, pour chaindre  
sur leurs robes; dont tous furent esmerveilliez. Alors  
demanda les visieres; puis, de ses mains, a chascun,  
pour celle fois, sur leurs espaulles fenestres les attacha;  
& en riant, leur demanda comment chascun estoit  
content de sa dame. Hellas! mais il ne dist pas de la  
scienne, ne de la fainte douleur que son triste cœur  
portoit! Et quant ilz furent pour saillir tous de l'ostel,  
la furent les dix tous blans trefbeaux & fringans cour-

fiers, que il avoit secretement fait acheter, tous harnachiez des meismes draps, dont leurs robes estoient, qui aux boutz des pendans, au milieu, & par les quatre-fours, estoient semez de visieres d'argent, dorees pour les chevaliers, & toutes blanches pour les escuiers. Et lors fust garny de troiz dez, & dist : « A la fortune de chascun ! Ceulz qui plus aront de poins, a la veue de l'ueil choisira. » Lors chascun, a qui mieulx pueult & sceut, l'en remercia, disans l'un a l'autre : « Oncques tel ne fust ! » Et, au monter qu'ilz [firent], fust chascun pourveu de nouveaux & semblables esperons, qui dorez estoient pour les chevaliers, & argentez pour les escuiers, dont les tissus estoient de foye, comme l'en souloit au bon temps porter. Lors, au faillir de l'ostel, veissiez chevaulz faillir & contourner, courre, recourre & en l'air tourner, estincelles de feu par l'air voller, crier, huer, ou chascun acouroit, que oncques de telle chose plus joyeuse ne fut. Et ainssy allerent, qu'ilz furent en la grant cour de Saint Pol. Lors chascun sa joye renforça ; car bien savoient que le roy fust esveillie. Et quant le roy oist la noise, fist lever les damoiselles, qui en la chambre dormoient, pour savoir que c'estoit. Lors acoururent aux fenestres treillees, & incontinent au roy s'escrierent : « A ! fires, fires, venez veoir la grant merveille, que oncques sy belle chose fust ! »

La royne, qui pas ne dormoit, desireuse de veoir que c'estoit, dist au roy : « Et, monseigneur, allons veoir que c'est! » Alors revindrent les damoiselles, de joye sy trefesprises que a payne savoient elles parler. Lors le roy & la royne se firent baillier leurs robes & houssettes a relever; puis le roy, a tout son habillement de nuit sur la teste, vint a la grant fenestre, & la royne aux treilles. Et quant les dix compaignons, qui couroient & racouroient, huoient & chantaient, aperceurent le roy, lors tous vers lui acoururent, & aperceurent la royne auprez de lui, a haultes voix s'escrierent : « Sires, sires, & vous, Madame, le trefbon jour & le trefbon may vous soit huy donné! » Et le roy leur dist aussi : « Bon jour, bon jour, compaignons! » Alors le roy & la royne se retrairent, pour eulx habillier; & les dix compaignons descendirent, & vindrent en la chambre du roy, que ilz trouverent avironné de ses varlez de chambre, pour le abillier. Alors, tous a genoulz, le seigneur de Saintré commença a parler, & dist : « Nostre souverain prince, messeigneurs mes freres, qui cy sont, & moy en leur compaignie, avons tous au jour d'uy voué que, a vostre bon congié, voullenté & licence, nous porterons ceste emprinsé d'armes sur noz espaulles senestres, que cy voiez, & ce, par l'espace de troiz ans, & le surplus, ainssy que en ceste lectre

de noz armes porrez a plain veoir; vous treshumblement suppliant que vostre bon plaisir soit de la nous laissier poursievir. » Et quant le roy entend ceste nouvelle, & eust ja sur leurs espaulles veu leurs emprinses, ne fust pas bien contens; puis leur dist : « Mes amis, vous faictes comme cellui qui espouse sa cousine, puis demande dispensacion! C'est a tous chose mal faicte de entreprendre, & piz, de executer, sans licence de son seigneur, ou de cellui qui a sa charge. Et qui vouldroit regarder a la rigueur, quelque bien qu'il en venisist, il en devroit bien estre pugny! » Et en disant ces parolles il prend leur lectre d'emprinse; puis leur dist : « Je verray qu'il y a! Et quant a vous, Saintré, vostre cœur & vous ne cesserez jamais de entreprendre armes & voiaiges? Il me semble que c'est assez! » « A! Sires, » dist Saintré, « ce n'est pas mon cœur ne moy, mais est honneur, qui ad ce tous nous y confforte, en laquelle vous y partez! » Et atant le roy fust prestz, & f'en va a la messe. A ces parolles, arriverent messeigneurs les ducz, ses freres, qui virent les X compaignons ainssy habilliez & leurs nouvelles emprinses; ausquelz firent leurs reverences, puis leur recommanderent leur fait. Ausquelz ilz responderent : « Au fait de voz emprinses, monseigneur a treshbon droit; & ja soit que vous retenez son bon congié & ordonnance,

se aultrement estoit, feroit tressimplement parlé! Nous ferons avec lui, & lui en prierons. » Après le roy & les seigneurs, ne tarda gaires que vint la royne, qui a tresgrant joye les receut; après, venoit Madame, qui gaires de chiere ne leur fist. Lors furent tous au service de la grant messe. La veissiez dames, damoiselles, chevaliers & escuiers, regarder par merveilles ces compaignons. Et quant le roy fust en sa chambre, appella mes troiz seigneurs, ses freres, & leur monstra leur lectre d'armes; & puis demanda conseil. Auquel, pour abregier, la conclusion fust telle, que, pour ceste foiz, le roy leur en donnoit congïé, soubz payne de sa grace a tousjours mais & estre pugnïe a sa voullenté, que eulx, ne aultres de son royaume ne dessoubz luy, peussent jamaiz plus lever emprïnse sans son congïé. Alors tous vindrent le treshumblement remercier. Et quant les festes furent passees, chascun, jour & nuit, ne cessent de eulx mettre treshien en point; & pour tous les jours de la sepmaine, firent robes pareilles pour leurs corps, & tous leurs gens, d'une livree, & les hernas de leurz chevaulz, qui estoit moult belle chose a veoir. Que vous diroye? Tout le royaume en bruyoit. Et endementiers que ilz s'abilloient, le seigneur de Saintré & ses compaignons ordonnerent une treshelle lectre d'armes, seellée de leurs seaulz & souscriptes de







leurs mains, adreschans a la court de l'empereur, comme la principale de tous; que incontinent, par le duc d'armes de Normendie, leur fust portee. Et icy laisseray aucun peu a parler de ces choses, pour revenir au surplus.

### L'Acteur.

*Comment le roy parle a Saintré, et des dons  
qu'il luy fist et a sa compaignie.*



**S**NDEMENTIERS qu'ilz se abilloient, tout ainssy que avez oy, le roy, qui tant amoit Saintré, luy dist : « Saintré, qui vous a esmeu de ceste entreprise fere sans mon congié? Ou sont les sceillez des promesses de fortune, qui tant a esté pour vous, que elle ne vous puißt revocquier? Et, d'aultre part, ne creingniez vous pas la ire de Nostre Seigneur, qui nous deffend telles choses vaines? Et se il vous en a par tant de foiz enrichy, de tant lui en estes vous plus atenu, et vous devez garder de plus le offendre, se vous estes bon crestien! Ores, que ceste chose est sy publiee, que ne se puet retourner, pour ceste foiz, je m'en contente, vous deffendant que n'y retournez plus. » « A! sires », dist il, « il me soit pardonné! » « Ores », dist le roy, » et je le vous pardonne de trefbon cœur. Ou

enttendez vous a faire voz armes? » « Sire, nous entendons les signiffier a la court de l'empereur; & se la ne trouvons, nous les signiffierons en la court d'Engleterre, esperans que en l'un de ces deux ne failirons. » « Or, bien! » dist le roy : « Quelz habillemens? quelz nombres de gens? Ferez tous une bourse? ou comment? » Et quant le roy eust sceu la responce de tout, il lui dist : « Je vous donrray III<sup>M</sup> escus, & a eulz IX, a chascun, M & V<sup>C</sup> ». Et la royne lui en donna M & V<sup>C</sup>, une piece de velloux cramoisy, taint en poulpre, & C mars de vaisselle d'argent; & a chascun des aultres, VI<sup>C</sup> escus; aux chevaliers, a chascun, une piece de velloux gris, & aux escuiers, une piece de damas, aussi gris. Et messeigneurs les ducz luy donnerent, chascun, M & V<sup>C</sup> escus, & XL mars de vaisselle, & aux aultres, a chascun, VI<sup>C</sup> escus. Dont ne tarda gaires que leur partement fust. Et quant le jour fust venu, que, pour abregier, ilz vindrent, tous enssemble, prendre congié du roy, de la royne, de messeigneurs & des dames; dont, des beaulz parlers que ilz leur dirent & de leurs biens remercier, je me passe, pour venir aux secrez plains, pleurs & trefangoisseux souppirs, que le trespolloureux cœur de Madame faisoit du partement de son ami, dont, plus que oncques mais, son partement lui desplaifoit; & touteffois se failloit il

departir. Et atant laisseray cy a parler du congié que ilz ont prins, & de leur voiaige, ou ilz vont en la court de l'empereur; & diray du dueil que Madame maynne, & d'un aultre nouvel party.

L'Acteur.

*Du grant dueil de Madame et du parti que elle prinst.*



ADAME, qui est ainssy demourée seule de ami, ne voit behours, joustes, dansses chasses ne aultres deduis, ou son cuer prende ung seul plaisir; & quant elle voit les amans per a per deviser enssemble, lors renouvelloient ses dollours; & tant, que en ceste langoureuse vie s'est ahurtée tellement, qu'elle a changé le mengier & le boire pour le jeuner, le dormir pour le veillier; & tellement, que peu a peu sa trefvive face coullouree s'est changée en trespalle coullour, dont chascun s'esmerveilleoit. La royne, qui la voit ainssy morne, palle & penssive, plusieurs fois lui a demandé que elle avoit. « Madame », dist elle, « ce n'est riens : vous savez que, entre nous, femmes, sommes mallades quant il nous plaist ». « Voires », dist la royne, « & maintez fois, plus qu'il ne nous plaist; mais, a bon essiant, Belle Cousine, dictes nous que vous avez & ou cest mal vous tient; & se nous vous y povons aidier, par

Dieu, Belle Cousine, vous devez estre certaine que de tresbon cœur nous y emploierons ». « A! ma tresdoulce dame, tant humblement que je puis vous en rendz mercy ». Et sur ce finerent leurs parolles. Mais, la royne, qui bien l'amoit, ne oublia pas lui mander son medicin, maistre Hues de Fisol, tresbon & souffisant medicin & phillosophe, qui, de par la royne, se informa de son mal autant que elle s'en vault descouvrir; sy ordonna qu'elle gardast son estat, & que le matin la vendroit veoir; & ainssy fust. Le matin que maistre Hues eust bien veu tout son faict, trouva son corps sain & nect de douleur de teste, de fievers de rains, de goutte & de tous aultres maulx; fors que en son cœur avoit dolleur enclose, que, se briefvement n'y estoit pourveu, sans nul remede que morte estoit; car, par celle dolleur estroicte, en elle se morroient tous les esperis respondans a son cuer, ja presque tous estoient oppillez; touteffoiz, au mieulx que il peust, la resconforta, puis lui dist : « Madame, au regard de vostre corps, je le troeue tresbien disposé; maiz vostre cuer ne l'est pas, qui a en soy aucune grant dolleur secrete, que, se pourveu n'y est, & briefvement, vous tumberez en aucune grant langueur, tressorte d'en garir; & pour ce, Madame, ostez de vous ceste douleur, & je pensseray du surplus ».

L'Acteur.

*Comment Madame respond a maistre Hues,  
et comment il la confortta.*



QUANT Madame a oy maistres Hues ainssy près de son mal parler, lui dist : « Maistre Hues, lasse moy ! je n'ay douleur en mon cuer que une, en laquelle de vostre parolle seulement vous me pourriez bien aidier ; et, par ma foy, se ainssy vous plaisoit, je vous en feroie a tousjours mais bien atenuë ; et, oultre ce, je vous donroye ung bon mantel de la plus fine escarlatte que se porra trouver ». Quant maistre Hues oyست parler du mantel d'escarlatte, a treslye chiere dist : « Madame, commandez : car il n'est chose que pour vous, a mon pouvoir, je ne feisse. » « Voire ? » dist Madame, « maistre Hues, et nous vous en remercions ; medecins sont confesseurs ; ce que je vous vueil dire ne touche a vostre deshonneur ne dommaige ; sy vous prie que le tenez en vous. » « Madame, dictes hardiement ; car par moy jamaiz parolle n'en fera dicte. » « Or, maistre Hues, nous vous disons que la desplaisance de nostre cœur n'est fors du desir que nous avons de aller, deux moiz ou troiz, veoir noz terres, dont est grant besoing : car il a passé plus de XVI ans que

nous ne y fûmes, dont noz affaires n'en valent que piz; & nous savons que se Madame savoit que de nous venist, sommes certaine que elle n'en sauroit pas bon gré ». « Ho! Madame », dist maistre Hues, « je prens la charge & faictez bonne chiere, car vous yrez; & je sçay bien la façon comment; mais il fault que troiz ou quatre jours vous vous tenez en chambre; & du surplus laissez faire a moy ». Maistre Hues vint a la royne, & dist : « Madame, je viens de veoir Madame vostre cousine ». « Hellasse! » dist la royne, « hé! maistre Hues, & comment le fait elle? » « Madame, a le dire a vous, trespetitement; & ne y voy que ung seul remede ». « Lasse! que dictes vous? » « Il est ainssy ». « Et quel remede? » « Pour Dieu, Madame, que elle s'en voyst es battre en son air naturel deux moiz ou troiz ». « Hellasse! se elle y estoit, seroit elle garie? » « Madame », dist maistre Hues, « je espoir en Dieu que oyl; & je voiz pensser de ses viandes & de aucuns lectuaires confortatiz ». La royne incontinent s'en va veoir Madame, que elle trouva couchee en son lit. Lors la resconfforta au mieulx qu'elle peust, especialment que seroit tantost garie, se elle estoit en son air naturel; & que pour Dieu feist bonne chiere, & se despeschaft de y aller. Madame, qui autre medecine ne queroit pour fuir les desplaisirs que son cœur

sentoit, quant elle veoit les aultres amans danſſer, chanter, & les ungs avec les aultres deviser, & elle ne pouoit faire ainſſy juſques a la venue de ſon treſparfait amy, ſy prinſt en elle reſconfort de ſon partir. Et, pour abregier, le plus toſt qu'elle peult, prinſt congié du roy, de la royne, de meſſeigneurs, & diſt adieu a tous; & puis ſ'en va. Mais, au prendre congié de la royne, la royne ne luy donna congié que pour deux moiz, ſy vraiment que elle fuſt en bon point, ly promectant de revenir. Et lors prend congié; & ſ'en va.

L'Acteur.

*Comment Madame eſt en ſon hostel venue,  
& comment on le va feſtoier.*



R nous fault il icy laiſſier le nom du païs, de la terre & de ſon hostel ou elle alloit; car le hiſtoire ſ'en taiſt, & pour aucunes cauſes & choſes qui après vendront, n'en vult plus avant parler; mais ſainderay que ſon principal hostel fuſt a une lieue d'une bonne cité, & a une aultre lieue de ſon hostel fuſt une abbeye que les predeceſſeurs de Madame avoient jadiz fondé, & de celle abbeye ne avoit que une aultre lieue juſques a ladicte cité : dont par ainſſy l'oſtel de Madame, l'abbeye & ladicte cité eſtoient ainſſy comme en ung treprier.



L'Acteur.

*De la venue de Madame  
et) de la chiere des gens du païs.*



UANT la nouvelle fust par le païs respandue que Madame estoit venue en son hostel, seigneurs et dames, damoyelles et escuiers, bourgeois et bourgoises la vont veoir; dont par leur venue, de peu a peu, son tresgrant dueil commença a passer. Et atant laisseray cy aucun peu a parler du sejour de Madame; et diray de l'abbeye et de damps Abbes.

L'Acteur.

*Cy parle de damps Abbes et) de son abbeye.*



OMME j'ay dit, ceste abbeye, qui n'a point de nom, les predecesseurs de Madame la fonderent; et tant chacun y fist de biens que au jour d'ui est elle encores une des dix meilleurs de France. Damps Abbes, qui pour lors estoit, fust ja filz d'ung tresriche bourgeois de la ville, qui, par dons et par prieres de seigneurs, aussy des amis de court de Romme, donna tant que son filz en fust abbez, qui de l'aaige de XXV ans





estoit, grant de corps, fort & des livre; [a] luictier, faillir, geter barre, pierre & a la paulme jouer, ne trouvoit moïfne, chevalier, escuier ne bourgoiz, quant estoit en son privé, qui avenist a lui. Que vous diroye? En toutes joyeufettez se emploioit, adfin qu'il ne fust trouvé oyseux; & d'aulture part, estoit larges & liberal de tous ses biens, dont estoit moult armé & prisé des compaignons. Quant damp Abbes sceut la venue de Madame, fust tresjoyeux; lors fait ung de ses chars chargier de grans chimiers de cerfz, de hures & de costez de senglers, de lievres, de connins, de faisans, de perdrix, de gras chappons, de poullailles & de pigons, & une queue de la meilleur Beaune que il peust finer; & le envoya presenter a Madame, lui suppliant que le prenist en gré. Madame, qui vist ce beau present, ne demandez pas se fut joyeuse, & commanda a festoier le presenteur, & a damp Abbes remercier.

En cellui temps estoit près des caresmeaulx; & car en l'abbeye estoient grans pardons le lundi, le mercredi & le vendredy de la caresme, Madame, esprise de grant devocion, deslibera de y aller, maiz que la grant turbe du peuple fust passée, & les XV premiers jours. Lors manda a damp Abbes qu'elle seroit demain a la messe pour gaignier les pardons. Damps Abbes, qui oncques ne l'avoit veue, en fust tresbien joyeux. Lors

ordonna a parer grandement l'autel de relicques, l'oratoire & la chappelle ou gisoient ses predecesseurs; d'autre part, mande a la bonne ville retenir lamproies & saulmons, & des aultres meilleurs poissons de mer & de eaue douce que s'y pourroient trouver; puis com-manda les retelliers & mengoires de estables emplir d'avaine & de foing, & la litiere blanche jusques aux sengles, quant Madame vendroit. Lors furent appareil-liez vins & viandes de diverses façons, feux en chambres & salles pour chauffer Madame & ses gens; car encores n'estoit pas tout le froit passé. Et quant Madame fust venue & descendue a la porte du moustier, la furent le camerier & III des plus notables religieux, qui, de par damps Abbes, a genoulz, lui offrirent l'abbeye, les biens & tout le couvent; lesquelz Madame, en passant oultre, remercia grandement. Et quant elle eust au grant autel son oblacion faicte, fust en sa chappelle conduite pour sa messe oir. Lors, au pardire & fin de ses heures, fut damps Abbes, acompaigniez des prier & couvent, qui a genoulz lui dist : « Nostre tresfre-doubtee dame, vous soyez la tresbien venue en ceste vostre maison, treslyez & joyeux, quant Dieux nous a fait la grace que nous vous y povons veoir; comme nostre patrosne & fonderesse, vous offrons l'abbeye, les corps & les biens. » Alors Madame lui dist : « Abbé,

de tref bon coeur nous vous en remercions ; auffy, se il estoit chose que pour vous nous puissions faire, & pour vous & pour tous du couvent, de tref bon cuer l'acomplirons. » Alors Madame demanda a veoir les reliques. Damps Abbes se leva, qui a genoulz estoit ; lors prend les chiefz, les bras & les aultres os des corps sains a grant plenté qui la estoient, disant : « Madame, cy gist le trefvaillant prince, nostre premier fondeur, qui des premieres conquestes de la Terre Sainte apporta cest chief, ceste main & ces os de messeigneurs saint tel tel & tel ; & monseigneur son frere donna seans ce doy, ces machoires & ces os de bras de messeigneurs saint tel & tel, & sainte telle. Ainssy, pour abregier, ont tous messeigneurs voz predecesseurs donné ce grant nombre de reliques & faicte ceste esglize & grant partie du surplus, tel que le voyez ; & le surplus ont fait mes predecesseurs, & les seigneurs & dames, noz voisins, quy gisent seens. » Quant Madame eust les reliques baïsees, & donné une chappe & les deux tunicques avec le garnement du grant autel, tout de fin velloux velluté cramoisy & trefrichement brochié d'or, elle s'en cuida retourner. Et entretant que les chevaulx des charios & aultres mengoient, que on hastoit pour brider, damps Abbes mena Madame en sa chambre chauffer. La chambre estoit tref bien tendue, tapisee,

voirree & nattee. Comme celui qui bien aise se tenoit, & comme tref bon compaignon, dist a chascun : « Sail-lons tous hors, & laissons Madame chauffer & soy un peu ayfier ! » Et ainssy fust. Et quant Madame & les dames & damoiselles de sa compaignie furent bien chauffees & aysees, Madame fist demander se les charios estoient prestz. Alors damp Abbes, qui ja avoit au maistre d'ostel dist que Madame disneroit leens, & que tout estoit ja appareillié, lui priant que y vaulsist tenir la main ; & a ces parolles entrerent ens. Et au faillir que Madame fist de la chambre, damp Abbes la mena en sa trefgente sallette, comme une chambre de parement tref bien tendue, tappisee, natee, & les fenestres voirrees, & tref beau feu ; ou estoient trois tables couvertes de tref beau linge merveilleusement, & le dressoir de tref belle vaisselle bien garny. Et quant Madame vist les tables ainssy mises, dist a damp Abbes : « Abbé, voulez vous ja disner ? » « Disner ? » dist damp Abbes, « & Madame, n'est il pas temps ? Voiez cy le reloige », qu'il avoit de une heure & demie avancié, que sur l'eure de midy estoit. Madame, qui vist que midy estoit, se vault haster de partir. « Partir ? » dist damp Abbes, « Madame, par la foy que je vous porte, vous ne partirez jusques avez disné » « Disné ? » dist Madame, « certes je ne porroye ; car j'ay moult

a besongnier ». « Hé ! maistre d'ostel, et vous Mesdames, souffrirez vous que je soye de ma premiere requeste reffusez ? » Alors les dames & damoiselles, & aucunement le maistre d'ostel, qui jeunoient & avoient bon appetit de disner, penſſans que trop mieulz disneraient que de l'ordinaire de l'ostel, l'une guignant & bouttant l'autre, tant prièrent & reprièrent pour la premiere requeste de damps Abbes, que Madame s'y consentist. Alors damps Abbes, comme joyeux, gracieux et amiables, prestement a genoulz Madame remercia, & aussi les aultres dames & damoiselles. Lors furent les chevaulz es estables retournez, dont toute la compaignie, ja fust qu'ilz y fussent bien dejunez, sy en furent ilz tresjoyeux. « Ores », dist damps Abbes, « Madame, vous estes ou saint temps de penitance & en maison ordonnee a penitance ; & pour ce ne vous esmervueilliez se vous y ferez penitance, & tant plus, Madame, que jusques a arsoir, bien tart, vostre venue je ne sceuz ». « Abbé », dist Madame, « nous ne povons que bien estre ». Alors damps Abbes demanda l'eau pour laver les mains de Madame & des aultres dames & damoiselles, qui fust toute fine eau roze aucun peu tiede, dont Madame & les aultres firent grant joye. Madame vault que damp Abbes, comme prelast, lavast premier, mais damp Abbes oncques ne le vault faire ; mais, pour



donner fin aux prieres de Madame, s'en va laver au dressoir. Lors fut la table levee, & Madame dist a damp Abbes qu'il se asseist. « Madame », dist damp Abbes, « vous estes dame & abbesse : asseez vous, & laissez faire a moy ». Madame quant fust assise, & au bas boult de sa table Madame Jehanne, Madame Kate-rine & le seigneur de Gency, qui avec elle estoit ; y furent assiz a la deuxime table ung des prieurs du couvent, Ysabel & les aultres damoiselles & II ou III escuiers & messire Geffroy de Saint Amant viz a viz de Ysabel. Alors damp Abbé, sur son col une serviette, s'en va au dressoir au vin, & fait servir Madame de tottees a l'ypocras blanc, & aussi toutes les tables, puis les figues de carefme avec le cucre rosties. Madame qui moult le prie de seoir, mais il ne vult, disant : « Madame, ne vous soit en desplaisir, je tendray compaignie au maistre d'ostel, & pour ceste fois luy monstreray le chemin ». Et quant damp Abbes & le maistre d'ostel furent venus, & le premier metz assiz, Madame dist a damp Abbes : « Vraiment, Abbé, se vous ne vous seez, nous nous leverons ». « Or bien, Madame, je vous veuil & doy obeyr ». Madame vault faire retirer la table pour le faire asseir ; maiz damp Abbes dist : « A ! Madame, ja Dieu ne plaise que la table en bouge ja pour moy ! » Lors fait porter un

escabel, & viz a viz de Madame, aucun peu plus bas, f'en va asseoir. Lors fait servir de vin de Beaune blanc, puis du vermeil de troiz ou de IIII façons, dont tous en furent servis. Que vous diroye ? Les prieres de faire bonne, & de boire les ungs aux aultres y furent largement, & tellement, que grant temps avoit que Madame n'avoit fait sy bonne chiere. Dont en buvant, Madame a damps Abbes, & damps Abbes a Madame, leurs yeulx, archiers des cuers, peu a peu se commencerent l'un cuer a l'autre traire ; & tellement, que les piez, couvers de la treflarge touaille jusques a terre, f'encommencerent de peu a peu l'un a l'autre touchier, & puis l'un sur l'autre marchier. Alors ce tresenflammé dart d'amours fiert le cuer de l'un, & puis de l'autre, tellement, qu'ilz ont perdu le mengier ; mais damps Abbes, qui de ceste queste nouvelle estoit sur tous le plus joyeux, boist a l'une & puis a l'autre. Que vous diroye ? Oncques abbé ne fust sy joyeulx. Une fois se lieve & fait porter son escabel devant les dames, & la aucun peu se sciet, & puis va devant les damoiselles & prie de mengier, puis va aux femmes de chambre & boist a elles, & revient a Madame & de joie viz a viz de elle se affiet. Lors recommencent leurs archiers d'amours plus fort a traire, & de leurs piez l'un sur l'autre marchier que oncques n'avoient fait. Des aultres

bonnes chieres de vins, de viandes, de lamproyes, de salmons, et de maintz aultres poissons de mer & de yaue doulce, pour abregier j'en laisse, pour venir a l'istoire le parler.

L'Acteur.

*Comment Madame & damps Abbes deviserent,  
& comment elle le remercia.*



UANT les tables furent levees, & le maistre d'ostel & aultres furent disner, Madame remercia damps Abbes du bon disner et bonne chiere qu'il leur avoit fait; & de parolles en parolles, de pas en pas, furent a l'autre bout de la salle, ou deviserent de joieufetez jusques ad ce que tous furent disnez. Et endementiers que les derrains disnoient, pour reposer Madame, fist de tresbeaux linges son lit appareillier. Et quant le maistre d'ostel eust disné, Madame commanda les charios traire. « Comment? Madame », dist damps Abbes, « voulez vous rompre les coustumes de ceens? » « Et quelles sont les coustumes de ceens? » « Madame, les coustumes sont telles, que se aucunes dames d'onneur ou damoiselles y ont disné, il fault que elles & leur compaignies se couchent, dorment ou veillent, soit yver ou soit esté; & se elles y ont souppé, pour celle

nuit je leur laisse ma chambre, & m'en vois ailleurs logier; & pour ce, Madame, l'usage de ceste vostre abbeye vous ne devez pas reffuser ». Tant furent les prieres de damps Abbes & des dames, que Madame fust gracieuse & ne le vault reffuser. Lors Madame entra en sa chambre; la fust vin & espices appareilez; la porte fust fermee; & Madame, jusques a vespres, va reposer.

*Comment damps Abbes fust loez.*



QUANT les dames furent a par elles, lors Ysabel prist a parler & dist: « Vous ne dictes rien, Madame, ne vous aultres dames fottes, de la bonne chiere de damps Abbes, & comment il nous a tenues ayfes de bons vins, de viandes & de bons poissons assez ». « Certes », dist Madame, « il me semble homme de bien ». « Comment, de bien? » dist dame Jehanne, « oncques sy gracieulx moine ne vey! » « Et vous, Madame, » dist dame Katherine, « vous vous faisiez prier de demourer! » « A! » dist Ysabel, « je congneux bien a ses prieres que la chose alloit bien ». Alors les damoiselles toutes enssemble, ainssi que femmes ont acoustumé, loerent les largeffes, la joieuseté & la belle personne de damps Abbes. Madame, qui ja tant en estoit ferue, & qui ja ses aultres dueilz avoit oubliez, dist en briefves

parolles : « Il est très homme de bien ». Et endementiers que de dampz Abbé tant parloient, vespres sonnerent, & pour y estre, sans dormir, les convint lever. Et quant vespres furent dictes, & que Madame cuida monter, dampz Abbes la prent par la main, & elle lui dist : « Abbé, ou nous menez vous ? » « Je vous pry, Madame », dist dampz Abbes, « je vous mayne a ung peu de collacion, car il est temps de la faire ». Et en disant cecy, dampz Abbé la vous prend par soubz le bras, & en estraingnant la main, en la salle basse bien tappissée & a bon feu la mayne, qui près de l'esglise estoit, ou fust le dreschoir & tables mises, toutes couvertes de fallade, de creffon avec le vin aigre, de grans plas ou estoient lamproies rosties en pasté & en leur fausse, grans folles boullies, frites & rosties au vergus d'oreng, rougez, barbeaux, faulmons rostis, boulliz & en paste, grans quarreaulz & grosses carpes, plas de escrives, grans & grosses anguilles reversees a la gallentine, plas de divers grains couvers de gellee blanche, vermeille & doree, tartes bourbonnoises, tallemouzes & flans de craisme, de amandes tresgrandement chucrees, poires rosties, pommes & poires crues, amandes chucrees & pellees, & cerneaulx a l'eau roze, aussy figues de Melicque, d'Allegarbe & de Marseille, & roisins de Corinthe & de

Orte, & maintes aultres choses que, pour abregier, je me passe, tous mis par ordonnance en façon de banquet.

*Comment Madame fist sa collacion fourree.*



ADAME, qui jeunoit & ne pensoit prendre que des espices & du vin, trouva ces tables ainſy garnies; & — car le traictre dieu d'amours a ſon diſner l'avoit ſy fierement aſſaillie, que de ſes amoureux dars l'eust de mengier toute remplie — neantmoins nature ſe vault acquictier, qui luy donna tel appetit qu'elle ne ſe fiſt gaires prier. Et quant les aultres dames de ſa compagnie virent Madame aſſize & damps Abbes au milieu de la table viz a viz, chaſcum ou la plus grant partie ſe laiſſerent aux prieres de damps Abbes conſeillier, auſſi pour obeir a Madame, adſin de le compaignier; aux deux boulz de la table & des deux leez toutes ſe aſſirent, &, pour plus eſtre joyeuſement, IIII ou V des gracieux moiſnes entre deux. Lors veiſſiez boire d'autant, & reboire, & mengier a l'avenant. Que vous diroye? La joye & la leeſſe y fut tant, que a tel nombre de gens oncques n'avoit eſté faicte. Mais il fault, pour celle foiz, a grans regrez & ſouſpirs de Madame, de damp Abbes deppartir. Mais au monter du chariot, la fuſt damps Abbes & les prieurs remercier Madame

tres humblement, & recommander l'esglise & le couvent. Lors Madame dist : « Nous vous verrons plus souvent, car nous entendons de acquerir nostre part de voz pardons plus largement », dont tous en furent tres contens. « Mais quant a vous, Abbé, nous vous prions & deffendons que de voz desordonnances de vins & de viandes vous desistez, car sans faulte nous n'en voullons plus ». « Et bien ! Madame, de la tottee a la pouldre de duc, a l'ypocras, au muscadel, a la Grenaiche, a la Malevesie ou au vin grec, après la messe, pour le dangier du temps, ce ne deffendez vous pas ? » « Si fais », dist Madame, « car a ces jours nous entendons jeuner ». « Jeuner ? Madame, ja pour ce ne laisserez vous a jeuner ; & je vous en donray l'absolucion ». Et a ces parolles, damps Abbes monta a cheval, & une piece convoya Madame ; lors print congïé.

#### L'Acteur.

*Comment Madame & ses femmes se loerent  
l'une a l'autre de damps Abbes.*



QUANT damps Abbes fust partis, lors commencerent ses loenges a qui mieulz le porroit loer. Ysabel, qui estoit la plus joyeuse, commença a premier parler, & dist en riant a Madame : « Ha ! Madame, tant je vous

heoye, quant vous reffusiez ces bons difners ! Madame, nul ne doit reffufer le bien, quant d'aventure il luy vient ». Alors dist dame Jehanne : « Hé ! vraiment, Yfabel, vous avez tort ! Madame entend de y venir souvent : doncques, a chacune foiz y doit elle difner ? » Dist Madame Katherine : « L'une & l'autre avez tort : il ne y aroit point de raifon que a chascune foiz Madame y deubt difner, ne auffi loueroye point que de foiz a aultre elle ne prensist l'offre en gré ; car fur ma foy, il le fait de trefbon cœur, se je ne fuis trop deceue, & voullentiers ; & , qui ne nuist pas au gieu, j'entens qu'il a bien de quoy. Et vous, qu'en dictes vous, Madame ? et ne dys je bien ? » Madame, qui les eust toutes oyes, respondit : « Il souffist prendre de fa brebis la laynne ; & pour ce je m'areste aux tottees a la pouldre de duc, a l'ipocras et aultres vins estranges, qui nous doivent bien souffire ; mais vraiment, nous entendons a gaignier tous ces pardons, ou la plus grant partie, car ne favons quant les retrouverons ». Et atant font en l'ostel venues. Madame, qui de ce nouvel feu d'amours avoit son cuer fy enflamé, toute nuit ne fist que plaindre, gemir & soufpirer, tant defirante estoit de reveoir dampz Abbes, & a lui pouvoir bien deviser. Et dampz Abbes, assailly de celles meismes amours par les doux & amoureux semblans



que l'un a l'autre se estoient fais, ne fust pas celle nuit a sejour ; car souspirs & desirs de enfflamees amours le garderent bien toute nuit de dormir. Et quant le trefdesiré jour fut venus, Madame dist a ses femmes que, pour mieulx et plus dignement gaignier les pardons, que vraiment a damps Abbes, qui prelas estoit & homme a son semblant de grant devocion, se vouloit confesser. Lors dist dame Jehanne : « Madame, ce seroit bien fait ; & quant a moy, je le fus hier ». Lors Madame fait monter a cheval le petit Perrin de sa chambre, et manda a damps Abbes qu'il veinsist incontinent. Damp Abbes fust dilligens & a Madame soubitement obeist. Lors, a Madame faicte sa reverence, present toutes ses femmes, Madame publicquement luy dist : « Abbes, pour plus dignement gaigner voz pardons, nous sommes disposee de nous confesser a prestre ». « A ! Madame », dist damps Abbes, « or estes vous avec Dieu ! Et, Madame, qui est vostre confesseur, pour lui donner quelque puissance, se besoing est ? » Lors dist Madame : « Il n'en est cy nul plus digne ne sy souffissant que vous ». « A ! Madame, ce est doncques a cause de la croche ; car du surplus je suis le plus ignorant de tous ». A ces parolles, Madame en sa chambrette de attour entre, bien tendue & tappisee, a trefbon feu, & damps

Abbé devottement la fuit; puis fust cloſe la porte, & deux heures, elle de ſes bien faiz et amours loyalles trefrepentant & contrite, en tout bien & en tout honneur & gieu, ſans villenie, damps Abbes la confeſſa trefdoulcement. Et au deppartir qu'ilz firent, Madame va a ſon coffret & prend ung trefbel & gros ruby ballays lyé en or, que en ſon moyen doy lui miſt, diſant : « Mon cuer, ma ſeulle penſſee & mon vray deſir, pour mon tout ſeul ami je vous eſpouſe huy de ceſt anel ». Alors damps Abbes, ſy trefhumblement qu'il peuſt, l'en remercia; puis ſ'apenſſa du commun proverbe qui diſt : « Celui qui ſert & ne parſert, ſon loyer pert ». Lors a Madame donna l'abſolution, & par charité la baiſa trefdoulcement, & prent congiet. Et au paſſer qu'il fait par la chambre, tout ſaigement diſt aux dames & damoiſelles : « Juſques ad ce qu'elle appelle, nul ne nulle ne entre leens; mes ſereurs & mes amies, juſques au retour, a Dieu vous commant ». Madame qui, pour reprendre ſa coulleur que des penitances avoit perdue, demoura aucunement; ſes dames & damoiſelles & tous ſes gens qui pour oïr la meſſe attendoient tant, que le reloige es XI heures ſonna. Lors Madame appella Jehannette & de ſon plus ſimple attour ſe attourna; & pour mieulx couvrir ſa face, fiſt mectre ſon grant quevrechief, & en tel eſtat,

simple & coye, de sa chambrette faillist, les yeulx baissiez, va a la messe en grant devocion, & puis disner. Et ainssi passa ce jour. Landemain mercredy, que recommença le pardon, Madame y retourna pour le gaignier. Damps Abbes, tout plain de joie, fait grant foison tottees appareillier & apprester ypocras & vins estranges de diverses façons, herengs rostis & soupes pour les compaignons, faing, advene & lictiere a foison. Quant Madame eust sa messe oye, damps Abbes la prend par soubz le bras & en sa chambre a bon feu la maynne, ou tout le desjuner estoit en point. Et quant Madame fust bien desjune, damps Abbes la prend & dist : « Madame, entretant que vostre compaignie fera bonne chiere, je vous vueil monstrier mon ediffice nouvel ». Lors de chambre en chambre tous deux allerent, que les dames ne les favoient trouver. Et, au departir de la chambrette secreta, damps Abbes donna a Madame une piece de tressin velloux noir & plain, que puis secretement elle envoya querir. Et lors Madame en la grant chambre de parement, ou tous estoient, revient ; & quant ses femmes furent venues, Madame, comme trefcouroucee, les tenssa : « Et dont venez vous ? Je vous avoye dit & quidoie que me sievissiez ; mais vous amez mieulz le feu & bonnes tottees que moy ! » « A ! Madame, par ma foy, nous ne

peussmes sy tost aller que trouver vous peussions! » « A! Madame », dist damps Abbes, « pour ceste foiz il leur soit pardonné! » Alors Madame commença les edifices de damps Abbes tresgrandement a loer, puis s'en va en son chariot monter; et la damps Abbes de elle prist congiet. Que vous diroye? Ne passa sepmaine de Karesme que, comme tresdevotte, ne allast les pardons gaignier; et mainteffoiz, sans grant compaignie, priveement disner, bancquetter et soupper; et, après son dormir, aux renars et aux texons, par ces boiz et aultres deduis, souventeffoiz chassier. Et par ainssi tout cet Karesme passa le temps joieusement.

*Comment la royne luy escript la premiere fois.*

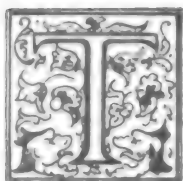
L'Acteur.



DVINT que les deux moys que promis avoit de retourner a la royne furent passez sans savoir nouvelles d'elle par lectres ne aultrement; dont la royne, de ce trefesmerveillee, par la façon qui s'enssieu ly escript :

*A nostre treschiere et) tresamee cousine*

**La Royne.**



RESCHIERE & tresamee cousine, attendu  
« la promesse que avons de vous, dont  
« les deux moiz et demy & plus sont ja  
« passez, & oncques puis vostre parte-  
« ment une seule nouvelle par vous ne feusmes, dont  
« sommes tresesmerveillee, vous requerant de vostre  
« foy que par tout ce present moiz vous veuilliez  
« acquictier, tant avons desir de vous veoir ; & se chose  
« vollez que nous puissions, de tresbon cuer l'acom-  
« plirons, ainssi que sur ce vous dira nostre feal secre-  
« taire Julien de Broy, auquel sur ce vueilliez adjouster  
« foy comme a nous meismes. Treschiere & tresamee  
« cousine, Notre Sires soit garde de vous. Escript en  
« nostre ville de Paris, le VIII<sup>e</sup> jour d'april ».

« Bonne ».

*Comment Madame, bien entendu les lectres,  
sans oïr la credence, fait a la royne sa responce.*

L'Acteur.



NDEMENTIERS que Madame estoit en l'abbeye pour gaignier les pardons, arriva ledit maistre Julien de Broy, secretaire de la royne, qui la trouva a table, ou disnoit; a laquelle francement et liement, comme l'ung de ses especiaulx amis de court, pensant avoir tresbonne chiere, luy presenta les lectres de la royne. Madame, qui de sa venue ne prist que desplaisir, et a trespeu de parolles prist les lectres et les leust; dont, a cause de estre plus tost delivré de luy, fist hastier le disner et lever les tables; puis incontinent s'en va en son hostel pour escrire la responce; puis dist a maistre Julien: « Disnez, et incontinent a moy venez ». Damps Abbes, qui gracieux seigneur estoit, fist a maistre Julien tresbonne chiere et s'assist, pour deviser, vis a vis de luy. Et entretant que il disnoit, vint a damps Abbes ung de ses braconniers, qui dist avoir destourné un tresgrant cerf, acompaignié de dix ou de XII grans biches. « Pour veoir ung tresmerveilleux et bel deduit », lors dist damps Abbé, « je plains que Madame n'est icy; mais, a tout perdre, nous le attenderons a demain ». « Et com-

ment ? » dist maistre Julien a dampz Abbes, « Madame va elle chassier voullentiers ? » « Voullentiers ? » dist dampz Abbes, sans y penser, « dictes voullentiers ? Mais estre deux ou troiz jours de la semaine que, a cheval ou a piet, puis a une chasse puis a l'autre nous n'y foyons ! » « Et, monseigneur l'Abbé », dist maistre Jullien, « estes vous garny de levriers et de bons chiens ? » « Se j'en suis garny ? » dist dampz Abbes, « oil ! aussi bien, et de tresbons oyseaux, ce sçay je bien, que prelat de France, et soit que soit ». « Sainte Marie ! » dist maistre Julien, « ce vous est grant honneur ! » Et, en devisant avec dampz Abbes, il vult en son doy le tresbel et gros ruby ballais que il avoit a Madame autrefois veu ; sy n'en dist mot, mais ja pourtant n'en pensa moins. Et quant il eust disné et compris des parolles dampz Abbes ce qu'il luy pleust, lors prend congiet, remerciant dampz Abbes tresgrandement ; puis monta a cheval et a madame va, comme elle lui avoit dit, a laquelle il dist sa credence, ainzy que la lectre dist. Madame, que pour soy en deslivrer fust tresdilligente, et lui bailla sa lectre a la royne, que ja de sa main avoit preste, qui fut telle comme cy après s'ensieut.

*A ma trefredoubtee & souveraine dame, la royne.*

La Dame.



A trefredoubtee & souveraine dame, a  
« vostre tresbonne grace sy treshumble-  
« ment que je puis me recommans par  
« maistre Jullien de Broy, vostre present  
« secretaire. J'ay receu voz lectres & bien veu le conte-  
« nu, dont tant humblement que je puis vous supplie  
« que de ma promesse faillie vous plaïse pardonner a  
« la neccessité de ma maladie, que m'a tenu jusques  
« cy; combien que, Dieu mercy! je encomence fort  
« a amender. Et ung peu que j'aye besongnié avec  
« mes gens, incontinent seray par devers vous, pour  
« acquicter ma foy; & au surplus plaïse vous moy  
« mander et commander pour treflyement a mon  
« povoir obeir. Et ce scet le saint Esperit, ma trefre-  
« doubtee & souveraine dame, qui vous eslesse comme  
« desirez. Escript de ma main, a mon hostel de etc.,  
« le XI<sup>e</sup> jour d'avril. »

« Vostre treshumble & obeissante etc. »



## L'Acteur

*Comment Madame bailla ses lectres a maistre Jullien  
et luy dist, selon la fourme de ses lectres, sa credence.*



T quant Madame, par sa grant dilligence de foy tost delivrer de maistre Jullien, incontinent luy bailla sa lectre et dist sa credence telle qu'il lui pleust, et luy fist assez grant chiere de faire boire de son vin, sans plus; combien que, en la court, il estoit de ses plus obeissans amis, et pour ce la royne le lui avoit envoye; mais du grant desir que Madame ot de son retour, oncques ne luy demanda de roy, de seigneur, de dame ne de quelz-conques de la court; et sur ce : « A Dieu, maistre Jullien! » Maistre Jullien, qui avoit oy de dampz Abbes et de Madame les deduis des chasses, aussy de Madame sa dilligence n'en penssa gaires moins. Lors prent congiet de Madame sur l'anuitant, non trop contens; et s'en va couchier ou il peust; et erra tant par ses journees que a la royne est revenu. La royne, de sy loings que elle le vist, dist : « Vient Belle Cousine, maistre Julien? » « Madame », dist il froide-ment, « tres humblement se recommande a vostre tres bonne grace, et dist que le aurez brievement ». Lors lui presenta sa lectre, et puis sa credence dist; et,

comme saige, pour lors ne lui dist plus avant. La royne, qui de la responce & credence ne fust pas bien contente, a maistre Jullien dist : « Est elle en bon point? » « En bon point? », dist maistre Jullien, « Madame, oncques en meilleur ne la viz. » « Que fait elle? » dist elle, « en quoy employe elle son temps? » « Et, par ma foy », dist maistre Jullien, « Madame, je ne say; car je ne fus pas une heure avec elle que je fus delivré, ne oncques ne peuz parler a dame Jehanne, a dame Katherine, a Ysabel, a homme ne a femme de ses gens, fors : « Vous foyez le bien venu! » & au retour : « A Dieu foyez! » « Et comment puet ce estre, ad ce que vous estes de ses principaulx amis? » Lors lui compta comment, pour gaignier le pardon, son chemin s'adressa en l'abbeye, ou il trouva Madame avec dampz Abbes viz a viz a table, a bien peu de gens; & comment il ly presenta ses lectres, lesquelles leues ne tarda gaires que a trefmatte chiere elle se leva & fist oster les tables & fist brider ses haguenes, & incontinent en son hostel s'en alla; &, car il n'avoit de celle journee beu ne mengié, Madame lui dist que disnast tost & vensist a elle; dampz Abbes, qui gracieux seigneur estoit, après ses mains laves, le fist asseoir & pour lui tenir compaignie, devant lui s'assit; & comment le braconnier arriva, qui porta

la nouvelle des biches & du grant cerf, ou Madame devoit aller; & puis dist comment sa responce trouva ja faicte, & ce que sur brevit   lui dist; mais du ruby ballay, dont il n'estoit pas certain, comme saige, en foy retint. La royne, qui entend ces parolles, pour celle foiz se tait & lui deffend que a quelconques personnes n'en dye riens, couvrant Madame en disant que il se failloit aucunes fois, puis aux uns, puis aux aultres, esbanoyer. Et a ces parolles, la royne toute penssive se depparty, ne povant croire que Madame ainssy faillist; & se appenssa que tout ce moiz & demi l'autre, ou encores tant, que avant luy escrire qu'elle attenderoit. Ce moiz & l'autre furent passez, que Madame a la royne ne vint, ne manda, ne escript. Lors la royne, de ce esmerveillee, commanda lui escrire peu plus ou peu mains que ja lui avoit escript, & tant plus, que aultres deux moiz estoient ja passez, desirant savoir se son plaisir estoit de en pieffe revenir. Le chevalceur de son escuirie qui porta les lectres, hast   de bien tost revenir, fist dilligence telle, que sur les champs avec damps Abbes la trouva, & presenta ses lectres. Madame, qui avecques damps Abbes devoit soupper, la sur les champs fist sa responce par escript, qui contenoit que bien briefment feroit a elle. Lors le chevalceur prist congé sans boire & sans mengier

et sans gaires aultre chose lui dire, et fist grant dilligence de retourner. La royne, receu et bien veu les lectres, aussi que il lui dist qu'il l'avoit sur les champs avec damps Abbes trouuee, fust dollante et pensa ce qu'il lui pleust; et en foy meismes se pensa que ne lui escriroit plus, et quant elle vouldroit vensist, ou demourast tant que vaulsist. Madame, qui de laissier son beau pere lui estoit mortelle dolleur, et lui dist : « Mon seul ami, tant que je porray fuir a laissier vostre tres-desiree compaignie, soyez certain que jamais ne vous abandonneray ». Que vous diroye? En chasses, en volleries, en gibiers et en maintz aultres deduis, une partie de l'esté passerent. Et atant laisseray cy a parler des grans plaisirs que l'un a l'autre prenoient, et retourneray au seigneur de Saintré et a ses compaignons.

*Comment le seigneur de Saintré et ses compagnons sont  
venus a la court de l'empereur; et comment a leur  
grant honneur furent, par les seigneurs cy nommez,  
delivrez de leurs armes, tous nobles hommes de nom  
et d'armes, sans reprouche, tous Allemans ruyers  
Asshebains et de l'ost; c'est assavoir :*

### L'Acteur



E conte d'Estainbourg, qui portoit de  
geulles au chief d'argent. Le conte d'Es-  
penhem, qui portoit eschecquetté d'or et  
de geulles. Le seigneur d'Estonnenosse,  
qui portoit d'argent a torteaux de geulles. Le seigneur  
de Flouraille, qui portoit d'argent a ung faultoir de  
geulles. Le seigneur de Semalle, qui portoit d'or a  
une croix de sinople. Le seigneur de Huffallize, qui  
portoit d'asur a I<sup>e</sup> croix d'or. Le seigneur de Vuasse-  
bech, qui portoit d'or a ung escusson de sinople. Le  
seigneur de Huppain, qui portoit de geulles a troiz  
losenges d'argent. Le seigneur de Tongre, qui por-  
toit de vair a une faisse de geulles. Le seigneur de  
Seulp, qui portoit de geulles a une croix d'argent.

Quant la nouvelle fust a la cour de l'empereur que  
dix barons de France venoient et portoient emprinse  
d'armes, le bruit a qui les deslivreroit fust grant. Lors

furent les seigneurs & barons cy devant nommez, qui ensemble furent a l'empereur supplier qu'il lui pleust consentir que ilz les deslivrassent; & l'empereur de bon cœur leur consentist. Alors chascun se met en point de toutes choses ad ce necessaires; tous dix ensemble firent aux François leur gracieuse responce; & ne y eust celui qui ne donnaist au roy d'armes robes, baghes ou vaisselle d'argent. Sy ne tarda pas long temps que leurs fourriers, pour leurs logis, vindrent; & puis eulx dedens huit jours. L'empereur, comme tressaige prince, fist a lui les dessusdiz seigneurs venir, & vault savoir se ilz estoient d'acord lesquelz choisiroient; sy fist venir en escript les noms des François, & ainsi que en la lectre nommez estoient, pour les oster de debat, les fist jouer au sort celui qu'ilz choisiroient, dont chascun fut trescontent.

#### L'Acteur.

*Comment les François vindrent, & le grant honneur que on leur fist.*



QUANT le seigneur de Saintré & sa tresbelle compaignie furent de la cité de Coullongne a demie journee près, place ordonnee ou l'empereur & l'emperreis furent venus pour veoir les armes, firent a leurs gens

savoir que la estoient, & que feroient au soupper. Laquelle venue sceue a l'empereur, a l'encontre de eulx envoya son cousin, le duc de Brunfuich, pour conduire le seigneur de Saintre, & IX contes pour, ung a ung, chascun des aultres, &, avec eulx, plusieurs barons, banerez, chevaliers & escuiers, tous nobles hommes tresgrandement acompaigniez; & ainssy fust. Et quant ilz furent assez prez de la ville, l'empereur eust ordonné que les deux contes & huit barons, qui deslivrer les devoient, tous vestus pareillement, ainssy que les François estoient, leur feroient au devant, tresgrandement acompaigniez; & ainssi fust; qui tresgrans joyes & honneurs se firent. Lors, ainssi comme l'empereur ot ordonné, chascun de eulx a la fenestre de son compaignon se mist, quelques prieres que es François fussent, & a la dextre les premiers contes. Et en celle trefbelle ordonnance & compaignie, par la cité & devant le pallaiz ou l'emperreur & l'emperreis estoient, furent conduis en leur hostel. Des aultres seremonies & ordonnances de heraulx, de trompettes & de menestrelz, pour abregier, je me passe; aussi des honneurs & bonnes chieres que les uns aux aultres firent, par l'espace de quinze jours que la ilz furent.

*Comment fust la bataille  
et) l'ordonnance de l'empereur.*

L'Acteur.



E VIII<sup>e</sup> jour après leur venue, jour ordonné que la bataille seroit, les liches faictes, l'empereur en son hourt, acompaignié des princes de sa court & aultres princes & barons venus veoir ces armes, & l'emperreis en son hourt a la fenestre, acompaignee de maintes princesses & aultres dames de grant façon, l'empereur manda le premier cry du seigneur de Saintre nommeement & de ses IX compaignons, lesquelz au second appel furent venus. Et ainssy fust il des Allemans, dont, pour abregier, a trefbelles & grandes compaignies vindrent. Et quant les ungs & les aultres en leurs pavillons furent, & eurent faiz les fermens acoustumez, l'empereur les fist saillir d'un leez & de l'autre, leurs costes d'armes vestues, que trefbelle chose estoit, & Saintre ou milieu des sciens. Lors les deffences furent crieies. Chascun François, qui tenoit sa banerolle en sa main, en fist son grant signe de la croix, puis la baissa & la bailla. Lors chascun, armé de ce qu'il devoit, prend sa pavesme en sa main fenestre, lors baissa sa visiere, & sa lance de giet en sa dextre main, & en trefbelle & joyeuse



contenance, les uns devant les aultres, jusques au commander de l'empereur qu'ilz feissent leurs devoirs & que on les laissast aller. Alors, tant d'un costé comme de l'autre, desmarchant comme lyons, à l'assembler & giet des lances deux François furent blefchiez, mais non de chose que laissassent a besongnier, & trois des Allemans, dont l'un eust le piet percié. Lors commença la bataille sy fiere & dure, qui tousjours fust combattue sur la partie des Allemans, que pour tel nombre de gens oncques semblable ne fust, qui dura moult longuement; en laquelle le seigneur de Saintre avoit ja son compaignon fort arriere desmarchié. Quant l'empereur vist la vaillance de cestes gens, & que l'un party ou l'autre failloit que rompist, alors s'escria & dist : « Hellas! ou estoit mon cœur de souffrir ung tel inconvenient? » Lors hastivement gecta sa fleche, en disant : « Ho! » Lors furent tous prins & tirez chascun parti a son leez. Alors l'empereur les fist devant luy tous venir & de leurs chiefz & ganttellez desarmer, & ordonna faire appareillier les bleffiez; puis fist demander a tous vingt leurs pris que ilz devoient paier, se ilz eussent perdu, lesquelz luy furent apportez. Lors les bailla au roy d'armes de l'empire, & ordonna rendre a chascun le scien, & de sa part leur dire les parolles qui s'enssient.

## L'Acteur.

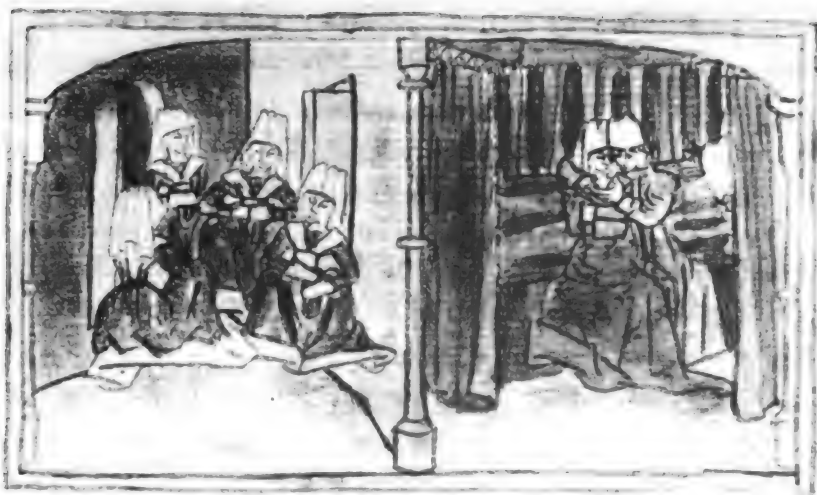
*Comment le roy d'armes de l'empire dist les parolles  
et) rendist les pris.*



ES parolles de l'empereur finees, le roy d'armes descendit; et quant fust aux XX seigneurs, leur dist : « Mes seigneurs les contes et aultres seigneurs Allemans et François, tous qui estes cy, le treschrestien et victorieux prince et nostre souverain seigneur, le roy des Romains et empereur, qui est cy, m'a commandé vous dire que vous tous, tant d'un costé que d'autre, Allemans et François, avez au jour d'uy sy haultement combattu et honnorablement faictes voz armes et voz devoirs, que ne sont huy nulz qui l'eussent peu faire mieulz; et tant que, a paine, quant vous fustes pris, porroit on jugier lequel de vous tous ne quel party avoit du meilleur. Et pour ce vult, juge et ordonne que les ungs aux aultres, chascun a son compaignon, donne courtoisement et amiablement son pris, comme se il l'avoit gaignié; mais pour ce que vous, mes seigneurs les François, par voz vaillances, avez sans desmarchier tenue la bataille sur le party et terrain de mes seigneurs les Allemans, l'empereur vult, juge et ordonne que, pour ce, ilz se acquictent et vous paient

les premiers, & puis vous a eulx, affin que vos trefbelles dames ne perdent point leurs droiz; & encores que, au faillir des liches, foiés deux a deux, per a per, & vous, mes seigneurs les François, pour l'onneur de voz armes & de vous, faillirez a la main dextre. »

Et alors tous a genoulz l'empereur remercierent, puis se acquicterent a grans honneurs les ungs aux aultres de leurs pris; & puis, comme ordonné estoit, ilz faillirent. Lors les uns des aultres prennent congiet, & s'en vont desarmer en leurs logis jusques au soir qu'ilz souperent avec l'empereur, & landemain dîner avec l'empereis, qui leur firent tresgrans chieres & honneurs; & les uns avec les aultres dînerent & souperent tous les jours, jusques au XV<sup>me</sup> jour de leur venue qu'ilz redînerent avec l'empereur. Et lors de lui & de l'empereis & des aultres seigneurs & dames prindrent congiet, qui leur donnerent draps d'or & de soyes, vaisselle d'argent & beaulx destriers, & maintz aultres beaulx presents; aussi leurs compaignons, & eulx a eulx. Lors, après leurs congiez prins, a cheval monterent, tresgrandement acompaigniez de maintz seigneurs une bonne lieue. Alors, a tresgrans honneurs & courtoisies, les uns des aultres prindrent congiet. Et par maintz jours après loerent tous & toutes, qui la furent, leurs grans honneurs & leurs vaillances, aussy du bel estat & com-





paignie que ilz menoient, difans les uns aux aultres publicquement, que se l'empereur eust tant soit peu tardé de les faire prendre, que vraiment ilz estoient au deffoubz; car l'un estoit bleffié ou piet tout oultre, qui ne pooit plus, & les aultres deux avoient ja perdu du fang tant, qu'ilz estoient presques pasmez, & oultre avoient ja perdu place grandement : sy que la journee estoit pour eulx. Et atant laisseray cy a parler de leurs armes & de leur trefjoyeulx retour, & diray de leur venue devers le roy.

#### L'Acteur.

*Comment le seigneur de Saintré  
et ses compaignons sont venus a Paris  
devers de roy.*



QUANT le seigneur de Saintré & les aultres seigneurs ses compaignons vindrent, par Lufarches, a Saint Cosme & Saint Domien, pellerins, & puis le soir a Saint Denis, la nouvelle fust par tout de leur trefjoyeuse & desiree venue; dont le roy, la royne, seigneurs et dames & ung chascun furent trefjoyeux. Au devant leur furent, par l'ordonnance du roy, mes seigneurs les ducs de Berry & de Bourgongne, ses freres, qui au millieu de eulz menerent le seigneur de Saintré. Et y furent

les contes de la Marche, de Flandres, de Clermont, de Retel, de Brienne, du Perche, de Beaumont, de Arminag & le conte Dalphin d'Auvergne, ordonnez chascun de acompaignier le scien. Et quant ilz furent devers le roy, qui leur fist tresgrande & bonne chiere, aussy la royne & les aultres seigneurs, dames & damoifelles, & tous de la court; dont, pour abregier, quant tous eurent faictes leurs reverences & bonnes chieres, & que leur retour fust aucum peu repose, le seigneur de Saintré, tout esbahy & esmerveillié de ce que il ne vist Madame, comme celle que plus ou monde il desiroit, doubta que fust mallade; lors se traist vers Madame de Sainte More, sa cousine, & de unes parolles après les aultres, comme se riens n'y penssast, luy dist : « Hé! voirement, ma cousine, quant je me advise, est Madame mallade, que elle ne est point icy? » « Mallade? » dist Madame de Sainte More, « elle est bien mallade quant au cuer de la royne, elle a bien pissié en son jacque de soye : car entour trois sepmaines ou ung mois après que vous fustes party, une malladie la prist telle, que a veue d'ueil toute seschoit tellement que, selon le dit du phissien de la royne, elle estoit brief tesicque ou morte, se son ayr naturel ne la recouvroit. Et lors, pour deux mois, la royne lui donna congié; & au boult des deux moiz & demi, attendu que elle

ne venoit, la royne le envoya requerir de sa foy, & escript par maistre Jullien de Broy, & depuis au chief d'aultres deux mois encores luy escript, & elle toufjours : « Je viens! je viens! » — & encores est a venir... »

Quant le seigneur de Saintré entend que elle fust ainssi mallade, penssa aux choses que elle lui avoit dit : c'est que jamaiz son cœur n'auroit joye, jusques il seroit revenus; sy s'appenssa, ainssy que vray estoit, que, pour oublier ses amoureuses dolleurs, elle s'en estoit allee. Lors fust assez plus joyeulz que n'avoit esté; sy se penssa que vraiment, avant que elle feust sa venue, par laquelle aussi tost que elle le sauroit, tantost elle retourneroit, mais vraiment il convenoit avant son retour que il le allast veoir, pour plus a loisir avecques elle deviser. Sy fust en ce penssment X ou XII jours; lors dist au roy : « Sires, se il estoit vostre bon plaisir pour aucuns jours moy donner congié de aller VIII ou X jours veoir Madame ma mere, qui le m'a mandé, tres humblement vous en vouldroie supplier ». Le roy luy dist : « Et comment! Saintré, vous ne povez arrester? Mais pour ce que vostre mere le vous a mandé, pour ung moiz nous vous en donnons congiet. » Et quant le seigneur de Saintré l'eust remercié, lors jour & nuit ne cessa de faire habillier lui, ses gens & ses chevaulz, pour plus amoureusement complaire a celle qui tout



son cœur avoit. Puis prent congié du roy, de la royne & de mes seigneurs, & ne cessa oncques que il vint a la bonne ville, a une lieue de l'ostel ou Madame estoit, & la disna. Puis se mist en point d'un pourpoint de cramoisy brochié de fin or, d'un mantel de velloux figuré, brochié d'or sur or, de chausses d'escarlante, brodees de tresgrosses & fines perles aux coulleurs & devise de Madame, une barrette de tresfine escarlatte, que en cel temps se portoit, ou estoit ung tresbel & riche afficquet; &, acompaignié de deux chevaliers, XII escuiers de son hostel, tresbien en point, & tous de semblables robes a la devise de Madame, la vint veoir en son hostel. Et quant il fust a la porte, qu'il trouva close & le pont haulcié, fist demander; lors ung des portiers vint, auquel fut dit qu'il feist a Madame savoir que la estoit mon seigneur de Saintré. « Vraiment! » dist le portier, « Madame fust cest matin a l'abbeye oïr la messe & puis disner ». Lors s'en alla a l'abbeye, & trouva que Madame & damps Abbes, après disner & dormir, estoient en gibier avec les espreviers. Lors se fist monstrier les parties ou ilz tiroient; & quant il fut ung peu eslongié, il appella III ou V de ses gens & leur dist : « Picquiez des esperons, & allez la, vous la, vous la, & vous de la; & se voyez dames a cheval, venez a moy ». Lors chascun va sur les champs; & ne

tarda gaires que l'un tout acourant retourna & dist :  
« Mon seigneur, j'ay veu XX ou XXV chevaulx, ou  
a VI ou VIII dames ou damoiselles attourneez ».

Alors le bon chevalier, qui encores es faulses amours de  
Madame n'avoit riens sceu ne penssé, tant que cheval  
povoit gallopper, ne penssant jamais veoir l'eure que sa  
tresfabelle dame il peust veoir. Et quant il le aperçust,  
le cuer tout ravy de joye, ainssy jolis que il & tous  
ses gens estoient, brocha son tresbel & fringant destrier  
des esperons, droit a elle. La fust ung des moïnes de  
damps Abbes qui les vist; lors s'approcha tantost de  
damps Abbes & luy dist. Quant damps Abbes, qui  
per a per de Madame estoit, vist ces chevaulz acourir,  
qui que fust sœur ne fut pas lui! Car il penssa que  
fussent aucuns parens de Madame, qui fussent advisez  
de leurs amours, & lui venissent son abit fourrer.  
Lors vira, & tallonna sa mulle bien tost a costé; &  
son esprevier sur le poing, & ses troiz moïnes qui  
portoient les grans boutailles & le gardemengier pour  
raffreschir, & tant qu'il peust, se traist a l'esquart, comme  
se il ne osast de Madame approchier. Madame, pour  
veoir quelz gens ceulz estoient, son esprevier sur le  
poing, & sur sa grosse haquenee, toute quoye, avec-  
ques ses gens les attendist. Et quant ses gens recon-  
gnurent que le seigneur de Saintré estoit, lors hommes

Et femmes tous en firent tresgrant joye, comme cellui qui de tous estoit moult amé. Madame, quant oyft dire et aperceust que le seigneur de Saintré estoit : « Dieux », dist elle, « vous mecte tous et toutes en mal estrine! Fault il que pour ung homme ainssy vous desvoier? » Et, en disant cestes parolles, le seigneur de Saintré, le cœur ravy de joye, prestement descendit; et quant Madame le vist a terre, sy hault que plusieurs l'entendirent, luy dist : « A! fires, que le trefmal venu soyez vous! » Le seigneur de Saintré, qui pas n'entendit ces parolles, a tresgrant joye, a un genoul, lui toucha la main et dist : « Ha! ma trefredoubtee dame, comment le faictes vous? » « Comment je le faiz? » dist elle, « que faut il dire ce que voys? Ne voyez vous que je suis sur ma haquenee, et tiens mon esprevier? » Alors vira sa haquenee, appella ses chiens pour giboyer, comme celle qui de lui ne tint nul compte.

Le seigneur de Saintré, qui a oy de Madame sa trescrue responffe, ne scet que pensfer, fors que au passer que les dames et damoiselles firent, a toutes toucha la main, acolla et baïsa; puis monta a cheval et va après Madame; et lors chascun lui vient faire la reverence et falluer. Et quant il fut aprochié de Madame, tout pensfiz lui dist : « Hellas! Madame, est ce a bon effiant, ou pour moy essaier, qui sy fade responce

m'avez faicte, qui fuis celui qui tant vous ay amee, & fuis celui qui oncques ne vous desobey? Hé! Madame, est il nulluy qui vous ait dit le contraire? Se il est aucun, vous en verrez la verité ». Madame, qui des-plaisir prenoit en sa compaignie & en tous ses parlers, lui dist : « Savez vous aultre chansson chanter que ceste? Se ne la savez, or vous taisiez! » Et endemen-tiers que ces parolles estoient, damps Abbes fust lors asseuré, & manda au maistre d'ostel, par ung de ses moines savoir qui ce seigneur estoit. Et quant damps Abbes feust que c'estoit le seigneur de Saintré, lors vira sa mulle & son grant erre le vint saluer, & dist : « Mon treshonnoré seigneur de Saintré, vous & vostre belle compaignie soiez les trespben venus! car, sur ma foy, je avoye plus desir de vous veoir que seigneur de ce monde ». Le seigneur de Saintré, qui a ces parolles comprist que c'estoit l'Abbé, & aux trois moines qui derriere lui estoient, luy dit : « Damps Abbes, vous soyez le trespben trouvez, & aussi vostre compaignie! »

« Monseigneur », dist damps Abbes, qui du tout fust asseuré, « & que dictes vous de ma trespredoubtee dame, qui tant s'est voullue incliner que de prendre la patience avec son povre moine, & puis venir giboier? » « Madame », dist le seigneur de Saintré, « fait comme dame de tout bien et tout honneur, & qui tousjours

ama sainte Esglise ». Et a ces parolles, damps Abbes pas a pas se eslonga, & laissa Madame & le seigneur de Saintré ensemble; & car ja estoient sonnez vespres, il se approcha de l'ostel; lors manda ung de ses moines au maistre d'ostel, qu'il sceust a Madame se on retendroit le seigneur de Saintré a soupper. Le maistre d'ostel s'aprocha de Madame & lui dist ce que damps Abbes lui mandoit. Madame, qui pas bien ne l'entendist, lui demanda que il disoit; lors lui redist sy hault, que le seigneur de Saintré, jasoit qu'il se fust ung peu eslargy, tout a plain il l'entendit. Et quant Madame l'eust enttendu, se penssa ung bien peu, & puis lui dist : « Mandez lui que ce qu'il vouldra en face; mais ne lui deschire pas sa robe de trop prier! » Le seigneur de Saintré, qui tout ce eust oy & qui congnut bien la chose, se penssa & en soy dist que on ne ly romperoit pas sa robe, que, pour veoir bien la farsse, que au premier prier n'y consenteist. Madame, qui de ses amours premieres toute ennuyee en estoit, dist qu'elle estoit traveillee & que on tirast a l'ostel. Damps Abbes, qui estoit gracieux fires, fust ja devant & fait tout aprestier. Le seigneur de Saintré, descendu de son cheval, vout Madame aydier a descendre, mais elle demanda ung des sciens. Et quant tous furent piet a terre, le seigneur de Saintré vault prendre de Madame congiet;





Et, ainssi que elle lui tendoit la main, dampz Abbes, pour monstrier sa courtoisie, dist a Madame : « L'en laisserez vous aller? » « Je m'en attens a vous Et a luy », dist elle. Lors dampz Abbes lui dist : « Hé ! monseigneur de Saintré, ne prendrez vous pas avec Madame la patience? Et je vous pry que demourez ». Alors le seigneur de Saintré dist a dampz Abbes : « Monseigneur l'Abbé, a vostre premiere requeste je ne vous vueil pas reffuser ». Lors le seigneur de Saintré retint II escuiers, ung varlet Et ung paige sans plus, Et envoya toute sa compaignie a la bonne ville soupper; Et au maistre d'ostel dist que bien tost a l'ostel de Madame revenussent, Et de la yssy. Lors furent les tables mises, Et trestout prest le soupper. Madame lava ses mains seulle, Et dampz Abbes Et le seigneur de Saintré après. Lors, pour cause d'estat Et de la dignité, dampz Abbes se sciet au hault bout de la table, le viz tourné devers Madame, Et le dos au bout du bancq appuyé, Madame après; Et puis le seigneur de Saintré, dame Jehanne, Et puis dame Katherine après. Lors tout premiers furent servis du presust Et la sallade, que Madame et dampz Abbes mengoient trefvoullentiers; puis les grans plas tous combles de lapperraulx, de perdriaux et de tres-gras pigons d'ostel, et de trefbons vins de Beaune, de Tournu et de Saint Porssain. Et quant les pances



furent comme plaines, a l'eure que les langues se commencent a deslier, damps Abbes se commença a resveillier et dist : « Ho ! monseigneur de Saintré, resveilliez vous ! resveilliez ! Je boy a vostre penssee. Et qu'est ce cy ? vous ne faictes que pensser ! » Lors le seigneur de Saintré lui dist : « Monseigneur l'Abbé, je me combas a tant de bonnes viandes et de bons vins que je voy devant moy ! » « Monseigneur de Saintré », dist damps Abbes, « vous ne savez : j'ay plusieurs [foiz] penssé, se il puet estre que, entre vous, nobles hommes, chevaliers et escuiers, qui faictes sy souvent armes, et quant trestous reviennent, ilz dient qu'ilz ont gaignié ». Lors tourna son parler a Madame, et lui dist : « Madame, n'est il pas ainssy ? » « Vrayement, Abbé », dist Madame, « vous dictes verité. Et que puet ce estre, beau sire ? dictes nous vostre cuider ». « Madame », dist damps Abbes, « voulez vous dont que je le dye ? C'est dont de vostre congiet ; je ne say se monseigneur de Saintré m'en saura nul malvais gré ; mais puis que le voulez, Madame, mon pensser est tel : ilz sont plusieurs chevaliers et escuiers en la court du roy, de la royne et aussi des aultres seigneurs et dames, et aussi par ce royaume, qui disent estre de vous, dames, sy loyaux amoureux ; et pour acquerir voz graces, s'ilz ne les ont, pleurent devant

vous, souppirent & gémiffent, & font sy les douloureux, que, par force, entre vous, povres dames, qui avez les cuers piteux & tendres, fault que soyez ainssy decepues de eulx, & que tumbiez a leurs desirs & en leurs las; & puis s'en vont de l'un en l'autre, lors prennent une emprinse d'une jarretiere, d'un brachellet, d'une rondelle ou d'un navet — que say je, Madame? — & puis vous disent, ung tout seul a X ou XII : « Hé! Madame, je porte ceste emprinse pour l'amour de vous! » Hé! povres dames, comment estes vous abusees de voz amoureux! Alors le roy, la royne & tous mes seigneurs les loent & les prisent, & leur donnent largement de leurs biens, dont ilz se mectent bien en point. Et ne est il pas vray, Madame? qu'en dictes vous? » Madame, qui de ce fust bien aise, en souzriant luy dist : « Et qui le vous a dist, Abbes? Quant a moy, je croy qu'il soit ainssy ». Et en disant ces parolles, elle marchoit sur le piet de damps Abbes. « Encores, Madame, vous dy je plus : quant ces chevaliers ou escuiers vont faire leurs armes & ont prins congiet du roy, se il fait froit, ilz s'en vont a ces pailles d'Allemaigne, se rigollent avec ces fillettes tout l'iver; &, s'il fait chault, ilz vont en ce delieieux royaume de Sicile, a ces bons vins, a ces bonnes & delicieuses viandes, a ces fontaines, a ces bons fruis

Et a ces tresbeaux jardins, Et tout l'esté repaistre leurs yeulz de ces tresbelles dames Et aussy gentilzhommes, qui leur font des bonnes chieres Et honneurs assez ; puis ont ung viel menestrel ou trompette, quy porte ung viel esmail, Et lui donnent une de leurs vielles robes, Et crient a la court : « Mon seigneur a gaignié! Mon seigneur a gaignié! Mon seigneur a gaignié! » Et, povres dames, qu'estes vous abusees! Et, par ma foy, je vous plains! »

Madame, qui de ces parolles estoit sy aise, que plus ne pouoit, vira ung peu sa teste, Et dist au seigneur de Saintré : « Qu'en dictes vous, seigneur de Saintré? »

Le seigneur de Saintré, tresdesplaisant de la charge Et injures aux gentilz hommes que disoit ce bon Abbé, dist a Madame : « Se il vous plaifoit tenir la part des gentilz hommes, Madame? vous savez bien le contraire! » Lors dist Madame : « Nous avons bien veu d'aucuns qui n'ont pas fait ainssy ; mais que savons nous des aultres? Quant a nous, nous sommes de l'oppinion de l'Abbé ». Et, en disant ces parolles, elle marchoit Et desmarchoit en sousfiant Et guinoyant a dens Abbé. « Ha! Madame », dist le seigneur de Saintré, « vous parlez ores bien de vollenté ; sy prie a Dieu que congnoissance vous en doinst. » « Congnoissance? » dist damps Abbes, « Et quelle congnoissance vouldes plus que Madame ait que la verité! » « De la verité? »

dift le feigneur de Saintré, « Monseigneur l'Abbé, au parler de Madame je ne diz riens : elle puet dire ce qu'il lui plaist; mais je respons a voz parolles, qui avez chargié les chevaliers & escuiers, que, se vous fussiez homme a qui je deusse respondre, que vous trouveriez a qui parler; mais, attendu la dignité & celui qui vous estes, je ne diz plus riens; & par adventure quelquefoiz vous sera recordé! » Damps Abbes, qui estoit du feu d'amours tout alumé, comme par mocquerie a Madame dist : « Madame, c'est pour vous que je suis en vostre hostel manessié ». Et, en ce disant, la guerre des piez de l'un a l'autre estoit sans cesser. Et quant il vist Madame soufrire & guignoier, sceut bien que le gieu a Madame plaisoit; sy dist : « Ho! monseigneur de Saintré, je ne suis battillier ne homme d'armes : je suis ung povre simple moine, qui viz de ce que avons pour l'amour de Dieu, pour moy combattre avec vous; mais, s'il estoit homme, pour battilleur qu'il soit, qui vaulsist dire le contraire sur ceste querelle, je luicteray a lui ». « Feriez? » dist tantost Madame, « seriez vous bien sy hardis? » « Hardy? Madame: & ne puis je fors que tumber? Mais j'espere en Dieu & en ma bonne & sainte querelle que je en vendroie au dessus. Avant! y a il icy homme qui responde de trestous ces battilleurs? » Le feigneur de Saintré, qui

voist les oultrageuses parolles de dampz Abbes, qui lui semblent de part en part perchier le cuer, & tant plus de la faveur que Madame l'advouoit, est comme mort.

Madame, qui le voist sans dire mot, luy dist : « Hé! seigneur de Saintre, vous qui estes sy vaillant & avez fait, comme on dit, tant de belles armes, ne osez vous luictier a l'Abbé? Certes, se vous ne le faictes, je diray comme lui ». « Hé! Madame », dist il, « vous savez que oncques je ne fus luicteur; & ces seigneurs moines en sont les maistres, aussy jouer a la palme, gecter barres, pierres & paulz de fer & tous aultres essais, quant ilz sont en leur privé; & pour ce je say bien, Madame, que contre lui je ne porroye riens. » « Et je vous en prie! » dist Madame, « or verraije se vous m'escondirez! Et, par ma foy, se ne le faictes, en toutes places je vous reprouveray pour ung treslache cuer de chevalier! » « Hé! que dictez vous, Madame? J'ay assez plus fait pour aucune dame, a laquelle Dieux pardoinst; mais puisque ainssy est, je acompliray vostre plaisir ». « Qu'est ce qu'il dist? » dist dampz Abbes a Madame. Madame dist : « Qu'il ne vous y crient riens, & qu'il vendra bien au dessus de vous ». « Le dist il, Madame? Or le verrons! » Alors, sans plus attendre ne lever plas, pain, tasses ne aultres viandes, dampz Abbes, tout plain de joye rusa sa table & en

fault le premier; puis Madame, le seigneur de Saintré, et par ainssy les aultres esmerveilliez de ce cy. Lors damps Abbes prend Madame et a ung beau preau la maynne, dont le soleil estoit passé, puis lui dist : « Madame, seez vous cy soubz ce bel aubespın corenné, et ferez nostre juge! » Et la Madame s'assıst sy tref joieuse, que plus ne povoit; lors dist a ses femmes : « Seez vous toutes cy! » Des choses que elles apercevoient, combien qu'elles dissimuloient, peu en y avoit a qui la chose pleust. Lors damps Abbes osta sa robe et se mist en pourpoint, les chausses destachees, qui, en cellui temps, n'estoient point tenans et en avant piez, bien entortillees soubz les genoulz, vint devant Madame tout le premier; et, au venir que devant Madame fıst, après sa grande reverence, fıst en l'air ung tour, monstrant ses grosses et blances cuısses, pellues et vellues comme ung ours. Lors vint le seigneur de Saintré, qui a ung bout du preau s'estoit despouillié; et, en ses chausses ainssy richement de grosses perles brodees, a Madame sa reverence fıst, en faignant la trefamere dolleur ou son cuer estoit. Lors l'un devant l'autre furent. Mais, ainchoiz que la luicte fıst commencee, damps Abbé se vira a Madame et, par mocquerie, a ung genoul lui dist : « Madame, a jointes mains, vous prie que a mon seigneur de Saintré me recommandez ». Madame, qui

congnoissoit bien la farce de l'Abbé, en souffrant dist au seigneur de Saintré : « Hé! fies de Saintré, je vous recommande nostre Abbé, & vous prie que l'espargniez! » Le seigneur de Saintré, qui congnoist bien la mocquerie, dist : « Ha! Madame, je aroye plus grant besoing de lui estre recommandé! » Alors, ces parolles finees, damps Abbes & le seigneur de Saintré l'un l'autre se prinrent & tournerent ung tour ou deux. Lors damps Abbes estent sa jambe, & par dedens la lye a celle de Saintré, puis, tout a cop, se deslye, & par dehors le trouffe tellement, que les piez du seigneur de Saintré furent assez plus haultz que ne fust la teste, & a terre l'abatty; & en le tenant soubz lui, sa poictrine sur la sienne tout envers, alors s'escria damps Abbes & a Madame dist : « Madame, Madame, recommandez moy au seigneur de Saintré! » Lors Madame, en treffort riant, luy dist : « Ha! fies de Saintré, ayez pour recommandé l'Abbé! » Mais de joye qu'elle avoit, & de rire, a paine povoit elle parler. Lors damps Abbes fust sur piez & en riant a Madame, Madame lui dist : « Une aultre foiz! une aultre foiz! » Alors damps Abbes dist a Madame, sy hault que le seigneur de Saintré & tous le oyrent : « Madame, ce que j'ay fait, c'est pour l'amour de la querelle, dont Dieux & amours me ont esté tesmoingz; mais ores,

se le fires de Saintré vouloit soustenir qu'il amast plus loyaulment sa dame que ne faiz la mienne, veez cy ung simple & foible moïsne qui a ceste bataille le combattera. » « Feriez? » dist Madame. « Se le feroye? oil! par Dieu, Madame, tous quancques il en y a! »

Alors Madame, tout en riant, au seigneur de Saintré dist : « Qu'en dictes vous, beau fires? Est il cuer de gentil homme qui n'y respondist? » « Madame », dist le seigneur de Saintré, « il n'est cuer de gentil homme qui a ung son pareil ne respondist, & en la façon que en tel cas appartient ». « Ce sont excuses! » dist Madame, « aussy voulliez vous excuser de l'autre querelle! Bien fait a reprochier le cuer d'un gentil homme que, pour une luicte, ne oze soustenir sa loyaulté; & en verité, je croy que, qui bien y querroit, que en vous peu s'en trouveroit ». « Hellas! Madame », dist le seigneur de Saintré, « & pourquoy dictes vous cecy? » « Je le diz », dist Madame, « car vous sentez le tort, & il est ainssy! » Alors le seigneur de Saintré dist : « Or voy je bien, Madame, que il fault reluictier, & qu'il n'est excuse, tant soit raisonnable, qui vous en peust destourner; & puis qu'il vous plaist tant, & je le vueil. » Damps Abbes, qui ooit toutes ces parolles, par maniere de farse dist : « A! Madame, je n'ozeroie; car, se ne fust le bon droit



que j'avoye, il me eust foullé, tant ay trouvé de force en luy, que n'est pas merveilles, se il a tant de gens desconfis; mais puis que je ay emprinsé la querelle, & je la vueil soustenir ». Alors : « Arriere! arriere! » Et chascun arriere se retrait. Damps Abbes s'escrie : « Ha! loyaulté, garde ton droit! » Et a ces parolles, au seigneur de Saintré vint par le tour d'une attrappe, a bien peu que ne l'emporta; mais tant virerent & tournerent, que d'une aultre trouffe, assez plus forte que la premiere, le povre seigneur de Saintré abattist, & puis dist : « Madame & nostre juge, ay je bien fait mon devoir? Qui est le plus loyal? » « Qui l'est? » dist Madame, « vous, qui l'avez gaignié! » Le povre seigneur de Saintré, qui de la luicte & du grant plaisir de Madame avoit perdu tout maintenir, ne favoit ung seul mot dire. Lors chascun s'en alla revestir. Ses deux gentilz hommes qui, pour le servir, demourez estoient, cuiderent bien de dueil morir, & lui dirent : « Vous ne ferez pas homme, se vous ne vous en vengiez! » Lors il leur dist : « Ne vous en souffriez, & me laissez faire! » Le seigneur de Saintré, qui de tous poins avoit sy tressaulcement perdu sa dame, que tant & sy tressloyaument servie avoit, prist en soy maniere telle, que se de tout ce ne fust riens esté. Lors a grant façon de lye chiere vient redoubler la leesse de Madame

avec celle de dampz Abbes & leur dist : « Hellas ! Madame, & que fust grant dommaige, quant ung sy bel & sy puissant corps de homme, comme monseigneur l'Abbé est, ne a esté mis aux armes ! car je ne congnioiz deux ne troiz, tant soyent puissans hommes, qu'il ne les eust bien mis a fin. » Dampz Abbes, qui oïst d'un tel homme sy grans loenges, se lieve en l'air, & tout entour fait ung fault; & alors il commanda le vin & les cherises pour raffreschir.

*De l'ambassade du couvent.*

L'Acteur.



**E**NDEMENTIERS que ces parolles estoient, maintz prieurs & anciens religieux du couvent, ausquelz la vie de dampz Abbes desplaisoit grandement, & tant plus que ja oy ilz avoient la luicte & les mocqueries de Madame & de dampz Abbes, sy ordonnerent que deux d'eaulx a dampz Abbes vendroient; &, de par le couvent, a part, lui diroient les parolles qui s'ensieut :

*L'ambassade du couvent.*



EVEREND pere en Dieu & nostre tref-  
« honoré seigneur, les prieurs & admi-  
« nistres de vostre couvent, *una voce*  
« *dicentes*, après leurs humbles & cou-  
« ventables recommandacions, a vous nous mandent.  
« Ilz ont entendu que vous, par pluiseurs foiz, avez  
« donné a nostre trefredoubtee dame mains disners,  
« souppers & aultres deduis, dont, en tant qu'elle est  
« nostre patrosne & principale fonderesse, tout le cou-  
« vent en est content; & de tant mieulz, quant ad  
« ce soupper avez mené ung tel seigneur, dont est  
« tant de nouvelle, & sy prochain familier de nostre  
« seigneur le roy. Mais, de tant que vous estes avancié  
« & ingeré de le avoir requis a luicte, & pluiseurs fois  
« abattu & vous en mocquié, ce que est en honnesteté  
« de prelat, abbé & aultre religieux, ainssy publicque-  
« ment, chose deffendue, dont tout le couvent est  
« tresdesplaisant & couroucié. Et sur ce, par devers  
« vous nous envoient, priant & suppliant que, avant  
« son partement, il n'ait cause de soy blasmer de vous  
« ne du couvent; ou aultrement, le couvent par nous  
« vous certiffie que, se aucune nouvelleté en advenoit,  
« que il se excusera & s'en deschargera du tout sur  
« vous; & de ce vous plaïse a chascun pardonner ».

*La responce de dampz Abbes, et le remede  
que il y prist.*

L'Acteur.



AMPS Abbes, ayant oy la rigoreuse ambassade du couvent, leur respondit :  
« Prieurs, allez au couvent, et leur dictes que ce que j'ay fait n'a esté que par joyeuseté, et que ne se souffient; car, avant que il parte, je donrray bonne fin a tout ».

*Comment dampz Abbes rappaisa le seigneur de Saintré.*

L'Acteur.



NDEMENTIERS que l'embassade se faisoit, le vin et les cherises estoient ja venus; lors burent les uns aux aultres par ausly bonne chiere que gens peussent jamais.  
Et quant tous eurent beu, dampz Abbes prist le seigneur de Saintré, et a part lui dist telles parolles :  
« Monseigneur de Saintré, il a pleu a Dieu moy faire tant de grace, que une fois je vous voy en mon hostel qui est bien le vostre, s'il vous plaist; vous suppliant que demain encores, avec Madame, me faciez tant de honneur que de prendre le disner en pacience, et que de ce ne me reffusez ».

*Responce au seigneur de Saintré, et les prieres  
de dampz Abbes.*

Saintré.



ON seigneur l'Abbez, de vostre soupper  
et de la tresgrande et bonne chiere que  
pour la premiere fois vous me avez fait,  
tant comme je puis, vous en remercie,  
aussy de l'offre de vostre disner a demain, lequel, en  
verité, pour les affaires que j'ay a la bonne ville, ne  
vous puis ores accorder ».

*Comment dans Abbes c'excuse et les bouffres  
qu'il fait au seigneur de Saintré.*

L'Acteur.



ELLAS ! non ? » dist demp Abbes,  
« mon seigneur, se, par joyeuseté, je ay  
fait chose qui a vostre desplaisance soit,  
vueilliez le moy pardonner. Monseigneur,  
j'ay une des belles et des bonnes mulles de ce royaume  
et la plus, ce say je bien; et ay ung des bons et le  
meilleur faucon au heron et a la riviere qui se puisse  
trouver, et sy ay III<sup>m</sup> escus, comme le pappe ou comme  
le roy, et non plus. Sy vous requier, prie et supplie,

tant que je puis, que l'un, les deux ou les trois de mes offres vous prenez en gré, & que je demeure bien de vous & me pardonnez ».

### L'Acteur



E seigneur de Saintre, qui n'a besoing de nulls de ses escus, ne d'oyseaux, dont a assez de tout, tresgracieusement le remercie, & pour le contenter, lui dist : « Monseigneur l'Abbé, je ne chevauche point de mulle ; de voz III<sup>M</sup> escus je m'en serviroie, se il m'en estoit besoing, & de vostre sy tref bon faucon, pour l'amour de vous je le retiens, par sy que le me garderez, affin que, se nul le vous demande, direz que il est mien. Mais d'une chose vous prie, que pour ma premiere requeste ne m'escondissiez. » « Et quoi ? » dist damps Abbes, « Monseigneur, commandez ; car, sur ma foy, se il me est possible, je l'accompliray voullentiers. » « Ferez ? » dist le seigneur de Saintre. » « Oil ! sur ma foy ! » Lors lui dist : « Que demain, vous & Madame vendrez disner avec moy ». « Cella », dist damps Abbes, « & je le vous prometz pour elle & pour moi ! par telle condicion que ce fera disner de compaignon ».

## L'Acteur.



LORS, a tresgrande et lye chiere tous deux a Madame sont venus; et lors le seigneur de Saintré la prie. Et quant Madame l'a entendu, soubitement la reffuse, disant qu'elle a moult a besongnier; et n'y vault priere du seigneur de Saintré. Lors damps Abbes a part la tire et lui dist: « Madame, vous y vendrez; car je l'ay pour tous deux promis, et me feriez grant honte de moy faire ainssy mentir; aussy, Madame, il pourroit penser que vous herriez et jugier de noz amours ce qu'il en est; et sy savez que de ces fringans et routiers de court, comme du feu, se fault garder. Et pour ce, Madame, vous y vendrez ». Alors Madame, qui ne puelit damps Abbes reffuser, luy dist: « Puis que le voulez, et je le vueil ». Lors damps Abbes joyeusement appella le seigneur de Saintré et luy dist: « Monseigneur, ma tresfredoubtee dame, que veez cy, vous a reffusé, doubtant que ne vaulsissiez faire ung grant appareil et une grant feste et sollempnité; mais je l'en ay asseuré que non ferez ». Lors le seigneur de Saintré leur dist: « Madame, et vous, monseigneur l'Abbé, entre nous, gens de court, laissons a vous, seigneurs prelas, faire ces grans festes; nous nous en

passons legierement ; bien voullons aucun peu de bonnes viandes & de bons vins, se en povons finer ; mais de ce que trouver s'en porra, Madame & vous prendrez en gré ». Et, ces parolles dictes, les haguenees & les chevaulz furent tous prestz ; lors Madame & le seigneur de Saintré damps Abbes remercierent, & jusques a demain prindrent congié. Et quant Madame fust sur les champs, tant que haguenee pavoit aller, s'en va batant ; le seigneur de Saintré, qui en gallopat son courfier, de foiz a aultre lui dist : « Hé ! ma trefredoubtee dame, & que vous ay je meffait ? Est il personne ou monde qui osast dire & soustenir que je ne vous aye trefloyalment amé & servy ? » « Ha ! fires », dist Madame, « que vous le savez longue ! A vostre luicte l'avez bien monsté ! Or ne parlons plus de ces choses & me laissez en paix ». Le seigneur de Saintré, qui tout cler veoit la chose comme estoit, ne desiroit pas en sa grace retourner, ne a la requeste d'elle n'eust jamais plus daigné le amer ; mais bien remonstrier lui vouloit le villain tort que elle luy tenoit, sans riens dire ne appercevoir de ses nouvelles amours. Et quant ilz furent en l'ostel de Madame venus, avant que descendre, Madame lui dist : « Allez vous ent, seigneur de Saintré, car j'ay aucun peu a besongnier » ; lors donna congié & « A Dieu jusques a demain ! »



Le seigneur de Saintre, qui de toutes ces nouvelles choses fut en penssé, se met a la voye, avec ce peu de gens qu'il avoit, droit a la cité s'en va ou ses gens estoient ; sy ne erra gaires que toute sa compaignie trouva, comme il avoit ordonné. Lors appella son maistre d'ostel & lui dist que Madame & damps Abbés venoient demain en son logis dîner, & que il feist toute dilligence de bonnes viandes & de bons vins trouver pour servir chacun a part, et pour leur compaignie des meismes viandes & vins dont ilz feroient servis, & largement. D'autre part le charge que il ait du tout compté & bien païet l'oste, tant des chevaulz comme de la belle chiere, & oultre tout, quant sera bien payé, lui donne X escus pour le faire bien contens, & deux escus pour le service des varlez & des meschines de l'ostel. Et encores ordonna que, le bien matin, ses coursiers, son bahu & la plus grant partie de ses gens s'en allassent, & ne domourast que XII de ses gens ; & ainssy fut. Et quant il fust en son logis descendu, il fist appeller l'oste, & a part lui dist : « Beaux hostes, en ceste ville a il nul gentil homme ou bourgeois de la personne de cel grant escuier que vous voyez la ? » & lui monstra ung de ses gens. « Monseigneur », dist l'oste, « oil ! assez ! » « Mais savez vous que ilz ayent hernoiz complez, & qu'ilz soient beaulx ? » « Ilz ont

hernoiz complez & tres beaux ». Lors demanda le nom de celluy qui estoit le mieulx armé, & lui pria que il lui feist venir ; & ainssy fist. Et quant le bourgeois fust venus, & faicte sa reverence a Monseigneur, duquel gracieusement se accointa ; & puis luy dist : « Jacques, qui est le bourgeois de ceste ville qui est le mieulx armé ? » « Monseigneur », dist Jacques, « il en y a mains ; mais jassoit que ne le vaille, sy suis je aussi bien armé, pour cinq ou six paires de hernalz complez, que bourgeois de ceste ville ne encores gentil homme de cest pais ». « Avez ? », dist le seigneur de Saintré, « par monseigneur saint Jacques, de tant faictes vous plus a louer ! Vous avez le hernoiz pour vostre corps ; m'en fineriez vous d'un aultre qui servist a cest chevalier que vous voyez la ? » — & lui monstra ung chevalier de sa personne. « Monseigneur », dist il, « je vous fourniray de tout aussi beaulz & aussi bons, que en ferez content ; mais voulez bachinez, fallades a bavieres, ou heaulmes ? » « Jacques, mon frere, je vueil a bachinez, & aussi deux haches pareilles ; & ne vous souffriez, car vous n'y perderez riens. » « Perdre ? » dist Jacques, qui tresjoyeux estoit d'avoir la congnoissance du seigneur de Saintré : « Monseigneur, tout quancques j'ay est vostre & a voz commandemens ! Et quant vous plaist il les avoir ? » « Jacques, je les

vouldroie avoir maintenant ; mais que ce soit en coffre ou en sacq, que nulz ne s'en puisse appercevoir ! » Jacques incontinent va a son hostel, & les deux her-noiz beaulz & clers avec les haches secretement fait porter, dont le seigneur de Saintre fust trescontent. Et quant la nuit fust passee & le jour venu, que le seigneur de Saintre eust oye sa messe, tout son bagaige & toutes ses gens partis, fors les XII qu'il avoit retenus, la viande fust comme preste & les tables mises, il monta a cheval & toute sa compaignie ; lors au devant de Madame va. Et quant eust erre entour la moictié de la voye, il trouva Madame & damps Abbes sur les champs. Lors gracieusement se saluerent, & damps Abbes commença & dist : « Haro ! qui parle du loup, il en voit la queue ! les oreilles, Monseigneur de Saintre vous cornoient elles point ? » « Je ne sçay », dist le seigneur de Saintre, « car je penssoye a la grant patience que vous prendrez. Avez vous point desjuné, Madame ? ne vous, monseigneur l'Abbé ? » « Oï ! » dist Madame, « pour la doubte de ces brouees, avons nous desjuné des tottees a l'ypocras & a la pouldre de duc ». « Bon prou vous puiſt il faire, Madame, & a monseigneur l'Abbé ausſy ! » Dont en devisant tous troiz enssemble, le parler de Madame tousdiz s'adrescoit a l'Abbé. Le seigneur de Saintre, voyant perdre

ses parolles, tint sa bride, & a dame Jehanne vault parler ; mais elle lui dist que arriere d'elle se feist ; puis va a dame Katherine, a Ysabel, & toutes luy dirent ainssy ; car a tous estoit deffendu. Lors retourna a Madame damps Abbes, & ainssy ne fust gaires que au logis sont venus. Lors le seigneur de Saintré prend soubz le bras Madame, & en sa chambre & ses femmes le mena ; aussy damps Abbes en une aultre. Endementiers que en leurs chambres ilz se aisoient, il dist a son maistre d'ostel : « Incontinent que yrons a table, que les chevaulz soient scelez, bridez & en l'estable tous prestz a monter ! » Lors, pour abregier, le disner fust tout prestz. Et quant Madame & damps Abbes eurent leurs mains lavees, & au hault bout de la table, comme prelat, damps Abbes fust assiz, & ung peu après Madame, qui ne le vault pas eslongier, & puis les aultres deux dames au bas bout ; & lui, pour priere, ne vault oncques estre assiz, mais prist sur l'espaule la serviette, & va ça, & puis la, trestous bien servir ; lors y furent vins & viandes, largement, de maintes façons. Que vous diroye ? La fust la joie de damps Abbes au seigneur de Saintré telle, que a paine se porroit compter. Et quant les pances furent bien plaines & les esto-macqs bien abeuvrez, le seigneur de Saintré demanda a damps Abbes se il fust oncques armé. « Armé ? »

dist damps Abbes, « oncques je ne fus armé. »  
« Hé ! Dieux ! » dist le seigneur de Saintré, « que ce  
seroit belle chose que de vous veoir armé ! Et qu'en  
dictes vous, Madame ? n'est ce pas verité ? » « Vraie-  
ment », dist Madame, « je cuide bien et suis certaine  
que, se il se trouvaist armé, que tel y a, qui de lui se  
mocque, qui n'y gagneroit riens ! » « Madame, je ne  
sçay nul qui se mocque ; mais je diz que oncques ne  
fut plus bel homme armé » ; et lors dist a Perrinet de  
sa chambre qu'il feist ce qu'il ly avoit dit. Lors Per-  
rinet dressa au bout de la salle une table, puis dessus  
y mist, sans hache ne espee, le plus grant hernois. Et  
quant damps Abbes vist ce tresbel et tresluisant har-  
noiz et s'estoit oy sy tresgrandement loer, pensa que  
ce seigneur estoit treslarge et abandonné, et, car il n'a-  
voit nul hernois ne jamais ne s'estoit armé, que par  
joyeuseté le lui vouloit donner ; sy s'appensa que, s'il  
le requeroit de armer, qu'il n'en seroit ja reffusé ; lors,  
pour monstrier que tresbien il l'amoit, commença fort  
ce hernoiz a loer. « Et puis que tant cestui vous plaist,  
s'il vous est bien fait, vraiment vous l'arez ! » « Aray,  
monseigneur ? » « Oil ! damps Abbes, s'il vous plaist. »  
« Et, par ma foy ! pour l'amour de Madame, je ne  
mengeray ne buveray, jusques seray armé ! » Alors  
s'escria : « Ostez, ostez ces tables ! nous ne avons que

trop mengié ! » Damps Abbes, tout plain de joye, osta son floc & sa robe & se fist mettre en pourpoint ; le seigneur de Saintre prinst le poinchon & aiguillettes, dont estoit ja tout garny ; lors damps Abbes fust de toutes pieces incontinent armez, & le bachinet sur la teste, & bien cramponné, & puis en ses mains les gant-tellez. Et quant damps Abbes fust tout armé, lors se tourna devant & derriere : « Qu'en dictes vous, Madame, de vostre moïsne ainssy armé ? » « Moïsne ? » dist Madame, « telz moïfnes sont bien clers femez ! » « Hé ! Dieux ! que n'ay je une hache & ung qui me voulsist fouller ! » Puis en farsant dist : « Ha ! Madame, vraiment cest hernois poïse plus que le mien ; mais il me souffist, puis que je l'ay gaignié ». Et endementiers qu'il disoit ces parolles, le seigneur de Saintre lui dist : « Vous ne l'avez pas encores bien gaignié, mais incontinent vous le gagnerez ». Lors fait venir le II<sup>me</sup> hernoiz, dont il fust tantost armé. Quant Madame oyt ces parolles & voïst le seigneur de Saintre armer, lui dist : « Sires de Saintre, que entendez vous affaire ? » « Madame, tantost le verrez ». « Je le verray ? » dist Madame, « & sire cornart ! voulez vous combattre a ung Abbé ? » Le seigneur de Saintre, estant du tout armé, ordonna a bien garder la porte, que nul n'en peust issir ne entrer ; lors dist aux dames

Et damoiselles, aux moines et a leurs escuiers : « Tenez vous la ad ce guichet de la salle ; et s'il y a homme ne femme qui dye mot ne bouge, je lui fenderay la teste jusques aux dens ! » Lors veissiez femmes et moines de paour trambler, plourer, et maudire l'eure que ilz le virent jamais. Alors il vint a Madame et lui dist : « Madame, de vostre grace tresvolentiers vouldustes estre juge de la luicte de damps Abbes et de moy ; or vous prie je tres humblement que le vueilliez estre de la luicte dont j'ay aprins a luictier, et que avec moy soyez a faire la requeste a damps Abbes ». « Je ne say quelle requeste ! » dist Madame, « se vous lui faictes ung seul desplaisir, je l'advoue fait a moy ! »

Le seigneur de Saintré vient a damps Abbes et luy dist : « Damps Abbes, a la requeste de Madame et la vostre, je luictay deux foiz a vous deux saulz de trousse, dont encores je m'en sens, et ne m'y vallust excuse que, a sa requeste et a la vostre, je ne passasse par la. Ores je vous requier et prie, aussy pour l'amour de la dame que sy loyamment amez, que nous luictons en la façon que j'ay apris a luictier ». « Ha ! monseigneur de Saintré », dist damps Abbes, « je ne saroye luictier armé ! » Alors le seigneur de Saintré dist : « Vous, par la ou par la fenestre passerez ! » Madame, qui de tous poins veoit le seigneur de Saintré a combattre desli-

beré, moult felonneusement lui dist : « Sires de Saintré, nous voullons & vous commandons que, sur la paine de nostre indignacion, incontinent tous deux vous desarmez ; & sy aultrement, comme vous fol & cornart, nous vous ferons du corps & de la vie trespouroucié ».

Quant le seigneur de Saintré se voist ainssy villener & menacher, lui dist : « Ores, faulce & desloyalle, telle, telle & telle que vous estes ! je vous ay sy trespoyablement servie, que oncques serviteur de dame ne porroit mieulx ; & ores pour ung ribault moisne, sy faulcement & malvaisement, vous estes deshonestee & desloiautee envers moy & me avez abandonné ! Et a celle fin qu'il vous en souviengne, & a l'exemple de tous aultres... », lors la prend par le touppe de son atour, haulce la pasme pour lui donner une couppe de soufflez ; mais a cop se retint, ayant memoire des grans biens que ly avoit faiz ; & tout en plorant, & comme de dueil pasmee, la fist sur le banc seoir. Lors fait porter les deux haches, deux espees & deux dagues, qu'il fait faindre & baillier es mains de damps Abbes, puis lui dist : « Damps Abbes, damps Abbes, souviengne vous des injures que avez tant dictes aux chevaliers & escuiers qui, par les armes que ilz vont faire par le monde en quierent leurs honneurs, car vous le comparez ! Or, damps Abbes, vous deffendez ! » Et lors baissa sa vi-



siere & fist baïsser celle de damps Abbes; & desmarche contre luy. Et quant damps Abbes voist que luy est force de combattre, haulce sa hache, & par tel force que, se il l'eust atteint le seigneur, a la puissance qu'il avoit, & a l'avantaige plus hault, que, [sans] l'aide de Dieu & son garder, il l'eust a terre porté; & Dieux scet comment Madame l'eust eu pour recommandé! Mais, a l'ayde de Dieu & des avantaiges qu'il favoit des armes, quant il vist ce trespuiissant cop venir, de sa hache se couvrìst, puis tout a cop de la pointe l'enfferra & l'espaint jusques a ung bancq; et la damps Abbes, viz a viz de Madame, tout a l'envers tumba tel fault, qu'il sembla que tout fondìst, criant : « Mercy ! mercy ! mercy ! Madame. Hé ! monseigneur de Saintré, pour Dieu, mercy ! » Le seigneur de Saintré, esprins de maltallent & de ire a cause des mocqueries & villonnies que lui avoit faictes & dictes sans l'avoir desservi, aussy a tant de chevaliers & escuiers dont il avoit menty, deslibéré fust de le mettre a fin. Et en haulchant sa hache, en memoire lui vint les tressains vers que Nostre Sires au Premier Testament dist in Deutronoum & au V<sup>e</sup> livre de la Bible, qui disent : « *Quicumque fuderit sanguinem humanum, fundetur sanguis illius* ». Encores qu'il dist en sa passion : « *Qui gladio percussit, gladio peribit* ». Encores qu'il dist a David :

« *Non edificabis michi domum, quia vir sanguinum es* », Encores dist il par la bouche de David :

« *Viri sanguinum et) dolosy non dimidiabunt dies suos* ». Encores par la bouche de David dist il :

« *Virum sanguinum et) dolosum abominabitur Dominus* ». Et encores la meismes dist il : « *Sy oc-*

*cideris, Deus, peccatores, viri sanguinum, declinate a me* ». Et tant de aultres pitiez, mercis & misericorde nous a il commandez & en sa propre personne commandeas & monstrees, que, par ce, le seigneur de Saintré se detint de a la mort proceder. Toutefois, fust pour vengeance ou pour divine voullenté que, a cause du sy trefesvident & manifeste pechié, eust permis les faire ainssy pugnir, il gecta au loings sa hache & son espee, & prist sa dague en sa main; puis lui haulça la visiere & lui dist : « Ores, dampns Abbes, congnoissiez que Dieu est vray juge, quant vostre force & vostre faulx malvais & injurieux parler ne ont eu pouvoir que ne soyez chastié, & present celle par qui vous vous teniez sy fier, par laquelle avez sy deshonnestement menty & parlé contre les chevaliers & escuiers, que pour acquerir honneur & la trefdesiree grace de leurs trefbelles dames vont par le monde & es cours des princes faisans armes; & pour ce, celle treffaulse langue le comperra chier! » Lors lui percha

de sa dague la langue au toutes les deux joes, & la le  
laissa; & au lever qu'il fist, luy dist : « Damps Abbes,  
or avez vous le hernoiz loyalment gaygnié ». Lors se  
fait desarmer; & quant il fust tous desabillié & voist  
Madame deschevellee & son attour reverssié, luy dist :  
« A Dieu, Madame, la plus faulce que oncques fust! »  
Et, en prenant congiet d'elle, la voist chaincte d'un  
tissu bleu & ferré d'or; lors la va deschaindre, disant :  
« Et comment, Madame, avez cuer de porter chainture  
bleue? Coulleur de bleu signiffie loyaulté; & vous estes  
la plus desloyalle : vraiment plus ne la porterez ».   
Lors la deschaint, puis la ploye & en son sain la met.  
Lors va aux dames & damoïselles, aux moïfnes & a  
leurs aultres gens, qui, comme brebis, au quigneiz de  
la salle estoient enssemble, plourans, & leur dist :  
« Mes dames & damoïselles & vous trestous, estes te-  
moingz des choses dessusdictes & faictes, qui a mon  
grant desplaisir sont estés causes d'avoir fait ce que j'ay  
fait; dont en tant qu'il touche a la rigueur que m'avez  
eue, force me estoit; sy m'en desplait, & le me par-  
donnez, & a Dieu soyez! » Lors descend en bas & a  
l'oste dist : « Se damps Abbes vult le grant hernais,  
sy luy laissez, mais le petit & les deux haches a Jacques  
les rendez, & lui dictes qu'il soit a moy par tout ce  
moiz. Beaux osten, estes vous bien contens? » Les

chevaux par tant prestz, lors il monta : « Beaulx hostes, a Dieu foyez! » Et atant laisseray cy a parler de lui, qui f'en va a la court; et diray de Madame et de dampz Abbes et de leurs gens.

*Comment Madame et dampz Abbes  
avec leurs gens sont demourez.*

L'Acteur



QUANT Madame refust atournee et que toutes eurent assez plouré, et que dampz Abbes fust defarmé, pour le sang que sa langue et ses joes gectoient fust incontinent le cirurgien mandé. La veissiez pleurs, la veissiez maudire leurs vies, quant jamais il f'estoit armé. Lors fust dampz Abbes, qui ne povoit parler, despoullié, couchié et appareillié; et puis a Madame convint partir. Mais qui oist ses plains, ses pleurs et ses gemirs a cause de dampz Abbes, et puis les menasses au seigneur de Saintre, il sembloit que de ses parolles seules il deust tout alors morir! Ses femmes disoient : « Ha! Madame, nous n'en pensasmes oncques mains, quant il se armoit, ou que quelque meschief n'en advenist, de tant charger l'onneur des gentilz hommes! » « Voires! » dist l'autre, « et de le avoir ainssy traictié! » « Ne vous chault! » dist Madame, « il

en fera bien vengié! mais qu'il en puist guarir... aussy qu'il m'a cuidié battre, & puis ma chaincture emportee, comme ung murdrier & larron qu'il est! » Et atant laisseray cy a parler de Madame & de la garison de damps Abbes, qui, par l'espasse de deux moiz se donnerent du temps enssemble, aussy bon ou meilleur que jamaiz orent fait.

*Comment Madame revint a la court.*

L'Acteur.



NDEMENTIERS que Madame & damps Abbes ainssy s'esbattoient, le roy d'um leez & mes seigneurs les ducz, pluseurs fois s'esmerveilloient que leur Belle Cousine demouroit tant, dont une foiz, entre les aultres, a la royne en parlerent. La royne, tresdeplaisante, qui ja des nouvelles pressentoit, pour son honneur s'en teust. Lors lui prierent qu'il lui pleust de lui en rescripre, & par façon qu'elle vensist. La royne leur dist que ja long temps le avoit elle fait & mandé par maistre Jullien de Broy, son secretaire, & puis ung mois & demi après par ..... chevaulcheur de son escuirie, & encores estoit a venir; & que vraiment vensist quant lui plairoit, mais que jamais plus pour sa venue ne lui escriproit. Mes seigneurs, qui comprendrent bien le

parler de la royne, qui tresmal contente d'elle estoit, lui escriprent & manderent l'un de leurs beaulz peres. Lors fust a Madame la mortel force de laisser son doulz Abbé, & donner jour que elle seroit a la royne, sans point faillir; & par ainsi le beau pere prist congiet d'elle & s'en revint.

### L'Acteur



E! amours trefaulces, malvaies & trais-tresses, semblerez vous tousjors enffer, qui de engloutir ames oncques ne fust saoul? ne ferez vous aussi jamaiz saoull de travaillier cœurs & les murtrir? Dieux & nature vous ont ilz donné telle puissance que de prendre en voz las cuers de pappes, d'emperreurs & de emperreis, cuers de cardinaulz, de roys & de roynes, cuers de archevesques, de ducz & de duchesfes, cuers de patriarches, de marquis & de marquises, cuers d'evesques, de princes & de princesses, cuers d'abbes, d'abbesfes, de contes & de contesses, & de toutes aultres religions spirituelles & temporelles? que d'aucuns en avez prins les cuers, ainssy que en maintes ystoires se treuve en escript, dont vous en estes trefaulcement & malvaiesment servy, & puis a la fin confuse abandonnez, & meritez d'avoir perdu leurs ames, leurs vies, se Dieu

n'en a mercy, & leurs honneurs; tesmoingz ceulx cy dont, pour venir a mon propos, je m'en delaisse, qui dist ainssy.

#### L'Acteur



QUANT Madame par celle force fust contraincte de soy partir, tant estoient les dolleurs que leurs cuers avoient a souffrir, que ne le saroye reciter ne escripre. Tou-teffoiz les promesses par dampz Abbes furent assez, que souven-teffoiz dissimullé la vendroit veoir. Et par ceste doulce esperance, a tresgrans destresses de leurs cuers, bonne fust la compaignie, se ne fust le departir.

*Comment Madame fut a la court,  
&) la bonne chiere que chascun lui fist.....*

#### L'Acteur



ADAME, toute penssive & dollante de ses amours, vint a la court, acompaignié de maintz seigneurs, contes & barons, chevaliers & escuiers, qui au devant ly furent; fist sa reverence au roy, qui assez bien la recœullist; puis va a la royne, qui lui dist : « Vostre venue a esté bien longue : il semble que bien amez l'air du pais ». Puis va a mes seigneurs les ducz, qui assez







gracieuse la receurent, puis lui dirent : « De vostre venue dictes nous ent grant mercys ! » Et puis les aultres dames & damoiselles, chevaliers & escuiers, tous lui vont faire la reverence & festoier ; & ainssy passa XXV ou XXX jours. Advint que ung soir, après soupper, estant le roy & la royne en ung beau pré, & grant plenté de dames & de seigneurs, lors le seigneur de Saintré dist a la royne & aux aultres dames : « Seez vous toutes cy ! & je vous compteray une vraie nouvelle & merveilleuse ystoire, que l'en m'a de bien loings escript. » « Avant ! » dist la royne, « & , pour Dieu, que nous le fachons ! Madame, seez vous ! » Et lors appella Madame Belle Cousine, « & entre vous, dames, seons nous toutes, & escoutons ceste nouvelle du seigneur de Saintré ». Lors la royne f'assist, Madame auprès d'elle, & puis les aultres dames & damoiselles, entremeslees des seigneurs, chevaliers & escuiers, qui la estoient. Lors, en riant, dist la royne au sires de Saintré : « Maistre des nouvelles, encommenciez ! »

## L'Acteur.

*Comment le seigneur de Saintré, sans riens nommer, compta l'ystoire de Madame, de dampz Abbes & de lui; & comment il rendit la chaincture a Madame pour ne estre plus mal gracieux.*



E seigneur de Saintré lors commença son compte, & la meilleur façon qu'il sceut, & dist : « Madame, j'ay nagaires leu unes lectres de une ystoire vraye & nouvellement advenue, que ne oïst oncques nul parler. Il est advenu, en Allemaigne, que une trefnoble & puissant dame, qui de sa grace prist plaisir a ung jofvencel bien gentil; & tant de biens, d'onneurs & d'amour luy monstra que, par certaine espasse de temps, elle le fist ung renommé chevalier; & tant loyalement se entrea-merent, comme la lectre dit, que oncques plus loyaux amans ne furent.

## L'Acteur

Mais Fortune, la traitresse,  
Comme dist le bon Boesse,  
Ha! sa destre plaine d'orgueil!  
Vult ses sergens mettre en dueil;  
Plus soudainement les fourprent,

Que le floc de mer ne se prent;  
 Et les trestourne en sy peu d'eure,  
 Que le plus bas vient au deffeure,  
 Et au deffoubz vient le plus hault;  
 Ne de leurs pleurs riens ne ly chault;  
 Et quant plus ont dolleur & ire,  
 Alors se prend plus fort a rire :  
 Sa joye est qu'em peu d'espasse,  
 Le plus chetif bien eureux face.

#### Saintré



INSSY fut il, Madame, de ce povre malleureux, qui tant estoit en grace de sa dame, que oncques amant de dame ne fust mieulx. Advint que, par la vouldenté de Fortune, pour l'amour d'elle & pour acroistre son honneur, il vint en France faire armes, dont il en faillist a son honneur. Mais endementiers que ces choses estoient, sa dame se acoincta d'un grant, gros & trespuissant de corps moïsne, qui estoit damps Abbes; & tant se entramerent que ce fust trop ». « Et lors », respondit la royne, « elle fist sa malle joye, que pour ung moïsne laisser celui qui tant l'amoit? » « Madame, il fust ainssy; car je l'ay par lectre, que point ne me mentiroit. Or escoutez, Madame, & verrez la

fin qui en fust ». « Or dictes dont », dist la royne, « et achievez ».

### L'Acteur



T lors de mot a mot le ystoire compta : et premier, comment l'amant les trouva au gibier; comment l'Abbé manda a Madame se on le prieroit au soupper, et la responce que elle en fist; comment l'amant, pour veoir la farse, ne se fist gaires a prier; comment l'Abbé et Madame blasonnoient les chevaliers et escuiers, qui par le monde alloient faire armes; et puis comment ilz luicterent, et les deux beaulx saulx que l'Abbé lui donna, les ris et les jeux que ilz menoient, l'embassade que le couvent en fist; et, pour abregier, la bataille, et comment a l'Abbé en prist, aussy les parolles que l'amant dist a sa dame, et comment, a cause de sa chainture bleue, non digne de porter celle coulleur, il la deschaindist et la prist.

Pour la chose qui estoit encores cellee, et qu'en cuidast qu'en Allemaigne fust, la dame fust la de tous tresgrandement blasmee, et fust l'amant de sa bataille tresgrandement loé. Et de ceste nouvelle la joye en fust sy grande, que a paines s'en pouvoit on cesser. Mais Madame, la, simple et coye, sans dire mot, escoutoit tout. Lors le seigneur de Saintré dist a la royne et a toutes les dames qui la estoient.

## Saintré



ADAME, & vous, mes dames, l'istoire demande que doit estre dit de ceste dame, se elle a bien fait ou non? & a vous, Madame, j'en demande le premier ». La royne, que quant oist parler des amours de dampz Abbes & d'une dame, doubta aucun peu que pour Belle Cousine fust; mais, car elle ne sceut oncques l'amour de elle & du seigneur de Saintré, &, pour ce, au certain ne favoit que pensser; lors, pour veoir que Madame diroit, le commencer a parler de celle dame remist a elle. Lors elle respondit : « Madame, il me soit pardonné, car ad ce qu'il a devisé riens ne penssoye. Mais, s'il vous plaist, dictes ou faictes dire les aultres, jassoit que l'en s'en deveroit taire; & quant vous & toutes aurez dit, se il fault que j'en dye, j'en diray ce qu'il m'en semble ». Alors la royne dist : « Puisqu'il fault que, comme royne, nous commençons, vraiment, Saintré, se il est comme vous dictes, nous disons que telle dame est faulce & malvaïse, & n'en dirons plus ».

Alors Saintré dist :



R ça, Madame de Retel, & qu'en voulez vous dire? » « J'en dis ce que la royne dist, & tant plus qu'en la devoit bannir de toute bonne compaignie, se elle y estoit ». « Or ça, vous, Madame de Vendosme, que en dictes vous? » « J'en diz, seigneur de Saintré, que on la devoit lyer sur ung asne, ce devant derriere, & viellee par la ville ». « Et vous, Madame du Perche, vostre opinion quelle est elle? » « Je dis que la royne & mes dames cy devant ont trestoutes sy bien dit, que a telle on ne porroit mieulx; mais, oultre ce, je diroye que telle dame, comme vous dictes, s'il est vray, devoit estre toute nue despouillee & de la chainture contremont, & toute reze, puis oingte de miel & menee par la ville, laissant la mengier aux mouches, la faulce dame que elle est, se elle est vive, de avoir laissié son sy vray serviteur, chevalier ou escuier, pour I moisne; & benoit soit l'amant qui ainssy les pugnist! » Lors n'y fust la dame ne damoiselle que toutes n'en ris-sent. Lors redemanda aux aultres dames : « Mes dames de Beaumont, de Craon, de Graille, de Maulevrier, de Yvry, & vous toutes, voz oppinions? » - car

aux hoimmes il ne appartenoit riens en dire. Lors n'y eust celle que toutes devant elle ne donnaissent leur sentence.

L'Acteur.



T quant le seigneur de Saintré eust a chacune demandé, il se tourna a Madame, & a genoulz, lui demanda, comme aux aultres, son oppinion. Madame, qui ne favoit que dire, comme celle a qui l'istoire touchoit, tant fust par la royne & aultres dames contrainte que comme elles elle diroit; lors dist : « Puis qu'il faut que je dye, je dys que celluy amant, chevalier ou escuier qu'il soit, fust trefmal gracieux de avoir deschainé celle dame & emporté sa chainture, comme vous avez dit ». « Voires? Madame », dist le seigneur de Saintré, « & n'y savez vous aultre chose, fors que pour avoir dessainte sa treffaulce dame de sa bleue sainture, & emportee comme elle trefindigne de telle colleur porter, & dictes que pour ce il fust doncques trefmal gracieux? » Lors tira de sa manche la sainture toute ferree d'or, en lui disant : « Madame, je ne vueil plus estre ce trefmal gracieux ». Et devant la royne & tous, gracieusement, a ung genoul, il la lui mist en son giron. Et quant la royne & tous veirent



Et oyrent ceste merveilleuse chose, par merveilles l'un l'autre regarda; Et de Madame furent tous Et toutes, comme chacun le doit penſſer, trefesbahis; Et ne fait mie a demander ſ'elle fuſt bien honteuse : certes elle euſt volu eſtre oultre mer bien loing; Et la perdiſt toute joye Et honneur. Et cy commenceray la fin de ce compte, priant, requerant Et ſuppliant a toutes dames Et damoiſelles, bourgoiſes Et aultres, de quelque eſtat que ſoient, que toutes prennent exemple a ceste ſy noble dame oyſeuſe, qui par druerie ſe perdit; Et vueillent bien penſſer au dit commun qui diſt : « Oncques ne fut feu ſans fumees, tant fuſt il ſoubz terre parfont » ; c'eſt a entendre que oncques ne fuſt bien ou mal, tant fuſt il ſecret, repoſt ne obſcult, que a la fin tout ne ſoit ſceu; car ainſſy l'a ordonné le vray Et treſtout puiſſant juge de toutes choſes, auquel ne fault riens celler pour meriter les juſtes Et les bons, Et pour pugnir les pecheurs Et les malvais, ſoit en ame, ſoit en honneur, ou ſoit en corps; ainſſy qu'il fiſt de ceste dicte dame Et de maintz aultres hommes Et femmes, pugniz par leurs deſordonnees voullentez. Ilz ſont bien des fumees ſans feu; c'eſt a entendre que ilz ſont maintes faulces langues deſliees de flatteurs a gecter les fumees ſans feu, c'eſt a dire, porter Et rapporter faulces Et malvaies renommees a hommes Et a femmes, ſans cauſe Et ſans





raison; mais elles ne puent porter le feu. C'est la veritable preuve, dont ilz en demeurent de ame, de honneur, & mainteffois du corps, perdus & dampnez, & sont par derriere villenez & mocquiez.

### L'Acteur.



**E**NCORES une merveilleuse vaillance vueil je de ce bon chevalier conter, comment luy XVI<sup>e</sup> de chevaliers & escuyers combattirent au Caire, davant le soldan, XXII chrestiens renoyés & les desconfirent. Et cy donrray fin au livre de ce travaillant chevalier, que, oultre les armes que j'ay dictes, fust en maintes aultres batailles par mer & par terre, & fist corps a corps maintes aultres armes, & voyaga treslonguement, que me seroit treslongue chose a voulloir tout reciter; fors que, quant le plaisir de Dieu fust voulloir a soy prendre son ame par la mort, qui n'espargne nullui, le jour que elle clost la porte a la clarté de ses yeulx, il estoit le plus vaillant chevalier tenu du royaume de France. Lequel de sa vie naturelle fina ces jours en la ville du Saint Esperit sur le Rosne, ayant prins tous ses saints ordres, ainssy que a tout vray chrestien se appartient; & fut enterré en ladicte esglise, dont, pour amour de ses vaillances, j'ay pris plaisir de veoir ou son corps gift; & de la

lasme, couchié sur luy, prins en memoire les lectres entaillees qui, en lattin, disent ainssy :

« *Hic jasset dominus Johannes de Saintré, miles, senescalus Andegavenfis &) Senomanensis, camerariusque domini Ducis Andegavenfis, qui obiit anno Domini M<sup>o</sup> CCC<sup>o</sup> LXVIII<sup>o</sup>, die XXV<sup>a</sup> Octobris, cujus anima in pace requiescat. Amen* ». Et ainssy plaïse a Dieu qu'il soit!

Duquel sy trefvaillant chevalier ay a pluïseurs aultres vaillans & anciens chevaliers & escuiers oy recorder, que ceulz qui faisoient sa sepulture trouverent ung petit escrignet, ens lequel avoit ung escript qui disoit : « *Cy reposera le corps du plus vaillant chevalier de France &) plus, qui pour lors sera* ».

Duquel plus, ilz disent que ce plus se doit entendre le plus vaillant du monde, ainssi que de son temps il fust.



RES, trefhault excellent & puïssant prince & mon trefredoubté seigneur, se aucune-ment, pour trop ou peu escrire, je avoye failly, ce que de legier pourroye, attendu que ne suis saïge ne aussy clerc, il vous plaïse, aussy a tous & a toutes, le moy pardonner; car mainteffoiz tel fait le mieulx qu'il puelit qui ne fait gaires bien; dont n'est pas merveilles de moy, qui suis & ay tou-

ſjours eſté rude & de trefgros engin, en maintiengs, en fais & en diz. Mais, pour acomplir voſtrez prieres, qui, entre tous les ſeigneurs, me ſont entiers commandemens, j'ay fait ceſt livre, dit « Saintré », que en façon de unez lectres je vous envoie, ſuppliant que le prenez en gré. Er ſur ce, pour le preſent, mon trefredoubté ſeigneur, aultre ne vous eſcrips, fors que ſy trefhumblement que je ſçay & puis me recommande a voſtre trefbonne & deſiree grace, ou que je ſoye, & prie le Dieu des dieux que il vous doint entiere joye de tref tous voz deſirs. Eſcritpt au Chaſteller ſur Oize, le VI<sup>me</sup> jour de mars, l'an de Noſtre Seigneur mil quatre cens cinquante & cinq.



## REMARQUES ET CORRECTIONS \*

*Sous cette rubrique nous rangeons, outre l'erratum, quelques indications qui précisent notre attitude vis-à-vis du manuscrit d'auteur. Soucieux de donner au lecteur le texte fidèle d'Antoine de La Sale, nous avons scrupuleusement respecté la lettre et jusqu'à l'orthographe même de ce manuscrit corrigé. Les seules modifications que nous ayons cru pouvoir y introduire ont consisté à supprimer un même mot répété par inadvertance, ou au contraire à rétablir un terme visiblement sauté, ou enfin à rectifier une erreur de transcription sous la dictée. Encore prenons-nous soin de signaler chaque fois ces interventions nécessaires. Pour ce qui concerne l'orthographe, nous dirions volontiers qu'il n'y en a pas dans le ms. Barrois : à côté de celle du scribe, assez régulière, il y a celle d'Antoine, fantaisiste, d'allure phonétique ; et le mélange des deux n'est pas sans déconcerter au premier abord. Que le lecteur ne s'effarouche donc pas de l'aspect insolite de tel ou tel vocable ! Ajouterais-je enfin que nous nous sommes faits en quelque sorte les exécuteurs testamentaires des volontés de l'auteur, en chargeant l'imprimeur de reporter sur ses tables les petits détails matériels de présentation extérieure (changements d'encre, alinéas) qu'Antoine s'est donné la peine de noter en marge de son roman ?*

9,1 La lettrine A de la dédicace manque dans le ms., de même que celle de la p. 11,3 ; preuve que l'auteur avait songé à les faire tracer par un enlumineur — 13,8 Le ms. donne que après — 13,16 Lisez Telles

---

\* Les chiffres renvoient à la page et à la ligne.



— 29,4 *Lisez* puis — 30,22 *Le ms. porte* Ne se se puet — 32,21 *Lisez* venis — 34,10 *Le ms. donne* consetur — 43,5 *Le ms. porte* d'avarice (!) — 44,9 *La leçon du ms.* ja meffait (!) *s'explique par une transcription défectueuse sous la dictée* — 45,9 *Lisez* toutes vertus — 50,18 *Lisez* permet ce fait. Encores — 51,8 *par a été omis dans le ms.* ; 24 *Le ms. donne* Legeste (!) — 54,17 *Lisez* conclure et puis — 68,18 *La traduction manque en effet dans le ms.* — 70,23 *Lisez* vostre — 77,3 *Après obeir le ms. intercale au milieu de la page un SAINTRE, indication du personnage ; les exigences de la typographie l'ont fait sauter dans notre édition* — 79,4-5 *Lisez* du long — 87,1 *Lisez* estre homme — 90,18-23 *La leçon du ms. n'est pas très claire à cause des corrections et renvois ; nous avons rétabli les pbrases dans l'ordre logique* — 100,14 *Le ms. porte* il escripra son pere, l'erreur provenant d'une rature trop longue — 101,9 *Lisez* Monseigneur — 102,11 Jehan de Saintré manque dans le ms. ; ici également une rature a provoqué l'erreur — 125,22 *Lisez* je le vous meste — 127,1 *Lisez* et de samediz — 137,25 *Lisez* disoit — 149,17 *Le ms. donne* Le Roy d'ames — 159,19 *Le ms. a omis sur ; l'erreur provient d'une correction incomplète* — 162,19 *Lisez* portoit — 170,20 *par a été omis dans le ms.* — 181,13 *Le ms. porte* le rebaisa — 186,7 *Le ms. donne* plaisir de du roy — 187,17 *roy de d'armes est la leçon du ms. Faut-il suppléer quelque chose ou supprimer de ?* — 192,5 *Lisez* fist — 196,2-3 *Lisez* en porroit — 202,2 *Entre estoit et le Meingre il y a un blanc dans le ms.* — 205,24 *Lisez* du pris de III<sup>c</sup> — 208,5 *Le ms. donne* le semblable ; *Lisez* Et en la — 224,16 *doigt manque dans le ms.* — 230,22 *qui manque dans le ms.* — 234,16 *Le ms. donne* leur armes — 244,21 *Peut-être faudrait-il lire aux deux bouts ?* — 265,21 *Le cri de guerre du seigneur de Confflans est omis* — 267,2 *Faut-il lire au haut ?* — 279,17 *chevaliers est omis dans le ms.* — 284,14 *Par suite d'une erreur dans les renvois, la leçon du ms. se lit* Et premier, après venoient (!) ; nous avons évidemment supprimé cet intempestif après — 286,12 *Lisez* souverainement — 292,14 *C'est la leçon du ms. Le copiste a-t-il oublié un seigneur ?* —

295,20 en manque dans le ms. — 301,16 Il y a un blanc dans le ms. entre au et de — 304,19 Le ms. donne deux fois qui. Faut-il conclure à une lacune ? — 316,14 Le ms. donne aultre — 325,10 firent manque dans le ms. — 337,1 a manque dans le ms. — 387,2 Le ms. répète quant — 402,5 sans manque dans le ms. ; l'erreur provient d'une correction incomplète — 406,21 Il y a un blanc dans le ms. entre par et chevalcheur.



# INTRODUCTION

par PIERRE CHAMPION

## La vie d'Antoine de La Sale



ANTOINE DE LA SALE est un enfant de l'amour et de la Provence.

Il est né en 1388, probablement aux environs d'Arles. Son père était Bernard, capitaine gascon, originaire d'Agen, un condottiere fameux qui guerroya sur tous les champs de bataille d'Italie, pendant le dernier quart du xiv<sup>e</sup> siècle. On le nommait un "second Annibal". On le vit au service du pape Clément VII, et plus tard partisan fidèle de Jeanne, reine de Naples, et de son héritier, Louis I d'Anjou. Sans doute, un jour qu'il rentra en Provence, Bernard fit cet enfant, notre Antoine, à Perrinette Damendel. En mai 1391, Bernard de la Sale meurt au passage des Alpes, au cours d'une expédition.

Et voici un petit garçon qui grandit près de sa mère, en Provence, sous le signe de l'aventure. On ne voit pas qu'il ait fait de brillantes études en sa "florie jeunesse". Il écoute conter des histoires. Son écriture est celle d'un méridional. C'est la vie et la guerre qui vont l'instruire vraiment.

Antoine est à Messine au printemps de l'année 1406: il a seize ans. Et l'on peut croire qu'il prit part à une expédition que fit cette année-là Louis II dans le sud de l'Italie pour prendre possession de son royaume. L'adolescent rencontre des che-

valiers français venant d'outre-mer. Il excursionne aux îles Lipari et monte au Stromboli. Il vit dans la lumière, parmi les soldats et les marins.

A vingt ans, Antoine de la Sale fait le voyage de Flandre et assiste à un tournoi donné à Bruxelles par Antoine de Brabant, fils de Philippe le Hardi. Il découvre la splendeur de Bourgogne et peut bien s'intéresser déjà à ces passes d'armes qu'il admirera tant, et qu'il décrira de façon prolix. Il est tout pareil à ces jeunes "poursuivants", érudits surtout en matière de blason.

En 1409, Antoine de la Sale se trouve de nouveau en Italie, à Pise, où le roi Louis II d'Anjou lui confirme, par lettres patentes, la propriété du Mas-Blanc, près de Tarascon, et de la tour de Canilhac sur le territoire de Saint-Remy près d'Arles, dont sa mère avait la jouissance viagère.

En 1415, après un nouveau séjour en Flandre, nous retrouvons Antoine à l'expédition de Ceuta avec les chevaliers de Jean I<sup>er</sup> de Portugal : une petite croisade. La ville est emportée au premier assaut sur les Maures. Antoine vient de faire connaissance avec l'Afrique. Il reprend son service auprès de Louis II, qui meurt en 1417, et il passe, comme écuyer d'écurie, chez son fils Louis III. La reine Yolande d'Aragon, veuve de Louis II, lui donne une maison à Arles, sous la redevance annuelle d'un chapeau de roses. Pour la troisième fois, en 1420, Antoine passe en Italie. Il suit son nouveau maître qui va défendre ses prétentions au trône de Naples contre Alphonse d'Aragon. Sans doute, à cette époque, Antoine visite le paradis de la reine Sybille, dans la marche d'Ancône, près de la cité de Norcia. C'est l'autre de Vénus qui retient dans ses lacs les mauvais chrétiens. Notre aventurier n'est pas de ceux-là.

Antoine passe à Rome. Mais il est certain qu'il ne s'intéresse guère alors aux humanistes. La culture italienne le pénètre seulement comme le ciel latin l'enveloppe. Antoine demeure un jeune écuyer aventureux, pareil à son père, qui doit s'intéresser

davantage aux chevaux et aux beaux coups d'épée. Nous ne savons pas la date à laquelle il rentra en France. En 1429, Antoine de la Sale est viguier d'Arles, c'est-à-dire représentant direct du souverain. Il s'acquitte ponctuellement de ses fonctions administratives, assiste à presque toutes les séances du Conseil, dans la petite ville sarrazine alors souvent contaminée par la peste. Il s'intéresse aux écoles de la cité et il autorise une représentation des joueurs de la Passion sur la place publique. Son mandat expire en 1430. Antoine a l'usufruit du château de Séderon, réversible sur sa femme et sur son premier fils à naître, en 1436. Sa femme est une noble demoiselle du nom de Lyon de la Sellana de Brusa, dite aussi Leone de la Brossa. Elle a reçu en dot mille florins assignés par le roi René.

Antoine de la Sale devait suivre le roi René à la conquête de son royaume de Naples et avant de s'embarquer il dicte son testament à un notaire de Marseille (30 mars 1438). Après avoir recommandé son âme à Dieu et à la Vierge, il confie à ses héritiers le soin de ses funérailles et de sa sépulture. Antoine ordonne de payer toutes ses dettes, laisse ses biens pour la création d'un hôpital et d'un cimetière près de l'église de l'Annonciation à Séderon; il dote quatre pauvres filles orphelines et fonde une messe pour le repos de son âme et l'expiation de ses péchés. Il lègue sa maison de Séderon, ses biens meubles, tels que livres, armures, vaisselle d'étain, arbalètes, bombardes, par part égale, à ses vieux serviteurs.

Le roi René est jeune encore : c'est un vigoureux combattant, et c'est aussi un prince lettré, galant et artiste. Antoine partage ses aventures et la série de ses revers. Il a une maison à Naples, près de la porte Capouane. Mais René doit regagner son Anjou en 1442, après la perte du royaume et de la ville de Naples. Son serviteur qui a dépassé la cinquantaine et dont la conduite exemplaire, au dire de son souverain, mérite un ineffaçable souvenir, était de retour en France depuis le mois

d'août 1440, où il avait suivi Isabelle de Lorraine et ses enfants.

Notre aventurier a renoncé à l'aventure. Il fait l'éducation, comme précepteur, de Jean d'Anjou, fils du roi René, et rédige pour lui *La Salade*. On le retrouve aux fêtes de la cour, aux cérémonies diplomatiques, le 24 mai 1444 à Tours, à Châlons, en 1445, aux fêtes du mariage par procuration de Marguerite d'Anjou avec le roi d'Angleterre, en Lorraine (1), au pas du Perron organisé à Saumur vers le milieu d'avril 1446 par le roi René qui avait la folie des fêtes et des tournois. Antoine de la Sale, érudit en blason, regarde les joutes, donne des renseignements aux hérauts d'armes. Son élève, Jean de Calabre, est devenu à son tour un homme de vingt ans, très brillant, parfaitement élevé, lieutenant-général de son père en Lorraine. En 1448, Antoine quitte définitivement la maison d'Anjou qui était pour lui une famille. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, vient de lui confier l'éducation de ses trois fils : Jean, Pierre et Antoine.

La maison de Luxembourg est très bourguignonne, assez anglaise. Jean de Luxembourg, le vieux soldat borgne, était l'homme qui avait vendu Jeanne d'Arc aux Anglais et n'avait pas reconnu le traité d'Arras. Mais en ce temps-là, Louis de Luxembourg a tenté de se rapprocher de la France. Il a été fait chevalier au siège de Dieppe, aux côtés du Dauphin. Une sœur de Saint-Pol a épousé Charles d'Anjou, frère de la reine. Louis de Luxembourg va se retirer sur ses terres, jouant ce double jeu entre la France et

---

(1) Bibl. Nat., ms. fr. 32511 fol. 70<sup>vo</sup> : "Antoine de la Salle, conseiller dudit Seigneur [le roi de Sicile] pour bons services à iij<sup>e</sup>l. de pension jusques à ce que ledit Seigneur ait racheté par dégagement son chastel de La Roche au Duc pour lui en donner le gouvernement" (9<sup>e</sup> Compte d'Étienne Bernard dit Moreau, contrôleur et trésorier général des finances du Roi de Sicile... pour l'année finissant en Septembre 1444) ; fol. 89 : "Antoine de la Sale, escuier, XL l. t. pour lui avoir ses nécessitez au voyage qu'il a fait d'Anjou en Lorraine, devers ledit Seigneur lui faire sçavoir au vray le portement de lad. reyne [d'Angleterre] dudit payz d'Anjou".

la Bourgogne qui lui vaudra d'avoir la tête tranchée au temps de Louis XI. C'est un homme épris de faste, des splendeurs de cette fausse chevalerie qui n'est déjà plus de ce temps.

En 1451, Antoine de la Sale demeure au Châtelet-sur-Oise, résidence de son nouveau patron. Il achève, le 20 octobre, la rédaction d'un ouvrage pédagogique dans le genre de *La Salade* qu'il avait jadis dédiée à Calabre, et qu'il intitula *La Sale*. Il termine, le 6 mars 1456, la première rédaction du *Petit Jehan de Saintré*. De la résidence du Châtelet-sur-Oise, au mois de janvier 1459, est encore daté le *Traité des anciens tournois et faits d'armes*, dédié à son élève Jacques de Luxembourg.

De Vendeuil, près de Saint-Quentin et non loin du Châtelet, Antoine a signé son *Réconfort* (14 décembre 1458). Au mois de septembre 1459, Antoine de la Sale passe à Genappe où il a suivi sans doute le comte de Saint-Pol. On ne voit pas d'ailleurs qu'Antoine de la Sale ait eu une charge dans la maison de Bourgogne; mais le 1<sup>er</sup> juin 1461, Antoine séjourne à Bruxelles où il dédicacera pour Philippe le Bon un exemplaire de *La Sale*.

C'est la dernière mention que nous rencontrons d'Antoine qui avait alors soixante-treize ans (1).

---

(1) Il y a beaucoup de travaux sur la vie d'Antoine de la Sale. Nous ne citerons que les principaux : Joseph Nève, *Antoine de la Salle, sa vie et ses ouvrages d'après des documents inédits*. Paris, H. Champion, 1903, in-12 ; L.-H. Labande, *Antoine de la Salle, nouveaux documents sur sa vie et ses relations avec la maison d'Anjou*. Paris, A. Picard, 1904, in-8 (Extr. de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1904, t. LXV); un article très complet de mon collaborateur M. Fernand Desonay qui doit paraître prochainement et que j'ai utilisé pour écrire cette préface.



## Le Petit Saintré



QUAND il entreprit d'écrire le *Petit Jehan de Saintré* (1456), Antoine de la Sale était l'auteur de deux œuvres. La première, *La Salade* avait été terminée en Provence en 1442 pour l'instruction de Jean d'Anjou. Antoine de la Sale fait donc ses débuts littéraires à l'âge de cinquante-quatre ans.

Il n'avait jamais eu le temps d'écrire, voyageur et soldat. Son premier essai n'est pas un coup de maître, encore qu'il lui ait donné pour titre *La Salade* voulant dire qu'il y avait mis "plusieurs bonnes herbes". *La Salade* n'est qu'un livre d'enseignement, un ouvrage assez incohérent qui n'est intéressant à parcourir que pour savoir ce qu'un pédagogue de ce temps pouvait enseigner à un noble élève. De temps à autre, un trait gai et moqueur annonce l'auteur du *Saintré*. *La Sale* (1451) est encore une œuvre pédagogique. Antoine joue sur son nom pour donner un titre à son traité. L'ouvrage offre sans doute un progrès, et le conte du mari à la mauvaise haleine est bien conduit. Mais il faut reconnaître que ce livre nous retient aujourd'hui surtout par la nouveauté des images de la Fable, des histoires romaines qu'il met en circulation (1).

Le *Petit Jehan de Saintré* est encore un ouvrage pédagogique; mais il est surtout un roman de caractère, incontestablement le chef-d'œuvre d'Antoine de la Sale que nous avons aujourd'hui le plaisir de lire sur le propre manuscrit de l'auteur (2).

---

(1) Rien de plus intéressant à cet égard que l'illustration du beau manuscrit de Bruxelles fait pour Philippe le Bon, amateur d'antiquités (Bibl. royale de Bruxelles, n° 9287).

(2) Bibl. Nat., ms. n. acq. fr. 10.057. Cf. Pierre Champion, *Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré avec les notes autographes d'Antoine de la Sale*. Paris, E. Champion, 1926, in-4.

Il y avait à la cour du roi Jean de France une jeune veuve de haute naissance surnommée " la dame des belles cousines ". Elle distingue dans l'entourage du roi un petit page de Touraine, Jehan de Saintré. C'est un innocent. La dame rusée l'attire dans sa chambre et, pour " farcer ", en présence de ses femmes, elle lui demande qui est sa " dame par amours ". Le petit n'en avait pas. Mais la dame n'avait pas été sans remarquer les heureuses dispositions de notre petit Jehan : par désœuvrement, elle a résolu de faire son éducation de chevalier. Elle lui enseigne un véritable catéchisme et suggère au page de la choisir pour dame, ce qu'il accepte en rougissant. Elle le comble d'argent. Le petit page fait son chemin à la cour. Le voici maintenant un chevalier sans peur et sans reproche qui va s'illustrer dans une série de tournois et de pas d'armes. Il est mis à la tête de l'armée française qui se rend en Prusse pour combattre les infidèles. Saintré tue le Grand Turc et rentre en triomphe à Paris. Mais le damoiseau doit s'absenter pour organiser une joute à la cour d'Allemagne. Et la belle cousine, qui en a du dépit et de la tristesse, obtient de la reine la permission de se rendre dans une de ses terres à la campagne. Une jolie femme est oublieuse. Belle cousine y fait la connaissance de Damps abbé, moine galant qui la console. Madame est toute à ses nouvelles amours. Elle ne reviendra pas à la cour. C'est Saintré, le loyal chevalier, qui ira la retrouver à son château. Il apprend son infortune.

Au cours d'un souper au couvent, l'abbé raille le chevalier, ce qui provoque une lutte entre les deux hommes. L'abbé, un athlète, n'a pas de peine à triompher de son jeune adversaire qui ne sait combattre que chevaleresquement, les armes à la main. Mais Saintré aura sa vengeance. Il invite Madame et son amant à le rejoindre dans son hôtel. Il fait entrer Damps abbé dans une armure et le contraint de se battre avec lui : le moine est vaincu et Saintré lui perce de sa dague la langue et les deux joues.

Saintré et Madame se retrouveront un beau soir, à la cour. Le

chevalier, sans nommer personne, raconte l'histoire de ses amours malheureuses, et il prie celles qui l'entendent de se prononcer sur le cas de l'infidèle. Les dames blâment naturellement la conduite de celle qui a préféré un moine paillard à un ami vaillant. Belle cousine, interrogée à son tour, cherche à faire retomber sur le bon chevalier sa propre trahison. Alors Saintré la démasque en lui rendant la ceinture bleue, couleur de loyauté, qu'il avait arrachée à l'infidèle, au jour de son duel avec l'abbé.

Tel est le sujet de cet agréable roman dont les épisodes sont si parfaitement liés.

Antoine de la Sale a voulu tracer le portrait de la coquette de son temps, comme Alain Chartier a dessiné celui de l'amoureuse qui n'a pas de pitié. Il est donc parfaitement inutile de rechercher, comme on l'a fait, deux parties distinctes dans cette histoire: l'une sérieuse, relatant les débuts chevaleresques et amoureux de Saintré, et l'autre plaisante, racontant la liaison de Belle cousine avec l'abbé. Le contraste est naturel, et l'ouvrage, au contraire des traités de la Sale, est de composition parfaitement unie. Mais il est admirable, vraiment, de penser qu'il a été écrit l'année où François Villon nous donne ses allègres et ironiques lais. L'un est le passé, l'autre l'avenir.

Antoine, du moins, s'y montre psychologue. Il a voulu décrire des caractères, dépeindre les mœurs nouvelles qu'il avait pu observer aux côtés du roi René, lors des fêtes et des joutes qui réunirent la cour à Châlons et ailleurs. Mais il serait tout aussi vain de chercher une clef au roman (1). Antoine de la Sale a opposé les deux figures familières aux milieux où il vivait, la coquette et le chevalier.

C'est un bon psychologue qu'Antoine de la Sale. Il a soixante-

---

(1) Ce qu'a voulu faire M. Alphonse Bronarski, *Le Petit Jean de Saintré. Une énigme littéraire*. Florence, Olschki, 1922, in-8.

dix ans quand il écrit son roman, après avoir toujours vécu dans les cours mondaines. Sa main tremble un peu, son esprit s'attarde, il lui arrive d'oublier un mot ou de mal construire une phrase. Mais il est riche d'observations, plein de charmants et spirituels détails. Et sa prolixité est brièveté, si on le compare à d'autres écrivains de ce temps.

Antoine de la Sale est aussi un moraliste et il demeure un pédagogue. Une fois de plus, il a parlé en éducateur par la bouche charmante de la dame des belles cousines. C'est cela que nous ne comprenons plus. Mais les gens d'autrefois n'avaient pas nos idées sur la composition des romans et des caractères. Ils mettaient dans leurs ouvrages tout ce qu'ils savaient, tout ce qui leur paraissait instructif. C'est ainsi que Madame parlera tour à tour en théologienne, en institutrice. Il serait certes plaisant d'entendre tout cela à rebours; le caractère de Belle cousine, voluptueuse, coquette et hypocrite, y gagnerait en relief. Antoine de la Sale y parlerait par antiphrase comme Rabelais. Mais cela, je ne le crois pas. Y a-t-il même dans cette œuvre de la sensualité et du libertinage? Nous l'y mettons, je crois, et Antoine de la Sale n'y a mis que de l'esprit, sa science qui n'était pas très longue, sauf en ce qui concerne les usages courtois et le blason. L'homme était grave, de bon ton, plein de sentences. Ce freluquet de petit page, nous lui donnerions un autre nom dans la littérature de notre temps: c'est le jeune homme entretenu par une dame plus âgée et plus experte que lui. Mais il ne faut pas oublier combien, dans les milieux courtois, les aventures du roman de la Table Ronde avaient eu d'influence. L'amour platonique accompagne le héros: or, les héros du jour, ce sont les beaux joueurs. Il semblait tout naturel à la femme du vieux duc d'Orléans, Marie de Clèves, à l'épouse de Calabre, et même à la mélancolique Marguerite d'Ecosse de donner en cachette des bijoux, de l'argent aux jeunes gens qui paraissaient dans la fleur de leur âge aux joutes qui étaient des exercices rudes les préparant à la guerre. Cela n'était pas approuvé de

tous et scandalisait les vieilles gens attachés aux mœurs antiques.

Un fait analogue avait été retenu comme un acte d'accusation lors de l'enquête qui suivit la mort de Marguerite d'Ecosse, épouse du Dauphin (1). Mais bien d'autres choses devaient scandaliser les gens d'alors : le flirt, les " mendiants d'amour ", les tailles serrées, les danses et les conversations sans témoin. Et tout cela devait cependant entrer peu à peu dans les mœurs.

Ne cherchons donc pas trop le libertinage dans le charmant roman d'Antoine de la Sale. Voyons dans le *Petit Jehan de Saintré* l'un des premiers romans de caractère, et si juste de ton qu'on a voulu lui donner une clef. C'est le cas de la *Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette, des fictions de Marcel Proust et d'Abel Hermant.

Mais le *Petit Saintré* est un roman moral, l'œuvre d'un pédagogue.

Comme toutes choses d'actualité, il a sans doute perdu de son intérêt; mais il se survit dans beaucoup de traits et de pages charmantes où vous oublierez le précepteur d'enfants nobles et l'héraldiste que fut Antoine de la Sale.

Je vous laisse le plaisir de les découvrir.

---

(1) En 1445 et 1446. — Bibl. Nat., ms. Du Puy 762; Duclos, *Histoire de Louis XI*. Amsterdam, 1756, t. III, p. 20 et ss.

# NOTICES CRITIQUES

par FERNAND DESONAY

## 1. DESCRIPTION DES MANUSCRITS



E roman du *Petit Jehan de Saintré* nous a été conservé par dix manuscrits actuellement connus. De ces dix textes, cinq reposent à la Bibliothèque Nationale; le British Museum en possède deux, tandis que les trois autres se trouvent isolés, respectivement à Florence (Laurentienne), à Rome (Vaticane) et à Bruxelles (Bibliothèque Royale). Nous avons eu la bonne fortune d'étudier successivement, en Italie, en Belgique, en Angleterre et en France, chacun de ces manuscrits. Nous en donnons ici une description sommaire.

### A. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE :

1. fr. 19169 (1). Initiales souvent rehaussées d'une sorte de vernis jaune.

Papier o m. 280×o m. 200. Fin du xve siècle. 194 feuillets. Au folio 1 recto, notes de Claude Expilly, en prose et en vers : au-dessus : *Cette histoire ou Roman contenant les aventures de Jean*

---

(1) Cf. HENRI OMONT, *Catalogue général des mss. français* (Bibliothèque Nationale); voir *Anc. St-Germain*. — A consulter aussi : J.-M. GUICHARD, *L'histoire et plaisante cronicque du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines sans autre nom nommer*, publiée d'après les mss. de la Bibliothèque Royale. Paris, Gosselin, 1843; pp. XXIV-XXV.

de Saintré, chevalier, seneschal du païs d'Anjou et du Mans, chambellan du duc d'Anjou, a esté faite vraysemblablement au temps de Charles 7<sup>e</sup>. Elle est assez bien faite, fors au commencement, ou la dame instruit Jean de Saintré, luy allegant des loix et raisons en latin, chose indecente a une femme ; et, en bas, ce distique : *Ce livre soit gardé non tant pour sa beauté | que pour le saint respect de son antiquité*; dans la marge de gauche, enfin, son ex-libris : *Ce Livre est a Claude Expilly, 1503*. Dans la marge de droite, une autre main a tracé : *Antoine de La Sale a fait ce livre*. Incipit : *Au temps du roy Jeban de France...* Explicit : ... *le plus vaillant du monde a ainsi que de son temps il fut*. Explicit l'histoire. Et le copiste conclut, en latin, par cette réflexion déabusée : *Optima femina que rarior fenice est | amari non potest absque amaritudine metus et solitudinis, | male vero cum amantur amare pungunt*. Au verso de ce dernier feuillet, plusieurs signatures : G. Lagier, Roland, et surtout des notes concernant la famille dauphinoise des Ponnat. Reliure en veau raciné, aux armes de Séguier (Séguier-Coislin).

2. fr. 24379 (1).

Papier o m. 185 x o m. 215. Fin du xv<sup>e</sup> siècle — commencement du xvi<sup>e</sup>. 68 feuillets. Le folio 1 est en parchemin. Du folio 2 il ne subsiste qu'une mince languette, coupée au-dessus, et sur laquelle on lit : *Le roman de Jean de Ceintré* (sic); ce dernier mot a du reste été biffé et corrigé, d'une autre main, en *Saintré*. Le texte commence au folio 3. Incipit : *Au temps du roy Jeban de France....* La fin est également conforme à la leçon du manuscrit 19169. Reliure en maroquin rouge, aux armes du Cardinal de Richelieu.

3. Nouv. acq. fr. 20234 (2). Incomplet du commencement

(1) Cf. H. OMONT, *op. cit.*; voir *Anc. pet. fonds fr.* — A consulter aussi : J.-M. GUICHARD, *op. cit.*; pp. XXV-XXVI.

(2) Cf. H. OMONT, *op. cit.*; voir *Nouv. Acq. fr.* — A consulter aussi : GASTON RAYNAUD, *Romania*, t. XXXIII, Paris, 1904; p. 108.

et de la fin. Entre les folios 196 et 197, lacune d'un feuillet. Initiales et titres de chapitres rouges. Ces intitulés sont absolument originaux, et les chapitres coupés tout autrement que dans les autres manuscrits.

Papier 0 m. 270×0 m. 190. Troisième quart du xv<sup>e</sup> siècle. 202 feuillets. Sur le premier feuillet de garde, au recto, une note : *Phillipps ms. 4* rappelle la provenance du manuscrit. Incipit : *Cy devise d'une jeune princesse vesvue de la maiso [n de] France, et des bonnes vertus et grant sens qui estoient en elle* (ce titre est donc en rouge). *En celui temps, en la court de la roine Bonne...* Tout au long du texte, plusieurs annotations, géographiques pour la plupart, et qui se rapportent presque toutes à la Normandie. Le folio 202 est mutilé. Explicit : *...et festoier. Et ainsy pas [sa XXV ou XXX] jours. Advint que llllll*. Le texte s'arrête ici, au moment où Saintré va raconter son histoire et démasquer l'amante infidèle. Reliure en veau fauve; le volume est rouge sur tranche.

4. Nouv. acq. fr. 10057 (1). Manuscrit d'auteur, avec corrections et additions autographes. Initiales et titres de chapitres rouges.

Papier 0 m. 282×0 m. 220. 1455 (1456 nouv. st.). 198 feuillets. Ecriture gothique, régulière, à pleine page. Le manuscrit renferme trois parties. Le folio 1 (r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>) comporte une dédicace : [A] *vous tresexcellent...*, dont les sept dernières lignes sont biffées. De l'examen de cette épître dédicatoire il résulte, d'après Raynaud, — auquel j'emprunte l'essentiel de cette description, — que " l'auteur avait primitivement l'intention d'offrir à son seigneur et ancien élève, Jean d'Anjou, qui les lui avait demandés,

---

(1) Cf. H. OMONT, *op. cit.*; voir *Nouv. Acq. fr.* — A consulter surtout l'article de G. RAYNAUD : *Un nouveau ms. du Petit Jehan de Saintré, Romania*, t. XXXI, Paris, 1902; pp. 527-556.

Ce ms. 10057 étant le ms. original et servant de base à notre édition, nous avons cru pouvoir lui consacrer une description plus détaillée.



deux volumes. L'un, le seul qui ait jamais été exécuté, notre manuscrit en l'occurrence, contenait trois ouvrages ou traités : *Jean de Saintré, Floridan et Eluide* et l'*Addition des Chroniques de Flandre* ; l'autre, qui ne semble pas représenté par les manuscrits que nous avons pu connaître de cette œuvre, devait se composer d'un quatrième ouvrage, le roman de *Paris et Vienne*. Renonçant à écrire, ou plutôt à récrire cette histoire, que Pierre de la Seppade avait déjà traduite du provençal, et qui, il nous en fait l'aveu, lui donnait fort à besogner, Antoine de La Sale biffa sur son premier volume la phrase qui en annonçait un second ; mais il oublia d'effacer dans sa dédicace une ligne devenue inutile : *en deux livres pour les porter plus aisément* ; il négligea de plus de substituer *trois* à *quatre* devant les mots *beaux traictiez*, alors que le nombre de ces traités se trouvait diminué d'une unité par la suppression du deuxième volume". Le texte du *Saintré* commence au verso du folio 1 et se prolonge jusqu'au folio 178 recto. Une lettre d'envoi terminale (178 r<sup>o</sup>-178 v<sup>o</sup>), également adressée à Jean d'Anjou, et où un passage relatif au roman de *Paris et Vienne* est biffé à son tour, date le manuscrit du Châtelet-sur-Oise (6 mars 1455). Le dernier feuillet, qui se termine par ces mots disposés en guise de signature : *Vostre treshumble et tresobeissant serviteur* | ANTHOINE DE LA SALE, — nous reviendrons à l'instant sur cette formule finale, — porte la signature de Marie de Luxembourg, petite-fille de Louis de Luxembourg. Il semblerait donc prouvé que le manuscrit était devenu la propriété du comte de Saint-Pol, le dernier "patron" en date de l'auteur du *Petit Jehan*. Ce qui donne à ce manuscrit son caractère très spécial dans l'ensemble des différents textes du *Saintré* parvenus jusqu'à nous, c'est le nombre des corrections stylistiques (ratures, surcharges ou additions marginales) qui émaillent le premier tiers à peu près du manuscrit ; corrections qui d'ailleurs ne proviennent pas toutes de la même main, — il y a trace de deux écritures différentes, dont celle du

scribe, — et qui semblent bien témoigner d'un travail de remaniements successifs. A côté de ces corrections d'ordre littéraire qui, je le répète, cessent brusquement, ou à peu près, au tiers du manuscrit, il convient de signaler, au début surtout, et un peu aussi à la fin, une série de notes marginales, purement calligraphiques (1) celles-ci, insérées d'une petite écriture rapide, et que Raynaud aurait voulu pouvoir attribuer sûrement à Antoine lui-même. Malheureusement, ce n'était là, chez lui, qu'une hypothèse toute gratuite. J'avais toujours cru, pour ma part, sans oser être trop affirmatif cependant sur cette délicate question de paléographie comparée, que la même main qui a tracé ces indications calligraphiques, avait commis à son tour plus d'une correction de style; tout comme j'étais intimement convaincu, contrairement à l'avis de Raynaud, que la signature du dernier feuillet : *Vostre treshumble...* etc. n'était pas de la main du copiste. Quant aux indications *L'ACTEUR*, *LA DAME*, *SAINTRE* etc. servant à désigner les différents protagonistes du récit, indications dont Raynaud ne souffle mot, il m'apparaissait que, manifestement, elles avaient été intercalées dans le texte postérieurement à la copie du scribe et d'une autre main que la sienne. Depuis quelques mois, une remarquable étude de M. Pierre Champion est venue apporter la lumière sur chacun de ces problèmes paléographiques. Mon co-éditeur, qui a bien voulu refaire devant moi, manuscrit en main, toute son ingénieuse démonstration, a réussi à établir, par des comparaisons et des rapprochements qui ne laissent place à aucun doute, que c'est bien à un manuscrit d'auteur que nous avons ici

---

(1) Ces notes calligraphiques, comme leur nom l'indique, ne font que proposer des améliorations matérielles : *en chief de lettre noire*, *en ligne et de lettre vermeille*, *commencement de chapitre* etc., en vue probablement de l'établissement d'une copie plus soignée, et qui aurait satisfait davantage la méticulosité de l'auteur.

affaire (1). La tradition avait donc raison. Antoine a revu le texte de 1455; il l'a revu en compagnie de son scribe : d'où, les deux écritures. Les notes calligraphiques, les indications *L'ACTEUR*, *LA DAME*, *SAINTRE*, une bonne partie des corrections stylistiques, la signature du dernier feuillet enfin sont de l'auteur; cependant que le scribe, sous la dictée du maître, remaniait à son tour quelques passages. Reliure en velours grenat (2); tranche dorée et gaufrée.

5. fr. 1506 (3). Le premier folio manquant, on y a substitué un feuillet d'une autre écriture (lettrines bleues) et d'un autre papier; le raccord entre les folios 1 et 2 est cependant exact, sinon que le dernier mot du 1 verso *et* est repris au recto 2. Initiales rouges ou barrées de rouge.

Papier petit in-folio. Dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle. 243 feuillets. Le manuscrit comporte également l'*Histoire de Floridan et d'Eluide* et l'*Addition*; vient ensuite une sorte d'homélie religieuse, et une longue correspondance échangée entre Monseigneur le sénéchal et le roi d'Angleterre. Incipit Saintré : *A vous tres-excellent et puissant prince....* Explicit (f<sup>o</sup> 191 v<sup>o</sup>) : *... l'an de Nostre Seigneur mil. CCCC. cinquante et neuf. Explicit Saintré.* Reliure en veau, à fils d'or, aux armes de Napoléon.

---

(1) Pour le détail de la démonstration, je renvoie volontiers le lecteur à l'article de M. Pierre Champion : *Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré avec les notes autographes d'Antoine de La Sale*. Paris, Ed. Champion, 1926, in-4<sup>o</sup>, et 3 fac-sim.

(2) Cette reliure récente semblerait bien indiquer que nous sommes en présence d'une tentative de camouflage d'un ms. volé et entré, après le larcin, sous la cote 357, dans la collection Barrois : d'où son nom de ms. Barrois.

(3) Cf. le *Catalogue des mss. de la Bibliothèque Nationale*; voir *Ancien fonds fr.* — A consulter aussi : J.-M. GUICHARD, *op. cit.*; pp. XXIII-XXIV.

## B. BRITISH MUSEUM :

6√ 11614 additionnal (1). A partir du folio 50 à peu près, le milieu des feuillets est détérioré (une notice imprimée, en anglais, et collée à l'intérieur de la couverture fait mention de ces dégradations qu'elle attribue à la vapeur), pas assez cependant que pour rendre la lecture vraiment impossible, sauf au folio 64 et peut-être au folio 103. Initiales bleues et rouges. Un trait rouge barre souvent les majuscules.

Papier 0 m. 278 × 0 m. 205. xv<sup>e</sup> siècle. 155 feuillets. Le manuscrit a fait partie de la collection du D<sup>r</sup> Adam Clarkes. Bien qu'il ne comporte que le *Saintré*, un sommaire inexact, transcrit au recto du folio 1, énumère, en outre, l'*Histoire de Floridan et de la Belle Ellinde* (sic) et l'*Extrait des Chroniques de Flandres*. Au-dessus du folio 2 recto, une sorte de signature : *Dijne Warelles*. Le texte commence ensuite, sans préambule, au milieu du feuillet. Au folio 4, profitant d'un des larges espaces blancs ménagés par le copiste, lequel songeait peut-être à une illustration du manuscrit, avant et après chaque chapitre, quelqu'un a tenté, maladroitement d'ailleurs, de reproduire à l'encre, par transparence, le dessin du filigrane (un chien soutenant sur le dos une sorte de trèfle à quatre feuilles). L'Explicit est conforme à la leçon de la plupart des manuscrits. Reliure en cuir fauve.

7. Cotto Nero D IX (2). Le folio 63 manque. Lettrines enluminées. 11 superbes miniatures (3) et encadrements. Titres rouges.

---

(1) Cf. H.-L.-D. WARD, *Catalogue of romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, Londres, 1883-1893, 2 vol.

(2) Cf. WARD, *op. cit.*

(3) Dont une seule (f<sup>o</sup> 109 r<sup>o</sup>) concerne l'histoire de Floridan et de sa belle. Les proportions de cette brève notice m'empêchent de donner ici une description des miniatures du *Saintré*. On en trouvera heureusement 6 reproductions en hors-texte, intercalées dans cette édition.

Vélin o m. 351 × o m. 262. xv<sup>e</sup> siècle. 114 feuillets à 2 colonnes. Le manuscrit comprend : 1. *Les haultes vertueuses prouesses | joustes et tournois du sire Jhean | de Saintré chevalier* et 2. *Des tresloyalles amours et trespiteuses fins | de messire Floridan chevalier et de la tres- | belle et bonne Damoiselle Eluyde*. Un feuillet de garde, également en parchemin, porte au verso la note suivante, relative à un ancien possesseur : *A ma demoiselle Anne de Graville, dame du boys de | Mallesherbes et contesse de Saint Yon*. Au bas du premier feuillet écrit, la signature latine *Robertus Cotton Bruceus* de l'ancien propriétaire du manuscrit. L'histoire de Saintré s'arrête au folio 108, après la lettre d'envoi qui se termine sur une erreur du copiste : au lieu de 1455, c'est la date de 1405 qui a été transcrite en effet. A part cette erreur, l'Explicit est conforme à la leçon du manuscrit Barrois. Il en va de même d'ailleurs pour ce qui concerne l'Incipit, sinon que l'épître dédicatoire contient quelques corrections originales du scribe, corrections sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Au recto d'un dernier feuillet de garde, aussi en parchemin, se trouve une inscription renversée que je rétablis ainsi : *W | plus penser que dire | H. Riche* reliure en plein cuir fauve gaufré, à fils d'or, aux armes de Sir Robert Bruce Cotton.

#### C. BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE.

8. Medic. Palat. 102 (1). Initiales rehaussées. Titres rouges. Papier o m. 300 × o m. 210. Troisième quart du xv<sup>e</sup> siècle (2). 177 feuillets. Au-dessus du folio 1 recto, une main postérieure a écrit : *Cy commence le livre des premieres amours | messire Jean de Saintré, le vaillant chevalier*. Incipit : *Au temps du roy Jhean de*

(1) Cf. BANDINI, *Supplementum*, 3.

(2) Et non pas xiv<sup>e</sup>, comme il est dit par erreur dans la brève description de Bandini. — Au sujet de ce ms., voyez BARROIS, *Bibliothèque prototypographique*, n<sup>o</sup> 1268 et 1854.

*France, filz aîné...* Explicit : ... *le plus vaillant du monde, ainsy que de son temps il fu.* Explicit. Forte reliure ancienne (veau brun), avec traces de fermoirs, endommagée au dos. Sur la face antérieure, où se devinent des vestiges d'écriture, on peut déchiffrer, tout au-dessus : *Le livre du seigneur de Saintré*. Une autre inscription, plus bas, est illisible à cause des dégâts causés à la reliure par l'humidité.

#### D. BIBLIOTHÈQUE VATICANE.

9. Vat. Reg. 896 (1). Initiales rehaussées. Titres rouges.

Papier o m. 270×o m. 200. xv<sup>e</sup> siècles. 190 feuillets. Le manuscrit comprend, outre le *Saintré*, *Floridan et Elluide* et l'*Adicion*. Le premier feuillet de garde, vu son filigrane spécial, a probablement été ajouté au manuscrit par le relieur; les indications qu'il porte peuvent donc s'appliquer à un tout autre codex. On y peut lire, au milieu, une signature, *Jehanne Duperier*, qui paraît assez ancienne; à peu près de la même époque, tout au-dessus : *Pierre Rouault fasse qui de bien fere est | lasse et de mal fere s'est avyssé*; entre ces deux notes, et d'une écriture plus récente : *Ce Livre est a Madame la | Comtesse de Quintin*. Incipit *Saintré* : [A] *vous tresexcellent et trespuissant prince....* Explicit (f<sup>o</sup> 174 r<sup>o</sup>) : ... *l'an de Nostre Seigneur mil quatre cens cinquante et cinq*. L'avant-dernière feuille de garde, qui porte au recto et au verso des phrases insignifiantes, simples exercices calligraphiques, nous présente dans le coin droit, en bas, au verso, une signature ornée, *Lamote*. Sur le dernier feuillet de garde enfin, dont il ne subsiste du reste qu'un fragment collé sur une feuille blanche, on distingue aussi toute une série de baroques essais de plume. Reliure récente en parchemin, aux armes de Pie IX; au-dessous de ces armes, et surmontées du chapeau cardinalice, celles de J.-B. Pitra.

---

(1) Cf. ERNEST LANGLOIS, *Notices des mss. français et provençaux de Rome antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> partie, p. 80.

E. BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE BRUXELLES.

10. 9547 (1). Incomplet à la fin. Une lettrine peinte. Initiales rouges. Majuscules rehaussées de jaune. 77 dessins à la plume, coloriés (2).

Papier o m. 265 × o m. 190. xv<sup>e</sup> siècle. 189 feuillets. Un des premiers feuillets de garde porte une série d'indications bibliographiques. Au folio 1, au-dessus du dessin initial, on lit un mot comme *reliher* (relier ?); sous le dessin, en rouge : *Cbi commenche le Livre des prumieres amours | messire Jhehan de Saintré, le vaillant chevalier*. Et le texte débute alors : *Au temps du...* (c'est cette lettrine *A* qui est peinte en bleu, rouge et or). Tout en bas de ce folio 1, une note récente qui se continue au verso, toujours en bas, rappelle les vicissitudes du manuscrit, enlevé par les Français en 1746 et restitué par la suite. Quelques corrections et notes marginales sans importance. Le dernier feuillet, passablement abîmé, a été réparé. Le texte, incomplet, se termine ainsi : *... chose l'un l'autre regarda, et de madame furent toulx et |||||*, au moment où Jehan vient de rendre à Belle Cousine la ceinture bleue révélatrice. Tout en bas de ce feuillet, quelques essais de plume. Reliure en maroquin rouge, à fils d'or, aux armes de France.

De ces dix manuscrits ainsi rapidement décrits, nous allons tâcher de déterminer à présent celui qui nous paraît devoir être retenu pour l'établissement du texte définitif du *Petit Jehan de Saintré*.

---

(1) Cf. le catalogue manuscrit, encore inédit, dressé par M. A. BAYOT.

(2) En ce qui concerne le sujet de ces dessins, il est à peine besoin de reprendre la remarque que j'ai faite à propos des miniatures du ms. Cottonien. Faute de place, je ne puis songer à les décrire. L'art en est assez rudimentaire d'ailleurs, bien que l'inspiration ne manque pas de verve, comme le lecteur pourra s'en convaincre par l'examen des quelque vingt reproductions, les plus caractéristiques, qui illustrent le texte de notre édition.

## 2. ETABLISSEMENT DU TEXTE



ES différents critiques qui se sont occupés, ces dernières années, du roman d'Antoine de La Sale ont négligé, le plus souvent, le côté philologique d'un problème d'ailleurs passablement embrouillé. Séduits par l'intérêt psychologique de l'œuvre, ils ont oublié de s'arrêter à la question primordiale du texte même qui nous l'a conservée. De là vient qu'après tant de discussions sur l'unité ou la dualité d'inspiration du récit, sur les intentions de l'auteur, sur le caractère des personnages, leur identification historique etc., nous en soyons réduits encore, pour cette importante question du texte, à l'édition octogénaire de Guichard.

Depuis 1843, en effet, plus rien de sérieux n'a été réalisé dans cette voie. Hellény (1), en 1890, n'a fait que reproduire le travail de son prédécesseur. Je ne citerai que pour mémoire la transposition du *Petit Jehan de Saintré* en français moderne par Louis Haugmard (2), publiée en 1910, et qui s'inspire de l'édition d'Hellény. Quant au texte qui a paru assez récemment à *La Renaissance du Livre* (3), copié à son tour sur Hellény, il remonte donc, lui aussi, à Guichard.

Que l'édition mère de 1843 ne réponde plus à l'état actuel de nos connaissances, voilà qui pourrait se passer de démonstra-

---

(1) G. HELLÉNY, *L'histoire et plaisante cronique du Petit Jehan de Saintré et de la Jeune Dame des Belles Cousines*, par Antoine de La Sale, publiée avec Préface, Notes et Glossaire. Paris, Sauvaître, 1890.

(2) LOUIS HAUGMARD, *L'histoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré et de la Jeune Dame des Belles Cousines*, par Antoine de La Sale, transposée littéralement en français moderne, avec avertissement et notice. Paris, Sansot, 1910.

(3) *Le Petit Jehan de Saintré*, par Anthoine de La Sale. Paris, Gillequin.



tion, s'il est vrai que des dix manuscrits aujourd'hui connus du *Saintré* Guichard n'en a vu que trois, tous les trois de Paris (B. N. fonds fr. 19169, 24379 et 1506); encore les deux premières versions ne donnent-elles qu'un pâle résumé du roman !

Scul, en ces dernières années, Gaston Raynaud (1) avait essayé de procéder à un nouveau classement des manuscrits, opération devenue nécessaire par suite de la découverte, dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle et au début du xx<sup>e</sup>, de textes nouveaux. C'est ce classement, d'un caractère provisoire d'ailleurs, — Raynaud lui-même ne l'a jamais présenté sous un autre jour, — que je me propose de reprendre et de modifier à mon tour à la lumière de la fort intéressante trouvaille de M. Pierre Champion, et aussi des nombreuses constatations que j'ai été amené à faire, au cours de mes investigations personnelles, à Florence, à Rome, à Bruxelles, à Londres et à Paris.

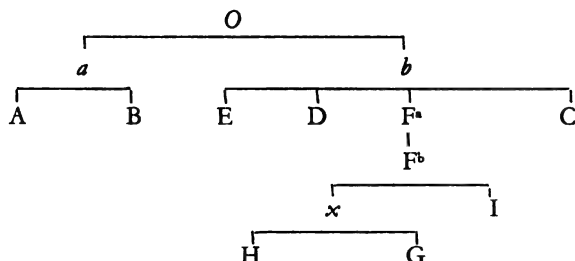
D'après Raynaud, les dix manuscrits du *Petit Jehan de Saintré* peuvent se partager en deux groupes. Le premier groupe comprend une version plus courte; il serait représenté par six textes. Le second, qui comporte une rédaction plus étendue avec dédicace et lettre d'envoi, nous serait parvenu sous la forme des quatre autres versions; en outre, les manuscrits de ce deuxième groupe — nous avons déjà eu l'occasion de nous en apercevoir au cours de notre revue descriptive — font suivre l'histoire de Saintré de celle de Floridan et d'Eluide, et trois d'entre eux y ajoutent encore un extrait des Chroniques de Flandre.

En désignant respectivement par A, le B. N. fr. 19169; par B, le B. N. fr. 24379; par C, le 11614 Additionnal du British Museum; par D, le 9547 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles; par E, le Med. Pal. 102 de Florence; par F<sup>a</sup>, le B. N. nouv. acq.

---

(1) Cf. G. RAYNAUD, *Romania*, tt. XXXI et XXXIII, *art. cit.*

fr. 20234 (1); par F<sup>b</sup>, le B. N. nouv. acq. fr. 10057; par G, le Vatic. Reg. 896; par H, le Cottonien Nero D IX, de Londres; et par I enfin, le B. N. fr. 1506, le savant romaniste arrivait, après une démonstration assez sommaire en vérité et, sur certains points, tout à fait hypothétique, — c'est ainsi qu'il laisse hors de discussion E, le manuscrit de Florence, qu'il avoue ignorer absolument et qu'il se contente de rapprocher des textes C-D, — à établir le tableau suivant, O représentant le manuscrit original, et *a*, *b*, *x*, des versions intermédiaires, nécessaires au classement :



Pour Raynaud, c'était déjà le manuscrit Barrois, le F<sup>b</sup> du second groupe, texte récemment découvert au moment où paraissait l'article de *Romania*, en 1902, et catalogué sous la cote B. N. nouv. acq. fr. 10057, qui avait servi et qui devait servir de base au classement des différentes versions. Voici pourquoi. Ce manuscrit porte — nous le savons — un certain nombre d'additions et de corrections. Or, — je reprends le raisonnement de

---

(1) Je modifie légèrement ici, mais sur les données mêmes de Raynaud qui n'a connu ce ms. qu'en 1904, le classement primitif publié dans *Romania*. En 1902 en effet le ms. Barrois s'appelait encore F, Raynaud n'ayant pas connaissance du B. N. nouv. acq. fr. 20234, dans lequel il crut reconnaître plus tard une première rédaction du B. N. nouv. acq. fr. 10057, et que, pour cette raison, j'ai baptisé F<sup>b</sup>, en l'intercalant dans son tableau à la suite donc du ms. Barrois, devenu F<sup>a</sup>.

Raynaud, — ces additions et corrections, “ par leur nature même, ne peuvent émaner que de l’auteur ou d’un scribe écrivant sous sa direction ”. Elles permettent donc de “ reconstituer la filière des divers remaniements qu’Antoine de La Sale a fait subir à son texte qu’il cherchait toujours à améliorer (1) ”.

Hypothèse séduisante ! mais hypothèse quand même, et que ne venait étayer, dans cette construction, aucune preuve paléographique. Il appartenait à M. Pierre Champion de lui donner sa pleine confirmation, en même temps que sa valeur démonstrative. Grâce à l’argumentation de mon collaborateur, nous pouvons affirmer aujourd’hui, de science certaine, ce que Gaston Raynaud n’avait pu que supposer : à savoir, que le manuscrit Barrois est un manuscrit d’auteur, revu et corrigé par Antoine lui-même ou sous sa propre direction. Et cela est rare, très rare, dans la tradition manuscrite du moyen âge; et c’est, en tout cas, infiniment précieux !

Mais, si les résultats de l’examen paléographique auquel s’est livré M. Champion, confirmaient l’hypothèse, d’ailleurs traditionnelle, de l’originalité du manuscrit Barrois, une simple constatation que j’eus la bonne fortune de faire, en comparant mes différents textes du *Saintré*, allait peut-être ébranler une du moins des conclusions de Raynaud. Pour lui, le manuscrit 10057, revu et corrigé par l’auteur, devrait nous donner “ le dernier état ” du texte du roman. En est-il ainsi ? Je ne le pense pas.

Si nous observons attentivement ce fameux texte corrigé, nous constaterons tout de suite que les corrections stylistiques n’intéressent qu’une partie du manuscrit, soit à peu près les deux premiers cinquièmes; elles cessent alors brusquement, et la seconde partie est identique, ou peu s’en faut, à la version des manuscrits du premier groupe, les abrégés mis à part, bien que —

---

(1) G. RAYNAUD, *Romania*, t. XXXI, *art. cit.*; p. 538.

et c'est ici que le problème se corse — les trois autres manuscrits du second groupe de Raynaud (le Vaticanus, le Cottonien et le B. N. 1506 fr.) nous offrent, pour les trois derniers cinquièmes également, une version absolument originale (1). Que fallait-il conclure de cette observation ?

Ou bien, Antoine de La Sale aurait continué son travail de révision sur un manuscrit aujourd'hui perdu (éventualité peu probable cependant, puisqu'aussi bien les indications *L'AC-TEUR*, *LA DAME*, *SAINTRE*, *commencement de chapitre* etc., ajoutées par l'auteur au cours de son remaniement, courent d'un bout à l'autre du manuscrit Barrois, signe évident que tout le texte a été revu sur cette copie; sans compter que l'on peut relever, quoique beaucoup plus rarement il est vrai, dans les trois derniers cinquièmes du manuscrit également, l'une ou l'autre correction stylistique du même genre que celles qui affectent la première partie, dûment retouchée, elle, nous le savons); ou bien, un lecteur remanieur, — l'espèce n'est pas rare au moyen âge, — frappé de l'arrêt brusque et quasi définitif des corrections de style au tiers de l'ouvrage, aura voulu poursuivre jusqu'au bout, dans l'esprit de l'auteur a-t-il pu croire, ce travail de refonte qui devait, à première vue, passer pour interrompu : et c'est de ce double remaniement, d'Antoine pour les deux premiers cinquièmes, anonyme pour le reste, que dérivent, dans ce cas, les trois versions du Vaticanus, du Cottonien et du B. N. fr. 1506.

Evidemment, l'on est toujours en droit de se demander si ce n'est pas l'auteur lui-même qui, après avoir ébauché, sur le manuscrit Barrois, un premier "rifacimento" où il se serait attaché davantage au début de son roman, aurait repris plus tard, sur un autre texte aujourd'hui perdu, cette refonte de la version

---

(1) Quand je parle de deux versions différentes, il s'agit de variantes stylistiques, uniquement; le fond du récit est le même dans l'un et l'autre groupe.

primitive qu'il eût ainsi menée de bout en bout. J'ai tâché d'élucider ce problème délicat, en comparant minutieusement les corrections manifestement authentiques d'Antoine, ou du copiste écrivant sous sa direction, avec les nombreuses variantes que présente la seconde partie dans les trois manuscrits du deuxième groupe. Ce travail ne m'a pas donné de résultats probants.

Mon opinion est donc qu'il faut nous en tenir, jusqu'à nouvel ordre, à ces deux faits acquis : 1<sup>o</sup> nous possédons du *Petit Jehan de Saintré* une première version originale, éminemment respectable, source de tous les manuscrits du premier groupe : c'est la leçon primitive du manuscrit Barrois, ce que j'appelle le 10057<sup>a</sup>; 2<sup>o</sup> sur cette première version nous lisons un "rifacimento", d'Antoine lui aussi, indubitablement : c'est la leçon corrigée du manuscrit Barrois, ce que j'appelle le 10057<sup>b</sup>. Mais, à la différence de la première version, ce remaniement ne peut passer pour la source des manuscrits du second groupe; tout au moins cette source est-elle incomplète, s'il est vrai qu'étant donné les variantes stylistiques importantes qui distinguent les trois derniers cinquièmes de l'œuvre, dans ces manuscrits du second groupe, non seulement de la leçon primitive, mais aussi du "rifacimento" du manuscrit Barrois, il faut supposer l'existence d'un remanieur postérieur, lequel, s'inspirant sans doute des procédés de correction d'Antoine dans les deux premiers cinquièmes du roman, aura poussé jusqu'au dernier chapitre le travail de refonte stylistique qu'il jugeait, à tort ou à raison, devoir être complété.

Quoi qu'il en soit, notre devoir d'éditeurs, soucieux de ne donner qu'un texte incontestablement authentique, nous commandait de nous arrêter au "rifacimento" signé de la main d'Antoine, c'est-à-dire à la version du 10057<sup>b</sup>. Nous avons eu soin d'ailleurs de noter parmi les variantes un choix de leçons empruntées au texte primitif du 10057<sup>a</sup>, texte lisible encore presque partout sous les corrections et les ratures, et qu'il est aisé de reconstituer en tout cas, là où il offrirait quelques

lacunes, par la comparaison avec les autres membres du premier groupe qui en dérivent tous plus ou moins directement. Ainsi le lecteur pourra se faire une idée de ce que représentent les deux états successifs authentiques — j'y insiste — du chef-d'œuvre d'Antoine de La Sale. Mais il reste bien entendu — je le répète aussi — que le "rifacimento" du 10057<sup>b</sup> ne nous donne pas encore le tout dernier état connu du texte du *Saintré*. Et c'est sur ce point donc que nous nous séparons de Gaston Raynaud; et c'est bien aussi pourquoi, quelle que fût la valeur du classement de notre éminent prédécesseur, ce classement il importait cependant de le reprendre, sur des bases ainsi renouvelées, en vue d'un regroupement plus exact. Nous n'avons pas d'autre ambition.

#### A. PREMIER GROUPE.

L'on possède donc ici un manuscrit de base de toute première valeur, le B. N. nouv. acq. fr. 10057<sup>a</sup> (première version), que je considère pour ma part comme l'archétype, établi sous la direction personnelle d'Antoine.

En effet le scribe à qui nous devons cette copie, est le même qui, quelque temps après, devait corriger, sous la surveillance de l'auteur, son premier travail (1). De là à considérer ce scribe comme le secrétaire attitré d'Antoine, et à voir dans la version primitive le premier jet, écrit sous la dictée, il n'y a qu'un pas. Le fait, très intéressant, que l'unique manuscrit du *Réconfort* (Bibliothèque Royale de Bruxelles 10748) et un des manuscrits de Paris du *Traité des anciens tournois* (B. N. fr. 5867), source de l'édition Proßt (2), sont de la même plume que notre manuscrit

---

(1) Voir à ce sujet la démonstration paléographique de M. Pierre Champion.

(2) BERNARD PROST, *Traité du duel judiciaire, Relations de pas d'armes et tournois par Olivier de La Marche, Jean de Villers de l'Isle-Adam, Hardouin de la Jaille, Antoine de La Sale, etc.* Paris, 1872.

Barrois, renforce encore cette opinion. Je me hâte d'ajouter que la tenue parfaite du texte, lequel ne présente pas de bourdons, ni en général aucune faute de copie, mais rien que quelques erreurs "phonétiques", — si l'on me permet cette expression, — constitue un argument de plus en sa faveur. Si nous rappelons maintenant que le manuscrit 10057<sup>e</sup> est le seul du premier groupe qui contienne déjà l'épître dédicatoire et la lettre d'envoi avec l'*Histoire de Floridan et d'Eluïde* et l'*Addition*, tous les autres se contentant de reproduire uniquement le récit des amours de Jehan et de la Jeune Dame des Belles Cousines, chacun devra bien reconnaître avec nous, — à moins de supposer que le "plus" dérive du "moins", — la priorité de ce manuscrit Barrois dont nous ferons donc le chef de file du premier groupe.

Je passe assez légèrement sur les manuscrits B. N. fr. 19169 et B. N. fr. 24379, les deux textes que Raynaud désigne respectivement sous les cotes A et B. Guichard, qui les a connus et qui s'en est même quelquefois servi, bien qu'assez rarement, pour corriger son manuscrit de base, le B. N. fr. 1506 du second groupe, lorsque ce dernier offrait une lacune ou un sens douteux, les considérait, à bon droit, — je pense, — comme de simples abrégés.

Non seulement l'épître dédicatoire et la lettre d'envoi manquent (particularité commune, nous venons de le dire, à tous les manuscrits du premier groupe, le 10057<sup>e</sup> excepté); non seulement — et ceci est également une caractéristique des mêmes manuscrits — les désignations *L'ACTEUR*, *LA DAME*, *SAINTRE* ne sont pas encore intercalées dans le texte; mais — et ceci leur est tout à fait propre — de nombreux passages ont visiblement été sautés par le copiste au cours de son travail, dans le but à peine dissimulé de hâter les péripéties du récit. Au début, l'original est encore serré d'assez près; mais bientôt les abréviations commencent. C'est ainsi que, dans la leçon sur les péchés capitaux, les nombreuses citations latines sont supprimées à partir du troisième péché, pour n'en conserver que la traduction.

Plus loin, les coupes deviennent autrement hardies. Toute la digression de Belle Cousine sur les historiens de l'antiquité tient en une ligne. Et le résumé va résumant toujours davantage. Le copiste passe sous silence maintenant, sinon de véritables épisodes, du moins des développements entiers. Rien d'essentiel ne manque. Mais que le récit s'écourte donc, de plus en plus concis (1) !

Ce que je viens de dire s'applique plus particulièrement au manuscrit 24379. Dans le 19169, le raccourci est à peu près parallèle cependant, quoique moins serré en certains endroits (2). N'empêche que, dans l'un et dans l'autre cas, il s'agisse, à toute évidence, d'un résumé; et je n'en veux d'autres preuves que la progression même, constante, de ce travail de raccourcissement, toujours plus serré à mesure que la copie s'allonge, et aussi — ceci n'est-il pas plus significatif encore ? — le souci, très apparent chez le scribe, de conserver presque intacts les épisodes qui tien-

---

(1) Quelques exemples. Dans l'épisode du pas d'armes contre les Anglais, aucun détail : "un tel perd", "un tel gagne"... c'est tout ! La longue énumération des Français croisés est omise; seuls, les quatre premiers chevaliers sont cités. Pour ce qui concerne les Alliés, le copiste consent à transcrire le nom des quelques seigneurs venus d'Angleterre; mais tout le reste est indiqué en un chiffre. Le dénombrement des Sarrasins prend à peine six lignes. Plus loin, nous cherchons en vain le récit de la ruse de Jehan qui, pour échapper à l'interview de son souverain et se ménager un rendez-vous nocturne avec sa bien-aimée, envoie le roi dormir avec la reine ... tout simplement ! Dans l'aventure finale de "damps Abbes" enfin, on retrouve encore et toujours le même procédé : tout y est, mais condensé, résumé, abrégé. Les quatre chapitres de digression sur le voyage de Jehan et de ses neuf compagnons, intercalés dans cette histoire de trahison amoureuse, occupent à peine une bonne douzaine de lignes. Je n'ai pas non plus trouvé trace de l'apostrophe aux "Amours tresfaulces" qui fait suite, dans la version originale, au récit du châtiment de l'amante infidèle et de son grotesque moine.

(2) Les citations latines sont plus nombreuses. De même, les croisés, Français et Alliés, sont tous nommés, mais sans leurs blasons. De même encore, l'expédition des dix compagnons à la cour d'Allemagne comporte, non plus douze lignes, mais une page de texte.



ment proprement de l'intrigue, quitte à sacrifier sans vergogne les pages où l'action lui paraît ralentir. Je ne m'explique guère, en tout cas, comment Raynaud en soit venu à voir dans ces raccourcis sommaires " la rédaction la plus voisine du texte primitif " (1), à telle enseigne que, dans son tableau de classement, il les place au tout premier rang dans l'ordre chronologique, dérivés, par l'intermédiaire d'un hypothétique manuscrit *a*, de l'archétype *O* qu'il croyait devoir supposer.

Quant à moi, j'estime que, vu leur caractère d'abrégé qui ressort davantage encore d'une simple confrontation de leurs textes respectifs, — le copiste du 24379 ayant poussé plus loin que son congénère du 19169 ce travail de condensation, — on pourrait sans dommage négliger dans le classement ces deux manuscrits de Paris. Assez tard venus dans la famille des versions du premier groupe, puisqu'ils datent sûrement de la fin du *xv*<sup>e</sup> siècle, et peut-être même, pour ce qui concerne le 24379, du commencement du *xvi*<sup>e</sup>, ils n'ont d'autre intérêt que de nous faire toucher du doigt le manque de scrupule de ces scribes pressés qui, mis en face d'un modèle à reproduire, ne se faisaient pas faute de négliger dans leur copie les passages qui ne leur semblaient pas devoir intéresser le lecteur.

Je passe donc au manuscrit suivant, non sans avoir relevé encore cependant, dans ces deux abrégés, à titre de curiosité simplement, un petit détail piquant que je n'ai retrouvé nulle part ailleurs, et qui atteste l'esprit gaulois d'un de ces copistes inconnus. Il s'agit de l'épisode final des amours de Madame et de l'Abbé. Belle Cousine vient de se confesser à huis clos à son nouvel ami. Et Antoine remarque, non sans malice, qu'elle a peine à " reprendre sa couleur que des penitances avoit perdue... " Le scribe en question a cru devoir ajouter à cette indication déjà passablement suggestive une précision de son crû;

---

(1) G. RAYNAUD, *Romania*, XXXI, *art. cit.*; p. 541.

et il écrira hardiment, modifiant le texte, que " sa couleur lui est montée au vis, a cause des grands coups de discipline que l'abbé lui avoit baillés ", soulignant encore cette gauloiserie d'un signe marginal (le dessin d'une main à l'index étendu), destiné à appeler sur le passage ainsi corsé l'attention du lecteur ! Cette réflexion originale étant commune aux deux abrégés, nous supposerons, pour terminer cette petite discussion, que le B. N. fr. 24379, le B de Raynaud, plus condensé, plus raccourci, dérive du A, le B. N. fr. 19169, lequel dérive à son tour, par voie d'abréviation, — et j'ai dit en quoi consistait le mécanisme fort simple de ce procédé, — d'un des manuscrits du premier groupe. Nous tâcherons tout à l'heure de préciser cette filiation originelle aussi exactement que possible.

Le texte du manuscrit C de Raynaud, le 11614 Additionnal du British Museum, qui remonte, comme toutes les versions du premier groupe, au 10057<sup>a</sup>, me paraît avoir été soigneusement transcrit par un copiste intelligent. Les erreurs sont peu nombreuses; et, en maints endroits où des divergences de détail s'affirment entre manuscrits, cette copie de Londres présente d'excellentes leçons, toujours très proches de l'original.

En général d'ailleurs elle est conforme à celle de Bruxelles, de telle sorte qu'on peut les réunir en une seule famille. Peut-être même l'un des deux manuscrits a-t-il été copié sur l'autre. Dans ce cas, je pencherais pour la filiation : Bruxelles (D) dérivé de Londres (C). Je ne m'attarderai pas davantage à ce manuscrit de Bruxelles. Je rappelle simplement qu'il est incomplet à la fin. Dans le même ordre d'idées, on voudra bien se souvenir que C présente à son tour quelques lacunes, aux endroits où le papier a été abîmé par la vapeur.

Le texte de Florence, le E de Raynaud, m'est particulièrement familier, puisque c'est sur ce manuscrit de la Laurentienne que j'ai pris la copie du *Saintré* qui devait me servir de point de départ dans mon étude. Je me hâte d'ailleurs de dire que, s'il

n'offre pas une version aussi satisfaisante que C-D du premier état du texte d'Antoine, — les erreurs du scribe étant beaucoup plus nombreuses, — il mérite cependant d'être considéré d'un peu plus près que ne l'a fait Raynaud.

Comme l'Additionnal de Londres, comme la version de Bruxelles, le manuscrit de Philippe le Bon reproduit dans son ensemble la première leçon du Barrois (10057<sup>a</sup>). Il n'y a guère qu'un curieux passage où le scribe s'écarte délibérément de cette version traditionnelle, pour faire œuvre originale. C'est à propos de la croisade turque. Au moment où va s'engager la bataille qui décidera du sort de la chrétienté, Antoine de La Sale s'arrête pour dénombrer l'armée païenne. Et cela sert de prétexte dans le manuscrit Barrois (10057<sup>a</sup> et 10057<sup>b</sup>), — leçon suivie par tous les autres, ceux du second groupe comme ceux du premier, à l'exception des deux abrégés cependant qui sacrifient ce développement après tant d'autres, — à une "géographie" assez détaillée de la païennie. Or la version de Florence supprime purement et simplement cette page géographique qu'elle remplace par quelques lignes sommaires, aux indications vagues.

A quoi donc attribuer cette poussée de personnalité ? Faudrait-il rapprocher ici Florence des deux abrégés (A et B) qui, eux aussi, se contentent, pour cette description de la Turquie, de quelques phrases incolores ? Mais, outre que ce rapprochement fortuit — il n'y a pas d'autre exemple en effet d'une parenté quelconque entre E d'une part, A-B d'autre part — rien ne le justifiait en cet endroit plutôt qu'en tel autre, le texte du résumé géographique des deux abrégés (19169 et 24379) n'est pas conforme à ce que nous lisons dans la version du Med. Palat. Le problème subsiste donc.

Ce raccourci de Florence est-il cependant inexplicable — absolument ? — Voici un essai de solution que je propose.

Dans un passage pédagogique des manuscrits connus de *La Salade*, une œuvre antérieure d'Antoine de La Sale, on lit

précisément un chapitre géographique identique à celui que reproduisent la plupart des manuscrits du *Saintré*. Comme dans le roman, cette géographie turque est bien embrouillée et fragmentaire, souvent inexacte aussi : c'est ainsi que l'Afrique y est considérée comme une province de la Perse, l'Egypte se trouve en Asie, Palestine devient une ville au même titre que Jérusalem ! Or dans l'édition imprimée de *La Salade* qui devait paraître plus tard, ce chapitre a été remanié dans un sens scientifique. M. Söderhjelm, qui a signalé la chose dans ses *Notes sur Antoine de La Sale et ses œuvres* (1), suppose que l'édition imprimée aura suivi un autre manuscrit, aujourd'hui perdu, postérieur et plus exact, et plus exact parce que Antoine l'aurait mis au point : "Nous savons", ajoute-t-il, "par l'étude que M. Raynaud a consacrée aux manuscrits du *Petit Jehan de Saintré*, que La Sale prenait soin d'améliorer son œuvre, tant qu'il avait une copie sous les yeux". Cette hypothèse de M. Söderhjelm d'un remaniement postérieur je suis prêt à l'accepter, à condition toutefois qu'Antoine ne soit pas ici mis en cause. Il me paraît en effet que, si c'était à l'auteur lui-même que nous devions les corrections géographiques de *La Salade*, on retrouverait ces corrections dans le "rifacimento" (10057<sup>b</sup>) du *Saintré*. A mon avis, point n'est besoin même d'invoquer ici un manuscrit perdu, l'éditeur de *La Salade* ayant parfaitement pu faire le changement de son propre chef.

Et, pour en revenir au *Petit Jehan*, pourquoi ne pas supposer que le copiste de Florence, si peu savant qu'il fût, se serait rendu compte cependant, à la simple lecture, des erreurs grossières de cette géographie turque et, en homme prudent, aurait supprimé dans sa copie tout le passage douteux ? Il est piquant de constater en tout cas que, quelques lignes plus loin,

---

(1) WERNER SODERHJELM, *Notes sur Antoine de La Sale et ses œuvres* (Acta Societatis Scientiarum fennicæ), t. XXXII, n° 1. Helsingfors, 1904; cf. p. 36.

à propos de l'ordre de bataille des Sarrasins, le même scribe fait preuve de la même discrétion, sacrifiant les noms de lieux turcs. Cette coupure, venant après l'amputation que l'on sait, ne serait-elle pas à nouveau le signe d'une défiance mise en éveil ? Nous sommes au moyen âge, ne l'oublions pas. La propriété littéraire est un vain mot. Et, de même que l'éditeur de *La Salade* a fort bien pu, ou un copiste, ou même un lecteur du manuscrit qui a servi de base à l'édition imprimée, — les trois hypothèses sont en effet également vraisemblables, — corriger dans le sens scientifique la géographie d'Antoine; de même, le scribe du Med. Palat. n'eût pas cru sortir de son rôle en supprimant, sans autre forme de procès, des données qui lui auraient paru sujettes à caution. Et voilà qui éclaire d'un jour singulier les procédés de tradition en usage autrefois !

Car tout l'intérêt de cette discussion est là. Et l'on s'étonnera moins de voir, tout à l'heure, à propos des manuscrits du second groupe, une main anonyme — c'est en tout cas mon sentiment — poursuivre sur les trois derniers cinquièmes du roman un travail de remaniement amorcé par l'auteur, quand on saura avec quelle désinvolture un simple scribe — et les erreurs de copie du manuscrit de Florence nous autorisent à dire que nous n'avons pas affaire à un aigle — a pu se permettre de transformer, au gré de sa fantaisie, la lettre et parfois l'esprit de son modèle.

Quant au texte du B. N. nouv. acq. fr. 20234 que Raynaud, qui en avait eu connaissance postérieurement à son classement, rangeait dans la famille C-D et qu'il considérait comme la source de la rédaction primitive du manuscrit Barrois (10057\*), — c'est pour cette raison, on s'en souvient, que je l'ai désigné par F\* en l'intercalant dans son tableau, — il représente en effet une leçon en général fort voisine de la version primitive du 10057, dont il dérive d'ailleurs, comme tout le premier groupe. Deux particularités appréciables l'en distinguent cependant, et qui suffisent à réduire à néant la filiation proposée par le savant romaniste.

Après le retour de Saintré du pas d'armes qu'il a victorieusement tenu contre les Anglais, et alors que tous les autres manuscrits, tant du second groupe que du premier, relatent immédiatement l'épisode du combat contre les Italiens, seul le 20234 déplace le récit de ce double duel de Jehan et Boucicaut contre Gallias et Nicollo; et l'aventure du baron de Treſto précède dans ce texte la joute des seigneurs lombards. Simple coquetterie de copiste ? Peut-être. Le fait est, en tout cas, que, pour rendre naturelle cette interversion des deux épisodes, notre homme a su fabriquer des raccords absolument originaux : une preuve de plus de cette liberté que prenaient avec leur modèle les scribes ainsi promus au rang de véritables remanieurs !

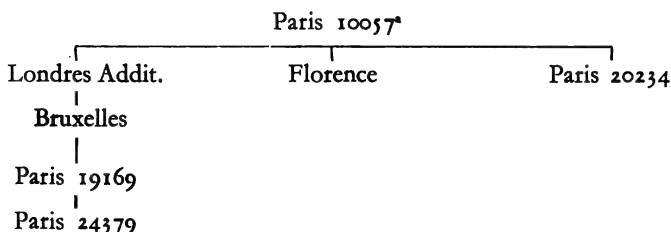
Mais il y a autre chose que ce curieux chassé-croisé. Dans le manuscrit 20234, — et Raynaud avait relevé ce détail, mais sans paraître y attacher beaucoup d'importance, — les chapitres sont coupés tout autrement qu'ailleurs et précédés de titres absolument nouveaux.

Et voilà, n'est-il pas vrai, deux caractéristiques fort intéressantes, et qui confèrent à ce texte une individualité bien marquée ! Copie indépendante de la version de Florence, — la géographie turque étant conforme, dans ce manuscrit 20234, à la leçon traditionnelle, — indépendante aussi, je crois pouvoir l'affirmer, de la famille C-D; œuvre d'un scribe non totalement dépourvu de personnalité, — l'adroite interversion signalée plus haut et surtout le découpage et les intitulés originaux des chapitres en font suffisamment foi, — je rangerais volontiers pour ma part ce dernier texte découvert dans le premier groupe de Raynaud, sous une troisième branche dérivée à son tour de la souche commune que constitue, pour ce groupe, la version primitive du manuscrit Barrois (10057<sup>a</sup>). Qu'il me soit permis de rappeler enfin que le 20234 est amputé de la fin du roman, et qu'une erreur de reliure probablement nous a valu entre les folios 196 et 197 une regrettable lacune.

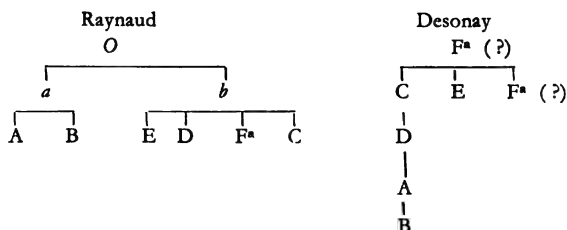
Nous voici donc au bout de l'examen des manuscrits du premier groupe. Je me résume.

De l'archétype, le manuscrit Barrois première version (B. N. nouv. acq. fr. 10057<sup>n</sup>), manuscrit d'auteur, achevé sous la dictée d'Antoine, au Châtelet-sur-Oise, le 6 mars 1455, dérivent quatre textes à peu près identiques : l'Additionnal de Londres, le manuscrit de Bruxelles, celui de Florence et le B. N. nouv. acq. fr. 20234. Je groupe en une famille — Bruxelles dérivant probablement de Londres — les deux premiers de ces quatre textes secondaires, les leçons qu'ils présentent n'offrant pas de divergences appréciables. Quant aux deux autres versions, je les isole respectivement en une deuxième et une troisième branche, vu le caractère étrangement réservé de la géographie turque du Med. Palat. et les deux particularités que j'ai relevées dans le 20234 de Paris. Ces quatre copies datent fort probablement d'une époque encore très proche de la rédaction primitive, soit du troisième quart du xv<sup>e</sup> siècle. Restent les deux abrégés, que Raynaud considérait comme la leçon la plus voisine de l'original. J'ai déjà dit mon opinion sur ce point. Je n'ai rien à y changer. Que ces deux abrégés, évidemment postérieurs, et qu'il faut situer, selon moi, dans les toutes dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, voire même, en ce qui concerne le 24379, au commencement du xvi<sup>e</sup>, que ces peu intéressants raccourcis, dérivés l'un de l'autre, remontent à telle ou telle des versions précitées, la chose n'a guère d'importance en soi. Si nous les rattachons plus volontiers à la famille Additionnal-Bruxelles, c'est qu'un faisceau de constatations, dont nous épargnerons le détail au lecteur, semble parler en faveur de cette filiation.

Et voici maintenant le schéma de ma classification (1) :



(1) Si l'on remplaçait ces indications de provenance par les lettres correspondantes de Raynaud : soit, Paris 10057<sup>a</sup>=F<sup>a</sup>; Londres Addit.=C; Florence = E; Paris 20234 = aussi F<sup>a</sup>; Bruxelles = D; Paris 19169 = A; Paris 24379 = B, voici comment s'opposeraient nos deux tableaux de classement pour les mss. du premier groupe :



Plusieurs conclusions se dégagent de cette comparaison :

La plus importante, la voici : alors que, pour Raynaud, le ms. Barrois n'est intéressant que dans sa version corrigée, par rapport au second groupe donc, à telle enseigne qu'il l'avait tout d'abord écarté de l'examen des mss. du premier groupe, et qu'il a fallu la découverte, postérieure au classement de 1902, du ms. 20234 en qui le savant romaniste crut reconnaître la première version du ms. Barrois, pour qu'il fit à cette version primitive une place entre D et C dans son tableau ainsi complété; pour moi, ce premier état du texte du ms. 10057 est à la base même du classement tout entier, puisqu'il représente, dans toute sa pureté, le premier jet du chef-d'œuvre d'Antoine de La Sale.

Deuxièmement, c'est une erreur de croire que le texte du 20234 soit



## B. DEUXIÈME GROUPE.

Passons maintenant à l'examen du second groupe. Et tout d'abord, quels sont, à proprement parler, les manuscrits qui rentrent dans cette catégorie ?

Pour Raynaud, il y en avait quatre : le Vaticanus, le Cottonien, le B. N. fr. 1506, et enfin le fameux manuscrit Barrois. Pour nous, il n'y en a que trois et demi, ou, plus exactement, trois et deux cinquièmes. Voici pourquoi.

J'ai déjà fait ressortir que le manuscrit Barrois ne portait véritablement de traces de correction que dans sa première partie; le reste, à de fort rares exceptions près, présente un texte conforme à la version commune aux manuscrits du premier groupe, l'épître dédicatoire et la lettre d'envoi en plus. A parler strictement donc, ce manuscrit corrigé, qu'on le considère dans sa version primitive ou dans sa version remaniée, appartient plutôt au premier groupe qu'au second : dans sa version primitive, c'est de toute évidence, puisque, d'après Raynaud lui-même, le texte ancien, presque toujours lisible encore sous les ratures et en dépit des corrections, offre une telle analogie avec celui du 20234 qu'on peut dire de ce dernier, — non sans exagération d'ailleurs, nous l'avons vu; mais enfin la ressemblance existe, et c'est cela seul qui importe ici ! — qu'il représente la première version pré-

---

identique à cette première version du ms. Barrois. J'ai montré en quoi il en diffère. En répétant donc par deux fois, dans mon tableau, la cote F<sup>a</sup>, je ne fais que me conformer aux données fautives de Raynaud. En réalité, le 20234 doit avoir une désignation propre, différente du 10057<sup>a</sup>, tout comme l'Additionnal, le ms. de Bruxelles et celui de Florence.

Et en troisième lieu enfin, les abrégés (A et B), loin de constituer la leçon la plus voisine du texte primitif, leçon qui aurait été conservée dans une famille indépendante de toutes les autres ne sont au contraire que les descendants abâtardis d'une lignée qui remonte directement, comme toutes les autres, au ms. Barrois, c'est-à-dire à l'original.

cisément de ce manuscrit Barrois (et quant à nous, nous savons que le texte primitif du 10057 est à la source de tous les manuscrits du premier groupe); mais pour ce qui concerne la version remaniée elle-même, texte hybride en quelque sorte, n'est-il pas juste de dire qu'elle reste encore plus près du premier groupe que du second, s'il est vrai que les corrections s'arrêtent aux deux premiers cinquièmes du manuscrit, alors que, — et c'est là le point capital, et dont Raynaud n'a pas tenu compte, — dans les trois manuscrits qui appartiennent véritablement au second groupe : le Vaticanus, le Cottonien et le B. N. fr. 1506, la fin du roman, les trois derniers cinquièmes, présentent à leur tour un texte refondu ?

Comment concilier maintenant ces données assez contradictoires en apparence ?

Antoine que l'exemplaire original du manuscrit Barrois (10057<sup>a</sup>) ne satisfait pas, songe à offrir à Jean de Calabre une copie plus soignée, d'une exécution plus parfaite. Il reprend donc son texte primitif, y note des améliorations matérielles, — ce sont les indications calligraphiques marginales : *en chief de lettre noire, en ligne et de lettre vermeille, commencement de chapitre* etc., que nous y lisons encore aujourd'hui, — précise la répartition des différents passages du récit entre les protagonistes : *L'AC-TEUR, LA DAME, SAINTE* etc., et aussi, comme il est naturel au cours de ce travail de révision, apporte çà et là des corrections stylistiques qu'il trace lui-même de son écriture tremblée de vieillard ou qu'il dicte à son secrétaire. M. Champion nous a fait assister à ce "rifacimento". Mais bientôt, las du souci des remaniements de style qui lui donnaient peut-être aussi "moult a besongner", il se contente de relire assez rapidement le premier jet, corrigeant encore à vrai dire, mais exceptionnellement, l'une ou l'autre erreur par trop grossière échappée à la plume du scribe, et bornant désormais son ambition à ces détails purement matériels. Le texte de Paris 10057<sup>b</sup> était né.

C'est celui que nous publions aujourd'hui, puisqu'aussi bien, dans l'état actuel de nos connaissances, c'est le seul dont nous puissions affirmer en toute sécurité qu'il représente la dernière pensée de l'auteur du *Saintré*.

Mais là ne devaient pas s'arrêter les vicissitudes du texte ainsi revu. Et, frappé de l'arrêt brusque des corrections stylistiques au tiers, ou à peu près, du manuscrit Barrois, quelqu'un devait — remanieur professionnel, copiste, simple lecteur, peu importe ! — continuer, sur un manuscrit aujourd'hui perdu, un manuscrit  $x$  que j'intercalerai dans le tableau du second groupe, ce travail interrompu. C'est de ce  $x$  que dérivent, dans mon système, les trois manuscrits du Vatican, de Londres (Cottonien) et de Paris (B. N. fr. 1506).

De quand faudrait-il dater ce remaniement des trois derniers cinquièmes ? La lettre d'envoi du manuscrit 1506 porte la date de 1459. Doit-on nécessairement en conclure que, quatre ans après la publication du roman, le texte avait déjà subi cette refonte complémentaire dont je viens de parler ? Je ne le pense pas. Pour se rendre compte du peu de valeur chronologique de ces dates copiées par les scribes, il suffit de se reporter aux trois textes que nous possédons des manuscrits du second groupe. Alors donc que le B. N. fr. 1506 est daté du 25 septembre 1459 (Genappe en Brabant), le Vaticanus conserve l'indication traditionnelle du 6 mars 1455 (Châtelet-sur-Oise), cependant que le copiste du Cottonien, d'ordinaire si avisé, — nous le montrerons bientôt, — s'oublie au point de négliger le *cinquante* dans sa transcription de la même date 1455, aboutissant ainsi à ce fallacieux résultat d'antidater d'un demi-siècle le chef-d'œuvre d'Antoine de La Sale. De ce que la lettre d'envoi du manuscrit 1506 soit datée de 1459, il ne faut donc pas conclure, je le répète, que la version qu'elle accompagne remonte à cette année-là.

Voici comment je conçois les choses. Le manuscrit Barrois — j'en reviens toujours à ce pivot — doit être resté entre les

maines d'Antoine jusqu'à son dernier jour (1). Mais pourquoi ne pas supposer que sur une copie prise à Genappe, en 1459, de ce texte encore incomplètement corrigé et que l'auteur emportait dans ses déplacements comme son œuvre de prédilection, copie que le scribe aurait datée du jour de l'achèvement de son travail, — le fait en soi n'a rien d'étonnant, — un remanieur aurait poursuivi, à quelques années de distance, et en tout cas après la mort d'Antoine, le travail de refonte stylistique signalé par le scribe de Genappe comme interrompu au tiers du manuscrit ? C'est à cette copie remaniée aujourd'hui perdue, le manuscrit  $\times$  dont j'ai parlé tout à l'heure, que remonterait notre actuel manuscrit 1506; et la date de 1459 et la localisation en Brabant n'auraient pas d'autre signification (2). Quant aux deux versions du Vaticanus et du Cottonien, indépendantes — la confrontation des textes le prouve — de celle du 1506, elles dériveraient d'une autre copie, plus soignée, de ce remaniement anonyme,  $\times$ , où le scribe aurait rétabli, par traditionalisme, la date et la localisation généralement reçues (1455, Châtelet-sur-Oise).

Mais il serait temps de dire un mot de chacun des trois manuscrits de ce second groupe.

Celui du Vatican, tout d'abord. Je l'ai collationné très soigneusement avec la première version. Complet d'un bout à l'autre, le texte témoigne, par un réel souci de correction, de l'in-

---

(1) Le fait, déjà signalé par Raynaud, que certaines corrections et additions qu'il nous propose (en assez petit nombre, soit 1 mais il y en a) ne se retrouvent nulle part ailleurs, rapproché de cette autre constatation qu'il n'a été tenu aucun compte dans les mss. du second groupe des indications calligraphiques de l'auteur, nous confirme encore dans notre opinion : à savoir, que la version corrigée que nous y lisons constitue bien un "dernier état" du texte original. Rappellerai-je encore la présence sur le dernier feuillet de la signature de Marie de Luxembourg, signe quasi évident que le ms. n'était pas sorti de la maison du comte de Saint-Pol ?

(2) Et, à ce propos, qui sait si le premier feuillet interpolé dans le ms. 1506 ne faisait pas partie de ce remaniement perdu ?

telligence du copiste. C'est, à mon avis, la meilleure leçon que nous possédions du dernier état connu du *Saintré*.

Pour ce qui concerne le manuscrit Cottonien, je n'ai pas eu le loisir de l'examiner aussi minutieusement. J'ai cependant eu à cœur de voir de près tous les passages douteux. Mon impression est que nous avons affaire, ici également, à un texte très soigneusement établi (1), fort proche d'ailleurs de celui du Vaticanus. De cette méticulosité du scribe nous avons une preuve curieuse dans les corrections de la préface. On se rappellera peut-être avoir lu, dans la description du manuscrit Barrois, comment Antoine de La Sale, ayant renoncé à son projet primitif d'offrir à Jean d'Anjou deux volumes, avait biffé dans son épître dédicatoire du premier la phrase qui en annonçait un second, mais comment aussi il avait négligé, plus loin, de supprimer une ligne devenue inutile : *en deux livres pour les porter plus aisément*, et de substituer *trois* à *quatre* devant les mots *beaux traitiez*. Les copistes du manuscrit 1506 (2) et du Vaticanus ont reproduit servilement ces erreurs. Seul, le scribe du Cottonien a eu l'intelligence de gratter le mot *quatre* qu'il a remplacé par *deux*, pas par *trois* : car, ayant laissé subsister, lui aussi, le membre de phrase : *en deux livres...*, il avait cru plus logique de ne copier en effet que deux histoires, *Saintré* et *Floridan*, quitte à supprimer, à la fin de son exemplaire, la troisième, l'*Addition extraite des Chroniques de Flandres*. Rappelons cependant que, malheureusement, cette version de Londres présente une lacune d'un feuillet.

Quant au manuscrit 1506, copie rapide de la fin du xve siècle semble-t-il, son texte est nettement inférieur aux deux autres ; et

---

(1) La toilette extérieure de ce superbe ms., probablement destiné à la " librairie " d'un prince, nous invite déjà d'ailleurs à conclure dans ce sens.

(2) Quand je parle de l'épître dédicatoire du ms. 1506, il s'agit — ne l'oublions pas — de ce premier feuillet, d'un autre papier et d'une autre écriture que le restant de la copie, interpolé en tête du ms. C'est donc au scribe qui a établi ce f° initial, et à lui seul, que s'adresse mon observation.

les tentatives de correction de Guichard ne l'ont pas toujours amélioré.

J'estime donc que c'est sur la famille Vaticanus-Cottonien qu'il faudrait rétablir la version du second groupe, dite version "allongée".

Mais en quoi consiste donc, à proprement parler, la différence entre les deux groupes ? Tout d'abord, il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ces dénominations : version "courte", version "allongée". En réalité, les manuscrits du premier groupe ne diffèrent pas sensiblement de ceux du second en ce qui regarde l'étendue du texte. S'ils sont peut-être un peu plus courts, c'est que l'épître dédicatoire et la lettre d'envoi ne s'y trouvent pas (exception faite pour le 10057\*), non plus que les indications *L'ACTEUR*, *LA DAME*, *SAINTRE*. Ajouterai-je que bon nombre de textes latins des chapitres pédagogiques ne sont traduits que dans les manuscrits du deuxième groupe ? Mais, pour ce qui est du récit lui-même, il serait en vérité assez difficile de préciser de quel côté se trouve la version la plus étendue, pour l'excellente raison que, tantôt ce sont les manuscrits du premier groupe qui présentent une leçon plus longue, tantôt c'est l'inverse qui se produit.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à l'aune qu'il convient de mesurer la distance qui sépare les deux versions. La différence essentielle, il faut la chercher dans le style. Le roman, identique dans son affabulation, a subi, du texte primitif du manuscrit Barrois à celui du Vaticanus par exemple, des remaniements d'ordre stylistiques assez profonds que pour que l'on puisse parler d'une véritable refonte.

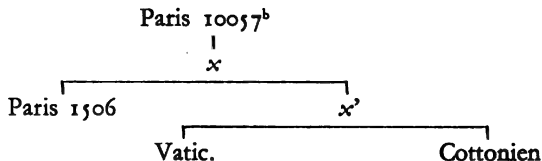
Remaniements judicieux ? refonte heureuse ?... La question est d'autant plus délicate que, dans mon système, deux plumes différentes ont collaboré à ce travail : celle de l'auteur, pour les deux premiers cinquièmes, celle d'un continuateur anonyme, pour la dernière partie. Il conviendrait, pour y répondre, d'aban-

donner le terrain de la discussion théorique et, les deux — je devrais dire les trois — états successifs du texte en main, confrontant l'un avec l'autre, non pas cinq, non pas dix, mais cent, mais mille passages peut-être, de se laisser gagner peu à peu par une de ces convictions fortes qui se dégagent, mieux que de toute argumentation extrinsèque, de la subtile leçon des textes vivants. Je me contenterai donc d'indiquer ici mon impression personnelle. Le texte remanié, même dans le "rifacimento" d'Antoine, mais surtout dans les retouches de la fin, s'il a gagné en clarté, en élégance parfois, et, pour tout dire, en correction, a perdu certainement en franche et drue spontanéité. Ce ne serait pas l'unique exemple d'ailleurs qu'un écrivain, — et, à plus forte raison, un remanieur étranger à la version primitive, — à trop vouloir figoler un texte, lui eût enlevé quelque chose de cet inimitable accent d'originalité qui distinguera toujours le premier jet des patientes corrections ultérieures.

Il me resterait à établir le classement, fort peu compliqué d'ailleurs, de ces manuscrits du second groupe.

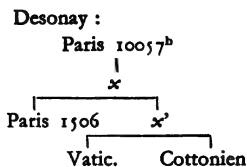
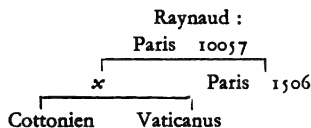
Soit 10057<sup>b</sup>, c'est-à-dire le manuscrit Barrois corrigé par Antoine, l'ancêtre commun de cette famille. De 10057<sup>b</sup> dériverait une copie aujourd'hui perdue, que nous daterions de Genappe (1459). A cette copie  $\alpha$ , remaniée par un continuateur anonyme, remonteraient : d'une part, le manuscrit 1506, et d'autre part, la famille Vaticanus-Cottonien, par l'intermédiaire d'une copie secondaire plus soignée,  $\alpha'$ , et qui aurait rétabli la date (1455)

et la localisation (Châtelet-sur-Oise) traditionnelles. Et nous obtiendrions donc le graphique (1) :



Reportant maintenant ce tableau à côté du précédent, nous arrivons au classement complet que voici, le manuscrit Barrois étant donc doublement chef de file : dans sa version primitive

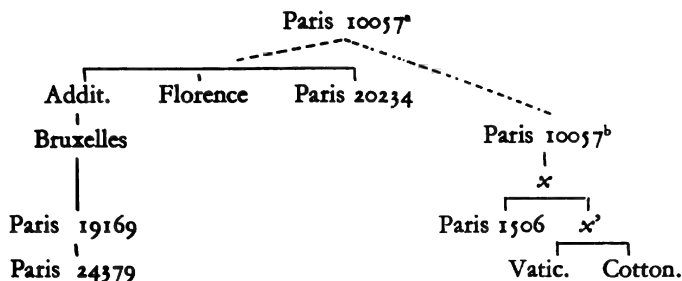
(1) Que si l'on voulait maintenant se rendre compte, comme tout à l'heure, des différences entre ce classement du second groupe et celui de Raynaud, il suffirait d'établir la confrontation suivante :



A première vue, les divergences paraissent peu appréciables. Elles sont très importantes cependant. Et c'est ce que nous constatons, quand nous voulons unifier, comme pour le premier tableau, d'après le système d'initiales adopté par Raynaud, les désignations des mss. De même en effet que nous nous heurtions précédemment à cette difficulté d'une désignation commune ( $F^a$ ) pour la première version du ms. Barrois (10057<sup>a</sup>) et le texte du B. N. nouv. acq. fr. 20234, alors que — nous l'avons montré — les leçons ne concordent pas absolument; de même ici, nous sommes arrêtés devant un obstacle insurmontable: à savoir, que Raynaud ne classe, en réalité, qu'un seul texte du ms. Barrois, le "rifacimento", celui que j'ai baptisé quelque part  $F^b$ , alors que, pour nous, l'une et l'autre des deux versions successives de ce ms. Barrois,  $F^a$  et  $F^b$ , méritent également de retenir l'attention. Il nous faudrait donc, sous peine de tomber dans le chaos, renoncer délibérément à ce système périmé et donner aux 10 mss. de nouvelles initiales, mieux en rapport avec les résultats de notre enquête.



(10057<sup>a</sup>), des manuscrits du premier groupe; dans sa version corrigée par Antoine (10057<sup>b</sup>), — mais incomplètement, il faut le souligner, — des trois textes du second groupe :



L'importance capitale de ce précieux manuscrit Barrois ainsi mise en lumière, nous pouvons conclure que le texte corrigé qu'il nous présente nous permet de lire enfin la dernière version indubitablement authentique du *Petit Jehan de Saintré*.

---

Nous obtiendrions alors les données suivantes, par exemple : soit A, le ms. Barrois (B. N. nouv. acq. fr. 10057), ms. d'auteur; la première rédaction, source immédiate du premier groupe, nous l'appelons A<sup>a</sup> ; la version corrigée, source indirecte du second groupe = A<sup>b</sup> ; Londres Addit. = B; Bruxelles qui en dérive = C; Florence = D; B. N. nouv. acq. fr. 20234 = E; quant aux abrégés (B. N. fr. 19169 et 24379), nous leur réserverions volontiers les minuscules a et b; dans le deuxième groupe, B. N. fr. 1506 = F; Vaticanus = G; Cottonien = H.

Mais ne serait-ce pas là compliquer les choses encore ? Nous nous en tiendrons donc au tableau ci-après qui a le mérite d'ailleurs, en "situant" plus exactement chacun des mss. par la cote de provenance, de frapper davantage l'esprit du lecteur.

### 3. FORTUNE DE L'ŒUVRE



N mot encore de la fortune du chef-d'œuvre d'Antoine de La Sale.

Le roman du *Petit Jehan de Saintré* fut imprimé, pour la première fois, à Paris, le 15 mars 1517 (1518 nouv. st.), chez Michel le Noir (1).

C'est le manuscrit 1506 B. N. fonds fr., alors catalogué sous la cote 7569, qui a servi de base à cette édition gothique in-folio, laquelle contient donc, outre l'épître dédicatoire et la lettre d'envoi, l'histoire des amants malheureux, Floridan et Eluide, et l'Addition extraite des Chroniques de Flandres. La collation a été fort peu soignée d'ailleurs; et le texte fourmille de fautes de lectures et de contresens, provoqués le plus souvent par d'intempestifs bourdons.

Guichard et, après lui, Hellény citent ensuite une seconde édition, de 1520, inconnue de Brunet. Pour Gaston Raynaud, la deuxième édition serait celle de Jehan Trepperel, petit in-4<sup>o</sup>, sans date, et que Brunet dénonce comme ayant été quelquefois datée arbitrairement de 1528, à cause du chiffre que porte le titre, et qui indique le nombre des cahiers. Ce serait donc à tort qu'on distinguerait l'édition Trepperel de celle de 1528 : les deux n'en font qu'une, sans date précise, mais qu'il faudrait placer entre 1517 et 1523.

La troisième édition gothique, toujours dans la chronologie de Raynaud, aurait paru en effet en 1523, le 20 juin, chez Philippe le Noir (in-4<sup>o</sup>).

Viendrait enfin une quatrième et dernière, du 5 mai 1553 (2), tirée sur les presses de Jean Bonfons (petit in-4<sup>o</sup>).

---

(1) La B. N. possède, en exemplaire unique des éditions gothiques, ce texte imprimé de 1517.

(2) Et non pas 1533, comme l'ont écrit Guichard et Hellény.

Ces trois éditions subséquentes — de Jehan Trepperel (1517-1523), de Philippe le Noir (1523) et de Jean Bonfons (1553) — ne sont du reste que des réimpressions non corrigées du texte fautif de 1517.

En 1724, Gueulette publia le roman d'Antoine de La Sale (1) d'après un exemplaire de l'édition gothique de 1523 (Philippe le Noir). Au point de vue de l'autorité du texte, comme le nouvel éditeur n'a pas consulté le manuscrit qui sert de base à toutes les éditions gothiques, sa version, qui remonte donc à celle de 1517, présente évidemment les mêmes lacunes et les mêmes erreurs que cette impression princeps. Quant aux renseignements documentaires et historiques contenus dans l'avertissement et dans la préface, ils n'apportent aucune lumière sur les questions essentielles. De la personnalité de l'auteur, en particulier, Gueulette ne sait absolument rien, sinon qu'Antoine dut être un "homme de qualité", attaché à la maison de Lorraine. Les notes "critiques, historiques, et cronologiques" — elles seraient dues à la plume de M. de Gueudeville (2) — se réduisent également à fort peu de chose : quelques étymologies et traductions, l'une ou l'autre référence, et, exceptionnellement, de timides tentatives de correction.

A quelque cent ans d'intervalle, en 1830 exactement, la maison Firmin Didot imprime en caractères gothiques, par les soins de Lami-Denoizan, une *Histoire et Cronique du Petit Jehan*

---

(1) GUEULETTE, *L'Histoire et plaisante Cronique du Petit Jehan de Saintré, de la jeune dame des Belles Cousines sans autre nom nommer. Avecques deux autres petites hisloires de messire Floridan et de la Belle Elluide, et l'Extrait des Croniques de Flandres*. Ouvrage enrichi de Notes critiques, historiques et cronologiques, d'une Préface sur l'origine de la Chevalerie et des Anciens tournois, et d'un Avertissement pour l'intelligence de l'Histoire. Paris, Morel, 1724; 3 tomes, in-12°.

(2) Cf. *Ducatianna*, p. 38.

de *Saintré* (1), prétendument collationnée sur les manuscrits de la Bibliothèque Royale — on en connaissait trois, à cette époque — et sur les éditions de 1517 et de 1553, — lesquelles sont parfaitement identiques d'ailleurs et dérivent, nous le savons, d'un de ces trois manuscrits. Comme Guichard l'a fait remarquer (2), il faut bien se garder de prendre trop à la lettre cet avertissement d'apparence sérieuse. L'éditeur s'est contenté de collationner neuf passages sur l'unique manuscrit 1506 (anc. 7569), base de toutes les éditions gothiques; ces neuf passages, il les indique à la fin du volume. Quant aux deux autres manuscrits, c'est à peine s'il doit les avoir ouverts. Non seulement en effet il commet une erreur de référence, parlant du n° 512, alors qu'il s'agissait en réalité du 445 (3) mais — ce qui est beaucoup plus grave — il affirme sans sourciller, dans sa notice bibliographique, que les trois manuscrits du *Petit Jehan de Saintré* qui reposent à la Bibliothèque Royale, sont " parfaitement conformes pour le texte " (p. 25). Or, en réalité, comme nous avons eu l'occasion de nous en rendre compte par la brève étude que nous avons consacrée au procédé d'abréviation du copiste dans les manuscrits 19169 et 24379 (anc. St-Germ. 1676 et Sorbonne 445), " ces trois manuscrits représentent deux leçons tellement dissemblables, qu'on y chercherait vainement deux pages parfaitement conformes " (4). A l'exception donc des neuf passages collationnés, l'édition Firmin Didot, de 1830, n'est, encore une fois, qu'une reproduction servile de l'impression princeps.

Treize ans plus tard, en 1843, Guichard allait enfin donner

---

(1) *Histoire et Cronique du Petit Jehan de Saintré et de la Jeune Dame des Belles Cousines sans autre nom nommer*, collationnée sur les mss. de la Bibliothèque Royale et sur les éditions du xvi<sup>e</sup> siècle. Paris, Firmin Didot, 1830.

(2) GUICHARD, *op. cit.*; p. XXVI.

(3) Cette erreur pourrait s'expliquer, à vrai dire, par la présence, sur une des premières feuilles de garde, d'un n° 512.

(4) GUICHARD, *op. cit.*; p. XXVII.

un texte qui, s'il n'est guère encore au point, puisqu'aussi bien l'éditeur ne connaît, lui aussi, que les trois manuscrits de la Bibliothèque Royale, marque cependant un grand progrès sur les tentatives précédentes. C'est toujours l'actuel manuscrit 1506 qui a servi de base; mais, cette fois, les leçons ont été collationnées avec soin, d'un bout à l'autre bout, et l'on peut dire que, sous ce rapport, le travail de Guichard témoigne d'une scrupuleuse exactitude. Lorsque ce manuscrit de base lui paraissait offrir une lacune ou un sens douteux, l'éditeur a cru pouvoir le corriger en prenant pour guides les deux autres manuscrits — les abrégés — qu'il avait à sa disposition, et aussi le texte de l'édition gothique. On est en droit de se demander d'ailleurs en quoi ce texte bourré de fautes et dérivé, mais Dieu sait comme ! du manuscrit 1506 précisément, a bien pu lui être de quelque secours dans ce travail de correction ! Précédée d'une préface consciencieuse, enrichie d'une série de notes critiques et d'un bon glossaire, cette édition octogénaire, qui mérite à coup sûr l'estime du public lettré, n'a plus subi de modifications importantes jusqu'à nos jours.

La version d'Hellény n'est — je l'ai déjà dit — qu'une reproduction textuelle de Guichard; et il en va de même — nous le savons aussi — pour ce qui concerne la récente publication de *La Renaissance du Livre*. Je ne reviendrai pas ici sur ces détails connus.

Si l'édition critique définitive du *Petit Jehan de Saintré* s'est fait attendre si longtemps, ce n'est pas cependant que le chef-d'œuvre d'Antoine de La Sale n'ait piqué, au cours des âges, bien des curiosités, soulevé bien des controverses.

Le nombre des manuscrits parvenus jusqu'à nous (dix) et les trois réimpressions de l'édition gothique attestent déjà la vogue du roman dans le premier siècle qui suivit son apparition (1456-1553).

En 1584, le *Petit Jehan de Saintré* est signalé dans la Bi-

*bibliothèque françoise* de La Croix du Maine (1); l'auteur y est donné comme secrétaire du duc de Calabre et de Lorraine, et de René, roi de Sicile (2).

Vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, deux écrivains dauphinois, Guy Allard (3) et Nicolas Chorier (4), trompés probablement par les nombreuses signatures que nous avons relevées sur la page de garde du manuscrit 19169, attribuaient le roman d'Antoine de La Sale à Claude de Ponnat, chanoine de Gap.

Mais c'est surtout au xviii<sup>e</sup> siècle que les allusions deviennent fréquentes.

En 1715, le *Menagiana* (5), qui connaît l'édition de 1523, cite exactement le nom de l'auteur.

Le Père Lelong, dans sa *Bibliothèque historique* (6) (1719), énumère trois autres éditions : celles de 1528 et de 1553, et la première, qu'il date abusivement de 1513.

Gueulette, dans la préface de son édition, ayant fait des conjectures hardies sur l'identité des différents personnages du roman, le *Journal des Savans* (juillet 1724) réfute ces fantaisies, et publie en même temps une analyse du chef-d'œuvre d'Antoine dont il loue les qualités de style et les connaissances héraldiques; l'auteur de l'article souhaiterait que "cette édition [de

---

(1) Cf. p. 21.

(2) Cette allégation est "rectifiée" plus tard dans le commentaire de La Monnoye qui s'exprime ainsi : "Les paroles de La Croix du Maine touchant la qualité de cet Auteur étant un peu confuses, j'ai voulu les rectifier dans le *Menagiana* (p. 237) du tome I, où, parlant d'Antoine de La Sale, je l'ai qualifié secrétaire de Jean d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, fils de René...". Cf. DU MAINE ET DU VERDIER, *Bibliothèque françoise* de Rigoley de Juvisy, 1772-3, I, p. 51.

(3) Cf. *Nobiliaire du Dauphiné*, 1671, p. 278.

(4) Cf. *Le Nobiliaire de la province de Dauphiné*, 1697, III, p. 455.

(5) Cf. t. I, p. 237.

(6) Voyez le n<sup>o</sup> 32.063, et non pas 13.824 comme il est dit, par erreur, dans le commentaire de La Monnoye.

Gueulette] fût mieux imprimée, et qu'outre cela l'Editeur eût pris soin d'y faire observer exactement l'ancienne orthographe de l'original " (1).

Ce sont un peu des jugements du même genre que l'on retrouve dans le *Ducatianna*, de 1738 (2). L'auteur se livre à quelques remarques concernant les notes de l'édition de 1724. C'est ainsi que, pour lui, le baron polonais vaincu par Saintré, le seigneur de Loissellench, serait un Leczinski, ancêtre du roi Stanislas, père de la femme de Louis XV.

En 1771, Fevret de Fontette, dans sa nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* (3), est plus sévère. Ce qui le choque surtout, c'est le manque de vérité historique dans ce roman : l'auteur ne rassemble-t-il pas à un tournoi dont il fait le récit " des seigneurs qui étaient morts cent ans auparavant " ? Aussi Fontette ne parvient pas à comprendre l'engouement du public pour un ouvrage qui ne contient de curieux, en somme, que " des blazons et des noms de quelques seigneurs de ce temps-là " ! Tout comme Gueulette, il est intrigué par la personnalité véritable de Belle Cousine; mais, alors que l'éditeur de 1724 identifiait l'héroïne du roman à Marie, veuve d'Alphonse I<sup>er</sup> d'Aragon, fille aînée de Jeanne, reine de Navarre, pour lui, Belle Cousine serait plutôt la fille cadette de Jeanne de Navarre et de Charles le Mauvais, Jeanne d'Evreux, femme de Jean V, comte de Montfort et duc de Bretagne, mariée ensuite à Henri IV, roi d'Angleterre.

En janvier 1780, la *Bibliothèque des Romans* publie, sous la signature du comte de Tressan, un admirateur fanatique doublé, hélas ! d'un travestisseur malheureux de la littérature médiévale,

---

(1) Cf. p. 470.

(2) Cf. pp. 34-39.

(3) Cf. t. III, n° 32.063. — M. Söderhjelm, à qui j'emprunte la majeure partie de ces indications bibliographiques, date cet ouvrage de 1777 : simple coquille typographique, sans doute.

un rajeunissement abrégé du *Saintré* (1). Bien qu'il ne nomme pas expressément Antoine de La Sale, le remanieur professe cependant une vive admiration pour le texte original du vieux roman dont il recommande chaudement la lecture; ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de malmener, ici encore, son modèle. Non seulement le ton du récit est tout imprégné de l'esprit frivole, voire même un tantinet grivois, du XVIII<sup>e</sup> siècle; non seulement le remanieur intervient beaucoup trop souvent dans la narration sous forme de réflexions personnelles; mais il va jusqu'à modifier, de sa propre autorité, le dénouement d'Antoine, et cela pour éviter au lecteur — c'est du moins l'excuse qu'il invoque — le scandaleux spectacle d'une "vengeance impardonnable" (sic): Saintré se contentera donc de montrer à ma dame, en cachette, un tout petit bout de la fameuse ceinture bleue!

Coïncidence frappante! En même temps que paraissait ce rajeunissement, les éditeurs des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* se proposaient précisément de publier un extrait du *Petit Jehan*; mais, "M. le Comte de Tress\*\*\*" les ayant prévenus, ils se voient forcés de renoncer à leur projet (2).

Tout sacrilège qu'il nous paraisse aujourd'hui, le remaniement fantaisiste de 1780 fut très bien accueilli du public, il faut le reconnaître. On dut le réimprimer plusieurs fois; et, si nous en croyons Raynaud (3), c'est encore ce texte qui aurait servi de base à l'analyse assez complète qu'a donnée du *Saintré*, un siècle plus tard, le compilateur Charles Louandre, dans ses *Chefs-d'œuvre des conteurs français* (4).

---

(1) *Histoire du Petit Jehan de Saintré et de la Dame des Belles Cousines*, extraite de la vieille Chronique de ce nom par M. de Tressan. — Le texte que j'ai consulté est une réimpression de 1791 (Didot jeune), ornée de figures en taille douce, par Moreau le Jeune.

(2) Cf. X, t. E, 1780, p. 41.

(3) Cf. *Romania* XXXI, art. cit., p. 544.

(4) Cf. 1<sup>re</sup> partie, 1875, pp. 126-178.



Une autre preuve de l'intérêt qu'on prenait aux aventures du petit Jehan, au lendemain de la publication du comte de Tressan, M. Söderhjelm la chercherait volontiers dans l'existence d'une complainte bouffonne de S.-P. de Mérard Saint-Just, — et non pas Mérard de St-Just, — intitulée *Le Petit Jehan de Saint-Just et la Dame des Belles Cousines*, et qui parut l'an VI (1) avec quelques autres chansons (2). C'est, sur un ton qui voudrait être railleur et sur l'air de *Ma b'roucke s'en va-t-en guerre*, un résumé burlesque du récit en prose (3).

---

(1) La parodie est datée de 1777. Je soupçonne cependant le chansonnier d'avoir antidaté ses couplets, l'influence du remaniement de la *Bibliothèque des Romans* s'y faisant sentir en plus d'un endroit.

(2) S.-P. DE MÉRARD ST-JUST, *Le Petit Jehan de Saint-Just et la Dame des Belles Cousines*, romance; suivie de celle de Gérard de Nevers et d'Euriant, sa mie, et autres chansons. Paris, an VI.

(3) M. Söderhjelm cite quelques strophes de cette pantalonnade fort médiocre d'ailleurs. Voici, à titre documentaire, et pour donner une idée de l'esprit (?) de l'auteur, le passage relatant le "changement d'humeur" de Belle Cousine :

Tandis qu'à guerroyer,  
Amant, brave guerrier,  
Sire Jehan s'évertue,  
Sa princesse éperdue  
Une mître cornue  
Ajoute à son cimier.

A gros bénéficié,  
Abbé de son moustier,  
Moine à large carrure,  
Disciple d'Epicure,  
Eléonore\* est hoc.

Il est l'honneur du froc.  
Aussi ferme qu'un roc,  
Damp Abbé pousse à douze... etc.

\*Eléonore est le nom que prête de Mérard Saint-Just à l'anonyme Belle Cousine.

Guichard affirmait dans sa préface, que, quelque vingt années auparavant, aux environs de 1820 donc, *Saintré* aurait été mis en vaudeville sur deux théâtre de Paris. Et effectivement M. Söderhjelm avait trouvé, dans le *Catalogue Soleinne*, la mention d'une *Dame des Belles Cousines*, d'un certain Achille Dartois de Bournonville, laquelle aurait été représentée en 1823. J'ai eu entre les mains cette piécette en un acte, jouée le 17 mai 1823, — c'est bien exact, — sur la scène du Vaudeville (1). Farcie de couplets d'un style très douteux, l'œuvre de Dartois ne s'inspire que médiocrement du récit d'Antoine de La Sale.

L'action se passe chez la duchesse de Metz, jeune veuve (Belle Cousine). Les personnages principaux sont, outre l'héroïne et Saintré, dame Catherine, sorte de duègne, — rôle comique, — et Julie, attachées à la duchesse, Isabelle, dame de la duchesse (l'auteur établit, on le voit, une distinction entre les suivantes, distinction nécessitée par le déroulement original de son intrigue); et, du côté des hommes, Gérard, page, amant d'Isabelle, et le chevalier Constant, gouverneur des pages et amant de dame Catherine, — un autre rôle comique, parallèle au premier. Tout l'intérêt, qui est fort mince, se concentre sur la scène de l'interrogatoire de Jehan par Belle Cousine, en présence des dames d'abord, en tête à tête ensuite; du moins la duchesse croit-elle à un tête à tête, alors qu'en réalité Gérard, l'autre page, écoute toute la conversation, dissimulé sous un canapé. Le dénouement est pour le moins imprévu. Belle Cousine, veuve depuis trois ans, doit épouser le vainqueur d'un tournoi qui se déroule ce jour-là. Saintré et Gérard, enflammés d'ardeur par les discours de la chevaleresque princesse, se présentent sur les lices, déguisés en paladins inconnus; ils triomphent de tous leurs ad-

---

(1) ACHILLE DARTOIS, *La Dame des Belles Cousines*, vaudeville en un acte, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 17 mai 1823. Paris, M<sup>me</sup> Huet, 1823.

versaires et voient leur flamme couronnée : Saintré épousera la duchesse, Isabelle accueillera Gérard. Mais, je le répète, à part quelques répliques du dialogue, l'auteur n'a guère emprunté à Antoine que les personnages et le cadre des premières scènes du vieux roman.

M. Söderhjelm cite encore, au nombre des avatars du *Petit Jehan de Saintré*, la traduction anglaise faite par Alexandre Vance, en 1862 (1); dans son admiration pour son modèle français, le traducteur va jusqu'à soutenir — hypothèse fantaisiste, semble-t-il bien — que Walter Scott se serait servi de l'œuvre du xv<sup>e</sup> siècle pour écrire son *Waverley*.

Dans ces cinquante dernières années enfin, le *Petit Jehan de Saintré* a subi, de la part de la critique, un examen, trop souvent fragmentaire sans doute, mais toujours fort sympathique et parfois très perspicace. C'est à MM. Gossart (2) et Nève (3), deux érudits belges, et, plus tard, aux travaux consciencieux de MM. Raynaud (4), Söderhjelm (5), Carl Haag (6), G. Doutre-

---

(1) SODERHJELM, *Notes sur A. de L. S...*, *op. cit.*; p. 111.

(2) ERNEST GOSSART, *Antoine de La Salle. Sa vie et ses œuvres inédites*, cf. *La Bibliophile belge*, 1871 (6<sup>e</sup> année), pp. 5-17, 45-56, 77-88. — Il a paru de cette étude, en 1902, sous le titre *Antoine de La Sale. Sa vie et ses œuvres*, une 2<sup>e</sup> édition, chez Lamertin, à Bruxelles.

(3) JOSEPH NÈVE, *Antoine de La Salle. Sa vie et ses ouvrages*, d'après des documents inédits (suivi du Réconfort de M<sup>me</sup> de Fresne, du Paradis de la reine Sibylle etc. p. A. de La Sale, et de fragments et documents inédits). Paris, Champion; Bruxelles, Falk fils, 1903.

(4) GUSTAVE RAYNAUD, cf. *Romania*, XXXI et XXXIII, *artt. cit.*

(5) WERNER SODERHJELM, *Notes sur Antoine de La Sale et ses œuvres*, *op. cit.* — Cf. aussi *La Nouvelle française au XV<sup>e</sup> siècle*. Paris, Champion, 1910 (Bibliothèque du xv<sup>e</sup> siècle, t. XII).

(6) CARL HAAG, *Antoine de La Sale und die ihm zugeschriebenen Werke* (Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen). Braunschweig, 1904; pp. 101-135 et 315-351.

pont (1), Labande (2), Bronarski (3) — j'en passe — que nous devons aujourd'hui la constitution d'une véritable " littérature " sur le roman d'Antoine de La Sale. Puisse cette édition, en comblant une lacune que tout le monde s'accordait à déplorer, contribuer, pour sa modeste part, à ressusciter le vrai visage d'un grand écrivain dans le miroir d'une belle œuvre !

---

(1) GEORGES DOUTREPONT, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*. Paris, Champion, 1909 (Bibliothèque du xv<sup>e</sup> siècle, t. VIII).

(2) L.-H. LABANDE, *Antoine de la Salle. Nouveaux documents sur sa vie et ses relations avec la maison d'Anjou*. Cf. Bibliothèque de l'École des Chartes, 1904, t. LXV, pp. 55-100 et 321-354.

(3) ALPHONSE BRONARSKI, *Le Petit Jehan de Saintré*. Une énigme littéraire (contribution aux études sur Antoine de la Sale). Florence, Olschki, 1922.



## VARIANTES

### 1. CHOIX DE LEÇONS DU MS. BARROIS (PREMIÈRE VERSION)

Nous donnons ici un aperçu des variantes qui distinguent la version primitive du B. N. nouv. acq. fr. du "rifacimento" dont on vient de lire le texte. Il s'agit de ces variantes stylistiques, orthographiques aussi parfois, qui intéressent presque exclusivement — nous le signalons ailleurs — les deux premiers cinquièmes du ms. Quant aux divergences "calligraphiques", nous croyons inutile d'en fournir des exemples : elles ne portent que sur des détails de présentation matérielle (couleur de l'encre, répartition des alinéas, etc.). Je note enfin, une fois pour toutes, que les indications L'ACTEUR, LA DAME, SAINTRE etc., servant à désigner les protagonistes du récit, manquent dans la première version de notre manuscrit.

9, 21 *Après belle chose à voir l'épître liminaire ajoutait* Et le deuxieme (*ces trois mots en rouge*) livre traictera des tresloyalles amours de Mademoiselle Vyenne d'Allençon et de Paris de Rousillon, comme les plus martirs d'amours que je aye leu ne oy dire; auquel je besongne tant tant (*sic*) comme je puis, pour obeir a vosdictes prieres, que entre tous aultres seigneurs, comme dit est, me sont entiers commandemens.

15,4-5 *cessera vostre dueil ?* "; et elle leur respondit qu'il cesseroit le tresbenoit et derrain jour que elle morroit.

21, 21-25 *Toute la phrase* Et quant... *jusqu'à plourer a été refaite sur un texte qu'on peut approximativement rétablir comme suit :*  
Mais de ce sy trescrueulx congié, le povre Saintre, qui ne pensoit

pas mains que de estre deshonoré, se prist a plourer merueilleusement.

32, 16-18 C'est a dire... *et toute la traduction manque* — 22-24 Adfin que... *jusqu'à despiters manque*.

48,1 cœurs — 6-7 et de tous les aultres *manque* — 14... dont ou premier... — 18... et la grace... — 20-21... dame de honneur sera bien la non pareille des aultres dames de bien — je appelle... — 23-24... veullent amours, droit et nature que...

73,1-2... contrediseurs, de tant croist elle plus et se eslieve. Et ad... — 4 C'est a dire... *et toute la traduction manque* — 7... trop perilleuse chose est. — 8 de bouche et *manque* — 14... estre muet (?), puet... *La leçon muet est douteuse* — 17 quelle qu'elle soit... — 18... l'en parle...

80,7-12... dictes, qu'il en soit bien content et qu'il les vous doinst bien acomplir". Madame luy dist encores : " Allez, maistre ! allez ! Encores n'estes vous pas quictes ! une aultre fois nous parlerons a vous ! " — 14-15 et heüst pris son piteux congié *manque* — 22-24... long parler ennuia (?) pour le tallent du dormir. Et cy... *Le a de ennuia est douteux*.

85,14-15... veoir". Madame qui ne cessoit de le guinoyer, lors entreurent... *Cette leçon manque évidemment de suite logique*. — 20-25 ... bon temps, quant telz gens vuellent ja porter devises ! " " Hé ! pour Dieu ! " dist l'une. " Hellas ! " dist l'autre, " Madame, oil ! " Alors Madame et elles...

102,6-8... et gracieux, remercia la, present tous deux et le roy, de l'onheur qu'il lui faisoit et (?) sans le avoir desservy, et puis le maistre d'ostel des bons enseignemens qu'il lui disoit, et n'eüst pas honte, comme plusieurs aroient, de le dire publicquement. Et lors se part, et va la ou le roy estoit, et a genoulz treshumblement le remercia. Le roy, comme *La leçon faisoit et est douteuse ; peut-être faut-il lire faisoient (?)*

110,14 coultiers — 15 haguenees — 20-21 ... vostre pourchas, et vous — 23 haguenece — 24 prenez.

131,4-5 ... saptin bleu, a fleur ... — 5-6... diroye je ? Encores ... — 11-12 ... les festes furent passees premieres, Saintré... — 15... et ung tambourin, et... — 16... orphaverie, hernois, paremens... — 22... et tel, a XIII (?) chevaulz... *Le XIII est douteux, mais parait cependant plus sûr que XIII* — 22-23 ... escuiers a XXII chevaulz... — 23... chappelain de I (?) cheval; le... *La leçon est douteuse en ce qui concerne la transcription du nombre (chiffre ou lettres ?)*

142,3... mon cœur, qu'ilz le ont... — 16 a tresgrant joye manque... — 17-18... tresor de ma mort et de ma vie, faictes... — 20-22... tenray lye et joieuse. Et de voz nouvelles a moy, gardez bien que m'escrivez, autant que avez chiere ma vie; mais...

148,15-22... portez; me semble que vous estes estrangier, et que venez en ceste court du roy pour quelque fait d'armes. Et se ainssy est, je vous pry que le me dictes ". " Monseigneur ", dis je, " premier, ne suis que poursievant de mon souverain seigneur, le roy de France; et, au porter de ceste coste d'armes ainssy de costé, le poez veoir; et suis nommé Lisignien, le poursievant. Et quant au surplus, Monseigneur, il est vray...

149-150, 16-5 ...dit ". Et quant je euz finé mes parolles, il me dist en son langage : " Herault, comment est vostre nom ? " " Monseigneur ", diz je, " l'en m'appelle Lisignien ". " Lisignien ", dist il, " et vous soyez le tresbien venus ! Je vous prie que je voye les lectres, et je vous jure sur ma foy que, retenu le bon plaisir du seigneur le roy, je seray celui qui, de tresbon cœur, a l'aide de Dieu, de Nostre Dame et de Monseigneur saint George, le deslivreray; retenu que ses armes soient licites et honnestes, ainssy que a nobles hommes se appartient ". Et quant a son estat bien encompaignié, façon de corps et honneste parler, aussy la foy qu'il promettoit, je aperceus bien que noble homme estoit, lors je prins de mon sain vos lectres, sy les luy baillay; lesquelles il leust tout a son plaisir, puis me dist : " Lisignien, venez vous...



161, 2-21... venoient a pié les deux armoieurs. Après les armoieurs (?) venoient ses quatre menestrelz. Et après, les chevaliers et escuiers de la court d'Arragon, excepté les quatre principaulx dessusdis seigneurs. Après ces chevaliers et escuiers de la court venoient les menestrelz du roy. Et après eulz, Lignien, le poursievant; et puis, ses trois heraulz de France, chascun portant les costes d'armes de Saintre, qui estoient moult riches. Après ces heraulz venoient ses quatre trompettes... *L'orthographe du second armoieurs est douteuse.*

172, 7-16... contenoit, le roy fist deffendre la jouste pour le peril des joustes a piet. Et lors commanda que tous deux, ainssy qu'ilz estoient, vensissent devant luy. Alors chascun se part. Et quant ilz furent devant lui, il les fist desheumer; puis, par son roy...

193,20 biau *manque*.

216, 18-19... estrangier, et aussy pour ce que le duc d'Anjou et de Thoraine, comme son homme qu'il estoit, le vouloit acompaignier. Et quand...

272,4 barres (?) *Leçon assez douteuse.*

284, 13-23 Le partement des banyeres. Et premier : premiers partirent les poursievans a cheval, portans les costes d'armes vestues, le devant et le derriere sur les bras, deux a deux.

Après eulz venoient les heraulz, portans les costes d'armes de leurs seigneurs, vestues a l'endroit, deux a deux.

Après venoient les roys d'armes des marches, portans les costes d'armes du roy, vestues a l'endroit, deux a deux.

Après venoient les trompettes et clarons, a grant nombre, deux a deux.

Après venoit Monjoye...

286,4 aler *manque* — 6-7... pellerinaiges, veux et aumosnes. Et quant...

316, 17-18... il manda a Florence...

344, 13-14... deviserent jusques ad ce...

- 401, 11-12... et desloiaultee envers moy *manque*.  
 414, 13-14... dictes, soit vray ou non, deveroit... — 15... de bon miel... — 18 I *manque*.  
 415, 17 deschainte — 18 chainture — 20-21... la chainture, toute d'or ferree, en lui...  
 416, 1 par merveilles *manque* — 3-6 et ne fait... *jusqu'à...* honneur *manque*.  
 417, 6-10 Encores une... *jusqu'à...* desconfirent *manque*.  
 419, 6 gré. Et au regard de l'autre ystoire de Paris et de Vienne, j'ay espoir en Dieu que briefment vous le aurez. Et sur ce...

## 2. QUELQUES VARIANTES INTÉRESSANTES DES AUTRES MSS.

*Je n'ai pas jugé nécessaire de faire figurer dans cette liste des extraits des deux abrégés (B. N. fr. 19169 et B. N. fr. 24379). On trouvera d'ailleurs, dans mes notices critiques, une curieuse leçon qui leur est propre. Cela suffira, je pense, pour l'édification du lecteur.*

### BR. MUS. ADDITIONNAL 11614

131, 22-23 *Dans l'énumération, Londres indique IX escuiers a XII chevaux; plus loin (131,23 à 132,4) ... le roy d'armes d'Anjou et deux chevaliers, Thoroine et Lisignen, les heraulx, a IIII chevaulx; IIII trompettes a V chevaux; et quatre menestriers aussi a cinq chevaulx; ung tambourin a ung cheval; et quatre beaulx puissans destriers, que quatre...; le reste est conforme à la version primitive du ms. Barrois, avec, comme total (132,11), IIII<sup>xx</sup>.*

297, 24 *Après... une partie la version de Londres ajoute : Et atant laisseray a parler de ces regions; et parlerons de Jehan de Saintré, qui fut fait chevalier par la main du roy Jehan de Behaigne et le texte continue comme à la p. 298,2 Et quant le jour...*

301,16 *Le scribe a rempli l'espace vide ménagé entre au et de chevaulz d'or, en intercalant les trois mots tous le coulx ( ? ), ce qui*

donne, comme armoiries : de sable, a deux testes, au tous le coulx de chevaulz d'or, endossees.

406, 21 *De même, il a cru devoir combler la lacune entre par et chevaulcheur : et, au lieu du nom de ce serviteur, qui devait décidément rester anonyme, nous avons, dans son texte, par un des chevaulcheurs de son escuirie.*

BRUXELLES BIBL. ROYALE 9547

*Les quatre variantes précitées se retrouvent dans le texte de Bruxelles, avec de légères modifications orthographiques. J'ai noté cependant, dans l'addition de la p. 297, sy parlerons au lieu de et parlerons.*

MEDIC. PAL. 102

147,20-22... ledit seelle presenta, devant chascun publicquement retourna (*un exemple des nombreux bourdons de cette copie*).

248,11-20 Le tierch jour de la III<sup>e</sup> sepmaine, vint en tresbel et grant estat le conte de Norffort, qui samblablement fist mettre sa banniere, qui estoit party en pal d'or et de sinopple, a ung lion de guelles sur le tout, armé d'argent, et crioit : " Saint George ! Norffort ! " qu y gaigna le deamant.

Le premier jour de la desraine sepmaine, vint en bel arroy le seigneur de Beauchamp, qui aussy fist mettre sa baniere, qui estoit de guelles a une faisse d'or, et crioit : " Saint George ! Beauchamp ! " qu y perdy le deamant.

296,2 à 299,1 Cy s'ensieut les noms des souldans, des amiraux et roys payens, qui furent en Prusse; lesquelz furent en ung sy tresgrant et innumerable peuple, que les terres, montaignes et valees en estoient couvertes, tellement que les rivieres, puis, fontaines et citernes furent a tenryes de secheur par la grant habondance du poeple et des bestes, que avec culx menoyent. Et se ne treuve par escript que, de puis que le faulx et detestable prophete Mahomet sema son heresye ens es parties orrientalles, ne fu jamais veu tant de peuples anemis de la foy Jhesucrist mys

ensamble. Car de toute Aise, la grant Emmeneur, de Persse et de Mede, meismement d'Egipste, l'Ermenye, les Tarters en tresgrant nombre, que tous les princes, roys et amiraulx n'y venist a tout leur pouvoir, en esperant estaindre, abatre et amentir la sainte foy catholique; mais Dieu, nostre bon createur, y pourvey, comme cy après porrés oyr. Lesquelz tous ensamble, ou la plus part, passerent mer sur grant foison nefz et gallyes, par la mer majour, et arriverent en aucuns pors, qui son entre Caffa et Latane; les aultres, comme les Tartres, allerent par terre jusques vers les marches de Prusse, ou tous en lieu prefis se trouverent.

Quant noz seigneurs crestiens furent advertis de la venue des anemys Jhesucrist, eulx tous ensamble prindrent et delibererent l'eure et le jour de aller au devant de leurs anemys. Vint le jour. Par ung tresbien matin, se confesserent et ordonnerent par toute l'oſt crestienne, firent chanter grandes et sollempnelles messes par my l'oſt; puis prindrent une soupe en vin, aprez ce qu'ilz orrent eu ce qu'il appartenoit a tous bons crestiens : c'est assavoir, l'absolucion a eulx donnee par le cardinal de Oſte, que pour lors estoit legat du Pape. Piteuse chose estoit de les voir les ungs aux aultres requerant pardon. Puis tous monterent a cheval; et ala chascun, ou il estoit ordonné, et dessoubz sa banniere. Quant les batailles furent ordonnees, Jehan de Saintré, le tresrenommé escuier, luy armé de toutes pieches, monté sur son puissant courssier, tira son espee hors du foere, et vint vers le roy de Behaigne lui requerir que, pour l'onneur de Dieu et de Monseigneur Saint George, il le volsist faire chevalier. Le noble roy, que tresparfaitement amoit le roy Jehan de France, audit Jehan de Saintré, et a pluseurs aultres, contes et baronns, a tresgrant joye leur donna la collee et ordre de chevalerye, en priant devotement a Dieu qu'il leur donnast honneur et joye, ce qu'il desiroit. Dont, de puis, on le nomma "le seigneur de Saintré". Lors furent maintes bannieres levees, et coppez maintes queues a penons. Et quant tout ce fu fait, et qu'ilz furent retourné en leurs

batailles, faisant le signe de la crois, commencerent a chevaulchier vers leurs anemys.

L'ordonnance des...

301-14 à 302,2... En la II<sup>e</sup> bataille estoient les souldans de Babillone, d'Egypte, et pluseurs aultres roys et amiraulx, encompaigniés de LX<sup>m</sup> chevaulx; et, après eulx, cent et LX<sup>m</sup> hommez a pié.

En la III<sup>e</sup> bataille estoient les roys de la grant Ermenye et pluseurs souldans de Tartarye, de Alappie, et Bagazul, seigneur de la Vallacque, quy avoient en en (*sic*) leur compaignye XL<sup>m</sup> chevaulx et de trois a IIII<sup>cm</sup> hommes a pié : sy tresgrant nombre, que toute la terre en estoit couverte.

B. N. NOUV. ACQ. FR. 20234

*Ce ms. se distingue, comme nous le savons, par le découpage et les intitulés spéciaux des chapitres. Voici quelques-uns de ces titres :*

12,15 Cy devise d'une jeune princesse vesve de la maiso [n de] France, et des bonnes vertus et grant sens, qui estoient en elle. En celui temps...

93,7 Comment Jehan de Saintré vint devers le taillandier du roy, et lui fist taillier trois robes. Quand le petit...

171,11 Comment le cheval de messire Enguerran tumba par terre, et comment celui de Saintré fut espaullez. A ceste X<sup>e</sup>...

244,9 Comment Saintré envoya carpentiers pour faire maisons entre Gravelines et Callais, pour treslegierement le pas garder, et pour logier lui et ceulz qui a l'encontre de lui devoient faire armes. Et quant les quinze...

*Voici comment le copiste procède pour intervertir les épisodes — particularité dont il est question dans les notices critiques :*

251,12... Et atant laisseray cy a parler de ces honneurs, et des amours de Madame et de Saintré; et vous diray d'un es armes dont Saintré fut assaillly par ung jeune chevallier et baron d'Angleterre.

LXVI

Comment Saintré fist unes armes, a Paris, devant le roy et la royne, contre ung chevallier anglois (*Ce titre est en rouge*).

La nouvelle de ce pas devantdit espandue en pluisieurs lieux, et especialment en la court d'Angleterre, resveilla pluisieurs nobles cœurs, et incita a eulz faire valloir par armes; tellement, que, le pas de Saintré dessusdit acomply, le baron de Tresto, josne... *et le texte continue comme à la page 258, 11; et, plus loin (259,13)...* s'en retourna en Angleterre. Sy me tairay du surplus; car, a tout recorder, pourroit donner favance aux escoutans. Sy vous racomptera y encores d'unas armes que Saintré et Bouchicault firent a Paris, devant le roy.

Comment Saintré et Bouchicault combatirent a Paris, devant le roy et sa court, ung chevalier et ung escuier lombart (*Ce titre est aussi en rouge*).

Le quinsiesme mois après que Saintré eut achevees les armes devantdites, arriverent a Paris... *et le texte reprend, comme à la page 251,21; enfin, dernierr accord (258,2)...* Et icy laisseray atant a parler d'eulz et des autres choses, qui a la court survindrent; car trop longue chose seroit a tout recorder.

Comment ma dame enhorta a Saintré de aller au voyaige de Prusse et combatre contre les Sarrasins (*Titre en rouge*).

Estant Saintré ainsy en la grace... *et ainsi de suite, comme à la p. 259,18, le texte étant désormais conforme à la version traditionnelle.*

..... *Entre...* et ainsy ne fut gaires, quant au logis sont venus. Lors le seigneur ||||| *et ce harnois a loer.* Lors dist le seigneur de Saintré : " Puisque tant cestui vous plaist... *lacune d'un feuillet.*

\*  
\* \*

*Pour les mss. du second groupe (Vaticanus, Cottonien et B. N. fr. 1506), nous avons choisi de préférence des passages assez différents du texte du ms. Barrois, et qui présentent quelques divergences de l'une à l'autre de ces trois leçons.*

A.

VATIC. REG. 896

262,15-19... "Messeigneurs, vous avez veu comment le roy, de sa grace, pour quelconques excuse que j'aye faicte, a voulu moy tant honnorer, que de moy donner ceste sy grant charge, qui souffiroit bien a... *(et le texte continue comme dans Barrois)* — 263,3-4... et esperonné, a toute sa gent, va en une abbeye... — 263,6... la furent V ou VI les plus petits enfans.

BR. MUS. COTTON NERO D IX

262,17... pour quelconque excusacion... — 263,3-4... a tout sa gent, ala en une...

B. N. FR. 1506

263,6... illec furent cinq ou six des plus petits...

B.

VATICANUS

298,2-24 Et quant le jour prefiz de la bataille fut venus, et que tous les seigneurs crestiens furent sur les champs, oye leur haulte et solempnelle messe, bien matin, que l'arcevesque de Coloigne chanta, et tous estans en estat de grace, comme il appartenoit a tous bons crestiens, et après l'absolucion donnee par le cardinal de Oſtye, qui l'egal du Pape estoit, et les ungs aux aultres requerans pardon; lors qui se vult desgeuner desgeuna. Puis tous montez a cheval, chascun en ses batailles ordonnees, Saintré, monté sur son destrier, s'en va au roy de Behaigne. Lors, devant lui, tira son espee; et, de par Dieu, de Nostre Dame et de Saint Denis, l'ordre de chevalerie lui requist et demanda. Le bon roy, qui bien amoit ledit Jehan et tous les François, a tresgrant joye la collee et ordre lui donna, priant a Dieu qu'il lui donnast honneur et joye, telle qu'il desiroit. Et dez lors par tout fut appelez "le seigneur de Saintré". Lors chevalier qui vult estre chevalier, il s'avança. La furent maintes bannieres levees et coppees les queues a mains penons. Et quant tout ce fu fait,

LXVIII

et retournerez en leurs batailles, lors, chascun faisant le signe de la crois, commencherent a chevaulchier.

COTTONIEN

298,8-9... Oſtye, qui estoit legat du Pape... — 298,11... tous monterent a cheval... — 298,15-16... qui bien amoit les François et ledit Saintré, a tresgrant...

B. N. FR. 1506

298,5-6... l'archevesque de Couloigne dist... — 298,9 qui legat du Pape estoit... — 298,11... tous monterent a cheval... — 298,12... Saintré monte sur son destrier, et s'en va... — 298,13-16... par Dieu, et Nostre Dame, et mon seigneur Saint Denys, luy requist l'ordre de chevalerie. Le bon roy, qui aymoît ledit Jehan... — 298,19-21... Lors qui vout estre chevalier s'avança... — 298,22... queues de maints... — 298-23... retournerez en leurs lieux, lors...

C.

VATICANUS

398, 10-14... Lors Perrinet dressa au bout de la salle une table, puis dessus mist le plus grant harnoys, sans haiche ne espee. Et quant dans Abbes vist ce tresbel et luyſant harnoys, auquel il print grant plaisir, et s'estoit oy sy grandement...

COTTONIEN

398, 13-14... ce tresbel et plaisant harnoys...

B. N. FR. 1506

398, 11-12... table, puis il mist dessus le plus bel et le plus grant...

\* \*

*Enfin, pour donner une idée de la différence, parfois très sensible, entre le "rifacimento" d'Antoine et le dernier état du texte, voici un passage de la fin. Le lecteur pourra comparer avec la leçon correspon-*



*dante du ms. Barrois (412, 9-23). Je reproduis ici le texte du VATIC.*

... faire armes; comment elle mist sus la luitte et en fut juge; comment ilz luitterent et se devestirent en pourpoint, et les beaux saulx que l'Abbé faisoit devant Madame; les riz, les gieux, les moqueries qu'ilz faisoient a l'occasion de la luitte, et de ce que l'Abbé en avoit l'onneur; l'ambassade que le couvent en fist; et, pour abregier, comment ilz furent en la cité digner; comment ilz furent armez, et leur bataille; comment a l'Abbé en print; aussy les parolles que Madame dist a l'amant, en le villenent et menassant pour l'amour de son nouvel ami; comment il mist la main a son touppet, faisant semblant qu'il la voulsist frapper; les paroles que l'amant li dist, et comment il ly osta sa chainture, que porter ne devoit de la couleur qu'elle estoit, pour sa desloiauté. Et, après ce qu'il eust conclud, fut illec la dame, que l'on cuidoit estre Allemaigne, tresgrandement blasmee et mesprisee; et fu l'amant de sa bataille et entreprinse tresgrandement loez. Et de ceste belle nouvelle fut la joye illec sy grande, que a paine s'en pouvoit on departir, ne cesser de rire. Mais Madame, la, simple et quoye, sans dire mot, a matte chiere, escoutoit tout.

## GLOSSAIRE

abillier, 189, 18, *panser*.

adreschier, 63, 18, *mettre dans le droit chemin*.

adresse, 184, 23, *guide, modèle*.

ains, 84, 6; 111, 25, etc., *mais, plutôt*; ains que, 20, 5; 122, 4, *avant que*.

anuictant, 358, 17, *tombée de la nuit*.

arcandollee, 194, 17, *sorte de chemise, longue et large blouse sans manches, en laine fine ou étoffe de coton ou de soie*.

arde, 171, 14, *corde*.

armigeres (armes), 36, 11, *qui exposent au sort meurtrier des armes (par opposition aux armes courtoises); on trouve aussi armigeres guerres*, 55, 4.

arsoir, 341, 18, *hier au soir*.

attemprance, 44, 5; 63, 10, *modération, tempérance*.

attempré, 202, 24, *modéré, circonspect*.

attemprement, 45, 3; 54, 9, *avec sobriété*.

bachinet, 181, 3; 184, 5, etc., *armure de tête*.

bar, 264, 23; 265, 5, etc., (*blas.\**) *poisson de profil, la tête en haut et un peu courbé en demi-cercle vers la dextre*.

barart, 40, 5, *ruse, fourberie*.

barde, 240, 16, *armure de cheval, faite de lames de fer et qui couvrait les flancs et la poitrine de l'animal*.

---

\* Nous ne donnons dans ce glossaire que les termes héraldiques les moins usités.

baviere, 170, 12; 303, 5, etc., *pièce d'armure destinée à protéger le cou et le menton.*

behourt, 331, 8, *combat à la lance, tournoi.*

bievre, 219, 15; 220, 20, *castor.*

blanchet, 89, 24; 96, 6, *étoffe de laine blanche.*

bourbonnois, 346, 21, *voy. tarte.*

braie, 265, 24, (*blas.*) *pièce en demi-cercle, qui ressemble à un caveçon.*

bringantine, 194, 1, *corselet fait de lames de fer assemblées.*

brunette, 79, 4; 88, 17, etc., *étoffe teinte, fine et de couleur presque noire.*

buffe, 220, 12, *partie du casque qui couvrait les joues.*

busine, 16, 13, *trompette.*

byevre, 217, 2, *voy. bievre.*

cabasser, 89, 5; 95, 24, *gaspiller.*

campanne, 308, 13, *cloche.*

captau, 268, 13, *seigneur (dans le midi de la France).*

caracte, 70, 13, *caractère magique.*

caresmeaulx, 337, 18, *derniers jours gras avant le carême.*

challit, 244, 16, *bois de lit.*

chastoy, 55, 10, *remontrance.*

chayere, 310, 9, *siège, trône.*

chenevas, 103, 9, *corbeille faite de fils de chamvre tressés.*

clinsser, 167, 18; 171, 3, etc., *glisser.*

coeullir (sa robe), 70, 23, *la retrousser.*

commandasses, 310, 20, *prières pur les morts.*

comparrer, 401, 24, *payer, expier.*

comperrer, 403, 25, *voy. comparrer.*

confortatif, 334, 19, *propre à conforter.*

connin, 337, 11, *lapin.*

coppon, 216, 7, *morceau, élat.*

coreatier, 110, 14, *courtier, maquignon.*

crequier, 272, 3, (*blas.*) *prunier sauvage, représenté dans certaines armoiries sous la forme d'une tige à sept branches.*

delayer, 175, 20, *retarder.*

desroy (a), 167, 21; 175, 3, *avec vacarme.*

dolloire, 276, 4, (*blas.*) *hache sans manche.*

droicturier, 183, 15, *équitable, juste.*

effroisser, 182, 23, *briser.*

empperreis, 363, 23; 364, 18, etc., *impératrice.*

emprinse, 21, 3; 124, 24, etc., *entreprise (en t. de chevalerie, joute entreprise par un chevalier qui portait, durant un certain laps de temps, en quelque endroit de son corps, le signe de son emprinse : écharpe, bijou ou autre marque semblable).*

encre, 269, 14, (*blas.*) *se dit des pièces héraldiques dont les extrémités ou une extrémité se terminent en forme d'ancre.*

endementiers que, 18, 8; 145, 11-12, etc., *pendant que.*

endossé, 265, 1; 265, 5, etc., (*blas.*) *dos à dos.*

ensieuvre, 31, 23; 39, 16, etc., *suivre, imiter; et aussi, atteindre.*

enssievir, 13, 4; 14, 3, etc., *suivre, imiter.*

enssonnyer, 221, 6, *voy. essonnier.*

erre (grant), 375, 12, *promptement.*

eschiever, 38, 11; 41, 21, etc., *éviter, fuir.*

escondire, 135, 5, *refuser, éconduire.*

esconsser (s'), 34, 22, *se coucher (en parlant du soleil).*

escrignet, 418, 12, *petite cassette.*

eslescier, 357, 17, *réjouir.*

espaindre, 303, 6; 402, 11, *pousser violemment.*

essonne, 205, 7; 242, 25, *voy. essoigne.*

essonnier, 242, 14, *exempter, excuser, rendre incapable.*

essonnyer, 206, 5, *voy. essonnier.*

essoigne, 120, 21; 121, 24, etc., *excuse, motif qui dispense; parfois, fatigue, accident.*

estrine, 374, 5, *chance, fortune.*

feable, 110, 14, *à qui on peut se fier.*

fer de mollin, 267, 3, (*blas.*) *pièce formée de deux branches courbes réunies à une pièce carrée ajourée; c'est la figure du fer d'un moulin qu'on place au milieu de la meule.*

franc a cheval, 239, 19; 250, 12, etc., *monnaie du roi Jean II, ou il est représenté à cheval, tout armé.*

frappe, 240, 17, *frange.*

furgier, 91, 22; 200, 7, *curer.*

gennet, 193, 6; 193, 21, etc., *petit cheval de race espagnole.*

graine, 96, 7, *écarlate.*

hourt, 130, 8; 160, 8, etc., *esfrade.*

housettes, 326, 5, *guêtres.*

jacque, 370, 19, *habillement court et serré.*

lasme, 418, 1, *pièce sépulcrale.*

lectuaire, 334, 19, *sorte de médicament, sirop.*

lettisse, 133, 9, *fourrure blanche dont on se servait pour border certains vêtements.*

linge, 12, 3, *mince.*

maille, 273, 2, (*blas.*) *boucle sans ardillon.*

meschine, 394, 16, *servante.*

mette, 318, 24, *limite.*

molleste, 287, 16, (*blas.*) *roue d'un éperon, d'ordinaire à six rais.*

monjoye, 93, 9, *monceau tas*. Le mot signifie aussi 184, 23, *perfection, modèle*.

moriginé, 37, 2; 201, 10, *qui a de bonnes mœurs*.

morisque, 190, 15; 226, 13, etc., *danse moresque*.

muscadel, 348, 9, *vin de muscat*.

mussier, 93, 12; 93, 15, *cache*.

naissant, 165, 7, (*blas.*) *se dit des animaux qui ne montrent que la moitié supérieure de leur corps*.

noble, 242, 16, *monnaie d'or anglaise*.

olliphant, 296, 16, *éléphant*.

oppiller, 332, 18, *boucher, engorger*.

oyssellet de Chippre, 194, 18, *boule parfumée en forme d'oiseau, et qu'on crevait pour en répandre la poudre odorante*.

pallis, 14, 12, *palissade, camp retranché*.

pavesine (*pour pavesme*), 53, 24; 365, 22-23, *grand bouclier*.

penart, 216, 9, (*blas.*) *vol, c'est-à-dire réunion de deux ailes d'oiseau accolées*.

persé, 204, 3, (*blas.*) *se dit d'une pièce ayant des ouvertures de l'émail du champ ou d'un autre*.

pleige, 22, 21, *garant*.

pouacre, 41, 16, *podagre; d'où, fainéant*.

poudre de duc, 348, 8-9; 349, 16, etc., *préparation faite de cannelle et de sucre blanc*.

presust, 377, 21, ? (*Faut-il lire preguust, mot que je traduirais volontiers par hors-d'œuvre, quelque chose comme nos modernes zakouski?*)

prussette (*pour puissette*), 93, 16, *pochette, gousset*.

quarreau, 222, 16, *coussin carré*.

quarrel, 346, 17, *poisson dans le genre de la plie*.

queue, 337, 13, *futaille d'un muid et demi*.

recroisetté, 247, 19; 248, 4, etc., (*blas.*) *se dit d'une croix dont chaque branche est terminée par une autre petite croix.*

reloige, 351, 22, *voy.* reloige.

reloige, 340, 20, *horloge.*

renoyé, 417, 10, *renégat (part. passé du verbe renoyer).*

repost, 53, 3; 416, 14, *caché.*

ruser, 382, 25, *repousser, reculer (au sens actif).*

ryable, 15, 25, *qui fait rire.*

sebelin, 133, 7, *garni de zibeline.*

sebellin, 145, 16; 152, 23, etc., *voy.* sebelin.

soullas, 16, 6, *plaisir.*

souloir, 23, 15; 285, 9, *avoir coutume.*

suppellatif, 12, 24, *qui est au-dessus de tout.*

tabart, 153, 7, *manteau de grosse étoffe qu'on portait sur l'armure.*

tallemouze, 346, 21, *sorte de mets au fromage.*

targe, 164, 25, *bouclier carré, échancré à l'un des angles pour laisser passer la lance.*

tarte bourbonnoise, 346, 20-21, *espèce de pâtisserie.*

tesicque, 370, 23, *phtisique.*

texon, 353, 10, *blaireau.*

tottee (*pour tostée*), 342, 13; 348, 8, etc., *tranche de pain rôti trempée dans du vin.*

touaille, 343, 11, *nappe.*

touaillette, 162, 14; 217, 3, *petit morceau d'étoffe.*

trousse, 386, 9; 400, 16, *croc-en-jambe.*

trucquoise, 301, 10, *faite à la façon des Turcs.*

tuoison, 306, 9, *massacre.*

tuoyson, 306, 2, *voy.* tuoison.

verge, 108, 11, *anneau. Le mot peut aussi signifier 183, 16 sceptre.*

vergette, 144, 6; 144, 10, *petite bague*.

vieller, 414, 9, *promener au son de la vielle*.

vuidé, 204, 7, (*blas.*) *se dit des pièces héraldiques dont on a enlevé l'intérieur, de telle sorte qu'on voit le champ de l'écu au travers.*

widé, 275, 7, *voy.* vuidé.





## TABLE DES GRAVURES

### A.

LA MINIATURE REPRODUITE EN COULEURS, au pochoir, à la première page du livre n'est pas tirée d'un des mss. du *Saintré*. Elle orne le f<sup>o</sup> 1 (r<sup>o</sup>) du superbe ms. de *La Sale* (Bibliothèque Royale de Bruxelles n<sup>o</sup> 9287) et représente l'offrande de l'ouvrage à Philippe Le Bon. Faut-il reconnaître sous les traits du donateur agenouillé Antoine de La Sale lui-même ? Nous voudrions pouvoir affirmer, en tout cas, que c'est bien le portrait réel de l'auteur qui figure ainsi en tête de notre édition.

### B.

LE BOIS qui orne la page du titre est une interprétation du *Chevalier desconforté*.

### C.

LES SIX MINIATURES DU MS. DE LONDRES (British Museum Cotto Nero D IX) :

I. *Londres f<sup>o</sup> 2 (r<sup>o</sup>)*. Texte de notre édition p. 9, avant la l. 1. *Emplacement face à la page 16*.

Jehan, un genou en terre, le chaperon en main, comparait devant Madame, assise sous un baldaquin et qu'entourent ses suivantes; dans l'encadrement de la porte, à droite, on aperçoit une servante.

Sur ce même feuillet du ms. de Londres, LA LETTRE

INITIALE de l'épître dédicatoire A, richement enluminée, embrasse un petit tableau représentant aussi la scène de l'offrande du manuscrit.

II. *Londres* f<sup>o</sup> 32 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 130, entre les l. 6 et 7. *Emplacement* p. 152.

Scène de tournoi. Les deux chevaliers viennent de se rencontrer. Les lances sont rompues. Saintré, à gauche, en plein élan, est resté droit en selle; son adversaire, dont le cheval se cabre, a vidé les étriers. De chaque côté, les chevaliers qui assistent les joueurs. Au fond, dans le "hourt", le roi, la reine, des seigneurs et des dames — parmi lesquelles Belle Cousine, qui semble prendre un intérêt tout spécial à la lutte — et deux hérauts jouant de la trompette.

III. *Londres* f<sup>o</sup> 49 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 191, entre les l. 3 et 4. *Emplacement* p. 160.

Les adieux des Français à leurs hôtes espagnols. A gauche, les remparts de Barcelone; dans le fond, à droite, la ville elle-même, traversée par un fleuve. A l'intérieur des remparts, un petit groupe représente Saintré prenant congé du roi et de la cour. Hors des remparts, au premier plan, un groupe plus grand nous montre Jehan à cheval et quatre de ses compagnons se séparant d'Enguerrant (à moins qu'il ne s'agisse de l'intendant chargé par le roi de défrayer les Français sur tout le territoire espagnol) et de trois autres personnages, dont une dame qui pleure.

IV. *Londres* f<sup>o</sup> 51 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 198, avant la l. 1. *Emplacement* p. 208.

Le retour de Saintré à la cour. La miniature se compose d'une suite de scènes de plus en plus réduites : au premier plan, Saintré, qui vient de descendre de cheval devant le palais, est accueilli avec joie par trois seigneurs accourus à sa rencontre; on le voit ensuite entrant dans le palais, couvert de son chaperon; puis, au fond, à droite, agenouillé, nu-tête, devant le couple

royal et deux dames; enfin, tout au fond, un tableautin minuscule représente le baiser d'amoureux revoir, au préau.

V. *Londres* f<sup>o</sup> 77 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 302, entre les l. 3 et 4. *Emplacement* p. 280

La bataille contre les Sarrasins. Au premier plan, le combat d'infanterie; derrière, le choc des cavaliers. Les païens, barbus pour la plupart, font figure de vaincus. Au centre de la mêlée, Saintré, monté sur un destrier richement caparaçonné, renverse d'un coup de lance un chevalier — le Grand Turc sans doute — à l'armure somptueuse.

VI. *Londres* f<sup>o</sup> 103 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 399, l. 18, après armé, *Emplacement* p. 408.

La fin du duel, à l'hôtellerie. Jehan perce de sa dague les joues et la langue de l'Abbé qui s'est écroulé sur un banc, à gauche, sous les fenêtres. Belle Cousine, assise sur une sorte de trône, pleure dans son mouchoir devant ce tragique dénouement. Trois moines, au fond, à droite, près de la porte et, au premier plan, trois suivantes de Madame assistent à la scène, l'air consterné.

#### D.

LES VINGT DESSINS A LA PLUME DU MS. DE BRUXELLES (Bibliothèque Royale n<sup>o</sup> 9547) :

1. *Bruxelles* f<sup>o</sup> 5 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 16, après la l. 17. *Emplacement* p. 32.

Saintré s'agenouillant au passage de Belle Cousine dont une suivante porte la traîne; quatre hommes sortent à gauche; à droite, trois dames d'honneur.

2. *Bruxelles* f<sup>o</sup> 9 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 24, entre les l. 19 et 20. *Emplacement* p. 32.

Le petit Jehan est encore à genoux devant Madame assise au pied du lit. A gauche, trois dames d'honneur; un homme sort à droite.

LXXXI

3. *Bruxelles* fo 33 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 81, *avant la l. 1. Emplacement* p. 96.

Dans la chambre de l'écuyer. Le "chausseteur" habille Saintré. A droite, l'écuyer a l'air de morigéner les deux autres pages, debout derrière la table et auxquels il donne Jehan en exemple.

4. *Bruxelles* fo 36 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 85, *avant* Alors Madame... *Emplacement* p. 96.

Madame et ses compagnes retournent Saintré dans tous les sens pour voir ses devises.

5. *Bruxelles* fo 44 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 103, *après la l. 5. Emplacement* p. 112.

Le roi, la reine et Belle Cousine sont à table. A gauche, groupe de serviteurs. Saintré, la serviette sur l'épaule, face au roi, va commencer son office de valet tranchant.

6. *Bruxelles* fo 59 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 134, *après la l. 14. Emplacement* p. 112.

Le roi et la reine, aux fenêtres, regardent les trois destriers que Jehan fait amener dans la cour. Une femme lorgne la scène du haut du toit, tandis que, dans l'entre-baillement de la porte, à droite, un couple jette sur Saintré et ses destriers un regard également indiscret.

7. *Bruxelles* fo 76 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 171, *après la l. 10. Emplacement* p. 216.

Une phase de la joute à Barcelone, en présence du roi et de la reine. Le cheval d'Enguerrant est tombé, entraînant son cavalier. A droite, Saintré dont la lance n'est pas rompue.

8. *Bruxelles* fo 91 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 203, *avant la l. 20. Emplacement* p. 216.

Madame, assise à côté de Saintré, lui conseille de relever le défi du baron polonais.

9. *Bruxelles* fo 109 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 244, *après la l. 7. Emplacement* p. 272.

La construction des logis, en vue du "pas" contre les Anglais.

10. *Bruxelles* fo 127 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 284, avant la l. 1. *Emplacement* p. 272.

Le départ des Français pour la croisade. Dans le fond, Paris.

11. *Bruxelles* fo 136 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 302, après la l. 2. *Emplacement* p. 328.

La bataille de Prusse. Les Français sont à gauche. Saintré perce le bouclier du Grand Turc.

12. *Bruxelles* fo 142 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 315, après la l. 15. *Emplacement* p. 328.

La réunion des dix compagnons chez Saintré qui est représenté une main sur le coffret où sont les visières.

13. *Bruxelles* fo 151 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 333, avant la l. 1. *Emplacement* p. 336

La visite du médecin, Maître Hues. A droite, une suivante.

14. *Bruxelles* fo 155 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 341, entre les l. 8 et 9. *Emplacement* p. 336.

Le premier dîner chez l'Abbé. Outre les deux nouveaux amoureux qui se livrent à la "guerre des pieds", le dessinateur a représenté trois dames d'honneur et trois moines.

15. *Bruxelles* fo 160 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 350, l. 12, avant Damp Abbes fust... *Emplacement* p. 368.

Madame "se confesse" à l'Abbé, sur le lit. A gauche, à la porte, quatre suivantes.

16. *Bruxelles* fo 168 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 367, avant la l. 1. *Emplacement* p. 368.

Le discours du roi d'armes de l'empire aux dix Français et aux dix Allemands. Dans le "hourt", on distingue aussi l'empereur et quatre seigneurs.

17. *Bruxelles* fo 172 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 374, l. 10, avant Le seigneur de Saintré... *Emplacement* p. 376.

Saintré vient de rencontrer Madame qui est à la chasse avec l'Abbé; il s'agenouille devant sa maîtresse représentée à cheval, son épervier au poing. L'Abbé est à droite; il tient également un épervier. A gauche, trois personnages de la suite de Jehan.

18. *Bruxelles* f<sup>o</sup> 176 (r<sup>o</sup>). *Texte* p. 382, l. 20, avant " Qu'est ce qu'il... *Emplacement* p. 376.

La première lutte de Saintré et de l'Abbé devant Belle Cousine et deux de ses femmes, deux écuyers et, à gauche, deux moines.

19. *Bruxelles* f<sup>o</sup> 183 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 398, l. 12, après hernois. *Emplacement* p. 416.

A l'hôtellerie. L'Abbé s'est armé. A gauche, Perrinet, devant la table où est déposée la seconde armure, celle que revêtira Saintré. Le chevalier parle sur un ton vif à Madame qu'une de ses suivantes accompagne. Au fond, à droite, deux moines.

20. *Bruxelles* f<sup>o</sup> 189 (v<sup>o</sup>). *Texte* p. 410, avant la l. 1. *Emplacement* p. 416.

Jehan raconte son aventure en présence de la reine, de Belle Cousine, de trois autres dames et de deux seigneurs assis " en ung beau pré ".

CE  
 VOLUME  
 A ÉTÉ COM-  
 POSÉ EN CA-  
 RACTÈRE TORY-GA-  
 RAMOND POUR LE  
 TEXTE PROPREMENT DIT  
 ET EN CARACTÈRES GARA-  
 MOND POUR TOUT LE RESTE ;  
 IL A ÉTÉ IMPRIMÉ SUR LES PRES-  
 SES DE A.-G. L'HOIR, IMPRIMEUR A  
 PARIS. LA MINIATURE EN COULEURS  
 A ÉTÉ REPRODUITE AU POCHOIR PAR  
 DANIEL JACOMET & C<sup>ie</sup>, A PARIS. LES MINIA-  
 TURES ET LES DESSINS, EXTRAITS DES MSS.  
 DU PETIT JEHAN DE SAINTRE. ONT ÉTÉ REPRO-  
 DITS EN PHOTOTYPIC PAR DANIEL JACOMET & C<sup>ie</sup>,  
 A PARIS. — IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, LE  
 PREMIER DE LA COLLECTION « LES CHEFS-D'ŒU-  
 VRE DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE » : DIX  
 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉ-  
 ROTÉS DE 1 A 10 ; VINGT EXEMPLAIRES  
 SUR HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉ-  
 ROTÉS DE 11 A 30 ; CINQ CENT  
 VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN  
 A LA FORME DE RIVES, NU-  
 MÉROTÉS DE 31 A 550 ; ET  
 VINGT CINQ EXEMPLAI-  
 RES HORS COM-  
 MERCE, NU-  
 MÉROTÉS  
 DE 1 A  
 XXV

N° 203



GENERAL BOOKBINDING CO.

C. O. A 2 013 1 A

TY CONTROL MARK

6018

Digitized by Google

Original from  
UNIVERSITY OF MICHIGAN









M



M



M



M



M



M

M



M



M



M

M



M



M



M



